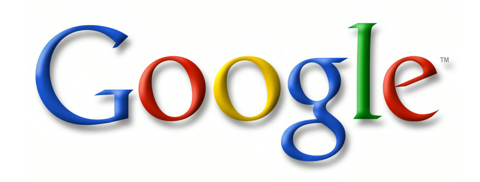
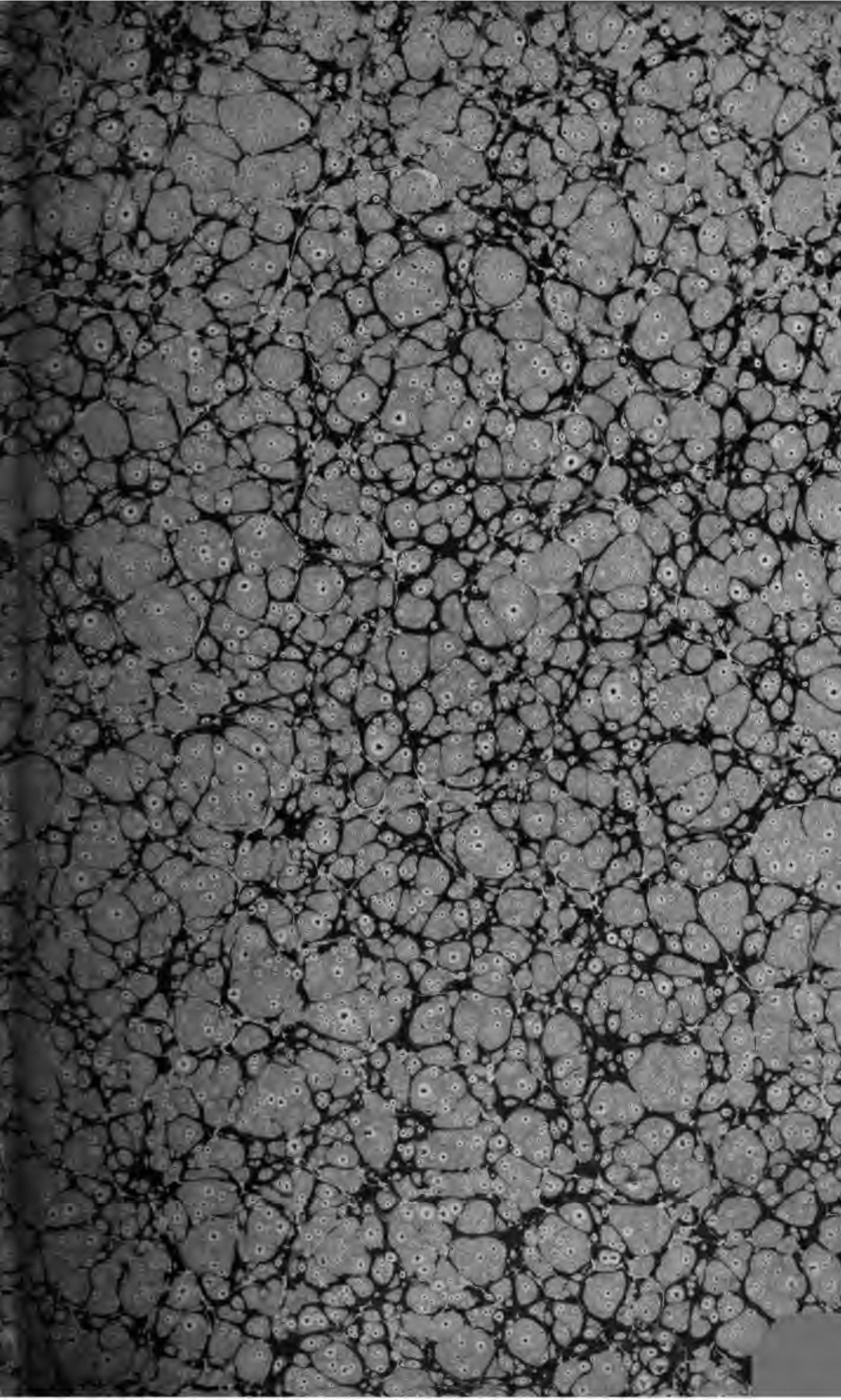
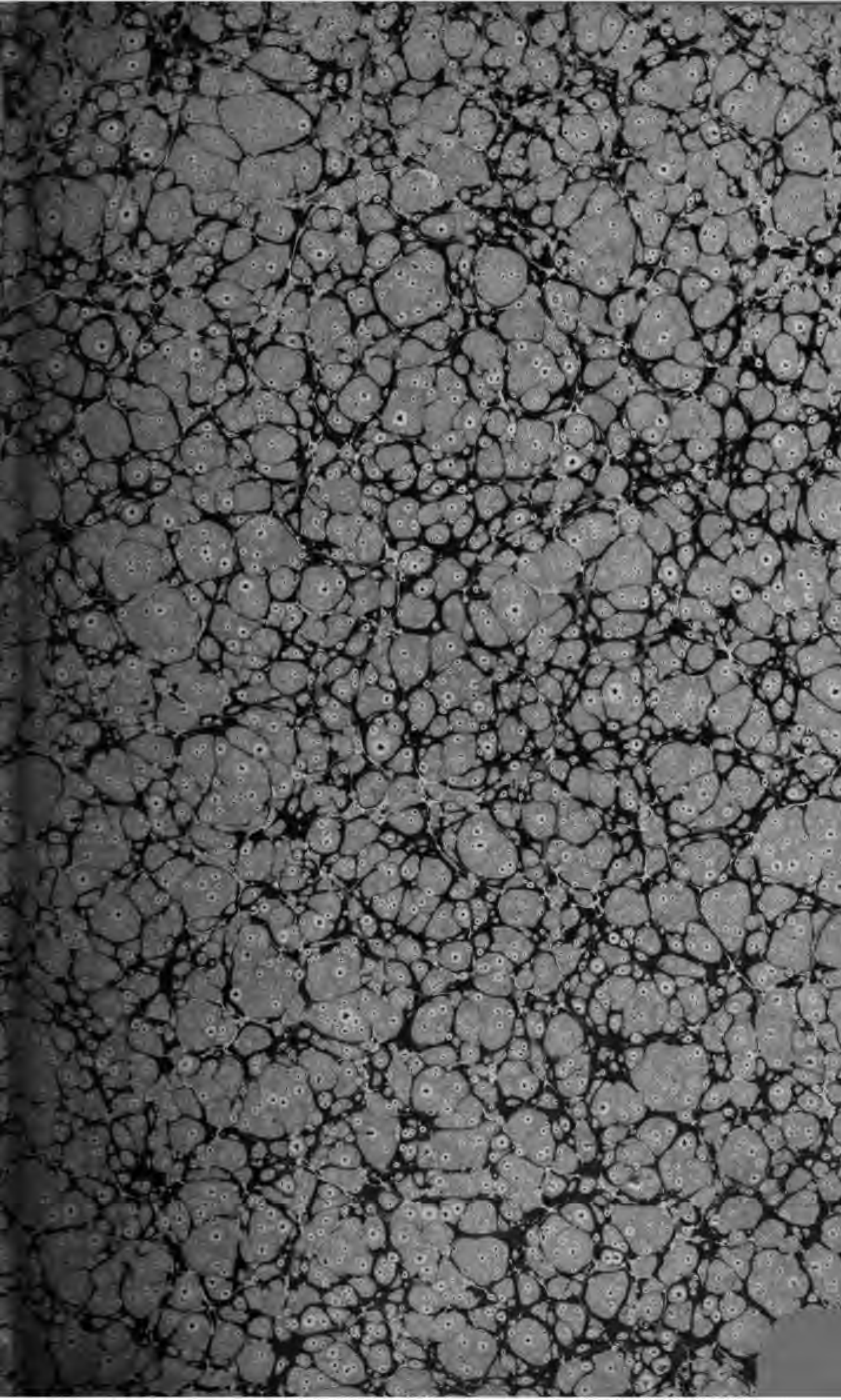





TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA




TAYLOR · INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA



OEUVRES

DE

P. E. LEMONTEY.

TOME I.

A BRUXELLES,

LIBRAIRIE PARISIENNE, RUE DE LA MADELEINE, N° 438.

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER,
RUE DE SEINE, N° 14.

ŒUVRES

DE

P. E. LEMONTEY,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

ÉDITION REVUE ET PRÉPARÉE PAR L'AUTEUR.

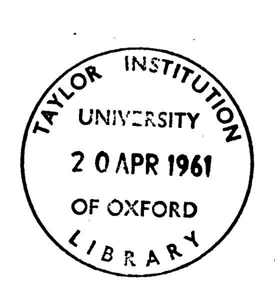
TOME PREMIER.

PARIS,

A. SAUTELET ET C^o, ÉDITEURS, RUE DE RICHELIEU, N° 14;
BRISSOT-THIVARS, LIBR., RUE DE L'ABBAYE, N° 14.

ALEXANDRE MESNIER, LIBRAIRE, PLACE DE LA BOURSE.

M DCCC XXIX.


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
20 APR 1961
OF OXFORD
LIBRARY

NOTICE

SUR LEMONTEY.

Lemontey (Pierre Édouard) naquit à Lyon, le 14 janvier 1762. Ses parens exerçaient le commerce; mais les succès qu'il obtint dans ses études le décidèrent à préférer à la profession de son père la carrière du barreau. Il fut reçu avocat à Lyon en 1782, et exerça cette profession jusqu'au moment de la révolution. Les devoirs de son état ne l'occupèrent pas exclusivement; il avait du goût pour les lettres, et s'y livrait avec plus d'ardeur qu'à l'étude du droit (1).

Si l'on s'en rapporte à l'auteur anonyme d'une Notice sur Lemontey, insérée dans les *Archives historiques du département du Rhône*, le premier écrit de Lemontey serait un petit pamphlet dirigé contre

(1) Ces commencemens de notre auteur, ce début dans la profession d'avocat lui sont communs avec un si grand nombre d'écrivains spirituels de notre littérature, qu'ils semblent comme l'introduction obligée de toute notice sur un homme de lettres.

Cette origine de tant d'hommes d'esprit a donné de l'orgueil au corps respectable des avocats; on énumère au Palais

le comte de Laurencin, à l'occasion d'un pont élevé sur le confluent du Rhône et de la Saône, œuvre sans conséquence pour la postérité, et que nous ne mentionnons ici que pour marquer le point de départ de l'auteur de *Raison*, *Folie*, et de l'*Essai sur la Monarchie de Louis XIV*.

Le premier de ses ouvrages qui ait porté sa réputation au-delà de l'enceinte de sa ville natale, fut l'*Éloge de Peiresc*, mis au concours par l'Académie de Marseille. Peiresc, contemporain de Malherbe, n'a laissé aucun ouvrage en forme; mais son zèle et ses encouragemens pour les lettres, ses vastes connaissances, enfin une immense correspondance avec tous les érudits de son temps, ont protégé sa mémoire et lui ont mérité l'honneur que lui décerna l'Académie de Marseille, honneur dont cette Académie avait reçu l'exemple de Gassendi, qui a écrit en latin la vie de ce savant Provençal.

Quelques années après, en 1789, Lemontey remporta un autre prix à la même Académie pour l'*Éloge de Cook;* mais déjà la littérature, à cette époque,

avec une certaine complaisance toutes les illustrations que la littérature a empruntée au barreau, et on en tire une conclusion fort douce pour l'amour-propre des juristes. L'influence des études nécessaires à la profession d'avocat est-elle en effet très-favorable au développement de l'esprit? c'est possible; mais l'exemple qu'on cite ne le prouve pas plus qu'une désertion ne prouve l'empire de la discipline militaire.

n'était plus pour Lemontey que d'un intérêt secondaire. La révolution venait d'éclater; il en adopta les principes, et se livrait avec plaisir à la pensée des améliorations qu'elle promettait à la France. Ce fut lui qui rédigea le cahier de l'assemblée électorale de Lyon *intra muros*. A peu près dans le même temps, il consacra sa plume à la défense des droits politiques des protestans en attaquant l'édit de 1787, qui leur accordait l'État civil, mais les excluait des places de l'administration. L'écrit qu'il publia dans cette circonstance fut attaqué et réfuté par les *immobiles* du temps; mais ses principes ne tardèrent pas à être introduits par la révolution dans nos lois, où jusqu'ici ils paraissent devoir long-temps subsister.

Lemontey, au moment de la révolution, fut nommé membre du comité destiné à remplacer les anciennes autorités. Il y employa toute son influence pour faire rappeler M. Necker; ce fut lui et un M. Dubois qui eurent la plus grande part à la rédaction de l'adresse que la ville de Lyon envoya au roi pour cet objet. « Nous avons un Henri IV, y était-il dit, il nous faut un Sully. » Quand on organisa à Lyon l'autorité municipale, Lemontey fut appelé, par le suffrage de ses concitoyens, à la place de procureur-général de la commune, qu'il conserva jusqu'au moment où il fut nommé à l'assemblée Législative comme député du département de Rhône-et-Loire.

Il conserva, dans cette assemblée, la modération

d'opinions qui avait marqué les premiers jours de la révolution; il fut de ceux qui reculèrent devant les dernières conséquences d'une lutte dans laquelle devaient succomber ou l'ancien régime, ou les espérances d'une réforme qui était devenue le besoin le plus impérieux de la société.

L'ancien régime était vaincu. Lemontey fut obligé de se soustraire par l'exil à la colère des vainqueurs. Il passa en Suisse tout le temps que dura la terreur, et ne revint à Lyon, sa patrie, qu'en 1795, après avoir visité le nord de l'Italie.

Il resta deux ans à Lyon, où il occupa la place d'administrateur du district. Là, cédant à la puissance de ses souvenirs d'exilé, tous ses soins furent pour le rappel des émigrés et pour la restitution de leurs biens, qu'il obtint à force de réclamations et d'importunités. Alors la révolution pardonnait; Lemontey lui prêta un ministère qui convenait à la bonté de son cœur non moins qu'à ses opinions politiques.

Il revint à Paris en 1797, où il s'occupa exclusivement de littérature. Au mois d'août 1798, il fit jouer avec succès, sur le théâtre Feydeau, un petit opéra dont Plantade composa la musique, et intitulé : *Palma, ou le Voyage en Grèce.* C'est une pièce où l'auteur s'est proposé de faire la satire de quelques excès populaires exercés sur les monumens des arts; elle dut son succès au sentiment public d'une époque trop voisine de ce grand mouvement poli-

tique pour ne pas confondre avec la révolution elle-même des fureurs que notre âge plus calme compare aux désastres qui accompagnent une guerre juste, désastres dont il faut déplorer la triste nécessité, mais qui ne portent aucune atteinte à la pureté de la cause pour laquelle la guerre a été entreprise.

En 1801, Lemontey publia *Raison, Folie*, ouvrage rempli d'esprit et de grace, et qui, dans l'espace d'une année, obtint les honneurs de deux éditions. Deux ans après, il fit paraître un autre ouvrage du même genre sous ce titre : *Récit exact de ce qui s'est passé à la Société des Observateurs de la Femme, le mardi 2 novembre* 1802. Nous avons dit, un autre ouvrage du même genre; il fallait dire, la suite et le complément de *Raison, Folie;* car, dans les deux parties, c'est la même philosophie aimable et douce, la même satire fine et délicate, la même expression spirituelle qui rappelle si bien la manière de Voltaire.

Les sentimens réactionnaires ne savent pas plus s'arrêter que les passions révolutionnaires. Lemontey, une fois entré dans les intérêts opposés au développement des principes de la révolution, consentit à servir d'instrument au pouvoir qui s'établit dans la vue d'arrêter ce développement. Il fut nommé par Fouché chef d'un bureau de police littéraire, place qu'il garda jusqu'à la restauration, et qu'il conserva depuis à titre de censeur dramatique. On crut, à l'époque où il obtint cette faveur du gouvernement impérial, si

faveur se peut dire d'un pareil emploi, qu'elle était le prix d'un petit ouvrage de circonstance intitulé : *Irons-nous à Paris?*

Si cette supposition est fondée, Lemontey ne se crut pas quitte envers l'Empire par son premier ouvrage de ce genre; il est auteur de deux autres, le premier intitulé : *La vie du Soldat français*, en trois dialogues, et le second : *Thibaut, ou la Naissance d'un comte de Champagne*, poëme en prose composé à l'occasion de la naissance du fils de Napoléon.

Toutefois, il faut dire à la louange de Lemontey qu'il y avait alors en lui deux hommes, l'homme en place, qui se croyait obligé à des complaisances envers le pouvoir qui l'employait; l'homme privé, libre, indépendant, spirituel et caustique, qui ne se faisait pas faute dans le monde d'expressions sévères sur la marche du gouvernement et le despotisme du chef. Ainsi fit-il, depuis la chute de l'empire, sous la restauration, où il se montra attaché à sa place sans être, hors cette place, infidèle à ses opinions politiques.

L'ouvrage où la pensée intime de Lemontey s'est montrée le plus à découvert est son *Essai sur l'Établissement monarchique de Louis XIV*, qu'il publia en 1818, à la suite des *Nouveaux Mémoires de Dangeau.* Ce morceau, qui devait servir d'introduction à une histoire critique de la France pendant le dix-huitième siècle, est remarquable par l'élévation des vues et le jugement porté sur l'administration de Louis XIV,

jugement dont la publication récente des *Mémoires complets de Saint-Simon* confirme aujourd'hui la rare impartialité.

Dans cette même année 1818, Lemontey fit deux bonnes actions. La première fut un petit écrit fort ingénieux en faveur de la Caisse d'épargne; institution admirable, qu'on ne saurait assez encourager, puisqu'elle est destinée à protéger les économies du pauvre, et à les arracher à l'appât immoral et trompeur de la loterie. La seconde fut de remettre à l'Académie française, sous le voile de l'anonyme, une médaille d'or de la valeur de 1200 francs, pour un prix de poésie sur les *Avantages de l'Enseignement mutuel*, ce qui, pour le dire en passant, ne s'accorde guère avec la réputation d'avarice qu'il eut dans ses dernières années.

Lemontey fut élu membre de l'Académie Française dans le mois de mars 1819, et fut reçu dans la séance publique du 17 juin de la même année; il y lut l'éloge de l'abbé Morellet, son compatriote, auquel il succédait. M. Campenon, qui présidait l'assemblée, lui répondit, et, tout en faisant l'éloge du dernier ouvrage de Lemontey, il se crut obligé d'en blâmer avec aigreur l'esprit et les principes.

Lemontey avait attaché un très-grand prix à cette place; et lui qui, plusieurs années auparavant, dans la *Séance des Observateurs de la Femme*, s'était moqué très-spirituellement des ridicules académiques,

une fois membre de l'Académie, il mit à ses moindres usages une importance presque exagérée. Lemontey était fort assidu aux séances particulières de cette compagnie; c'est là qu'il lut plusieurs notices destinées à la Galerie Française, dont quelques-unes ont été insérées dans la *Revue Encyclopédique*, et une *Étude littéraire* sur la partie historique de *Paul et Virginie*. Dans la séance publique du 24 avril 1824, il lut un morceau de critique littéraire d'un goût exquis, intitulé : *De la Précision, considérée dans le style, les langues et la pantomime*. Dans celle du 25 août 1825, il prononça l'éloge de Vicq-d'Azyr, avec lequel il avait eu des relations de société. C'est là son dernier ouvrage; mais, cette même année, il avait composé une *Introduction* à la traduction des fables russes de Kriloff, donnée par le comte Orloff, chez qui Lemontey avait coutume de passer la belle saison, dans une agréable maison de campagne que le comte possédait à Passy.

Lemontey était fort répandu dans le monde, qu'il aimait, et dont il était recherché. Sa conversation était spirituelle et piquante; un léger bégaiement y ajoutait du charme et de l'originalité. Ses mœurs étaient douces, son caractère facile et son commerce sûr. Quoiqu'il eût beaucoup d'esprit, et qu'il aimât à le montrer dans ses écrits, il avait une grande bonhomie dans les relations habituelles de la vie. J'ai souvent parlé des qualités de son cœur, et ce qui en fait

le meilleur éloge, c'est qu'il eut de nombreux amis, qu'il a conservés jusqu'à la fin.

Dès le commencement de 1826, il éprouva divers symptômes fâcheux. Une légère blessure au pied eut des suites plus graves qu'on ne devait le supposer, et le força de garder long-temps la chambre. Accoutumé à une vie active, il se plaignait souvent du repos auquel il était condamné. Peu de temps après, il eut une ophthalmie accompagnée de phénomènes singuliers. Un soir, en rentrant chez lui, il crut voir la neige tomber à gros flocons, quoique nous fussions au mois de mars; l'illusion était si complète, qu'il ne cessait de secouer la prétendue neige de ses habits. Arrivé dans son appartement, sitôt que ses yeux furent frappés par la lumière, les flocons de neige se changèrent en une multitude de papillons noirs dont sa chambre lui parut remplie. Dès lors il n'eut plus de doute sur la cause de cette vision extraordinaire, et il se coucha avec la cruelle pensée que peut-être le lendemain il se réveillerait aveugle. Ce triste pressentiment ne se réalisa pas; mais depuis ce moment-là il fut obligé à de grands ménagemens et à un régime suivi. Il espérait que la belle saison et l'air des champs lui feraient du bien. Vers la fin de mai, il se rendit à Sceaux, chez l'amiral russe Tzitzakoff; il y était depuis quelque temps, lorsqu'il tomba dangereusement malade. Il fut ramené à Paris dans un état déplorable. A son arrivée, le mal avait déjà fait des progrès ter-

ribles; il résista aux soins les plus assidus et les plus éclairés. Lemontey, après une courte maladie, mourut le 26 juin 1826. Sa dépouille mortelle fut portée au cimetière du P. Lachaise, et M. Auger, au nom de l'Académie française, lut sur sa tombe un discours composé par M. Villemain.

Nous ne pouvons mieux terminer cette courte notice que par un extrait du discours de M. Fourier, qui a remplacé Lemontey à l'Académie Française. Ce discours renferme une appréciation du mérite littéraire de Lemontey et de son caractère d'homme privé qui exprime en même temps le sentiment des gens de goût et celui des personnes qui ont pu le connaître.

« Les titres littéraires de M. Lemontey, à qui je succède, sont connus de toutes les personnes qui s'intéressent à l'étude de la philosophie et de l'histoire. Lorsque vous l'avez appelé au milieu de vous, celui qui présidait à sa réception apprécia ses ouvrages dans un diccours que l'on doit regarder comme un modèle pour la justesse des pensées et l'élégante précision du langage (1).

(1) M. Campenon, dont il est ici question, mit pourtant un peu d'aigreur dans ce qu'il dit de l'*Essai sur la monarchie de Louis XIV*, ainsi que nous l'avons dit plus haut. Il est vrai que ce petit mouvement de reconnaissance en faveur d'un roi qui a fondé l'Académie amène, dans le discours de M. Campenon, l'éloge de Louis XVIII, qui régnait alors.

« Pour moi, je ne puis consacrer à la mémoire de mon prédécesseur qu'un faible tribut, sans art, et sans autre dessein que d'exprimer le vrai caractère de son talent, autant qu'il m'est permis de le saisir. Mais l'orateur célèbre qui doit prendre la parole après moi, suppléera facilement à l'imperfection de cet hommage. L'autorité de ses jugemens littéraires est le fruit d'une étude profonde, et il les exprime avec cette éloquence admirable qui naît de l'élévation du cœur.

« M. Lemontey exerça d'abord ses talens dans la carrière du barreau, et l'on pouvait craindre que ses premiers succès ne le détournassent des études littéraires; mais dans le même temps que la ville de Lyon applaudissait à ses talens, il gagnait des causes d'un autre genre à l'Académie de Marseille. Il y fut couronné deux fois pour les Éloges de *Fabri de Peiresc* et du célèbre navigateur *Cook*. Il entreprit dès lors des recherches variées, et acquit une instruction fort étendue dans les branches les plus diverses de l'histoire, de l'économie civile et de la littérature.

« Écrivain spirituel, lecteur curieux et vraiment infatigable, il porta dans la plupart de ses ouvrages les traits d'une satire ingénieuse et originale. Il étudia toutes les sources de nos connaissances historiques; et peut-être il s'attacha moins à distinguer les grands résultats et les vues générales, qu'à découvrir les rapprochemens singuliers et inattendus.

« Il se plaisait à recueillir dans les archives et dans les dépôts les plus secrets, des papiers d'État, des mémoires inédits et des documens originaux jusque-là ignorés. Des recherches aussi étendues ont donné à ses ouvrages historiques un caractère particulier. Même lorsque l'auteur ne rapporte que les événemens principaux, on peut juger, après un examen approfondi, qu'il a connu une multitude innombrable de faits.

« Ses écrits sont remarquables par la diversité singulière des genres et des sujets. Il a traité les plus graves questions de l'histoire et de la philosophie morale; et il a publié des romans, des fables, des odes et des opéras. Ses Notices biographiques et ses Éloges rappellent des noms bien différemment célèbres, entre autres ceux de Colbert, du cardinal de Retz, de la duchesse de Longueville, de l'historien de Thou, de l'abbé de Chaulieu, et des célèbres actrices Clairon et Le Couvreur. Il n'y a presque aucune de ces Notices où l'on ne trouve des vues entièrement nouvelles, et des faits importans qui n'avaient pas été remarqués.

« Il a imité, dans la littérature étrangère, Swift, Sterne, Hamilton, et même l'Arioste, et quelques écrits de Franklin; et dans la littérature ancienne, Lucien et surtout Apulée. On peut juger, par cette seule énumération, de la flexibilité de son talent. Son style n'est pas exempt de recherche; on y re-

marque peut-être trop l'opposition continuelle des idées, et même celle des mots. Mais ce style est animé, il intéresse, il abonde en saillies ingénieuses, surtout lorsque l'auteur se livre à son penchant fort naturel pour l'ironie. Enfin, s'il est aisé de critiquer ses ouvrages, il est du moins presque impossible d'en cesser la lecture dès qu'on l'a commencée.

« Pour exceller dans les arts, il faudrait, suivant le conseil d'un grand critique, discerner d'abord la destination qu'on a reçue de la nature, et diriger tous ses efforts vers un seul but, sans négliger toutefois les rapports que d'autres études peuvent avoir avec cet objet unique. M. Lemontey a écrit dans un temps où il lui eût été difficile de suivre ce précepte, et il a été entraîné par une facilité extraordinaire. C'est principalement dans ses contes philosophiques qu'il a montré un talent fécond, facile et original. Par exemple, dans ceux dont le sujet est l'Encan de Pertinax ou la singulière origine du sénat de Samos, et dans quelques écrits de ce genre, on trouve assurément autant d'imagination, et plus de pensées judicieuses, d'enjouement, de variété et de verve, que dans la longue métamorphose de Lucius Apulée.

« De toutes les productions littéraires de M. Lemontey, celle que l'on a regardée comme la plus importante, a pour objet l'*Histoire de la Monarchie Française dans le dernier siècle*. Il a publié en 1818 la première partie de cet ouvrage, qu'il avait com-

mencé d'écrire douze années auparavant. Cette introduction est un essai critique sur la monarchie de Louis XIV. Les deux volumes suivans n'ont pas encore été imprimés; il s'est élevé, au sujet de cette publication, des contestations judiciaires, dont tous les amis des lettres désirent une prompte et heureuse issue.

« On trouve encore dans cette introduction le caractère que lui imprime une étude approfondie des sources de notre histoire. Mais un peintre immortel avait déjà présenté le tableau de ce règne mémorable; et l'on a reconnu que son ouvrage est le fruit d'une longue étude des documens authentiques. M. Lemontey lui-même, après les recherches les plus attentives, n'a pu découvrir qu'un très-petit nombre de faits particuliers qui eussent été ignorés de l'auteur.

« Ce tableau de Voltaire est d'une élégance inimitable; il montre les lettres et les sciences honorées, l'industrie florissante, une marine formidable créée presque tout à coup, et le nom français respecté du monde entier. Il montre l'influence d'un grand homme sur une nation généreuse, féconde en héros, et sensible à tous les genres de gloire. Il atteste les sentimens dont Louis fut toujours animé, et surtout cet invincible désir de maintenir la France au premier rang des nations. Il rappelle la noble constance du prince dans les plus grands malheurs, et l'aveu plus

noble encore des erreurs de son règne, et l'éclat passager des victoires, et la gloire impérissable des arts.

« Le titre de grand administrateur, qui, selon M. Lemontey, dans son Essai critique, pourrait tenir lieu de tous ceux que l'on a décernés à Louis XIV, est une expression vraie, mais incomplète, qui ne suffit pas à l'impartialité de l'histoire. L'auteur de cet Essai attribue aux infirmités corporelles dont le prince fut atteint, une influence imaginaire sur son génie. Il cherche une explication singulière de grands événemens dont la cause assez manifeste est la mort de Colbert, et le triomphe de ses ennemis.

« L'ouvrage de Voltaire est un monument durable, parce qu'il est vrai dans toutes ses parties principales. L'auteur ne dissimule ni les erreurs, ni les fautes de ce long règne. S'il rappelle la passion des conquêtes, les cendres du Palatinat, des persécutions funestes, il se montre fidèle à la vérité de l'histoire, à la conscience du genre humain et aux intérêts politiques de la France. Il ne loue que de grandes et nobles actions.

« Déjà la voix de la postérité s'est fait entendre. Elle n'admirera point sans doute ces demeures royales tristement somptueuses, ni cette lutte inutile et malheureuse de l'art et de la nature, ni tant de magnificences stériles raviés à la prospérité du royaume, ou à l'ornement de la capitale. Mais la postérité ne refusera pas ses hommages à tant d'autres monumens d'une gloire immortelle.

« Aujourd'hui même, dans ce nouveau continent qui doit toute sa prospérité aux institutions et aux arts de l'Europe, une nation sage, libre et puissante, vient de couronner les images de Louis XIV. Après avoir achevé un grand ouvrage public, l'un des plus étonnans que les hommes aient encore entrepris, qui doit établir entre les eaux de l'Océan et le golfe du Mexique une communication intérieure d'une immense étendue, exempte des périls d'une guerre maritime, on a voulu consacrer dans une solennité populaire les noms illustres des princes, des savans, des grands citoyens, des hommes d'Etat qui, par leur génie et leurs travaux, ont animé le commerce. Toutes les pensées se sont portées d'elles-mêmes sur ces ouvrages prodigieux qui unissent depuis long-temps les deux mers françaises, et qui sont un témoignage admirable de l'impulsion donnée à toute l'Europe par Louis XIV. On a jugé que la statue de ce grand prince devait précéder toutes les autres. Voilà un hommage véritable, que ni la flatterie ni les préventions nationales n'ont dicté. La reconnaissance d'un peuple étranger a décerné librement cette première place dans une liste glorieuse, où l'on ne trouve que des bienfaiteurs des hommes.

« En citant l'ouvrage que M. Lemontey a publié en 1818 sur la monarchie de Louis XIV, je ne dois point oublier qu'il ajoute à l'histoire de ce règne un trait capital, dont, à la vérité, l'expression était alors

devenue fort opportune. Ce trait est profond et nécessaire; et c'est assurément la leçon la plus grave que puisse nous donner l'histoire des sociétés politiques. C'est que le règne vraiment glorieux et désirable est celui des lois; c'est que la nature et la fortune imposent des limites bien étroites à la seule influence du monarque, quels que soient son génie et ses vertus; c'est qu'il n'y a de repos, d'asile assuré et de solide grandeur que dans les institutions fondamentales que le temps consacre, et rend également chères aux princes et aux peuples.

« Dans le cours des événemens politiques auxquels mon prédécesseur a participé, il a laissé de nobles témoignages de sagesse, de justice, et de cette modération inébranlable qui est le fruit le plus ordinaire de longues études. Dans l'assemblée Législative de 1791, il partagea les vœux publics, et l'espoir dont la France était animée. En même temps, il s'opposa aux confiscations; il combattit avec courage des résolutions odieuses et violentes, et du moins il parvint à y introduire quelques heureuses exceptions.

« Quelle affliction profonde n'a-t-il point ressentie, lorsqu'il eut à communiquer les dépêches que l'on venait de recevoir d'Avignon? Elles rapportaient les attentats inouïs commis dans cette ville par quelques furieux qui s'y étaient introduits. Saisi d'horreur et de pitié, l'orateur s'arrêta; les papiers s'échappèrent de ses mains. Suffoqué par ses larmes, il s'évanouit;

la lecture publique ne fut point continuée. La postérité apprendra des crimes dont cette assemblée ne put supporter le récit.

« Après les désastres de Lyon, M. Lemontey, qui avait partagé les nobles et mémorables efforts de cette cité, demeura exposé aux plus grands périls. Son frère et une partie de sa famille avaient succombé dans le cours de ces événemens funestes. Il put enfin trouver un asile sur le territoire étranger. Il a composé quelques ouvrages dans cette solitude.

« Après son retour en France, il ne tarda point à se fixer dans la capitale, et reprit ses grands travaux littéraires. Il avait augmenté sa fortune par l'épargne continuelle et, dirai-je, excessive de son patrimoine. Mais l'usage qu'il a toujours fait de cette fortune n'est point assez connu. Son penchant pour l'économie était notoire, et ses dons étaient secrets. On ne fait point ici une allégation générale et vague. Nous avons eu long-temps sous les yeux, et nous possédons des preuves incontestables et multipliées d'une bienfaisance extraordinaire; et nous avons désiré que plusieurs personnes en prissent connaissance. Il laisse à la famille de sa sœur une fortune considérable; et la somme de ses dons dans tout le cours de sa vie est au moins égale à cet héritage. Tous les genres d'infortune ont eu part à ses bienfaits. Il distingua surtout les personnes qui se consacraient comme lui à l'étude des lettres, et les habitans de Lyon ses compatriotes

« Il désirait vivement que l'enseignement élémentaire pût devenir universel; et il a concouru par une donation aux progrès de l'instruction mutuelle, méthode ingénieuse et philosophique, qui réalise chez les modernes une des plus heureuses pensées de Platon.

« Il a publié sur les établissemens des caisses d'épargne une notice pleine d'intérêt, qui semble avoir été écrite par Franklin. On ne reprochera pas du moins à M. Lemontey, lorsqu'il a donné au peuple cette utile leçon d'économie, de n'avoir pas joint l'exemple au précepte. Son trésor personnel n'était autre chose qu'une caisse d'épargne qu'il administrait parfaitement, et qu'il a toujours ouverte à l'amitié et au malheur. Dur, et l'on pourrait dire inexorable pour lui-même, il n'a jamais été touché que des privations des autres. En un mot, il a beaucoup épargné, et il a beaucoup donné.

« Au reste, ce qui importe surtout à la philosophie et aux lettres, ce sont les ouvrages qu'il nous laisse. Il n'y en a aucun qui ne soit ingénieux, utile aux arts, ou qui n'ait contribué aux progrès des connaissances morales et historiques. Je n'ai pu indiquer que ses écrits principaux, j'ajouterai seulement que dans quelques fragmens d'histoire, dans l'Éloge de Vicq-d'Azyr, et les discours lus aux séances de cette Académie, on reconnaît qu'il ne négligeait point l'étude philosophique des langues, et qu'il avait médité sur les qualités du style qui peut exprimer les résultats

des sciences, avec justesse et précision. Il serait à désirer que cette dernière question fût discutée avec quelque étendue dans nos ouvrages classiques. Les illustres fondateurs de cette Académie ont espéré que ses travaux rendraient la langue française de plus en plus capable de traiter de toutes les sciences ; ce sont les termes exprès des premiers statuts. Ces vœux ont été accomplis.

RAISON, FOLIE,

PETIT COURS DE MORALE

MIS A LA PORTÉE DES VIEUX ENFANS;

SUIVI

DES OBSERVATEURS DE LA FEMME.

Misce stultitiam consiliis....,
HORAT.

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITION DE 1816.

Est-il rien de plus fier et de plus comique que la profonde humilité d'un auteur qui remercie le public d'avoir acheté les premières éditions de son livre? C'est pour lui que feu M. de Belloy a composé ce vers ridicule, où le bon chevalier du Terrail crie à tue-tête par la bouche d'un comédien :

« Contemplez de Bayard l'abaissement auguste. »

Je voudrais, avec le moins de vanité possible, faire entendre que, lorsque le recueil de *Raison et Folie* parut la première fois, la France ressemblait encore à un club d'assez *mauvais garçons.* La sagesse avait besoin, pour s'y introduire, des ruses de *Maître François Rabelais*, et j'empruntai à l'école de Montpellier la robe du facétieux docteur, sans que, pour cette fois, il s'ensuivît mortalité d'hommes. Je pourrais, au contraire, citer plusieurs lettres de goutteux et de convalescens qui m'ont écrit, sans me connaître, pour me remercier du soulagement que leur avait procuré la lecture de mes aphorismes. Pour peu que je fusse empirique, j'aurais là une belle oc-

tiré dans sa patrie, il amusait ses vieux amis par les détails de cet événement unique entre les révolutions des peuples policés. Le lieu de ces entretiens était la ville de Milan, d'où sortaient ordinairement les trompettes, les hérauts et les huissiers.

Mais tandis que je préparais ce tableau des mœurs et de la décadence d'un vieil empire, on échafaudait à la hâte un empire nouveau sur les rives de la Seine. Cet impromptu politique déconcerta étrangement mon projet littéraire. Je prévoyais combien seraitombrageux un pouvoir naissant et mal affermi, et je ne pouvais échapper au péril des mordantes allusions qui jailliraient à mon insu et du fond et de la forme de mon sujet. Ce ne fut pas sans un vif regret que je renonçai à un ouvrage pour lequel j'avais emmagasiné des matériaux considérables, et fini quelques parties détachées.

Dix années ont, il est vrai, consommé notre tragédie impériale. Un gouvernement rappelé par le vœu des peuples et par l'antiquité de ses droits, a mis la liberté de la presse au nombre de ses bienfaits. La verge du satirique peut frapper l'indigne fils de Marc-Aurèle, sans qu'aucun tyran ait à réclamer sa part de l'outrage. Mais ces doux auspices arrivent trop tard. L'*Encan de Pertinax*, tel que je l'ai conçu, est un ouvrage de si longue haleine, que je ne saurais le reprendre sans renoncer à des travaux historiques que j'ai, depuis bien des années, consacrés à mon pays. Pauvre serf attaché à la glèbe de la vérité, il ne m'est permis de me revêtir furtivement

des ailes de la fiction que pour des trajets de peu de durée.

Cependant des huit contes qui devaient entrer dans les journées de l'encan, trois étaient terminés lorsque j'abandonnai l'entreprise. Ce sont : *la Nourriture d'un Prince, ou le Danger des Coutumes étrangères ; le Pêcheur du Danube ;* et *le Jardinier de Samos, ou le Père du Sénat.* Je les publie aujourd'hui, et on les trouvera dans le second volume de ce Recueil. Si le public les goûte, je n'appellerai pas de son jugement. Si, au contraire, il leur refuse son suffrage, je ne manquerai pas d'en accuser leur déplacement. Quant à la galerie que j'avais destinée à les recevoir, j'en cède volontiers le plan à qui voudra s'en charger.

Cette édition est aussi augmentée de trois dissertations. L'une consiste en *Recherches sur les Morts considérés comme spectacle ;* on compare dans l'autre l'*Influence de la Danse, du Chant et du Dessin sur les Mœurs des Femmes.* Ces deux écrits expliquent eux-mêmes l'occasion et le but de leur composition. Le troisième, sous le titre de *Traité des Coups*, n'est, à proprement parler, qu'un jeu d'érudition ou d'esprit, si l'on veut. Il a quelque affinité avec les propos de table des anciens et avec notre hexaméron rustique. L'utilité de ces facéties est ordinairement éparse dans les détails, et on laisse aux lecteurs le soin de l'en extraire.

Le *Voyage d'une Française en Angleterre* n'est point un tableau complet de cette île singulière. Les

lecteurs en sont prévenus par le simple titre de *Quelques Souvenirs*, sous lequel on le publie. L'intervention d'une femme permet d'y envisager sous un jour nouveau des objets dont on s'est fréquemment occupé. Ce cadre n'est pas entièrement une fiction, car l'auteur a recueilli avec empressement les impressions que plusieurs de nos voyageuses ont rapportées de leur pèlerinage britannique.

L'entretien des femmes, quand on veut bien le sevrer de jargon et de galanterie, offre un champ favorable pour la chasse aux idées. Leur esprit naturel, leur tact fin, leur vive originalité, leur jugement sain et indépendant, font jaillir une foule de traits, de pensées, d'images inattendues. Mais pour qu'une femme soit propre à cette mutuelle inspiration, il faut qu'elle n'ait ni trop lu, ni trop réfléchi, ni trop aspiré à plaire. Car, au premier cas, une science toujours médiocre oblitère ses bonnes qualités; au second, une rêverie diffuse et vaporeuse décèle sa faiblesse; et dans le troisième, elle ne peut qu'amuser un instant par un stérile ramage. C'est à son ingénuité primitive, à son bon sens voisin de la nature, et à sa mobile sensibilité, que les écrivains feront bien de demander des effets vrais et délicats. La pierre de touche qui interroge les métaux n'obtient pas des résultats plus certains. Je ne connais aucun ouvrage purement viril qui n'eût gagné quelque chose au contact des premières idées d'une femme naïvement spirituelle.

Le *Voyage d'une Française* n'avait encore reçu

qu'une partie de son développement, lorsque la guerre contre l'Angleterre se renouvela avec une extrême animosité. Cette circonstance ne laissait plus à l'auteur la liberté d'être juste dans le bien et dans le mal qu'il avait à dire de nos dédaigneux voisins. Il ne continua pas un tableau où la censure eût paru servile et la louange coupable. On ne peut le considérer, dans l'état où il est resté, que comme une étude de mœurs et une esquisse littéraire. L'achever aujourd'hui, c'eût été unir des choses trop disparates, car les premiers pas du dix-neuvième siècle ont imprimé sur le sol anglais des changemens aussi profonds que rapides.

Maîtresse du commerce du monde, la Grande-Bretagne s'est approprié des richesses énormes qu'elle multiplie par un mouvement sans fin. Ses revenus égalent le capital d'autres puissances. Londres renferme une nation, et des entreprises colossales n'effraient pas ses simples citoyens. Que penser d'un pays où l'on trouve en magasin des chemins de fer de plusieurs lieues d'étendue à vendre et à louer, et où tant de canaux de navigation ont été creusés par des particuliers, que déjà plusieurs restent oisifs. De même que le Créateur manifeste sa puissance dans le ciron comme dans l'éléphant, l'industrie anglaise passe des productions gigantesques à des milliers d'inventions presque imperceptibles. Sa puérile mécanique en a consacré un grand nombre aux moindres actes de la vie commune, tels que déboucher des bouteilles, tailler des plumes, manger du fro-

mage, etc., etc. Cet empressement du génie britannique à substituter partout la matière à l'homme, conviendrait à une nation de paralytiques et de *manicrocs* (1), dont l'emploi serait moins de vivre que d'assister à la vie de ses machines.

Mais autant l'Angleterre s'est avancée dans la prospérité économique, autant elle a rétrogradé dans ses principes politiques. Le long règne de George III, qui a commencé sous l'influence écossaise, et qui se termine sous l'influence irlandaise, aura profondément altéré l'esprit public de la vieille Angleterre. Ce que lui coûte sa nouvelle excroissance militaire l'oblige à des efforts qui multiplient les séditions dans son île, et les séditions l'obligent à leur tour à maintenir sa dévorante armée. La constitution qui n'est pas préparée à cet état violent, souffre et chancelle. C'est la haine contre la France qui a produit ces angoisses de la liberté mourante. Les hommes d'État et les meilleurs citoyens commencent à le comprendre. Le présage de maux imminens ne sera écarté que par l'alliance des deux pays, si l'équité en pose les fondemens. Pour les esprits scrutateurs qui veulent aller aux choses à travers les mots, l'existence actuelle et forcée de l'Angleterre est, dans l'intérieur, une oligarchie litigieuse, et au dehors un monopole armé.

La révolution n'a pas été moins vive dans les mœurs. La haute société s'est pressée de bannir tout

(1) C'est le nom que portent en France les invalides grièvement mutilés.

ce qu'on lui reprochait de conserver de coutumes grossières et de traditions nationales. La régence actuelle formera, dans l'histoire des habitudes anglaises, une époque aussi remarquable que le règne de Charles II. Quoique les classes moyennes ne se piquent pas, comme en France, de l'esprit d'imitation, on ne peut se dissimuler qu'elles suivent à leur insu le mouvement qui est parti d'en haut. La réforme, au reste, a été poussée sans ménagement. Pour arriver à l'élégance, on est tombé dans la mignardise et la mollesse, et cette afféterie ne laisse pas de faire un plaisant contraste avec d'autres accessoires indélébiles. La bonne compagnie, *the fashionable world*, compte peut-être aujourd'hui plus de buveurs d'eau en Angleterre qu'en Italie. Mais l'excès est plus facile à atteindre que la mesure et la simplicité. Il est des constitutions qui ne supportent qu'un certain degré de délicatesse; de même que la langue allemande devient une psalmodie fade et niaise dans les bouches qui ont la prétention de l'amollir.

Pendant un séjour fait récemment en Angleterre, M. J. B. Say a remarqué combien l'interruption des communications avec le continent y avait corrompu le goût dans les manufactures qui tiennent aux arts du dessin. Une foule d'insulaires des deux sexes est venue à Paris confirmer le jugement de ce savant observateur par la caricature de leurs vêtemens. Les annales du ridicule n'avaient encore rien transmis d'aussi grotesque, et nos neveux en prendront les fidèles images pour une fiction de la malignité. On

eût dit que cette nation de parieurs avait voulu porter un défi au dieu du goût. L'affectation de coupes extravagantes et sans grace, et le combat de couleurs fausses et discordantes, choquent les regards de l'artiste, tandis que le bon sens cherche en vain quelque agrément ou quelque utilité dans ces lourdes mascarades; car dans les arts, comme ailleurs, le bon est la condition principale du beau.

Les dames anglaises expient surtout l'abandon des modèles français. On aperçoit dans le fond de leurs modes quelques emprunts faits à l'Espagne avec toute la gaucherie nationale. C'est probablement un fruit patriotique de la dernière guerre. Mais je suis bien aise de leur dire que les ennemis les auraient sur ce point mieux servies que les alliés, car le vêtement sous lequel nous les voyons paraître, semble fait exprès pour trahir la disgrace assez ordinaire de leur maintien et de leur démarche. Je ne suis point choqué de l'aspect de la villageoise qui, avec ses longues tresses, sa jupe écourtée, ses bas rouges et son chapeau cornu, saute les haies du canton de Berne; j'aime ce type sauvage et pittoresque. Mais je ne m'accoutume pas à la parure venue de l'autre côté du détroit, dont la prétention, la lésine et le faux goût ne me montrent, pour ainsi dire, qu'une civilisation avortée et une barbarie malade.

Au reste, les rayons de l'astre français commencent à dissiper ces torts passagers de nos voisines; et quand elles s'obstineraient à les défendre, j'avoue que ce futile malheur me toucherait peu; car je n'en suis

pas moins prêt à respecter et à chérir les vertus et les charmes naturels qui peuvent se cacher sous leur malencontreux équipage.

De tous les accroissemens de cette édition, le plus considérable est le conte ou roman intitulé : *l'Enfant de l'Europe, ou le Dîner des Libéraux à Paris en* 1814. C'est le seul que j'aie composé depuis la restauration, et qui touche, au moins par son but, aux circonstances publiques antérieures au mois de mars 1815.

Lorsqu'un peuple égaré substitua, il y a vingt-quatre ans, à l'ancienne monarchie française un fantôme de république, il n'est personne tant soit peu instruit des leçons de l'histoire, qui ne prédît alors que ce sanglant héritage serait la proie d'un soldat. Il importait faiblement de savoir par quel instrument s'opérerait cette catastrophe inévitable; et quand, dans la suite, on le nomma l'*homme du destin*, on exprima avec beaucoup de justesse sa fatale mission. Massillon et Balzac ont éloquemment signalé ces terribles exécuteurs des desseins de la Providence. Quelquefois, dans le secret de ses vues, elle les décore d'un lustre passager, et leur fait mériter des éloges qui hâteront leur ruine; puis tout à coup elle les réprouve et les brise quand ses décrets sont accomplis. Sous sa main invisible, le fondateur d'Alexandrie et le vainqueur des Perses n'est plus que l'assassin de Clytus et le fils burlesque de Jupiter; et du capitaine qui avait dompté l'anarchie française, et conquis par nos armes l'Allemagne et l'Italie, elle façonne avec

dédain l'insensé de Moscou et le fuyard de Waterloo. La démence de ce dernier va au point qu'il n'a pu lui rester de partisan sincère que quelque misanthrope curieux d'assister aux funérailles du genre humain. Lorsque la fortune des armes acheva de le détruire, il allait tomber dans une tempête civile, comme un fruit desséché.

Les crises ne sont pas plus nécessaires pour chasser d'un corps malade le principe morbifique, que ne le fut en France la période impériale pour assainir l'opinion et préparer le retour de l'ordre légitime. Aussi la restauration se consomma avec la facilité d'un dénouement naturel et le bien-être de la convalescence. L'honneur et le patriotisme imposèrent à tout bon Français l'obligation de contribuer par ses efforts à l'affermissement d'un pouvoir qui renaissait enrichi du progrès des lumières et des leçons du malheur (1).

Dans tous les siècles, les peuples qui se sont distingués ont eu un trait de caractère principal qui a été, pour ainsi dire, le talisman de leur force et de leur grandeur. Je l'appellerai *la pensée commune*, à laquelle se ralliaient, dans les occasions importantes, les opinions, les passions, et les partis eux-mêmes. C'est en général par cette pensée commune qu'un peuple devient tout ce qu'il peut être; et je ne crois pas que l'histoire offre une seule exception à

(1) Voyez la *Déclaration datée de Saint-Ouen*, et le préambule de la *Charte constitutionnelle*.

cette loi du monde politique. Après le long combat d'orgueil, de préjugés et d'intérêts qui a bouleversé la France, il m'a paru qu'il ne restait d'autre base à ce ralliement nécessaire que l'amour du roi. Comme cet amour est le droit égal de tous, et qu'il se nourrit des souvenirs du passé, aussi bien que des institutions du présent, j'ai pensé qu'il devait être le but de l'émulation générale.

L'amour-propre des auteurs les dispose à exagérer l'importance de leurs productions. Il ne faut cependant pas croire qu'elles soient sans utilité publique. Nous descendons de ces Gaulois dont Tacite disait judicieusement qu'il était plus profitable à leurs chefs de les persuader que de les contraindre, *auctoritate suadendi magis quam jubendi.* L'opinion se forme de tant d'élémens divers qu'elle peut être servie par des écrits de tout genre, depuis le majestueux mandement du prélat, jusqu'aux refrains du chanteur qui s'enroue sur un pont. Les contes ne sont pas exclus de cet armement intellectuel : ils arrivent au cœur par des voies détournées; et s'ils ébranlent moins les passions du moment, ils n'ont pas le sort éphémère des pamphlets politiques. Socrate, près de boire la ciguë, composa des fables, et ce sage vieillard ne crut pas inutile aux hommes ce délassement de sa prison.

Le retour de la dynastie de nos rois a vu se lever en sa faveur une nombreuse croisade d'écrivains. Les uns se sont abandonnés aux élans d'une indignation vertueuse ; les autres ont proclamé de saines doctrines

avec une hauteur dogmatique. Les ames passionnées et les esprits graves ont applaudi à leurs travaux. Mais, dans les rangs d'une grande nation, il reste des hommes qui veulent aimer sans colère et croire sans fatigue. Après vingt-cinq ans d'abandon, il est un vulgaire jeune, léger, inattentif, qu'il faut gagner par des moyens plus simples. L'autorité royale constituée par les lois a quelque chose de si éminemment tutélaire, qu'on est toujours tenté de se réjouir sous son ombre. Rien ne lui sied mieux que l'aspect aimable dont Montaigne prétendait aussi parer la sagesse et la science. Un conteur accoutumé à vêtir ses pensées d'enveloppes riantes et légères n'est donc pas un auxiliaire à mépriser dans la formation de l'esprit public. Son obscurité même lui donne, parmi la multitude, de nombreuses intelligences. C'est une tradition conservée dans le diocèse de Meaux, que le grand Bossuet, après ses adieux célèbres aux mânes du grand Condé, se retira dans son évêché, et voulut instruire ses ouailles par la prédication; mais son génie ne put descendre au niveau de l'auditoire, et il ne fut point compris. La foule se pressa autour d'un humble clerc, tandis que le géant de la parole jetait ses derniers feux dans le désert.

Dans la révolution presque générale que l'année 1814 a vu s'opérer en Europe, la circonstance dont j'étais le plus frappé est le sentiment de douceur et de sécurité qui a prévalu en France. Tandis que les papiers publics retentissaient des vengeances qui

troublaient la restauration dans d'autres États, nous respirions librement sous nos princes légitimes. Ce contraste si avéré m'a paru l'argument de la cause royale, le plus puissant, le plus persuasif, le plus à la portée de tous les hommes, parce qu'il n'a besoin, pour être bien senti, ni de lumières supérieures, ni d'attention profonde. C'est à le mettre en action et à l'insinuer doucement dans les ames les plus prévenues que j'ai consacré *le Dîner des Libéraux à Paris*, c'est-à-dire le spectacle du malheur étranger cherchant des consolations sous notre ciel bienveillant.

Si l'amour du roi est désormais notre dogme politique, quel cours d'idées peut y être plus favorable que ce parallèle? Tout le bonheur qu'a reçu la France est un don du monarque. Il a découlé de son ame noble et pieuse, non par un calcul passager, mais par la magnanimité naturelle au sang de Henri IV. Si dans d'autres contrées les rigueurs se sont ensuite adoucies, nous avons été fiers de penser que l'exemple du Marc-Aurèle français n'y avait pas été sans influence. On l'a surtout reconnu lorsque la justice divine a ramené dans Naples un prince de sa maison, et qu'une générosité sans réserve y a mieux assuré le trône que ne l'auraient fait tous les artifices de la politique. Cette conformité de vertus a noblement présagé l'alliance que l'hymen vient d'accomplir entre les deux branches de cette tige illustre. Ainsi, quand des mers de Parthénope au golfe de Lyon, les Dioscures montrent à l'horizon leurs étoiles fraternelles, ces astres jumeaux et clémens promettent aux naviga-

teurs des jours sereins, et portent la fécondité au nid des Alcyons.

Plus le but que s'est proposé l'auteur est salutaire, plus il a dû chercher les moyens propres à en étendre les résultats. Les hommes convaincus, les esprits froids et austères n'ont pas besoin de ses fictions : ce n'est pas pour eux qu'il écrit; et comme son ambition ne s'élève pas jusqu'à leurs suffrages, il a droit de récuser leurs censures. C'est des lecteurs fantasques, prévenus, irascibles, qu'il a entrepris la cure sous le déguisement du plaisir. Dans les grandes compositions romanesques, le plus innocent écrivain occupe à son aise les avenues du cœur, et presse, quand bon lui semble, les glandes lacrymales de l'un et de l'autre sexe; mais un conteur, sur son petit théâtre, est obligé de serrer les effets, de réduire les figures, et de provoquer la pensée plutôt que de l'exprimer.

S'il désire surtout que l'amusement ne soit que le véhicule de la persuasion, comment séduira-t-il des esprits si divers et si capricieux? Les uns voudraient trouver dans ses recettes le sarcasme de Lucien ou la bouffonnerie de Rabelais; les autres, l'*humour* de Swift ou la naïveté de Sterne; à ceux-là, il faudrait la volupté d'Hamilton ou la philosophie de Chaulieu; et à ceux-ci, le pétillement caustique de l'universel Voltaire. Hélas! Messieurs, ma pharmacie n'est pas si riche : modeste frater des petites-maisons de la France, je glane après ces grands médecins des folies humaines. Pour être écouté de mes malades, j'emprunte un peu leur langage et leurs manies, et vrai-

ment ce ne serait pas merveille que la contagion atteignît quelquefois l'infirmier.

Allons, mes chers fous, entrons en composition et concluons un traité. Vous aimez les tendres fredaines et les galantes aventures. Soit; ma muse folâtre ne sera ni déhontée ni prude, et dans ses fantaisies elle n'oubliera pas que la gaieté qui occupe l'esprit est le meilleur antidote de la corruption pensive qui gâte le cœur. Vous recherchez la satire et la moquerie. Entendons-nous; je ne refuse pas de payer à la malice humaine un tribut si ancien qu'on peut le regarder comme établi de droit divin. La vertu même a son rire, et la raison sa raillerie. Mais pinçant l'abus, je respecterai l'institution, et je dénoncerai le vice sans marquer le front du vicieux. Vous avez courtisé une certaine liberté dont votre indulgence a parfois encouragé l'inconduite. J'aime aussi la liberté; mais si la vôtre est volage et tracassière, ce n'est pas la mienne. La liberté que j'aime subsiste par les lois, et par les lois stables qui sont le privilège des monarchies.

Sa fille s'appelle la liberté de la presse; je la chéris, parce qu'elle fut un présent de mon roi. Opprimée par le despotisme militaire, odieuse aux usurpateurs, elle est le guide et la gloire des gouvernemens paternels. Elle achève entre les peuples la démarcation que la parole a commencée entre l'homme et la brute. J'écris surtout pour faire sentir ses bienfaits, et je voudrais, par son moyen, réunir tous les Français dans le sein de la légitimité royale. C'est une

observation digne d'être méditée, que, depuis la découverte de l'imprimerie, il n'a pas péri un seul gouvernement qui n'eût, de droit ou de fait, asservi la presse. S'il reste encore quelques enfans perdus de nos erreurs passées, je tâche, par des hypothèses badines, de piquer leur curiosité, et de les engager à me lire; car il est impossible qu'ils ne répètent pas à chaque page cette vérité que je me suis attaché à rendre palpable : « On est en France mieux qu'ail« leurs, et on le doit à la restauration. » Voilà tout le secret de l'opuscule du *Dîner des Libéraux.* Si des erreurs de détail ont échappé au zèle de l'auteur, il les désavoue, et s'empressera de les réparer, de quelque peu d'importance que soient ses opinions.

Un épisode et un personnage de ce petit roman exigent aussi de sa part une explication.

Il y a environ six à sept ans qu'on parla en France d'une association secrète qui s'y introduisait sous des couleurs religieuses. Les murmures publics la désignèrent comme une résurrection des Jésuites. Des ecclésiastiques s'en alarmèrent, et l'université en fut effarouchée. L'existence ou la supposition de ces êtres mystérieux semblait une bonne fortune pour la littérature romantique, qui était alors à la mode. J'eus quelque envie d'en faire le sujet d'une nouvelle dans le genre du *Peregrinus Protée* de M. Wielan. Mais j'appris que le gouvernement prenait des mesures contre les héros invisibles de mon épopée, et je ne donnai aucune suite à cette idée. Il n'entre pas dans

ma nature débonnaire d'aggraver aucune espèce de sévérité.

Depuis la restauration, les bruits anciens ont pris plus de consistance. Le brouillard qui enveloppait les revenans s'est à moitié éclairci. On a écrit systématiquement pour et contre la renaissance des fameux proscrits de Ganganelli. Au moins il n'y a plus de persécution à craindre pour ces sylphes industrieux, et il rentrent sous la gracieuse juridiction des brochures. Je ne leur ai pas consacré la mienne; mais ils ont dû y occuper une place, parce que leur sort est en effet un problème sérieux et important. Je n'ai pas la prétention de le résoudre, mais le dessein d'y appeler la réflexion des esprits sages et bien intentionnés.

Je ne hais point les Jésuites. Je ne les ai jamais connus, et quand je suis né ils n'existaient plus. D'après le tableau qu'on m'en a fait, j'aurais probablement été leur ami. Leur commerce était facile et sans petitesses; et ils avaient dans les manières une urbanité, et dans les affaires du siècle une raison supérieure au commun des moines. Mais si, comme particulier, je les préfère à leurs durs adversaires, je ne me dissimule pas, comme citoyen, le danger de leur institution et de leur retour. Deux motifs décident sur ce point ma conviction.

1° L'esprit de cette Société, tel qu'il résulte nécessairement de ses constitutions, n'est pas seulement incompatible avec notre charte, mais avec tout gouvernement jaloux de son indépendance. Suivant l'é-

nergique expression de leur code, tous les Jésuites ne sont qu'un bâton dans la main de leur chef, et ce chef, on le sait bien, est placé hors de la portée de nos lois. La domination des druïdes devait sembler moins redoutable; car enfin le général des druïdes était Gaulois, et c'est dans nos forêts qu'existaient son dieu, sa hutte et son bûcher. Mais un Jésuite n'avait de français, d'allemand ou d'espagnol, que le corps et la serge noire qui l'enveloppait. L'ame habitait la ville aux sept collines, et réglait de là le mouvement de diastole et de sistole des cœurs qui avaient l'air de battre au milieu de nous. Je ne puis croire au retour de ces merveilleuses créatures en France, parce que je n'ai pas lu dans les traités signés avec les puissances alliées que nos villes fussent obligées de recevoir garnison romaine.

On assure, il est vrai, que des princes d'une mémoire adorable avaient chéri la *Société de Jésus*, et il m'en coûterait peu de sacrifier ma propre raison à une autorité si imposante. Mais il faut remarquer que les constitutions des Jésuites n'ont été révélées que par le procès même de leur expulsion. Ainsi l'affection de leurs protecteurs n'était point un jugement porté en connaissance de cause. On peut dire, sans blesser la plus stricte impartialité, qu'on ignore de quel œil ces princes augustes, à commencer par Louis XIV, auraient vu la corporation jésuitique, si le code fondamental de son institut ne leur eût pas été soigneusement caché.

2° Ma jeunesse s'est écoulée dans la société des

jurisconsultes et des magistrats. J'ai pu reconnaître combien les Jésuites avaient laissé contre eux de haines et de préventions. Il y en a d'invétérées, d'héréditaires, et même de fanatiques. Elles ont deux bases indestructibles, l'intérêt qui se cache, et les controverses religieuses qui aspirent à l'éclat. Pourquoi, sans nécessité, ranimer des feux mal éteints, et remettre en présence des ennemis acharnés? La France a besoin de repos et de réconciliation. Il lui en faut pour réparer ses pertes; il lui en faut pour n'être point distraite de l'amour de son roi, qui est inséparable du bonheur public, et que j'ai indiqué comme le but et l'aliment de la *pensée commune*.

Telles sont les réflexions qui m'ont porté à rompre le silence sur une matière dont m'éloignait mon antipathie pour toute polémique. Je l'ai abordée, parce que nul écrivain ne peut y être plus désintéressé que moi, et j'ai cédé uniquement à cette passion du bien public, qui est la maladie organique de certaines ames. Mais ayant à introduire la question dans le cadre d'un simple conte, j'ai dû en suivre les formes vives et mordantes. Ce petit genre de composition comporte de la légèreté, de l'hyperbole, et, pour parler franchement, un peu d'injustice convenue. Le lecteur de bonne foi dégagera aisément la vérité de son alliage obligé, et ne traitera pas plus sérieusement les récréations de *l'Enfant de l'Europe* que les facéties de *Candide*.

Cependant le choix du personnage à mettre en scène m'embarrassait. Il me répugnait d'en faire un

ex-jésuite, parce que je n'ai connu personnellement dans cette classe que des hommes estimables. Quant aux pseudo-jésuites dont s'occupaient les nouvellistes, leur existence ne m'était point démontrée, et je n'en avais pas plus rencontré que des fées ou des péris. Mais pourtant la malignité publique aurait pu attacher un nom véritable à l'acteur purement chimérique que j'aurais inventé, et rien n'eût été plus contraire à mon intention; car je sais qu'en matière religieuse, des hommes simples et vertueux peuvent figurer innocemment dans des intrigues qu'ils sont bien loin de soupçonner.

Ce qui me convenait le mieux, c'était un personnage réel et historique, qui retînt le blâme sur lui seul, et qui fût suffisamment diffamé. Je l'ai trouvé dans le fameux Paccanari, condamné par un tribunal ecclésiastique, condamné par un tribunal civil, et condamné par lui-même dans les circonstances scandaleuses de sa mort. Un tel sujet entre tout entier dans les jugemens de l'opinion publique, et dans le creuset des romanciers. Cependant il ne faut calomnier personne, ni mort ni vif; et j'ai devant les yeux l'exemple de Fontenelle, que les Jésuites reprirent rudement lorsqu'il eut la témérité de dénigrer le diable en lui refusant le don de prophétie. Ainsi je rapporterai textuellement tout ce qu'on sait de positif sur Paccanari, et je déclare que le surplus sera pure supposition et malice philosophique. Le passage qu'on va lire mérite une entière confiance. L'auteur est l'un des théologiens les plus éclairés et

les plus vertueux de l'Église de France. Pendant la persécution, il se retira en Angleterre, où sa plume défendit avec talent la cause de la foi et de la royauté.

« Un certain Paccanari, Tyrolien de naissance, « culottier de profession, soldat dans les troupes du « pape, quitta l'uniforme militaire pour endosser la « soutane. Il se rendit à Vienne, s'insinua dans la « confiance de l'archiduchesse Marianne, lui présenta « un plan de rétablissement des Jésuites, sous le nom « de *Pères de la Foi*. Cette princesse, dont la dé- « votion avait une teinte d'illuminisme, se laissa « persuader d'employer le riche héritage qu'elle avait « eu de l'empereur Léopold son père, à la fondation « du nouvel institut. Quelques anciens membres de « la Société étaient entrés dans ce projet, bien con- « vaincus qu'après s'être rendus maîtres du terrain, « il leur serait facile de redevenir ce qu'ils avaient « été. Mais quand il fut question de la règle, Pacca- « nari leur parla de faire quelques changemens à « celle de saint Ignace. Ils le regardèrent aussitôt « comme un téméraire Osa qui voulait porter une « main profane sur l'arche du Seigneur, et la plupart « l'abandonnèrent. Il les remplaça par d'autres ecclé- « siastiques, et obtint un rescrit de Pie VI, à qui il « avait persuadé que son intention était réellement « de préparer la voie au rétablissement des Jésuites. « Sa protectrice lui procura divers établissemens, « surtout dans l'État ci-devant vénitien.

« Paccanari suivit l'archiduchesse à Rome, s'y con-

« cilia la faveur de plusieurs cardinaux, ouvrit un
« collège qui acquit en peu de temps une réputation
« brillante par le talent des maîtres, et l'affluence des
« élèves que la générosité de son illustre bienfaitrice
« le mettait en état de recevoir moyennant une mo-
« dique pension. L'ordre commençait à se répandre
« dans quelques autres villes, lorsqu'il fut tout à coup
« arrêté dans ses progrès par une fâcheuse aventure
« arrivée à son fondateur.

« L'archiduchesse imagina d'établir une commu-
« nauté de *Mères de la Foi*, sous la direction de
« Paccanari. L'abus qu'il fit de son ministère pour
« séduire les nouvelles religieuses, provoqua le zèle
« de l'Inquisition. On lui fit son procès, et il fut con-
« damné à une détention perpétuelle. Les Français,
« s'étant quelque temps après rendus maîtres de
« Rome, le mirent en liberté. De nouvelles aventures
« l'ayant fait traduire devant le tribunal correction-
« nel qui l'envoya encore en prison, il en sortit
« quelque temps après; et son corps fut depuis retiré
« du Tibre percé de coups. » (*Du Pape et des Jésuites*, pages 73 et 74. Paris, novembre 1814.) D'autres relations, conformes d'ailleurs à celle-ci, ajoutent que la cause de la mort de Paccanari fut la jalousie d'un mari italien dont il avait corrompu la femme.

Je comptais publier séparément *l'Enfant de l'Europe*. Ce qui le concerne dans cet *Avertissement* devait en former la préface. J'étais prêt à le livrer à l'impression, lorsqu'au mois de mars 1815 une af-

freuse catastrophe ramena le chaos sur la France. D'autres diront ce que ce vertige eut de criminel et de déplorable. J'aime mieux recueillir les prodiges de vertu et de magnanimité que cette épreuve développa dans l'ame offensée du monarque et de sa famille. On vit ce prince, supérieur à tout ressentiment, tempérer avec art l'effervescence vengeresse des chambres législatives, et ensuite, pour faire grace à des coupables, user du plus beau droit de sa couronne. Il punissait en père, et ne cédait pas sans douleur à cette haute nécessité de salut public, qui est le premier devoir du trône. Ailleurs, quand le désordre des temps ensanglanta, au nom de la religion, nos contrées du midi, ce fut un prince de son sang qui par sa fermeté désarma ces odieuses fureurs, et prouva que sa tolérance égale son courage et sa piété. Il ne m'appartient pas de devancer le jugement de la postérité sur cette conduite humaine et généreuse des fils de saint Louis; mais ce que je sais bien, c'est que, dans l'histoire de tous les âges et de tous les peuples, la clémence n'a terni aucune gloire, et n'a jamais eu besoin d'apologie.

Ainsi s'effacent les jours de deuil; ainsi renaît la sérénité dont fut embellie l'aurore de la restauration. Le vaisseau de l'État a franchi sans périr un redoutable passage. Pour comprendre tout ce que mérite de reconnaissance le fidèle ministère (1) qui

(1) MM. de Richelieu, d'Ambrai, de Feltre, du Bouchage, Lainé, Corvetto, de Cazes.

osa en accepter le gouvernail, il faudrait compter les orages et les écueils qu'il a dû braver, et moins encore ceux qui le menaçaient ouvertement, que ceux dont une nuit plus profonde dérobait le péril. Sous l'abri des vertus royales et d'une administration tutélaire, recommencent avec sécurité les délices de la paix, les amusemens de l'esprit, les riantes allégories des muses, les jeux des enfans de la folie, et les luttes babillardes du portique et du lycée. C'est au bruit des réjouissances publiques et du canon des fêtes que je reprends la plume, et que je laisse fuir de mon bureau ces œuvres badines, conçues précédemment sous les ailes du plaisir.

Paris, le 17 juin 1816.

INTRODUCTION,

CONTE ou PRÉFACE.

(MISE EN TÊTE DE L'ÉDITION DE 1802.)

J'AVERTIS le public, pour son honneur et pour le mien, que s'il ne lit pas mon ouvrage il commettra la plus odieuse injustice; car je suis, de mon côté, le plus patient des mortels et le plus infatigable des lecteurs. Je n'entre jamais en colère que lorsque j'entends des esprits envieux et bornés gémir sur la multitude des productions littéraires. O noire hypocrisie! ô calomnie effrontée! il sort tout au plus des presses de Paris huit à dix volumes par jour. Je demande si, sans le supplément des journaux, cela pourrait suffire à la consommation d'un honnête lecteur (1). Il est des momens où je

(1) Il en est de la lecture comme des autres travaux : on y acquiert par l'exercice une habileté surprenante. La truite agile qui remonte les cascades, et s'élève par échelons dans l'eau qui tombe, frappe de sa nageoire avec moins de prestesse que je n'en mets à tourner les feuillets d'un libelle ou d'un roman.

suis réduit à ronger d'inanition jusqu'aux privilèges et aux couvertures. Autrefois du moins j'avais à lire, pour dernière ressource, l'approbation du censeur et la permission de la police, qui complétaient agréablement le volume, et rassuraient ma conscience.

On demanda un jour à un philosophe comment il fallait s'y prendre pour devenir original : « Ne « rien lire, et se promener beaucoup, » répondit-il. Il n'est point étonnant qu'un régime tout opposé ait fait de moi un bon homme sans caprices. J'ai le goût si universel, qu'il ne laisse point de place au dégoût. Chimie ou politique, liturgie ou opéra, grands, moyens et petits vers, je m'accommode de tout. Seulement, quand j'éprouve trop de peine pour arriver à la fin d'un volume, je me dis : Hélas! le pauvre auteur en a eu bien davantage. Alors je m'attendris par degrés sur son sort; je mouille des larmes sympathiques de la pitié le papier qu'a noirci sa sottise, et, en lisant un méchant livre, je me sens devenir meilleur. Auteurs de tout âge et de tout sexe, imprimez donc sans crainte; car vous serez certainement lus..... par moi.

Mais cette tolérance débonnaire, m'a-t-on dit souvent, encourage les mauvais écrits. J'en conviens : est-ce un mal? je le nie. Plus un livre est pitoyable, plus tôt il fait place à un autre, plus tôt il rentre dans la masse des matières premières des-

tinées aux perpétuelles métamorphoses des arts. Les livres vraiment funestes sont ceux qu'un attrait infernal force à relire plusieurs fois : ce double emploi du temps des lecteurs est un vrai larcin, un monopole ennemi des auteurs et du commerce; c'est une usurpation d'une aristocratie bien qualifiée, et dont je dirais beaucoup plus de mal, si elle n'était pas aussi rare.

La morale ne réprouve pas moins les grands succès littéraires. On ne saurait imaginer combien ils refroidissent d'amitiés, allument d'orgueil et de jalousie, et jettent dans le monde une masse d'humeur antisociale étrangement malfaisante. J'admire la délicatesse de cet Anglais, qui laissa beaucoup de fautes dans l'ouvrage qu'il publiait, pour ne pas ôter aux critiques le plaisir de le reprendre, et à ses amis la consolation de se moquer de lui (1). Il arrive toujours quelque malheur à ces génies hautains que leur mauvais naturel éloigne d'une complaisance aussi vertueuse. Montesquieu mourut trop confessé, et Voltaire pas assez. Rousseau n'avait conservé d'amis que le soleil; et, ce qui est bien plus déplorable, ce fut en faisant de bons

(1) Edward Moore, dans la préface de ses fables : *I wrote to please myself : and I publish to please others; and this so universally, that I have not wished for correctness to rob the critick of his censurè, or my friend of the laugh.*

livres que les solitaires de Port-Royal devinrent jansénistes.

Que peuvent contre d'aussi grandes considérations les intérêts de ce fantôme qu'on appelle le goût, caprice de l'orgueil national, fruit du hasard et de l'imitation, ombre légère, plus variable que les climats, les saisons, et les nuages qui se précipitent sur les derniers rayons du soleil? Une Italienne me disait un jour : « Votre musique est belle « et savante; je l'admire froidement. Mais quand « j'entends celle de mon pays, je sens quelque « chose qui va me chercher le cœur, je suis ma- « lade de plaisir. » Oh! si je disais à mon tour quels sont les livres français qui rendent *malades de plaisir* les lecteurs qui habitent au-delà des Alpes et du Rhin, que de bonnes gens seraient fiers! que de critiques seraient sots!

La foire de Francfort, plus souvent qu'on ne pense,
A cassé les arrêts du Mercure de France.

Il faut en convenir; nos auteurs de prose *tudesque* et de vers à *concetti* sont les vrais bienfaiteurs de leur pays. Ils ne coûtent rien à leurs compatriotes, et vivent exclusivement sur le territoire étranger. Il n'y a point de ligne de neutralité contre ces conquérans-là; ils feront ce que n'ont pu ni les victoires de nos armées, ni le génie du brave Moreau, le Fabius de notre siècle; ils mettront à

contribution la Bohême et la Saxe : s'ils n'écrivent pas en bon français, ils écrivent du moins comme de bons Français. Ou tous les principes d'économie publique sont des chimères, ou, parmi les travaux de l'esprit, les encouragemens sont dus par préférence à la *littérature d'exportation.*

On rencontre cependant des fous orgueilleux qui ont la complaisance de rougir pour leur siècle, et de s'inquiéter de la ridicule succession qu'il doit laisser à la postérité. Il suffirait, sans doute, pour attiédir leur exaltation, d'examiner avec eux ce grand problème de morale publique : Jusqu'à quel point est-il permis de sacrifier la génération présente à celles qui la suivront? Mais c'est prendre trop de soin. Il n'est pas donné à tout le monde d'être dangereux; et je crois la postérité très-désintéressée dans la plupart de nos chefs-d'œuvre. Vous souvenez-vous de ce missionnaire de rude mémoire, qui convertissait les Albigeois avec une armée? La soldatesque, ayant pris d'assaut une ville où les fidèles étaient mêlés avec les hérétiques, demanda au casuiste comment il fallait en faire la séparation. *Tuez toujours, tuez-les tous*, s'écria le bon prêtre; *Dieu, qui est le père des miséricordes, saura bien les reconnaître.* Je dirai de même aux phalanges qui envahissent la presse : « Mes amis, « imprimez tout; imprimez toujours; la postérité « saura bien choisir ce qui est pour elle. »

C'est par le secours de semblables réflexions que je me suis peu à peu familiarisé avec le danger de faire un livre. Ce premier point gagné, il n'a plus été question que de savoir quel en serait le fond et la forme. L'ennui et la vanité qui, dans les mœurs monarchiques, n'enfantent que des ridicules et quelques vices, produisent dans un champ plus libre une tempête sourde et de tristes folies. C'est rendre alors service aux hommes que de les pénétrer d'affections douces et gaies; de les sevrer des inquiétudes de l'ambition; de les mettre bien avec eux-mêmes pour qu'ils ne soient pas mal avec les autres; de leur apprendre ce que presque tous ignorent, le bonheur du repos; de les rendre doucement au bon sens par le plaisir, à la nature par la raison.

Voilà, certes, un projet bien sensé! Mais les hommes voudront-ils seulement m'écouter? Heureux l'orateur rustique qui, tous les sept jours, enfermant ses villageois sous les arceaux d'un temple gothique, leur épanche les flots de sa morale, sans autre règle que son talent, sans autre mesure que son plaisir! Mais qu'il y a loin de cette commode simplicité aux artifices sans nombre qu'exige le dédaigneux citadin! Un malade dont la fibre irritée a besoin de calme, mais dont le palais usé ne veut que des irritans, est moins embarrassant pour son médecin. Le moraliste ne peut l'aborder que

sous de bizarres déguisemens, et n'arrive à son cœur qu'en piquant sa curiosité. La raison le verrait fuir promptement, si elle ne l'appelait avec les grelots de la folie, et ne l'agaçait avec les aiguillons de l'esprit. C'est alors à la philosophie à imiter, si elle le peut, le procédé de la nature, qui imbiba d'une subtile essence l'écorce sous laquelle mûrit le suc rafraîchissant de l'orange.

Si donc je faisais un livre, je ne voudrais pas que ce fût un ouvrage; je n'effaroucherais le lecteur ni par l'appareil, ni par la prétention; et si quelque sagesse était cachée dans mes légers opuscules, il l'aurait goûtée avant de l'avoir aperçue. Mes essais, enfans du loisir, quittés et repris au gré du caprice et à de longs intervalles, ne sentiraient ni les veilles ni le travail, et d'eux-mêmes, pour ainsi dire, se composeraient à mon insu. Ma poétique serait satisfaite, si un sentiment de bonheur et de liberté respirait dans toutes les pages, de même qu'un sang pur anime une belle carnation. Ce fut peut-être le seul secret de ces Anacréon, de ces Chaulieu, qui trouvèrent la perfection dans les bras de l'indolence, et firent la gloire héritière de leurs plaisirs. La lime mord, mais le temps caresse; son poli est plus doux. Montaigne eût peut-être dit: « La paresse est bonne couveuse. »

La gaieté broierait seule mes couleurs, et l'imagination croquerait mes dessins. Loin de moi toute

odieuse personnalité! toute allusion qui pourrait blesser! Si le cœur humain a une fibre pour la haine, elle est morte dans le mien; je crois même que, si l'envie pouvait jamais s'occuper de moi, je plaindrais jusqu'à ses tourmens. J'aime mon pays et ses lois; je n'attends, pour penser, l'ordre d'aucun parti, et j'écrirais l'histoire de ce que j'ai vu depuis dix ans avec l'impartialité d'un Samoïède.

Je ne parle ainsi de moi que parce que, dans tous les temps, les tableaux des mœurs furent exposés à la malignité des interprètes. La bohémienne qui cherche l'avenir dans les veines d'un marbre ou le sédiment d'une liqueur est moins féconde en impertinentes conjectures que ces visionnaires satiriques. Je proteste d'avance contre leurs applications mensongères. De purs jeux d'imagination, nés de la fantaisie, écrits pour l'amusement, à des époques diverses, et la plupart fort éloignées, ne doivent pas servir de pâture à la mauvaise foi des frondeurs. Si néanmoins le seul but de ces derniers est de pénétrer mon secret, je vais le leur apprendre avec sincérité : *Je suis de la faction des contens;* et si je n'en étais pas, je me tairais.

Mais voici bien d'autres inquiétudes qui m'assiègent. Mes résolutions, qui semblaient si fermes, mollissent à l'approche du moment décisif, et j'éprouve, avant d'être père, toutes les faiblesses de la paternité. Que deviendra cet enfant de mes plai-

sirs? Doit-il, vêtu d'un maroquin doré, se dresser fièrement sur la tablette d'acajou? Le verra-t-on, au contraire, exposé sur un quai aux regards de la populace, porter l'écriteau diffamatoire, *à huit sous le volume?* carcan véritable où, par une affreuse injustice, on n'attache que les innocens. Hélas! qui saurait le prévoir? l'aveugle fortune distribue les rangs aux livres comme aux hommes, sans étudier les uns plus que les autres. L'à-propos et les accessoires font tout.

J'ai regretté souvent que notre siècle, si fertile en méthodes, n'eût pas réuni en un corps de doctrine toutes les chances favorables ou nuisibles à la destinée du papier imprimé. Oh! si d'Alembert eût appliqué son génie à la statistique littéraire, il en eût certainement fait une véritable science; elle aurait aujourd'hui son dictionnaire tout comme l'art de prendre les taupes ou d'empailler les oiseaux. Peut-être se fût-elle élevée jusqu'aux honneurs de l'almanach. Alors, quels services n'eût-elle pas rendus à la plus consolante de nos passions, au plus impatient de nos besoins, à l'amour-propre! Qu'il eût été doux de connaître à point nommé le moment de semer un livre ou de se greffer adroitement une petite réputation!

On aurait l'agrément de se rendre compte d'une foule de circonstances dont la valeur nous échappe. Par exemple, quelque étrangère que paraisse d'a-

bord la qualité de l'écrivain au mérite de son ouvrage, elle n'en a pas moins sur son succès une influence très-active, dont on pourrait estimer et classer tous les cas avec précision. Dût un livre en rester au prospectus, on saurait quelle mesure de suffrage lui appartient d'avance:

Si l'auteur est membre d'une académie, demi-académie, tiers d'académie, ou autre moindre fraction littéraire;

S'il est propriétaire, fournisseur ou commensal d'une feuille périodique;

Si une broderie officielle encadre les pans de son habit;

Si, sous le nom de souscriptions, le trésor public lui a d'avance acheté un fonds de lecteurs;

S'il a une bonne maison, une femme sensible, une table délicate, ou bien des maîtresses, et de l'argent à prêter;

S'il a la tête haute, la parole ferme, et une longue habitude de se louer lui-même;

S'il est prédicant, ou nouveau converti dans quelque secte de politique, de médecine, de religion, ou de musique.

Vous voyez quelle vaste carrière offre aux calculateurs une seule branche de cette science : c'est une tâche digne des précepteurs du dix-neuvième siècle d'en préparer les élémens, et d'apporter en commun, pour ce grand dessein, le trésor de leur

expérience personnelle. Je vais en donner l'exemple, et dire naïvement moi-même ce que j'ai fait pour mon compte, par manière d'essai, et sans tirer à conséquence.

J'ai d'abord imaginé une méthode; car sans méthode point de salut. J'ai supposé un grand succès littéraire, et je l'ai représenté par le nombre 100, de la manière qu'on figure l'*eau bouillante* sur un thermomètre. Descendant ensuite, par degrés d'unités, jusqu'à la *glace* ou au *zéro*, je me suis fait une échelle propre à classer et à évaluer les diverses circonstances favorables à la fortune de mon livre. Voici les principales sur lesquelles j'ai opéré. Je préviens que les estimations sont hypothétiques, et qu'un concile des pères de la littérature a seul le pouvoir de les rendre canoniques.

1° J'avais d'abord appelé mon recueil *Récréations philosophiques;* mais on m'a sagement fait observer combien cela était froid et raisonnable. Un titre doit être une charmante énigme qui s'explique bien ou mal en trois cents pages. J'ai prié mon libraire de s'en charger lui-même, et je ne doute pas qu'il ne s'en tire avec tous les honneurs du métier : ainsi, je compte sur l'amorce du titre; je ne crois pas pouvoir, en conscience, estimer moins de quatre degrés ce fortuné présage; ci. 4°

2° Mon livre n'aura ni atlas ni gravures. Voilà bien des privations; mais aussi il coû-

tera moins cher. Dois-je m'en plaindre ou m'en féliciter? Cette question tient au problème de savoir si la curiosité a plus ou moins de prise que l'intérêt sur la masse des lecteurs. Jusqu'à ce que les moralistes l'aient résolu, je porterai simplement pour mémoire l'inaction du burin; ci . . . . o

3° Les plus intrépides solliciteurs n'auraient osé présenter un placet au cardinal de Richelieu avant d'avoir su comment l'éminence avait passé la nuit. Un auteur qui va chercher le jugement du public n'est pas moins intéressé à en connaître les dispositions diététiques. Je me suis adressé au conseil de santé, et voici sa réponse : « Les mala-
« dies bilieuses deviennent très-rares à Paris.
« La rate fait ses fonctions avec aisance. L'ap-
« proche du printemps excite dans tous les
« corps, et principalement dans les adultes,
« une tendre ébullition. On est sensible aux
« variations de l'atmosphère; on garde volon-
« tiers la chambre, on lit. » On lit! vous l'entendez. Portons vite en compte trois degrés pour cet excellent bulletin; ci . . . . 3°

4° Du conseil de santé, je suis allé à la bourse, qu'on peut considérer comme un des grands viscères du corps social, où passe malheureusement la veine jugulaire de la répu-

blique. Je me suis informé des symptômes actuels. — La circulation renaît; l'artère du crédit commence à battre; l'usurier paraît plus embarrassé de son argent que de sa réputation, on achète. — ON ACHÈTE! Six degrés pour cette bonne nouvelle; ci . . . . . 6°

5° De la bourse, je me suis rendu à la caisse des pauvres; c'est faire un grand pas. J'ai voulu vérifier quel avait été, dans le mois précédent, le produit des entrées du vin, et de celles aux spectacles : j'ai trouvé des deux parts une recette superbe; preuve certaine que Paris s'amuse à tous les étages, et qu'en plus d'un genre la médiocre qualité d'une denrée n'est point un obstacle à sa consommation : heureuse disposition qui vaut deux degrés de fortune pour mon livre; ci . . . . 2°

6° Laissant enfin les oracles subalternes, je suis allé au cœur de l'État : là est un homme qui, au moins jusqu'à ce jour, s'environne de talens et de lumières, et que viennent chercher les hommages de l'Europe : j'ai vu naître sur ses lèvres le sourire de la paix et du bonheur public; favorable augure dont j'ai pris ma part avec avidité, parce qu'on n'est jamais sûr de la durée de ces choses-là. Oh! me suis-je dit, puisqu'en ce pays on est heureux, on sera indulgent; c'est précisément ce qu'il me

faut : aussi je porte en compte huit degrés ; ci . . . . 8°

TOTAL . . . . 23°

Voilà donc la fortune de mon ouvrage à vingt-trois degrés au-dessus de la glace ; c'est presque un quart de succès : mes vœux modérés n'en demandent pas davantage. On a vu, par ce que j'ai dit précédemment, combien je redoutais les triomphes à l'eau bouillante.

Si pourtant le public, usant d'un droit incontestable, venait à se moquer de mes calculs, et à me refuser le peu que j'attends de lui, alors, ô mon livre! ta vengeance est prête : moi, qui lisais tout le monde, je ne lirai plus que toi; tant que deux verres de *flint-glass*, soutenus devant mes yeux par un flexible laiton, transporteront sur ma rétine tes caractères sans nüage, je vivrai attaché à tes feuilles. Quand ma vue débile ne pourra plus te saisir, ma mémoire fidèle te répétera, et, à mon dernier soupir, tes phrases dédaignées murmureront encore sur mes lèvres paternelles.

Je soupçonne cependant que ce que je viens de dire n'est qu'une distraction oratoire, et qu'au fond je suis bien moins disposé à m'admirer qu'à me mettre de moitié avec les railleurs. Il serait aussi trop ridicule qu'en se piquant d'apprécier les choses humaines à ce qu'elles valent, on fît une

exception pour son mérite personnel. L'excessive sensibilité au contact de la critique ou de la louange m'a toujours paru une faiblesse très-malheureuse. J'en fis, au sortir du collége, le sujet d'un petit conte, si médiocre à la vérité, que j'avais juré de ne jamais le mettre au jour. Mais je ne crois pas manquer à ma parole en le cachant dans une préface. Je m'en rapporte cependant avec soumission à ce que décidera la nouvelle Église gallicane.

DON FEBRILAS,

CONTE ESPAGNOL.

Don Febrilas voulut, à vingt ans, se faire un nom parmi ces niais sublimes qui passent leur vie à mettre la philosophie en énigmes. Ses prétentions étaient si démesurées, que son début, qui aurait flatté tout autre écrivain de son âge, fut à ses yeux une disgrace insupportable. Quelques légères critiques l'avaient blessé si profondément, qu'il ne pouvait se consoler d'être devenu immortel. Sa raison parut presque aliénée; il tomba dans une noire mélancolie; car c'est le nom que prend dans un auteur l'orgueil répercuté, tout comme sur le front d'une jeune fille un désir rentré s'appelle de la pudeur.

Don Febrilas prit en haine le genre humain qui ne l'encensait pas. Il quitta Madrid, et se retira dans les hautes solitudes de l'Aragon, où une petite ferme, située près de *Montegrillo*, formait tout son patrimoine. C'est là qu'il se nourrissait tout à son aise des vapeurs de la misanthropie, au milieu des quatre compagnons qu'il avait choisis, un cheval, un chien, un singe et un perroquet. Il avait donné à chacun de ces animaux des noms et des qualifications très-respectables, et il prétendait retrouver dans leur société plus qu'il n'avait laissé dans celle des hommes.

Souvent il les rassemblait pour leur réciter ses ouvrages. Un cercle de bourgeoises lettrées, à qui un gascon lit une tragédie, n'a pas mieux l'air de comprendre qué ne faisait la petite ménagerie. Chacun, à sa manière, applaudissait poliment le patron : le cheval avec le pied, le chien avec la queue, le perroquet avec les vertèbres du cou, et le singe, retirant les muscles de la face par un mouvement irrégulier, dessinait sur ses lèvres un sourire protecteur, très-encourageant dans une lecture de société.

Mais c'était trop peu pour l'indignation de don Febrilas. Il voulut humilier le genre humain dont il s'était séparé. Il fit un gros livre à la louange des animaux, où il prouva que le pire de tous valait mieux que nous. Il dédia ce fruit de sa haine à une

chouette du voisinage, et il ne manqua pas de peindre les talens de cette muse embellis par les graces, et d'immoler brutalement à sa gloire Sapho, Corinne, Deshoulières, et d'autres belles victimes dignes d'un meilleur sacrifice.

Le style de cette étrange production répondait au choix du sujet. L'auteur avait pris un bizarre plaisir à braver toutes les lois de la langue, du goût et de l'harmonie. Il s'était donné une peine infinie pour substituer partout à l'expression juste un terme impropre, et pour mêler aux excroissances du néologisme les tournures poudreuses des pédans d'un autre siècle. Il adressa ce barbare mélange à un libraire de Madrid, comme un signe de son profond mépris pour les hommes et pour leurs jugemens.

Il faut être bien malheureux pour échouer jusque dans le projet de se faire siffler; tandis qu'une foule de grands et de petits personnages y réussit malgré soi avec une supériorité qui les désespère. Tel fut pourtant le sort de don Febrilas. Son ouvrage, écrit avec une vigueur farouche, eut un succès prodigieux; son style âpre et ses formes sauvages flattèrent le goût blasé des courtisans. Cette révolte contre l'art d'écrire fonda même une école qui a fait depuis une assez brillante fortune. Mais ce fut surtout sa prédilection pour les bêtes qui subjugua tous les esprits : elle introduisit dans le

monde une nouvelle branche de sensibilité qui prit la place de plusieurs vertus incommodes. Les épagneuls et les serins doublèrent de prix, et cette circonstance troubla tous les calculs des économistes castillans sur la balance du commerce.

Don Febrilas ignorait, dans les montagnes, le succès de ses ridicules. Malheureusement il fut plus mal payé de ses louanges que de ses injures. La chronique d'où j'ai tiré cette histoire raconte fort au long les divers accidens qui l'accablèrent avec d'autant plus d'amertume, qu'ils furent tous l'ouvrage de ses meilleurs amis. Son coursier généreux le jeta à terre et le traîna pendant deux minutes; le misanthrope y perdit un bras, et y gagna une courbure à plein cintre dans l'épine dorsale. Son chien fidèle, réveillé en sursaut, le mordit à la jambe, et s'enfuit honteux de son crime; don Febrilas se la fit couper dans la crainte que l'animal ne fût enragé. Son perroquet, qui lui tenait lieu, disait-il, des trois quarts du genre humain, lui arracha un œil avec son bec crochu, au moment où ses lèvres caressantes lui présentaient à manger.

Le singe malicieux avait seul conservé une conduite à peu près irréprochable, ce qui est bien glorieux pour son espèce et pour la nôtre, à cause de la ressemblance. Son maître avait reconnu dans lui des inclinations martiales, et prenait plaisir à les cultiver. Il lui avait donné le nom d'un fameux

général qui passa, de son temps, pour le premier tacticien du monde, parce qu'il avait employé quarante ans de sa vie à retrousser des chapeaux et à battre des soldats. On eût dit que le sapajou voulait se rendre digne d'un si furieux patron. Il tira un jour de la cheminée une branche enflammée, et fit si bien l'exercice à feu, qu'il incendia la maison : don Febrilas n'en sauva que son corps, et ce ne fut pas sans peine. Sa jambe de bois, qui sortit la dernière, se couvrit dans cette glorieuse retraite de tous les signes d'une vieillesse prématurée.

Le jeune philosophe, n'ayant pour ressource qu'un œil, un bras, une jambe et une bosse, se traînait sur les grands chemins, muet de rage et de douleur. Il arriva ainsi, sans s'en apercevoir, aux portes de Madrid, où quelques habitans parvinrent à le reconnaître. La nouvelle s'en répandit bientôt, et toute la ville tressaillit de joie en apprenant que don Febrilas était dans ses murs. Les plus grands seigneurs s'empressèrent de le loger; on lui offrit de toutes parts des places et des pensions; les femmes décidèrent qu'il était un homme unique, supérieur en génie à Lopez de Vega; en saillies, à Michel Cervantes; en laideur intéressante, à Ésope, Scarron et Pope : on convint de s'ennuyer dans tous les soupers où il ne présiderait pas; son nom servit de passe-port à vingt modes nouvelles; enfin il s'en fallut de bien peu

que l'*ami des bêtes* ne fût l'ami de tout le monde.

Don Febrilas ne supporta pas la louange avec plus de modération que la critique. Il s'enivra, sans se rassasier, de ce brûlant nectar: et sa vie ne fut plus, pour ainsi dire, qu'un météore de vanité. La soif des éloges devint un besoin destructeur de sa frêle constitution; il n'y avait pas de lecture à laquelle il n'assistât, pas de visite qu'il ne rendît, pas de fadeur qu'il n'allât recevoir en personne. La nuit lui suffisait à peine pour répondre aux petits vers qui lui pleuvaient de tous les greniers de Madrid, et préparer les mots qu'il devait improviser le lendemain. Le forçat qui, enchaîné sur son banc, n'a qu'une rame à mouvoir, est un favori de la fortune, en comparaison de ces martyrs du bel-esprit, de ces pauvres *sigisbés* de la gloire.

Parmi les folles qui s'agitaient pour la réputation de don Febrilas, se distinguait surtout la comtesse de *Macera Dorsi.* Elle avait lu sur un écran que la plus belle fille d'Athènes épousa jadis le philosophe *Cratès*, quoique ce cynique misérable se fût dépouillé devant elle, et, lui montrant de tous côtés son squelette contrefait, lui eût dit: «Voilà l'homme que vous aurez.» L'amour ressemble au fanatisme; il augmente par le ridicule de son objet, comme l'autre par l'absurdité de sa croyance.

La comtesse offrit à don Febrilas sa fortune et sa main, et voulut que leur mariage, n'empruntant

du rituel que le strict nécessaire, fût une fête toute poétique. Son époux devait y figurer sous le costume d'Apollon, comme elle sous celui d'Uranie. Les guitares et les rimeurs de Madrid furent tous commandés pour ce jubilé du Parnasse. On arrêta que l'éloge de don Febrilas y serait chanté dans toutes les langues mortes et vivantes.

Rien n'est parfait sur terre, et toute grandeur a son côté faible. Tandis qu'on préparait le triomphe de don Febrilas, le malheureux succombait aux fatigues de sa renommée, et son ame se consumait, trop vivement ébranlée par les ravages de l'adulation. Cependant, le jour de son mariage, le démon de l'orgueil sembla le ranimer : il venait de se lever lorsque son médecin entra dans sa chambre, et, le voyant debout, fut justement courroucé d'une telle infraction de ses ordonnances.

LE MÉDECIN.

Depuis quand les malades s'avisent-ils de disposer de leurs personnes? Remettez-vous promptement dans votre lit.

DON FEBRILAS.

Je ne puis, docteur; je vais aujourd'hui me marier.

LE MÉDECIN.

Jeune insensé! doit-on, dans votre situation, prodiguer sa vie? On la garde..... pour vivre.

DON FEBRILAS.

Rassurez-vous. La postérité dont s'occupe le plus un homme de lettres n'est pas ordinairement la sienne.

LE MÉDECIN.

Je vous préviens que, dans l'état où vous êtes, vous ne pouvez sortir sans danger.

DON FEBRILAS.

Mais je ne peux, sans honte, manquer une fête dont je dois être la divinité.

LE MÉDECIN.

Souvenez-vous, don Febrilas, de la dernière plaisanterie de Vespasien mourant : *Je sens, mes amis, que je deviens dieu.*

DON FEBRILAS.

Le sort en est jeté, j'irai où la gloire m'appelle.

LE MÉDECIN.

Écoutez-moi : je vous demande une grace au nom de l'amitié et pour l'honneur de la médecine. Tous les lauriers du monde n'ont jamais garanti d'une fluxion : promettez-moi du moins que de la journée vous ne quitterez pas votre bonnet de nuit.

DON FEBRILAS.

O impiété !.. vous n'y pensez pas... Un Apollon !

LE MÉDECIN, qui sort en secouant la tête.

Ah ! que je plains les petites poitrines qui osent respirer l'immortalité.

Les pronostics du docteur n'étaient que trop justes : le pauvre malade fut saisi par le grand air au milieu de la cérémonie; les fils délicats de sa vie s'embrouillèrent, et son ame s'envola sans que le concert de ses propres louanges fût capable de la retenir. La fête se dispersa, et le lendemain tout fut oublié. Mais la veuve d'Apollon persévéra dans ses inclinations célestes, et, huit jours après, elle épousa un valet de chambre qui ressemblait au fils de Jupiter et d'Alcmène.

On ignore l'époque précise où ces choses se passèrent : mais il y a quelques années qu'un débordement du *Mançanarès* mit à découvert une vieille pierre écornée où l'on aperçut des caractères à demi effacés. Une commission de savans vint de Madrid, montée sur des mules, pour examiner ce précieux débris. Après trois mois de travail, elle s'en retourna, bien persuadée qu'elle avait lu l'inscription suivante.

Ci gît
Don Febrilas, mort à XXII ans.
Il perdit une moitié de son corps et de sa vie
en fuyant la critique.
L'autre moitié
fut promptement desséchée
par le souffle de la louange.
Passans, n'en dites ni bien ni mal
pour son repos.

RAISON,

FOLIE,

CHACUN SON MOT.

LES COURTISANS,

HISTOIRE MISE EN CONTE, POUR VENGER TANT DE CONTES MIS EN HISTOIRE.

Ce fut vers la fin du quinzième siècle que Henri VII monta sur le trône, après avoir tué son prédécesseur, pour se conformer aux usages du temps. Despote avare et dévot, il n'en fut pas moins appelé par les beaux-esprits de Londres *le Salomon* de l'Angleterre, attendu que ce nom se trouve dans la *Bible*, ainsi que je suis bien aise de l'apprendre aux beaux-esprits de Paris qui auraient pu l'oublier : mais la sagesse de ce nouveau Salomon consistait à tenir enfermé dans un cachot Édouard Plantagenet, dernier rejeton de la maison d'York; et cette sagesse faisait beaucoup de mécontens

parmi les gens de province, qui sont sujets à se passionner.

Les Anglais étaient alors inconstans et crédules, ignorans et sanguinaires; mais, comme il ne faut jamais dire des gens plus de mal qu'ils n'en méritent, j'ajoute, à mon grand regret, qu'ils n'étaient point philosophes : c'est ce que savait fort bien un moine d'Oxford, nommé *Richard Simon*, lorsqu'il imagina de leur rendre à sa manière le prince dont ils déploraient la captivité. Une entreprise si hardie n'était qu'un jeu pour ce prêtre rusé, à qui sa robe assurait l'impunité. Maître de tout, s'il réussissait, réclamé par le pape, s'il succombait, un moine ne risquait pas plus à conspirer que les dieux d'Homère à se battre.

Dans ce temps-là vivait à Oxford un nommé *Symnel*, boulanger par état, mari d'une dévote par malheur, et père d'un joli garçon par hasard. Le moine Simon, qui était l'oracle de cette famille, protégeait le mari, dirigeait la femme, et chérissait l'enfant avec une tendresse fort remarquable. Ce fut dans cet obscur ménage que son esprit intrigant lui fit trouver les moyens de bouleverser sa patrie; circonstance tout-à-fait extraordinaire, et qui ne tire point à conséquence pour la gloire des inventeurs de révolutions.

Le père Simon, ayant prétexté un voyage, demanda le petit Symnel à ses parens, et partit ac-

compagné du jeune garçon : mais à peine fut-il arrivé dans un monastère du comté voisin, qu'il écrivit aux Symnels que la Providence avait disposé de leur fils en le noyant au passage d'une rivière. Il assaisonna cette fausse nouvelle d'un assez joli sermon contre les faiblesses du sang, dont madame Symnel, qui avait le bonheur d'être dévote, fut si pénétrée, qu'elle ne versa pas une larme et ne perdit pas une rose de son teint. La nature, indignée de cette résignation d'une mère, s'en vengea sur le bonhomme Symnel, qui fut inconsolable, comme si tout cela l'eût regardé.

Le moine avait ses vues en agissant ainsi. Il lui importait de faire oublier l'enfant, à qui sa politique préparait une vie nouvelle. Résolu de donner à l'Angleterre le fils du boulanger pour le prince Édouard échappé de la tour de Londres, il effaçait avec soin les traces de cette hasardeuse transmigration. Au reste, le saint homme ne s'attribuait dans ce grand dessein que la portion de gloire qui lui appartenait, et rendait grace au ciel d'avoir été son premier complice. Il faut en effet savoir que la puissance inconnue qui va dans le sein maternel façonner les enfans des hommes avait pris plaisir à rassembler sur Symnel la plupart des traits caractéristiques de la race des Plantagenets, soit qu'elle eût voulu, par cette capricieuse alliance, humilier les rois ou enorgueillir les boulangers.

Voilà donc Simon occupé dans sa retraite à polir son élève, et à greffer le caractère royal sur un tronc plébéien. Il fit d'abord preuve de bon sens en ne lisant aucun des livres composés dans tous les temps sur l'éducation des princes, et en choisissant pour sous-précepteur de Sa Majesté le sonneur du monastère, esprit original et pénétrant, qui avait appris la musique dans son clocher, et le blason sur les vitraux de l'église; et qui, par la seule force de son génie, dessinait les armoiries des enterremens, à l'extrême satisfaction de la noblesse du pays. Tel fut l'homme avec qui le moine partagea l'instruction de Symnel; mais, réservant pour lui seul la politique, il ne laissa au sonneur que les sciences, les mœurs, les arts, et tel autre fretin de l'éducation.

Symnel fit, sous de tels maîtres, de rapides progrès. *Il est parfait*, s'écriait le sonneur. *Beaucoup trop*, répondait Simon, qui avait du tact. *Sa docilité m'épouvante. Qui voudra croire à sa haute origine, s'il n'annonce ni l'habitude de commander, ni le besoin d'écarter les importuns? Ah! notre élève n'est point assez dramatique pour une révolution. — Laissez-moi faire*, répliquait le sonneur; *un peu d'impertinence n'est pas si difficile à acquérir; un bon exemple suffit.* En effet, il conduisit Symnel incognito dans le bureau d'un commis de la douane; en deux visites, le prince

fut accompli ; une de plus, le drôle eût été insupportable.

Les choses ainsi préparées, Simon commence à nouer son intrigue. D'abord un bruit sourd se répand de l'évasion du prince Édouard. Symnel et son guide font avec mystère quelques apparitions rapides dans différens bourgs des comtés de Warwick et de Leicester. L'imagination et la renommée, ces deux éternelles complaisantes de toute imposture, ramassent ces indices, les sèment et les fécondent. Au bout d'un mois, personne n'avait encore vu le jeune héros arraché par le ciel même à son oppresseur ; tout le monde avait cru le voir. Ce qui est vrai l'est malgré nous ; mais ce que nous rêvons est notre ouvrage : aussi l'on s'endort sur la vérité, et l'on meurt pour ses rêves.

Ces ressorts intérieurs ne sont pas les seuls que le moine mette en mouvement : déjà il a envoyé le fidèle sonneur en ambassade auprès de cette duchesse de Bourgogne, que sa haine implacable contre Henri VII avait fait surnommer *la Junon du roi d'Angleterre ;* ce qui n'était pas mal dit pour le quinzième siècle. Marguerite aurait imaginé la fable de Symnel plutôt que de ne pas y croire. Aussitôt elle met ses diamans en gage, achète, sur échantillon, une armée d'Allemands de la première qualité, et l'expédie à son cher et illustre neveu le prince Édouard : elle joint à ce secours quatre des

plus fameux mécontens d'Angleterre réfugiés à sa cour ; elle les charge d'être les ministres du jeune roi, et de l'aider à faire le bonheur de son peuple, comme cela doit toujours se dire en pareille circonstance.

Symnel sauta de joie en apprenant qu'il avait une si bonne parente. Simon ne sauta pas. Il aimait assez l'armée d'Allemagne, parce que cela se bat sans raisonner; mais l'arrivée des quatre ministres effarouchait son ambition. En effet, quels rivaux furent plus redoutables! Le premier était le vieux comte de Kilmare, personnage grave et mesuré, enflé de gloire, usé de travail, et dont tous les cabinets de l'Europe connaissaient les rides, la fermeté et les sublimes insomnies. Venait ensuite le pieux évêque de Norwich, profond et benin, vénéré comme s'il fût déjà mort, et à qui la nature favorable avait accordé une haleine courte et soupirante, un œil baigné de larmes, et la pâleur de la béatitude.

Qui n'a pas entendu parler du troisième? ce n'était rien moins que l'incomparable chancelier Broughton, vrai tonnerre de tribune, toujours allumé, orateur ardent, docte et subtil, également propre à maîtriser une assemblée du clergé ou une émeute de matelots, étourdissant quand il ne pouvait convaincre, mentant sans jamais rougir, et parlant huit heures sans boire.

Le beau Lovel, que je nomme le dernier, pouvait se placer sans orgueil à côté de ces noms fameux : enfant d'Hercule et des Graces, chérubin suave d'amour et de fraîcheur, écuyer brillant, danseur céleste, il n'avait point d'égaux dans l'ordonnance des fêtes, ni dans l'idolâtrie de la multitude. Le parti qu'il embrassait devenait à l'instant celui d'une moitié du genre humain dont les opinions peuvent croître dans la tête, mais ne naissent que dans le cœur. La douairière Marguerite n'avait pu le voir partir sans soupirer. Un tel soupir vaut un poëme.

Le moine sentit bien que fermer la lice à de pareils concurrens serait nuire à son entreprise, et en général il n'aimait point à faire du mal à ses dépens. Il attendit d'eux-mêmes l'occasion de les perdre innocemment, et il n'en vit que mieux la nécessité d'entrer aussitôt en action. Le choix du théâtre est aussi essentiel pour un succès que le titre de la pièce; et tel est sifflé sur un boulevart, qui ferait crier *bravo* dans certains palais. Quelques réflexions de ce genre amenèrent Simon à choisir le peuple irlandais pour la matière première de ses expériences.

Il part donc pour Dublin avec son élève, non plus en fugitifs obscurs, mais en vengeurs que le ciel protège. C'était merveille d'entendre le petit Symnel, avec ses quinze ans et sa mine ingénue,

raconter la généalogie des Plantagenets, les anecdotes de la cour d'Édouard IV et sa propre captivité. Aussi quel enthousiasme! quel concours de peuple! que de sermens de fidélité! que de larmes de tendresse! comme ces pauvres gens s'épanouissaient de joie en recevant le fléau qui devait les accabler! Ce voyage fut une suite de triomphes pour les deux imposteurs : mais le plus éclatant les attendait à Dublin, ville où, comme de raison, l'on est plus Irlandais qu'ailleurs.

A peine trois soleils les y avaient éclairés, un peuple nombreux remplissait l'hôtel de ville; Symnel, élevé sur un banc que portaient trois matelots, charmait la foule ébahie par la naïveté de ses mensonges. Un des assistans s'écrie : *Prince, vous avez chaud, buvez un coup*, et lui présente du malvoisie dans une tasse de cuir. Simon fait un signe; le prince repousse le breuvage, et tombe évanoui. O ruse! ô prodige! On se rappelle aussitôt que le duc de Clarence, son père, a été noyé dans un tonneau de malvoisie. L'horreur qu'a éprouvée Symnel semble un coup du ciel, un cri du sang, et toute objection cède à un évanouissement aussi filial.

Bientôt une troupe de femmes rentre dans la salle, apportant une couronne de cuivre blanchi, que la vierge, patrone de l'église voisine, envoie à son bien-aimé Édouard VI. Vingt mille témoins sont prêts à certifier, aux dépens de leur vie, que

la statue est descendue de sa niche, s'est décoiffée elle-même, et a remis sa couronne avec une grace dont les mortels ne sauraient se faire d'idée. Symnel, proclamé roi, est promené dans la ville aux acclamations d'une multitude qui s'enivre de sa propre folie. Les jeux, les festins, les illuminations se succèdent sans relâche. Jamais désordre ne fut plus gai, ni règne plus plaisant. Mais, hélas! ces carnavals politiques sont de courte durée; les hommes qui se donnent tant de peine pour avoir du plaisir ne seront jamais assez conséquens pour fonder un gouvernement bachique bien fou et bien durable. Cependant, il faut en convenir, quelques siècles de saturnales seraient fort salutaires à ce triste genre humain.

Le huitième jour des orgies finissait quand l'armée d'Allemagne débarqua. Les quatre envoyés de Marguerite ne se montrèrent point; chacun d'eux aspirait à devenir le favori du roi, détestait les trois autres, et les embrassait tendrement. Avez-vous vu quelquefois le chat domestique traverser, après la pluie, une rue de Paris en cherchant de ses pates craintives le sommet des pavés qui commencent à blanchir. Tel, et plus comique encore, doit se peindre l'embarras d'un courtisan jeté parmi des hommes nouveaux sur un sol inconnu, et certain que sa fortune dépend du premier pas qu'il va faire.

Les quatre ministres, sans se concerter, firent demander au R. P. Simon une entrevue secrète; qui leur fut accordée à des heures différentes. Leur but était de gagner le moine pour le chasser ensuite, et de connaître par lui le personnel, et surtout les défauts du roi, qui sont toujours le thème des ambitieux. Mais soit que le prêtre, aussi rusé qu'eux, voulût s'en amuser, soit que des vues plus profondes le déterminassent, comme je suis disposé à le croire, il leur fit en confidence les rapports les plus contradictoires : chacun croyait duper l'autre; c'était la confession des renards.

« Le roi est accompli, dit Simon à l'évêque de Norwich; mais l'habitude du malheur lui a donné celle de boire; et chaque jour il s'enivre aussi régulièrement qu'aucun Anglais qui vive. » L'évêque murmurait tout bas en s'en allant : « Il faudra donc boire; Esther et Judith ont bien fait pis. »

« Le roi est accompli, dit Simon au chancelier Brougthon, mais il a une timidité fatale qu'il doit à un bégaiement aussi incorrigible que ridicule. » L'orateur répétait en rentrant chez lui : « C'est une grande sottise de paraître moins sot que son maître. »

« Le roi est accompli, dit Simon au beau Lovel; mais il est chagrin et maladif. L'humidité de sa prison l'a criblé de rhumatismes. » Le beau Lovel réfléchissait pour la première fois de sa vie, et

commençait à douter que la santé fût un si grand bien.

« Le roi est accompli, dit Simon au comte de Kilmare; mais il est encore bien enfant. Il ne peut supporter que ceux de son âge, et moi-même je l'ennuie. » Le vieux comte, frappant la terre avec ses talons de bois et sa petite canne, disait en s'en allant : « Par Dieu! je serai jeune, fallût-il retourner en nourrice. »

Cette conformité de conduite dans quatre courtisans est un résultat de leur nature : des esprits nivelés par la bassesse n'ont plus pour guide qu'un instinct, très-subtil à la vérité, mais forcé dans sa marche, et commun à toute l'espèce. C'est pourquoi, dans une situation donnée, tous manœuvreront de même, et par des lois aussi invariables que l'araignée tendant ses fils, ou l'huître cimentant son écaille. Le moine, à qui cette théorie n'était pas inconnue, fit signer par le roi une proclamation qui nommait les ministres, et assignait le moment de leur présentation. Kilmare était contrôleur des finances; Brougthon, chef de la justice; Lovel, intendant des menus; et l'évêque de Norwich, grand-aumônier. Dans ces quatre offices, le roi trouvait ainsi moyen d'avoir l'argent des bons et la vie des méchans, de s'amuser dans ce monde et se sauver dans l'autre; ce qui, soit dit sans reproche, compose une assez honnête existence.

Simon avait eu soin que la cérémonie de la présentation fût des plus pompeuses. Le roi, sur son trône, étincelait de fausses dorures; à ses pieds, le moine modeste avait l'air du grand-prêtre d'un autre Joas. L'empressement de voir des ministres précédés d'une si haute réputation avait rempli la salle d'une foule choisie, et bon nombre de femmes parées à l'étiquette émaillait l'assemblée des plus riantes couleurs. L'appareil était superbe, l'attention vive, et le silence étonnant.

Les huissiers annoncent le comte de Kilmare, et, sur leurs traces, un jeune blondin sautille et lorgne les dames. « Faites sortir ce page, » s'écrie le maître des cérémonies : ô suprise! c'était Kilmare lui-même, mais déguisé par tout ce que la mode a de plus élégant. Il avait emprunté une chevelure naissante, enflé ses joues, serré son ventre, et comblé du plus bel incarnat les ravins de sa figure. Son nez, qu'il eût bien voulu raccourcir, était le seul monument ancien resté debout au milieu de la renaissance générale. Un vêtement gris de lin et citron achevait la métamorphose de cet être singulier, qu'on ne peut définir qu'en le comparant à l'insecte nommé par les naturalistes *papillon à tête de mort*. Le ministre fardé s'approche du trône avec une vivacité périlleuse, laisse tomber quelques paroles où manquait la moitié des consonnes, et, très-satisfait d'avoir vu rire le roi,

va se jeter dans le siège qui l'attend, en jouant sur sa poitrine avec le portrait en médaillon de la première actrice de Dublin : c'était une danseuse de corde de Bergame, venue à la suite du légat.

Les spectateurs ne laissaient pas de faire des réflexions sur cette étrange conduite, lorsqu'on annonça le grand-aumônier. La plupart se jetèrent à genoux pour attraper en passant sa bénédiction; mais le prélat anachorète était loin d'y songer; car, se défiant de ses talens pour l'imitation, il avait bu tout de bon, et l'apparence n'en était pas équivoque : ses habits en désordre cachaient mal sa poitrine; ses soupirs, aussi fréquens que de coutume, n'avaient plus cette odeur de sainteté qui ravissait les ames tendres, et des rubis sur sa face en rendaient le fond plus blême encore. Il n'eût pas manqué d'y joindre une couche de tabac, si l'amiral Drake eût déjà fait connaître aux Anglais cette ruineuse découverte. Quoi qu'il en soit, l'aumônier, jaloux de passer aux yeux du roi pour un bon convive, laissa tomber un jeu de cartes en lui parlant de sa cave, et fut conduit, non sans peine, à son fauteuil, où il s'assoupit, en fredonnant le refrain d'une chanson qui n'était pas seulement à boire. L'assemblée, stupéfaite, ne concevait rien au vertige qui frappait tous les grands hommes de l'Angleterre.

L'arrivée de Brougthon fit pousser un cri d'es-

pérance. Quelle méprise, bon Dieu! Cet athlète, si fier dans le champ de la parole, se présente avec embarras, et s'avance aussi honteux qu'un membre de l'opposition qui, la veille, s'est vendu au ministère. Il ouvre une large bouche, et rien n'en sort; les efforts qu'il répète décèlent un bégaiement continu. Les mots se brisent entre ses dents, se replient sur eux-mêmes, et jaillissent en fausset. Il termine enfin sa longue harangue de deux phrases par un *clap'ment* très-pittoresque, imité de la prosodie des Hottentots. Symnel s'amusait comme un roi; les spectateurs indignés juraient de ne plus croire aux réputations : mais rien n'égale la colère des trois ministres lorsque, mis en face et frappés de la diversité de leurs rôles, ils reconnurent qu'ils étaient joués. Ils lancèrent des regards furieux sur le moine, dont le rire sardonique semblait leur dire: J'ai voulu savoir, mes bons amis, jusqu'où l'ambition pouvait conduire un sage, un savant et un saint.

Déjà cependant les femmes montaient sur les bancs pour mieux voir le beau Lovel; déjà lui-même, empaqueté comme le malade imaginaire, atteignait douloureusement la porte, quand un bruit confus s'empara de toute l'attention. Le peuple, toujours un peu brusque dans ses opérations, venait d'enlever un courrier de dessus son cheval, et l'apportait au roi, sans lui avoir laissé le temps de reprendre haleine et de quitter ses bottes. Le malheureux

était si essoufflé, qu'il ne pouvait parler. La curiosité s'agitait autour de lui, et retardait, par son impatience, ce qu'elle brûlait de savoir. Quand enfin l'air, plus régulièrement épanché du larynx, put se moduler dans la bouche du courrier, il en sortit la nouvelle que Henri VII, ayant fait une diligence incroyable, s'approchait à marches forcées avec une armée pour argument, et un autre Édouard pour pièce de conviction.

A ce récit, qui terminait la comédie des courtisans, la confusion fut extrême. Les braves coururent aux armes; les poltrons dirent des mots superbes dignes de Sparte, et l'on entra en campagne. J'avais ici une belle occasion de décrire une bataille, et cela m'eût été d'autant plus agréable, que j'en ai quatre toutes faites en porte-feuille; mais je prétends bien qu'elles y restent en paix, puisque désormais une bataille, ou même une victoire, ne peut plus être qu'un lieu commun pour des Français. Disons donc simplement qu'à la sanglante journée de *Stocke*, la contrefaction fut culbutée par la bonne édition; ce qui signifie que l'armée du faux Édouard fut mise en déroute par le très-véritable Henri VII.

Les quatre ministres, par une suite de leur prodigieux instinct, s'étaient enfuis la veille : tout le reste fut tué ou pris. Ceux que le glaive ennemi

n'avait pas tirés d'embarras attendirent en tremblant la justice et là clémence du maître, deux fort belles vertus qui ne laissent pas d'avoir quelques inconvéniens quand elles s'exercent en masse. Ainsi le prêtre d'Oxford retourna cabaler dans son cloître, les fripons échappèrent, les bonnes gens furent pendus, et Symnel fut créé marmiton. Des historiens peu philosophes, tels que Hume et Littleton, ont soutenu que cet emploi fut une dérision de la part du vainqueur. Quant à moi, je ne puis y voir qu'un traité de partage, où le sage élève du moine, laissant aux Lancastres le trône et la gloire, garda pour les Symnels la cuisine et le bonheur.

Le ciel voulut bien lui-même, trois jours après, juger la question. Le marmiton était florissant à son poste; le roi, épuisé par les fatigues de la guerre, perdit le sien, et fut lancé dans l'éternité par les médecins, tout aussi complètement qu'il aurait pu l'être par les hommes d'armes sur le champ de bataille. La langue n'a point d'expression pour peindre la douleur où la cour fut abîmée. Les grands du royaume se traînèrent en sanglotant au convoi de Henri VII; mais il s'éleva entre eux, sur la préséance, une vive querelle terminée par une action générale de coups de poings; ce qui rappelait ces beaux jeux funéraires célébrés dans les temps héroïques sur la tombe des grands hommes. On vit dans celui-ci

bien des écharpes, des soutanes et des simarres mises en pièces; mais, après avoir vigoureusement sauvé sa dignité,

Chacun, comme devant, pleura le roi défunt.

LES POULETS SACRÉS,

ANECDOTE ROMAINE, PLUTÔT DEVINÉE QUE TRADUITE PAR UN ABBÉ QUI OUBLIE SON LATIN POUR DEVENIR PROFESSEUR.

Apollonius de Tyanes remplissait Rome du bruit de ses miracles. La crédulité de Vespasien avait donné aux prestiges de ce fourbe une grande célébrité. La folie se communique parmi les hommes avec une facilité dont manque entièrement cet autre attribut de notre espèce qu'on est convenu, par ironie, d'appeler le sens commun. Aussi mon intention n'est pas de nombrer toutes les têtes qui furent tournées à Rome par les rêveries d'Apollonius. Je veux seulement en raconter les effets sur celle de ce vieux Tribollinus, si connu dans le quartier Quirinal et les rues voisines; mais je dois prévenir les contemporains et la postérité que, si ce pauvre homme eut l'avantage si envié de faire, pendant quelques jours, un peu parler de lui, il n'y fut poussé ni par l'ennui, ni par la gloire, ces deux terribles maladies des peuples policés. Il est temps de faire connaître plus particulièrement le héros de cette histoire.

Rome, depuis sa fondation, entretenait des poulets sacrés, et n'exécutait rien d'important sans avoir pris conseil de ces oisons; institution vraiment divine, si l'on considère combien, jusqu'à nos jours, le temps l'a peu altérée! Ces poulets, tirés de l'île de Négrepont, et voués au célibat comme les vestales, avaient pour gardiens et pour interprètes un collège de prêtres appelés augures, doués d'un caractère si aimable, qu'au rapport de Cicéron ils ne pouvaient se regarder sans rire.

Il n'est pas dans l'ordre que des titulaires remplissent eux-mêmes l'office qui les enrichit. Aussi, à l'époque dont nous parlons, les augures se reposaient de tous les soins du poulailler sur une espèce de majordome qu'on appelait Tribollinus, sans qu'on ait pu découvrir si ce nom lui venait de sa famille, où si c'était un de ces sobriquets dont les Romains ne furent jamais avares. Quoi qu'il en soit, Tribollinus achetait les grains, nettoyait les cages des prophètes, et servait leur table dans les jours qui n'étaient pas destinés à la consultation. Un homme doit nécessairement sortir d'une telle école impie comme un philosophe, ou crédule comme un sot. Mais on n'est pas plus maître de choisir son esprit que son père; et Tribollinus échappa au malheur de devenir un esprit fort.

Ainsi les prodiges d'Apollonius trouvèrent sa tête toute disposée à les recevoir; mais ils y produisrient

une singulière révolution. Ce vieil intendant des poulets sacrés s'imagina qu'il était destiné à quelque chose d'extraordinaire, et eut la fantaisie de marcher sur les traces du prophète de Tyanes; mais, comme ses vues étaient bornées, il en serait sûrement resté là, s'il n'eût rencontré sous sa main un expédient digne de lui. Je laisse aux idéologues à décrire par quel circuit d'opérations intellectuelles durent filtrer dans la tête du majordome les premiers jets de cette saillie, et je me borne à en rapporter fidèlement le résultat. Tribollinus conclut que, s'il pouvait manger les poulets sacrés, il serait infailliblement saisi de la puissance prophétique qui résidait dans ces volatiles. Or, voici comment il s'y prit :

Tant petit soit un fournisseur, il fait des économies. Tribollinus employait les siennes à acheter chaque matin un poulet dans un marché de Rome; puis, venant à la cage augurale, il y glissait furtivement le profane, et en retirait un prophète: imprimant ensuite au cou de ce dernier un mouvement brusque et circulaire, il l'étouffait sans bruit, et courait en faire un repas clandestin. Ce manège n'avait rien que d'innocent; car, par un de ces effets admirables que le zèle produit toujours dans ceux qui en sont bien possédés, Tribollinus trompait sans mauvaise foi, tuait sans cruauté, et avalait sans gourmandise. De cette ma-

nière, tous les anciens habitans de la cage sacrée furent, sans métaphore, plumés et mangés par leur maître-d'hôtel.

J'ai prévu que des esprits solides, qui cherchent l'instruction partout, désireraient savoir en combien de manières Tribollinus accommodait ces poulets, pour rendre moins insipide un mets tant de fois répété. Je me suis livré, pour les satisfaire, à des recherches profondes sur cette partie de la cuisine des anciens, dont je publierai trois volumes *in*-4°, aussitôt que les bons articles auront repris cours dans le commerce de la librairie.

J'ai oublié de dire que Tribollinus avait soin d'enfermer dans un oreiller les plumes de ses victimes, et que, pour ne rien perdre de leur émanation divine, il les pressait chaque nuit alternativement de l'une et de l'autre oreille. Mais, hélas! à mesure que l'oreiller s'enflait, la tête du pauvre homme se vidait du peu de sens qu'elle avait eu en partage. Il en vint au point de se croire réellement transformé en poulet; il en imita le chant, les mœurs, les façons de boire, de manger, de dormir; et il annonça que lui seul avait reçu des dieux le don des présages. Cette nouveauté se répandit peu à peu, et eut quelque succès. Des servantes, des esclaves, des affranchis vinrent consulter ce singulier oracle; la foule superstitieuse des joueurs, des amans, des ambitieux, les y suivit, et l'on as-

sure que des séances particulières furent demandées par plusieurs de ces personnages qui, insolens et faibles, cachent sous la pourpre hautaine des ames de servantes, d'esclaves et d'affranchis.

Ainsi croissait la réputation de l'homme-poulet, car Tribollinus n'était pas nommé autrement dans les carrefours de Rome; et, en fait de noms, les académies obéissent aux carrefours. Sa carrière prophétique était mêlée de bonne et de mauvaise fortune. L'Envie, qui a des yeux louches pour voir le bien, a des poumons d'airain pour publier le mal. Elle espérait beaucoup de quelques bévues échappées au bonhomme, et répétées par elle avec une odieuse complaisance.

Par exemple, un poète dont la comédie devait être représentée aux fêtes de l'empereur, l'avait consulté sur le sort de sa pièce. L'homme-poulet avait battu des ailes, et s'était jeté en affamé sur la mangeoire; images parlantes d'un succès dramatique.

Une vestale, dont l'étourderie et la beauté occupaient tous les médisans de Rome, avait osé s'adresser à lui : on vit aussitôt le sinistre vieillard se tapir dans un coin, pousser des cris plaintifs, et laisser tomber un œuf caché dans sa ceinture; témoignage indiscret de ce qui restait à faire à la vestale.

Un général fort estimé de la cour l'avait interrogé avant de joindre son armée : le poulet avait

gobé des mouches, fait la roue, et chanté plus haut qu'un coq; signe certain d'une victoire.

Enfin, un questeur gorgé des dépouilles d'une province, et poursuivi en justice pour ses vols, lui avait porté ses inquiétudes : le poulet avait traîné l'aile, bu de l'eau et gratté la terre; présage d'un jugement qui enverrait au moins le pillard aux carrières.

Mais la destinée avait pris un malin plaisir à contrarier ces prédictions, dont, à l'exception de l'œuf, tout honnête homme devait désirer l'accomplissement. La comédie n'eut point de succès; le peuple romain la trouva si vide de sens et d'harmonie, qu'il s'empressa de la soutenir par des accompagnemens aussi bruyans qu'aucun de nos compositeurs modernes pourrait en faire. La pauvreté de notre langue m'oblige à traduire par le mot de *sifflets* les instrumens dont se servirent les spectateurs, quoique certainement ce n'en fussent pas. Il faut convenir que ce n'était pas non plus cette lyre dont le musicien Aspendius touchait, dit-on, si délicatement, que lui seul pouvait s'entendre.

La vestale, soumise à l'examen des plus sévères matrones, fut reconnue impénétrable au soupçon. On ne saura probablement jamais si cette décision fut un hommage rendu à l'art ou à la nature. Quoi qu'il en soit, Rome en éprouva une joie bien sin-

cère; car c'est un dogme sacré, que la chute d'une vestale entraîne celle d'un empire : c'est pourquoi il est permis de rire de ces penseurs qui cherchent si loin les causes des révolutions, tandis que tout galant homme qui connaît un peu le monde trouve à chaque pas la plus fréquente et la plus naturelle.

Le général, plus courtisan qu'homme de guerre, livra bataille sans réflexion, la perdit sans résistance, et fut tué malgré la rapidité de sa fuite. Trois légions passèrent sous le joug. Les nouvellistes de Rome supportèrent impatiemment cet affront; mais les plus piqués furent les poètes, qui, sur la foi de Tribollinus, avaient composé d'avance les chants de triomphe. Ils les réservèrent, en grondant, pour le premier vainqueur dont le nom s'accorderait avec la mesure de leurs vers iambiques.

Enfin, les complices et les cuisiniers du questeur travaillèrent si bien, qu'il fut non-seulement absous, mais élevé à un poste éminent. L'audace et la variété de ses concussions avaient donné une haute idée de son caractère. On disait publiquement qu'il ne fallait pas y regarder de si près avec les hommes à talent, et qu'après tout un aigle était un oiseau de proie.

Ces divers événemens ruinèrent le crédit de Tribollinus, et l'exposèrent lui-même à bien des murmures. Un jeune homme vint un jour, et lui

dit : « J'aime les femmes, et je ne veux pas me « marier; j'aime l'argent, et je ne sais pas tra- « vailler; j'aime à dominer, et je suis sans cou- « rage; j'aime qu'on me croie, et je suis accou- « tumé à mentir. Enseigne-moi, divin poulet, le « parti que je dois prendre. » La réponse de l'oracle, figurée par des gestes, lui signifia clairement ces mots : *Fais-toi prêtre de Cérès.* Le jeune homme trouva l'avis excellent; mais la partie la plus irritable des habitans de la cité en fut très-mécontente.

L'orage gronda un instant, et bientôt éclata. Il y avait d'abord, dans le fait de Tribollinus, usurpation du pouvoir des poulets sacrés, et impiété évidente. Mais si l'on considérait que depuis longues années il était lui-même le tuteur de ces poulets, le confident de leurs pensées, et le copartageant de leurs revenus, sa conduite était une félonie bien autrement punissable. Ainsi parlaient les mécontens dans une assemblée où ils résolurent de le poursuivre criminellement. Ils choisirent donc l'un d'entre eux pour porter l'accusation, et ce fut justement le plus inepte. Rien n'est si commun dans le monde que ces contre-sens politiques; chaque jour voit pousser hors de la foule comme chef d'une cabale, ou orateur d'un parti, tel misérable autour duquel on cloue à la hâte quelques lambeaux de réputation. Ainsi

les premiers Romains se servirent d'une botte de foin pour étendard.

Le jour du jugement arrivé, l'auditoire fut rempli d'une foule immense. L'accusateur déclama un discours emphatique et médiocre, où rien n'était pensé, où tout avait l'air de l'être, et dont aucun défaut ne fut privé d'applaudissemens. Quant à l'accusé, sphinx indéchiffrable, fidèle à son double personnage d'homme et de poulet, et mêlant avec bizarrerie la pantomime et le langage de l'un et de l'autre, il fut rarement agréable, quoique toujours inintelligible. O pouvoir du temps! quinze jours plus tôt on l'aurait trouvé sublime.

La parole fut prise ensuite par un vieux juge qui, depuis soixante ans, n'avait absous personne. Il savait par expérience que rien n'est plus puissant sur une grande assemblée que la citation d'un exemple ancien qui la soulage du besoin de raisonner. Voici donc les paroles qu'il prononça avec les graces que lui fournissaient à l'envi un regard faux, une voix aigre, et un mauvais cœur :

« Il y aura aux ides prochaines trois cent douze « années que le consul Claudius Pulcher, à la « veille de partir pour une expédition, consulta « les poulets sacrés. Mais ceux-ci s'obstinant à re- « fuser toute nourriture, le consul irrité s'écria : « *Hé bien, puisqu'ils ne veulent pas manger,*

« *qu'on les fasse boire!* et à l'instant il fit jeter à
« l'eau les cages et les poulets. Le châtiment de
« cette impiété fut analogue à l'offense. Pulcher
« perdit deux batailles navales par le ressenti-
« ment des poulets noyés, le consulat, par un ju-
« gement du peuple, et tous ses biens, par une
« amende. Ainsi, Romains, vengez vos poulets,
« ou craignez qu'ils ne se vengent eux-mêmes. »

Le trait frappa fort, et c'était fait de Tribollinus, s'il n'eût lui-même détourné le coup par un de ces mouvemens imprévus dont un homme d'esprit ne se fût jamais avisé. « Quoi! s'écria-t-il
« d'une voix de tonnerre, vous parlez de venger
« les poulets sacrés! Sachez qu'il n'en reste ici
« que moi qui les ai digérés, et leurs plumes que
« voici. » Alors tirant de dessous sa robe l'oreiller dont il avait ouvert le flanc, il le secoua avec force. Les plumes en sortirent en torrent, et couvrirent la salle d'un nuage épais qui, chassé par l'extrême agitation de la foule, alla lentement s'abattre du côté où siégeaient les juges.

Il fallait cependant commencer la délibération. Le premier qui allait opiner jeta les yeux sur ses collègues; mais les voyant couverts de plumes de la tête aux pieds, et bien moins semblables à un sénat majestueux qu'à une collection d'oiseaux empaillés dans un muséum, il laissa échapper un éclat de rire. Les juges étonnés se regardèrent,

et chacun d'eux, à ce spectacle grotesque, ne put s'empêcher d'en faire autant. Il faut connaître le pouvoir de l'imitation sur les hommes réunis pour juger de l'état de l'assemblée. Un délire sympathique, une commotion impétueuse sembla s'en être emparée. Le rire devint contagieux, convulsif et irritant jusqu'à extinction des forces musculaires. Tout se mêlait, trépignait, sautait, serrait ses flancs, et tantôt par des éclats perçans, tantôt par des modulations prolongées, annonçait au loin une orgie ou plutôt une tempête de gaieté qui eût défié les pinceaux d'Homère.

Chez les Grecs, peuple moqueur et plaisant, une semblable crise n'eût point interrompu l'expédition des affaires; mais les Romains étaient graves, sévères, et formalistes jusqu'à la pédanterie. Or, quand cette espèce de gens est une fois jetée à bas de son sérieux par un accès d'hilarité, elle n'y remonte pas si tôt, suivant la maxime, qu'on ne déroge pas pour peu. Les juges essayèrent bien de rasseoir leurs esprits et de se rengorger dans leurs plumes; mais ils n'en furent que plus risibles, et chaque effort de gravité était pour eux-mêmes le signal d'un redoublement de rire, pendant lequel les vieilles têtes se montraient les plus folles. Il fut bien force d'absoudre Tribollinus, car le seul sentiment qui put surnager dans l'ivresse générale fut l'impossibilité de condamner

un homme qui venait de procurer à tant de gens un plaisir si vif, que Rome n'avait rien éprouvé de pareil........ depuis l'enlèvement des Sabines.

Des témoins un peu suspects ont néanmoins prétendu qu'il passa dans un coin de la salle un éclair de raison. Le moins jovial des sénateurs, parce qu'il en était le plus orgueilleux, voulut en profiter pour sauver l'honneur du tribunal. « Ce n'est point un hasard ridicule, s'écria-t-il, « qui a revêtu vos juges du plumage des oiseaux « sacrés; c'est Jupiter, conservateur de Rome, qui « vous indique par cette sublime allégorie qu'il « n'y a d'oracle que la tête des sages, et que c'est « au front des mortels qu'il faut lire la vérité. » Une plume, qui par malheur pénétra alors entre les lèvres de l'orateur, mit fin à sa période, et faillit à l'étrangler lui-même. La fièvre de rire redoubla aussitôt avec une nouvelle fureur, et ce ne fut qu'en se séparant à la hâte que l'assemblée échappa au danger d'une imminente suffocation.

Mais j'aperçois vos regards inquiets. Pendant que ces choses se passaient, allez-vous me dire, que devenait l'empire romain privé de ses vrais oracles? quelle fatalité ne dut pas s'attacher à des entreprises qui n'avaient plus pour guides que des poulets intrus, achetés par un valet sur la place du marché! Rassurez-vous, vertueux philanthropes; rien de funeste n'arriva. Les nou-

veaux poulets, se trouvant en bonne maison, mangèrent avec grace et de meilleur appétit que leurs devanciers; Vespasien fut comblé de gloire et de bonheur, et son fils devint les délices du monde. Exemple mémorable, qui doit prouver à jamais qu'il est moins dangereux de changer de divinité que de prêtres!

DIALOGUE

ENTRE DEUX MORTS QUI VEULENT GARDER L'ANONYME.

INTERLOCUTEURS.

LE MORT A, LE MORT B.

La scène se passe dans le cimetière de la paroisse de. . . . . . à un mètre 647 millimètres au-dessous de la surface du sol.

On vient d'enterrer un ancien militaire. Quelques invalides défilent en clopinant, et font une décharge de leurs fusils sur le lieu de la sépulture. Le dernier de la troupe, qui a bu plus que de coutume, laisse aller ses camarades, et se couche sur la place. C'est dans cette attitude, et l'oreille collée contre terre, qu'il a occasion d'entendre la conversation suivante, que nous avons écrite le lendemain sous sa dictée.

LE MORT A.

Quel vacarme épouvantable! Qui va là?

LE MORT B.

Excusez-moi, Monsieur, je ne veux déranger personne.

LE MORT A.

Quelle diable de fantaisie de venir en terre avec tant de fracas!

LE MORT B.

Je présume que les invalides du village auront

voulu honorer mon enterrement d'une fusillade.

LE MORT A.

Faites-vous fusiller tant qu'il vous plaira; mais, morbleu! de mon temps, quand on s'amusait, on prenait garde aux voisins.

LE MORT B.

Ce n'est pas aux militaires à prendre garde: échappe qui peut, on tire toujours. Je suis moi-même tout criblé de leur hommage; des héritiers n'auraient pas agi plus prudemment.

LE MORT A.

Ah! mon dieu! mon dieu! je m'aperçois qu'une maudite balle a mis en poussière mon os sacrum. Faudra-t-il ressusciter estropié?

LE MORT B.

Mais, Monsieur, votre crainte est frivole. Tous les livres vous diront.....

LE MORT A.

Ah! oui, fiez-vous aux livres. J'espère ici en savoir plus qu'eux. Hé bien, Monsieur, je ne suis encore sûr de rien: entendez-vous? je ne suis sûr de rien.

LE MORT B.

Moi, Monsieur, je voudrais l'être de la personne à qui j'ai l'honneur de parler. Le son de votre voix me rappelle d'anciennes idées.

LE MORT A.

Tout en me fâchant, je faisais la même réflexion.

Je ne serais point surpris que vous fussiez le fils du seigneur de ce village, ce joli garçon que j'ai eu l'avantage de dresser aux belles-lettres, et de fouetter quelquefois de mon vivant le mieux qu'il m'était possible.

LE MORT B.

C'est moi-même; il m'en souvient, mon cher maître.

LE MORT A.

Comment! M. le comte, vous dans un cimetière de village! vous qui deviez finir par le mausolée, ou tout au moins par le caveau de famille!

LE MORT B.

N'est-ce pas toujours finir?

LE MORT A.

Quoi! de la morale! vous avez donc essuyé de bien grands malheurs? Dites-moi la vérité, foi de gentilhomme.

LE MORT B.

J'ai vécu très-longuement, très-heureusement; je suis arrivé ici sans m'en apercevoir, et, foi de gentilhomme, je ne m'y trouve pas mal pour un mort.

LE MORT A.

Ah! vous en parlez ainsi par bonté d'ame, vous craignez d'en dégoûter les autres.

LE MORT B.

Que j'aie sur l'estomac cent pieds de terre de plus, si je déguise rien!

LE MORT A.

Cependant, quand je vins m'établir ici, vous étiez officier de hussards, et, quoique dans ce corps on fasse du chemin, ce n'est pas ordinairement du côté de la philosophie.

LE MORT B.

Aussi n'ai-je pas vieilli dans les armes. La guerre développe sans doute de grandes vertus, mais l'intrigue n'y fait pas mal ses affaires. J'y ai vu souvent les plus braves éclipsés par des charlatans de courage, qui dérobaient la gloire en vrais filous : c'est ce qui m'arriva. Je puis dire qu'à la bataille de Fontenoy je tins galamment mon poste; mais les témoins de mes exploits furent tués; je fus moi-même blessé dangereusement, et oublié dans un hôpital. Un de mes camarades eut une tactique différente ; il se montra partout, il devança toujours le péril d'une demi-lieue, et il eut quatre chevaux tués sous lui et par lui. Il méritait sans contestation le prix de la course; il eut celui de la valeur, et le régiment qui m'était dû lui fut donné.

LE MORT A.

Il courut sans doute les antichambres aussi bien que le champ de bataille?

LE MORT B.

Je ne sais; mais, aussitôt que je fus rétabli, je volai à Metz où était le roi, pour réclamer contre une si horrible injustice. J'y vérifiai pendant un

mois la fausseté de la maxime évangélique : *Frappez, et l'on vous ouvrira;* car, j'eus beau frapper en hussard, toutes les portes me furent fermées; enfin, pour un prix honnête, j'eus accès auprès d'une belle dame, qui comptait alors le sceptre de la France parmi les hochets dont elle s'amusait.

LE MORT A.

Vous eûtes là une bonne occasion d'attraper le coureur : joli homme comme vous étiez.....

LE MORT B.

La dame avait bien autre chose à voir. « On m'a « parlé de vous, dit-elle sans me regarder; j'ai dis- « posé de tous les régimens, n'y songez plus. Mais « soyez abbé, et je vous fais évêque. » Je fis un saut en arrière, et la dame ajouta : « Ne vous effrayez « pas; il ne faudra pas plus de temps pour cela que « pour peigner mon épagneul. Nous avons gardé « à nos amis le moule où fut jeté le cardinal Dubois.» Elle m'expliqua ensuite ses conditions dans un style clair et méthodique, et me congédia en me disant : « Si cela vous convient, revenez après demain; au- « trement, j'espère que nous ne nous reverrons « pas. »

LE MORT A.

Ah! ah! (Exclamation de surprise.)

LE MORT B.

Je sortis tout pensif. Ce qu'exigeait de moi la favorite était une véritable bassesse qu'on pouvait,

en termes de cour, appeler une complaisance bien conditionnée. J'avais, à la vérité, pour m'y décider, l'exemple des plus grands personnages; mais la fierté de mon ame me retenait. La mouche qui voltige autour d'une balance en équilibre peut la faire tomber du côté où elle se pose. J'étais cette balance, et le plus misérable incident fixa mon choix : j'envoyai ma démission, et me retirai dans mes terres, en répétant le proverbe anglais : *Celui qui mange les oies du roi sera étouffé par les plumes.*

LE MORT A.

J'ai eu la discrétion de ne pas vous demander les conditions de la favorite; mais je souhaiterais bien connaître l'incident qui amena un si noble dénouement.

LE MORT B.

J'aurais honte de vous le dire : c'est une folie, une puérilité.

LE MORT A.

Ne sais-je pas que les hommes sont faits ainsi? Ils aiment à tirer une sage leçon de l'idée la plus burlesque. Les proverbes n'ont pas d'autre origine.

LE MORT B.

Vous me décideriez, si je ne craignais d'abuser de votre patience.

LE MORT A.

Voilà un beau scrupule pour des gens qui doivent

passer ensemble une éternité. D'ailleurs (1), un mort qui tue le temps ne prend que sa revanche.

LE MORT B.

Puisque vous le voulez, il faut vous satisfaire. Je sortis tout pensif, comme je vous l'ai dit, de chez la courtisane régnante, et j'allai promener mes perplexités sur les remparts de Metz. Je fus abordé par un pauvre qui me demanda l'aumône. En lui donnant quelque monnaie, je remarquai sur son visage une douceur extrême et un sentiment de honte tout particulier; je l'interrogeai sur les causes d'une misère pour laquelle il ne semblait pas né. « Hélas! Monsieur, me répondit-il, vous allez vous « moquer de moi. C'est le comble de l'infortune « d'avoir à se plaindre d'un malheur ridicule, et « c'est le cas où je me trouve. » Il prononça ces mots avec l'accent d'une douleur si profonde, que je cherchai une larme dans ses yeux; ils étaient secs, et je l'en plaignis davantage : mais ma curiosité étant vivement excitée, je le pressai de continuer;

(1) Le devoir d'historien m'a forcé de conserver cette mauvaise plaisanterie; mais il me reste un moyen de la rendre utile, c'est d'en faire justice. Quand on voit un grave précepteur laisser encore échapper un misérable quolibet soixante ans après sa mort, quel vivant ne doit pas craindre de contracter une habitude aussi tenace? Tel croit innocemment jouer avec des mots, qui se prépare pour ce monde et pour l'autre des ridicules immortels. *Note de l'invalide.*

il s'assit sur l'affût d'un canon, et me parla en ces termes (1):

« J'étais barbier à Lunéville, et, naturellement ambitieux, je cherchais tout ce qui pouvait illustrer mon rasoir. Je m'étais faufilé au château, et j'avais eu la gloire d'y raser M. de Voltaire sans le couper, ce qui n'était pas un petit mérite; car je n'ai jamais connu de barbe plus difficile, ni de tête plus remuante : mais ces succès passagers ne me suffisaient pas, et j'aspirais dans mon cœur à la pratique du père Menou, jésuite, et confesseur du roi Stanislas. J'avais remarqué que le jeune Thomas, l'un des aides-de-camp du cuisinier en chef, avait coutume de servir la table du révérend, et quelquefois était admis à sa toilette. Je l'avais donc prié d'offrir mes services au père Menou, et lui avais promis de le raser lui-même par-dessus le marché quand son temps serait venu. Vous voyez que je n'étais pas novice à la cour.

« Cependant les choses en restaient là, lorsqu'un jour je rencontrai Thomas devant l'office. Le pauvre enfant était tout en pleurs, et me saisit le bras en s'écriant : Ah! M. le barbier, ayez

(1) L'événement burlesque dont il s'agit a réellement eu lieu, en 1761, à la cour de Lunéville, avec les circonstances que va raconter le mendiant. Il faut néanmoins en excepter l'intervention du jésuite Menou, qui est tout entière de son invention. *Note du secrétaire de l'invalide.*

pitié de moi! je suis perdu! — Qu'y a-t-il donc, mon ami? — Le chef m'a remis un cochon de lait à échauder; il est écrit sur l'état du dîner, il doit paraître devant le roi : je suis perdu! — Hé bien, mon ami, il faut l'échauder. — Impossible, M. le barbier; je l'ai par mégarde laissé dans l'eau bouillante, où il s'est tellement crispé, que je n'en puis détacher un poil : sans votre secours, je suis perdu. — Que puis-je donc faire pour vous? — Si vous vouliez seulement raser......... — Qui? — Mon cochon de lait. — Y pensez-vous! déshonorer mon rasoir! — Prenez ces vingt-quatre sous, et, quand vous aurez fini, je vous conduirai chez le père Menou. — Cette promesse m'aveugla : j'avais les vingt-quatre sous dans la main; l'avarice et l'ambition m'assiégèrent à la fois, et j'entrai dans l'office. Thomas apporta le patient; nous fermâmes la porte, et je me mis à l'ouvrage. Le linge, le plat, la savonnette aux herbes, la trousse déployée, rien ne fut omis. Je fis des merveilles; et je puis vous assurer que jamais pratique n'était sortie de mes mains plus fraîche et plus nette.

« Celui-ci expédié, Thomas me conduisit chez le confesseur du roi. Il fallait que ce petit garçon fût bien sûr de son crédit, car il m'introduisit sans difficulté, et me mit en possession de la tête du révérend père. Mon rasoir était en train, ma

main voltigeait, et j'eus la satisfaction de me tirer du jésuite aussi bien que du goret. On me donna ordre de revenir, et je rentrai chez moi triomphant. Ma femme crut que j'allais perdre la tête, tant j'étais enflé de joie et d'orgueil.

« O vanité des grandeurs humaines! tandis que je rêvais des projets de fortune, ma ruine s'avançait à grands pas. Le cuisinier, en mettant le cochon de lait à la broche, s'aperçut qu'il n'avait pas subi les préparations ordinaires. Thomas interrogé balbutia; Thomas menacé avoua tout, et fut condamné par les grands officiers de la bouche à six francs d'amende et huit jours de prison. Le cochon de lait ne fut pas servi; mais on en dédommagea les convives par le récit de sa toilette. Le roi rit beaucoup, et quand un roi a ri, le dernier faquin de son royaume se croit obligé d'en faire autant; en sorte qu'avant le coucher du soleil, j'étais déjà la fable de toute la ville.

« Dès le lendemain, on ne me nommait plus que le barbier des gorets. Les enfans attroupés à ma porte escortaient mes pratiques en grognant autour d'elles, *hon! hon! houin!* Toutes me sacrifièrent à ce ridicule, et il n'est pas jusqu'à deux rats de cave qui eurent la fatuité de se croire humiliés du parallèle. Le père Menou me chassa aussi; mais je lui pardonnai, parce qu'il

était jésuite, et confesseur du roi. Bref, je fus abîmé, ruiné, et je quittai une ville barbare, où ma misère n'avait d'autre secours à attendre qu'une cruelle moquerie. Le malheur me poursuivit à Metz; j'y tombai malade de chagrin, et il m'en est resté un tremblement de nerfs qui m'interdit le rasoir. Ma femme est devenue paralytique, et ma fille, au contraire, court après un gendarme qui court après une lieutenance. Voilà comment une seule complaisance ambitieuse de ma part a perdu toute une honnête famille. Ah! mon bon Monsieur, j'ignore qui vous êtes; mais, quoi qu'il arrive, ne rasez jamais de cochon de lait. »

Le mendiant cessa de parler. Je n'ai pu savoir si j'avais ri ou pleuré de son récit, tant l'attention que j'y avais portée m'avait absorbé; et quand il le termina par ces paroles : *Ne rasez jamais de cochon de lait*, je m'écriai involontairement : *Non, je n'en raserai pas*; je lui jetai un écu pour sa leçon, et m'enfuis rougissant de moi-même.

LE MORT A.

Je vous vois d'ici monter en voiture, arriver à votre château, et faire de belles résolutions qui ne durèrent pas.

LE MORT B.

Au contraire, elles furent inébranlables. Mes

amis tentèrent souvent de me ramener à la poursuite des honneurs. Mais, à chaque démarche qu'ils me proposaient, l'histoire du barbier venait à mon secours, et je leur disais : Non, je ne veux pas raser de cochon de lait ; car, voyez-vous, tout solliciteur en rase un peu, ou est prêt à le faire.

LE MORT A.

Comment! vous avez persisté jusqu'au bout? Voilà qui est bien étrange.

LE MORT B.

Oui, j'ai eu la manie de ne me lasser ni de l'indépendance, ni du bonheur, et de faire d'une vie de quatre-vingt-onze ans un rêve délicieux. J'ai toujours manqué à la fortune, jamais à la bonté ni à la probité. J'ai constamment voulu du bien aux hommes, et je leur en ai fait quand je l'ai pu ; je leur ai même laissé la permission d'être ingrats, et ne me suis réservé que celle de me moquer quelquefois d'eux.

LE MORT A.

Mais la patrie? mais vos talens ?.....

LE MORT B.

Compliment d'usage. Je n'ai connu personne dont le monde n'eût fort bien pu se passer.

LE MORT A.

Cette philosophie pourrait bien aussi n'être que le déguisement de la paresse. Rien n'est si

commun que d'ériger sa faiblesse en système, et de mettre ses goûts sur le compte de sa raison. Chaque homme a dans lui une inclination secrète qui le mène à son insu; et je veux, à ce propos, vous conter à mon tour une histoire de ma jeunesse.

Je quittai le séminaire pour le pavé de Paris, avec l'intention de réparer le temps perdu. J'étais d'une figure passable, et n'avais point alors l'os sacrum en poussière. Je fis agréer mon pressant amour à une brune piquante qui sortait de fort bonne maison. C'était la fille de la loueuse de chaises de Saint-Sulpice. Malgré une origine si chrétienne, la demoiselle trouva doux de me donner un coadjuteur, et moi j'eus le bonheur ou le malheur de surprendre les délinquans. Mon rival était un brave armé jusqu'aux dents, et je ne pus rosser personne. Ma colère, privée de son soulagement naturel, exerça sur moi-même une réaction funeste, et je résolus de me donner la mort. Après avoir délibéré sur la manière dont je m'y prendrais, j'arrêtai dans ma tête que j'irais me noyer, non pas au bord, au quart, ou au tiers de la rivière, mais au juste milieu, pour être plus sûr de mon fait. Arrivé à ce calme terrible qui est la perfection du désespoir, je mis paisiblement ordre à mes affaires; je laissai sur ma table l'état de mes dettes, et la

lettre d'usage pour le lieutenant de police, et je m'acheminai vers le quai du Louvre. Je choisis le plus vieux batelier pour le Caron qui devait me passer; je le payai d'avance, de peur que le juif ne fût tenté de me repêcher comme son débiteur, et me voilà sur l'eau, debout dans la nacelle, épiant de l'œil la place que j'avais désignée pour ma disparition. Quelle fut ma surprise lorsque je me vis à l'autre bord de la rivière, dont je cherchais encore le milieu! Piqué de mon étourderie, je fis retourner le batelier. J'étais de la meilleure foi du monde, et je fis cependant deux fois encore la même erreur, tant mes yeux étaient obstinés à ne pas voir ce qui était pourtant bien visible. Lassé de ce manège, je sautai à terre. Le sol que je touchai dissipa tout à coup mon ivresse; je me crus échappé du Cocyte; je ris de ma sottise, et je pris le même jour une maîtresse que je n'aimais pas, mais qui m'amusait beaucoup. Que conclure de tout ceci? c'est qu'au fond j'aimais la vie comme vous aimiez le repos, et que vous voyiez partout du cochon de lait à raser, par la même raison que je ne voyais nulle part le milieu de la Seine pour me noyer.

LE MORT B.

Vous pourriez bien avoir raison. Mais en voilà assez pour cette fois. Faisons un léger somme de

quelques siècles, et nous reprendrons ensuite l'entretien.

LE MORT A.

Un mot auparavant. N'étiez-vous pas ici-dessus seigneur haut justicier?

LE MORT B.

Sans doute, et ce cimetière est de ma *directe*.

LE MORT A.

La haute justice s'étend-elle au *très-fond*, aux entrailles de la terre?

LE MORT B.

Jusqu'aux antipodes, si on y perçait.

LE MORT A.

En ce cas, bonne nuit, *Monseigneur*.

LE MORT B.

Bonne nuit, railleur.

QUELLE JOURNÉE!

OU

LES SEPT FEMMES,

CONTE ALLÉGORIQUE

FABRICE venait d'achever, dans le fond d'une province, ce qu'on y appelle d'excellentes études, c'est-à-dire qu'il n'en savait pas plus que son maître, et qu'il n'avait pas encore goûté un instant de bonheur. C'était un jeune homme, comme tant d'autres, ayant de bonnes intentions, un caractère faible et une ame disposée à recevoir du hasard ses vices ou ses vertus. Mais on avait conservé par tradition, dans sa famille, l'usage de marier les garçons à vingt ans; et Fabrice, qui touchait à cette grande époque, n'annonçait pas un médiocre besoin de ce préservatif contre les folies de jeunesse.

Une amie de la maison, qui se mêlait des affaires de tout le monde depuis qu'on ne se mêlait plus des siennes, s'était chargée d'y pourvoir. Vanter sans mesure le mérite de mademoiselle Sophie,

annoncer que Fabrice l'épouserait en se présentant avec sa recommandation, assurer même que cette union était arrangée d'avance par sa correspondance, tout cela n'avait rien coûté à l'obligeante négociatrice. Le père, bon provincial, la croyait aveuglément; et le fils, attentif au portrait que la voisine traçait de Sophie vingt fois par jour, sentait son imagination brûler de désirs pour elle, et l'adorait sur parole, le plus franchement du monde.

Quelque pompeux que fussent les éloges donnés à Sophie, ils n'étaient point exagérés. Elle réunissait tant de sagesse et d'amabilité, qu'elle pouvait, dans le siècle où nous vivons, en paraître singulière. Maîtresse de sa personne et de ses droits, elle avait choisi sa demeure dans un site intéressant, tout près des murs de la capitale. C'était une retraite délicieuse et peu fréquentée, qu'on eût prise sans peine pour l'asile de la philosophie, dont, au reste, cette charmante fille avait adopté tous les goûts et presque emprunté le nom. O Sophie! je ne te ferai pourtant pas l'affront de dire que tu réunissais tous les suffrages. Les libertins te trouvaient trop prude, et les dévots trop libre; ce qui prouve seulement que, moins vertueuse et plus crédule, tu aurais subjugué tous les hommes.

On prépara le départ de Fabrice, et son vieux

père fut inconsolable de ne pouvoir l'accompagner. Mais comme les infirmités qui enchaînaient ses pieds ne s'étendaient pas jusqu'à l'organe de la parole, il en profita pour munir le jeune homme des instructions les plus longues et les plus paternelles. Il lui fit surtout promettre qu'il irait directement chez Sophie, sans entrer dans la ville, dont le voisinage l'inquiétait beaucoup. Fabrice le promit de bonne foi; mais le vieillard, emporté par son zèle, lui fit une description si vive des dangers et de la corruption dont cette cité odieuse était remplie, que le fils mourait d'envie d'en faire l'épreuve.

Il partit, monté sur le vieux cheval, et accompagné du vieux domestique de la ferme. Arrivé aux portes de la capitale, il descendit dans une auberge, renvoya les deux serviteurs qui l'avaient conduit, soupa en voyageur, dormit en amant, et se leva le lendemain, 25 du mois de mars, avec un sentiment de joie tout nouveau pour lui. C'est ce jour-là qu'il devait épouser Sophie, et compléter sa vingtième année. Ces deux idées le mettaient hors de lui. Les servantes le voyaient sauter dans sa chambre avec le naïf transport d'un écolier, et pourtant soigner sa parure avec une recherche tout-à-fait sentimentale.

La maison de Sophie était hors des murs de la ville, ainsi que l'auberge de Fabrice, mais placées

l'une et l'autre à des extrémités opposées, en sorte que Fabrice avait, pour se rendre chez Sophie, le choix de deux chemins : l'un par la campagne, l'autre en traversant la ville. Ce dernier lui était interdit par son père; mais le premier lui paraissait solitaire, ennuyeux, et d'ailleurs exposé au soleil et à la poussière, deux fléaux redoutables pour une toilette de noces. Il se livra insensiblement à un monologue dans le genre délibératif, sur la promesse exigée par son père. Voici quels en furent les textes : Mon père veut que je sois un sage; or, un sage doit tout voir par lui-même. Mon père est un bon homme qui a depuis longtemps oublié ses études, et qui se trompe en prenant une ville pour un gouffre; enfin, avec quelque adresse, on doit aisément se tirer de la foule, et s'instruire, en s'amusant, par la variété des objets. Malgré ces efforts de logique, Fabrice était vivement combattu en sortant de l'auberge pour aller chez Sophie. Peut-être croyait-il suivre la route de la campagne, lorsqu'il se trouva engagé sous la porte de la ville, regardant avec curiosité tout ce qui se présentait, mais n'ayant que l'image de Sophie dans le cœur et son nom à la bouche.

Il avait à peine mis quelques toises entre lui et la sentinelle, qu'il vit s'échapper d'un moulin à vent une folle qui dansait avec plus de force que

de grace, et roulait dans sa gorge des notes italiennes; elle avait la peau usée et le teint neuf, des cheveux et une perruque, un voile et point de chemise. Mais plus elle était bizarre, plus on semblait l'applaudir. Elle accourut sur le passage de Fabrice, et lui rit au nez très-indécemment.

FABRICE.

Vous êtes bien impertinente.

LA MODE.

Et toi bien ridicule. Hi! hi!

FABRICE.

Qu'ai-je donc, s'il vous plaît, qui doive tant vous faire rire?

LA MODE.

Ah! il est bon là, le petit homme. Regarde-toi donc, malheureux. Te voilà vêtu comme on l'était jadis, il y a au moins huit jours.

FABRICE.

Comment donc! n'ai-je pas la cravate d'Écosse, le gilet phrygien et la culotte malabare (1)?

(1) Comme il est indubitable que, dans quelques mille ans, ce livre sera devenu classique, je veux bien prévenir les commentateurs d'alors, que les formes de vêtemens dont je parle sont purement idéales. J'aurais volontiers indiqué les véritables modes du moment; mais, pendant l'impression de mon livre, leur règne aurait passé, en sorte que le lecteur

LA MODE.

Ah! miséricorde! d'où viens-tu donc? Comment oses-tu paraître sans l'habit quaker, le soulier lapon, le gilet arabe, le pantalon étrusque, et la chemise madécasse? Suis-moi; et je vais faire de toi le plus joli abrégé des merveilles du monde.

FABRICE.

Je n'ai pas le temps; mais je vous promets que demain.....

LA MODE.

Demain! il ne sera plus temps. Il faut que nous allions aujourd'hui voir les tableaux nouvellement exposés.

FABRICE.

J'ai lu dans le journal qu'ils sont détestables.

LA MODE.

Qu'importe? Le peintre est un charmant enfant dont je suis folle. Ensuite nous paraîtrons à l'Opéra.

FABRICE.

On m'a dit que cette nouvelle musique m'étourdirait.

LA MODE.

Ignorant! c'est moi qui l'ai faite. De là nous irons rire au cours de géométrie.

n'eût rien gagné à mon exactitude, et que j'y eusse perdu la gloire de l'invention.

FABRICE.

Je n'y entends rien.

LA MODE.

Est-ce qu'on y entend? Ensuite nous roulerons dans un petit char bien périlleux : nous prendrons l'air dans la poussière, et nous nous rafraîchirons avec du rum.

FABRICE.

Tout cela n'est ni décent, ni agréable.

LA MODE.

Tout cela est l'un et l'autre; car je le veux. Il n'y a de mœurs que mes travers; il n'y a de beau que mes caprices. Avec moi, on ne porte jamais ce qui sied, on ne va jamais où l'on doit, on ne fait jamais ce qui plaît. Voilà pourquoi l'on m'adore.

FABRICE.

Moi, je n'adore que ma Sophie, et voilà pourquoi je vais me marier.

LA MODE, riant.

Ah! ah! ah! ah!

FABRICE.

Il m'importe peu que tu blâmes ma résolution.

LA MODE.

Au contraire, mon ami, je ne te quitte plus. Je veux voir ta femme; et elle sera bien extraordinaire, si, avant un mois, graces à mes conseils, tu n'es pas un mari tout-à-fait à la mode.

FABRICE.

Implacable tyran, je connais ton pouvoir; épargne-moi. Retranche plutôt de ma vie ce que tu voudras.

LA MODE.

Qu'ai-je à faire de tes années? je change tous les jours et ne meurs jamais.

FABRICE.

Songe que tu peux les donner à quelques-uns de tes favoris qui en seraient si contens! N'as-tu pas dans ta cour une foule d'Aspasies à cheveux gris et de têtes de Galba.

LA MODE.

Ma parole d'honneur, tu as raison. Voyons, combien en livres-tu?

FABRICE.

Un amoureux ne marchande pas : je te donne quatre années.

LA MODE.

J'accepte; mais je t'avertis qu'au lieu de prononcer crûment quatre années, il eût été plus élégant de dire en grec une *olympiade*.

FABRICE.

Adieu, folle; je vais me marier.

LA MODE.

Adieu, sauvage; je cours aux marionnettes.

Cette petite aventure fit peu d'impression sur

Fabrice; il résolut seulement de hâter sa marche; mais il ne put aller si vite, qu'il n'aperçût bientôt appuyée sur une borne une jeune demoiselle d'une mise honnête, d'une figure intéressante, et qui paraissait souffrir beaucoup : « Bon jeune homme, « dit-elle en lui tendant la main, ma demeure est « à quelques pas d'ici; mais je me trouve si mal « que, sans votre secours, je désespère d'y arri- « ver. » Fabrice n'avait pas un cœur de tigre, et il donna le bras à la belle souffrante. Celle-ci marchait à côté de lui sans mot dire, et, soit fatigue, soit émotion, pressait son bras de manière à le rendre confident des formes et des mouvemens du sein le plus voluptueux. Fabrice fut reconnaissant de cette attention, et sa pitié, d'abord un peu vague, prit un caractère si attachant, qu'arrivé à la porte de la demoiselle, il ne songea pas à refuser d'entrer.

Il fut introduit dans un boudoir orné avec la plus élégante richesse, et où s'exhalaient des parfums dangereux pour les sens novices. La jeune fille jeta son voile en riant, et parut tout à coup dans l'un de ces costumes à la mode, qu'on ne saurait appeler un vêtement que par exagération. Un changement aussi prompt se fit sur son visage, où la douleur modeste fut aussitôt remplacée par je ne sais quel mélange de langueur et de hardiesse, qui s'expliquait de lui-même. Fabrice stupéfait

n'avait rien lu de pareil dans les Métamorphoses d'Ovide. La Volupté, car c'était elle-même, s'approcha de lui familièrement.

LA VOLUPTÉ.

Hé bien, Fabrice, comment te trouves-tu?

FABRICE.

Fort étonné de tout ce que je vois.

LA VOLUPTÉ.

Tu me pardonneras la ruse innocente que j'ai employée. J'épiais l'occasion de t'apprendre combienje t'aime.

FABRICE.

Ah! Mademoiselle, c'est trop vous moquer de moi.

LA VOLUPTÉ.

Non, je suis franche, imite-toi. Quelle opinion as-tu de ma personne?

FABRICE.

Je ne puis encore juger du caractère : mais vous avez la main douce, le regard caressant, et votre présence allume dans mes veines une fièvre agréable.

LA VOLUPTÉ.

Tu veux donc bien rester avec moi?

FABRICE.

Oh! mon dieu, non.

LA VOLUPTÉ.

Ce refus est peu galant.

FABRICE.

C'est qu'aujourd'hui je suis pressé; mais je reviendrai demain.

LA VOLUPTÉ.

Demain! voilà un mot que je ne connais pas.

FABRICE.

Il est pourtant sage d'y penser.

LA VOLUPTÉ.

Il n'y a de sage que le plaisir; je veux que désormais chaque jour de ta vie soit une fête de vingt-quatre heures.

FABRICE.

Ma fortune n'y saurait suffire; et quand je serai ruiné.....

LA VOLUPTÉ.

Ouvre ce tiroir rempli de dés pipés. Je te ferai banquier de jeu, et les dupes ne te laisseront manquer de rien.

FABRICE.

Mais vous êtes trop jolie, et moi trop jaloux. Si jamais j'avais des rivaux.....

LA VOLUPTÉ.

Vois dans cet autre tiroir des poignards de toute espèce. Je te laisserai choisir.

FABRICE.

C'est commode, il est vrai: mais je vous avoue que tant de plaisirs m'effraient. Ma santé y succomberait.

LA VOLUPTÉ.

Tout est prévu, mon ami, et j'ai en porte-feuille des billets d'hôpital. C'est le dernier présent que j'offre à mes amis. Il faut bien finir; et quand on a fait bonne chère, on quitte la table sans regret.

FABRICE.

Adieu, Mademoiselle; moi, je vais dîner à la campagne.

LA VOLUPTÉ.

Doucement, mon petit monsieur. Quand on est entré chez moi, on n'en sort pas de cette manière.

FABRICE.

Quoi! tu m'enchaînes avec des liens de fer et des guirlandes de fleurs.... Ah! Sophie.... Sophie!

LA VOLUPTÉ.

Sors maintenant de mes bras, si tu peux.

FABRICE.

Laisse-moi aller; j'appartiens à Sophie.

LA VOLUPTÉ.

J'ai des droits sur ta jeunesse; je ne veux pas les perdre.

FABRICE.

Écoute, tu n'as pas l'air méchant: au train dont tu dépenses la vie, tu dois beaucoup en user; prends quelques années de la mienne; c'est ainsi que la mode a bien voulu accepter ma rançon.

LA VOLUPTÉ.

Quoiqu'au fond je sois toujours la même, la

mode ne laisse pas d'avoir quelque influence sur mes procédés : son exemple me décide.

FABRICE.

Je te donne huit années.

LA VOLUPTÉ.

Huit années ! Si j'en juge par ta mine philosophique, c'est bien tout ce que tu peux valoir. Allons, pars.

FABRICE, d'un air moitié piqué, moitié galant.

Permets-moi auparavant, aimable séductrice, de prendre, pour mes huit années, un de ces baisers que tu me prodiguais pour rien.

LA VOLUPTÉ.

Au diable! apprenti philosophe.

Elle ouvre alors une fausse porte, et de ses mains si douces la lui pousse fortement contre les épaules. Fabrice croyait sortir, et il tomba lourdement du premier étage sur un fumier dont la cour de la maison était couverte en tout temps. Comme il n'avait nulle expérience des choses humaines, il ne concevait pas qu'une aventure bien commencée pût finir aussi vilainement; il ne réfléchissait même pas sur la facilité avec laquelle il venait de prodiguer huit années de sa vie. Semblable à l'insensé qui porte de l'eau dans un crible, la jeunesse laisse fuir ses jours sans y penser. Peut-être Fabrice s'imaginait-il qu'un tel marché n'était pas

sérieux; car il n'est que trop ordinaire, quand on n'est pas sans reproches, de s'abuser soi-même par des sophismes; mais, soit qu'il raisonnât bien ou mal, il fit au moins ce qu'il y avait de plus urgent dans la circonstance. Il se leva de dessus le fumier, et regagna son chemin.

Il avait déjà franchi deux rues sans obstacle, quoiqu'il s'aperçût bien qu'il était suivi par une grande femme maigre, que sa large bouche et ses bras longs et musclés rendaient fort remarquable: elle portait d'ailleurs un timbre sur le front, un bouquet de plumes sur le sein, et au milieu de sa jupe, en grosses lettres, le mot *collationné;* elle s'amusait à mener en lesse deux chiens d'*arrêt* qui avaient toujours l'air de s'entre-dévorer, mais qui ne mordaient que les passans. Fabrice pouvait, en s'écartant promptement, éviter cette rencontre; mais la prudence d'un jeune homme ne va pas au-delà du souvenir de ses sottises passées; et, tout plein de sa dernière disgrace, il n'imaginait pas qu'il y eût dans le monde autre chose à craindre que les jeunes filles qui s'évanouissent au coin des rues. Il jouissait de cette folle sécurité, quand la femme aux chiens le saisit brusquement par le bras. Cette mégère n'était autre que la chicane; mais elle criait si haut et si souvent, *je suis la Justice*, que les hommes étourdis avaient fini par lui en donner le nom.

FABRICE.

Aï! aï! taillez donc vos ongles, Madame; vous m'avez percé jusqu'à l'os.

LA JUSTICE.

Mes ongles font ma gloire.

FABRICE.

Je suis pressé, que me voulez-vous?

LA JUSTICE.

Tout.

Les paroles de la Justice ont une attraction tellement irrésistible, que la bourse de Fabrice s'échappe d'elle-même de son gousset, s'élève à la hauteur convenable, et se fait avaler par la dame.

FABRICE.

Coquine!

LA JUSTICE.

Que de bruit pour rien!

La montre de Fabrice a le même sort que sa bourse.

FABRICE.

A la voleuse! au secours! au secours!

LA JUSTICE.

Tais-toi, ou je rends plainte.

Une lettre de change que Fabrice avait reçue de son père prend aussi son vol, et suit la montre dans l'œsophage de la Justice.

FABRICE, encore plus fort.

A l'aide! au secours!

Une troupe d'huissiers accourt, saisit Fabrice aux cheveux, lui déchire son habit, et lui casse sur la tête une bouteille d'encre.

LA JUSTICE.

Misérable! paie ce billet.

FABRICE.

Ce n'est pas ma signature.

LA JUSTICE.

Qu'importe? viens, nous plaiderons.

FABRICE.

Je n'ai pas le temps; j'épouse aujourd'hui Sophie.

LA JUSTICE.

Mariage nul.

FABRICE.

Quelle chicane! les parens y consentent.

LA JUSTICE.

Impuissance du mari.

FABRICE.

Corbleu! tu en as menti; et si tu n'étais pas si laide.....

LA JUSTICE.

Puisque tu fais l'insolent, c'est moi que tu épouseras.

FABRICE.

L'horreur!

LA JUSTICE.

Marchez, mon petit mignon; venez à ma suite, en bon plaideur, ramper, mentir et payer.

FABRICE.

Je ne puis, laissez-moi aller.

LA JUSTICE.

En prison! aux galères!

FABRICE.

Ah! madame la Justice, je vois bien qu'on ne gagne rien à regimber contre vous : transigeons. Que vous faut-il?

LA JUSTICE.

Quinze ans de ta vie.

FABRICE.

Oh! c'est une hyperbole. Les avocats vous ont gâtée : j'en donne deux.

LA JUSTICE.

Dix; pas à moins, et j'y perds.

FABRICE.

Prenez-en cinq, ou je me brûle la cervelle pour vous échapper.

LA JUSTICE.

Tu es bien heureux que j'aie des cliens qui m'attendent. Allons, j'accepte les cinq ans, adieu.

FABRICE.

Vous allez me rendre ma bourse.

LA JUSTICE.

L'imbécile!

FABRICE.

Au moins la montre.

LA JUSTICE.

La Justice ne rend rien.

FABRICE.

Morbleu! vous les rendrez.

LA JUSTICE.

Voyez donc le drôle, qui me prend à la gorge! Es-tu un juge, pour me violer?

(Elle lui saute aux yeux.)

FABRICE.

Grace! grace! vous m'arrachez les yeux.

LA JUSTICE.

Je te les laisse pour pleurer, et tu peux te vanter d'être l'honnête homme que j'aie encore le mieux traité.

FABRICE.

Grand merci, Madame; je baise vos puissantes mains.

De même que les orages mûrissent les moissons, les démêlés avec la justice avancent singulièrement la maturité d'une tête. Celle de Fabrice commençait à en éprouver l'utile influence; et quoiqu'il ne convînt pas encore qu'il eût mieux fait de préférer la route de la campagne, il sentait néanmoins la nécessité de marcher dans la ville avec une sage défiance. Ce qui le rassurait un peu, c'est qu'en quittant le quartier de la chicane, il entrait dans celui de la comédie : ce nom lui paraissait d'un bon augure; car comment croire que des gens qui vont s'amuser puissent avoir des intentions malfaisantes?

Ce jour-là on donnait la première représenta-

tion d'une tragédie nouvelle. Une foule d'hommes se pressait brutalement contre l'obscur guichet où se vendaient les billets, et une femme au milieu d'eux leur chuchotait continuellement aux oreilles. Il n'est personne qui, à ses yeux louches et à son teint de safran, ne la reconnût pour l'Envie, à qui on donne aussi des noms tirés de ses attributs, tels que *calomnie*, *délation*, *perfidie*. Mais l'honnête Fabrice ne se doutait même pas qu'elle existât, et, trompé par l'apparence, il la prenait pour une dévote. Aussi toute son intelligence travaillait à deviner pourquoi une dame aussi sainte se faisait froisser par des hommes qui allaient au spectacle.

Mais pendant qu'il s'abandonnait en étourdi à ces inutiles conjectures, ses pieds s'embarrassèrent dans une corde tendue au travers de la rue, et il tomba rudement sur le nez. La joie que cette chute fit éclater sur le front de l'Envie ne laissa pas douter qu'elle n'eût elle-même préparé le piège. Elle courut à Fabrice avec la vélocité de l'araignée sur la mouche, et, feignant de lui aider à se relever, le culbuta de nouveau. Ce désordre étant à peu près réparé, la prétendue dévote prit la parole.

L'ENVIE.

Bonjour, mon cher Fabrice; je suis bien aise de rendre hommage à ton mérite.

FABRICE.

Vous êtes trop honnête.

L'ENVIE.

J'ai besoin de ta plume pour écrire un libelle contre une femme qui s'avise d'avoir plus de talent que moi.

FABRICE.

Le ciel me garde d'un si vil métier!

L'ENVIE.

Ah! ah! tu fais le scrupuleux! Ne sait-on pas que c'est toi qui as publié la dernière satire?

FABRICE.

Quoi? cette plate rapsodie.....

L'ENVIE.

Sans doute. C'est moi qui l'ai dit, et tout le monde l'assure à présent.

FABRICE.

Quelle détestable calomnie!

L'ENVIE.

Tous les coupables parlent ainsi. Mais ce n'est pas tout. Tu plains des fous qu'on persécute; tu es un fanatique.

FABRICE.

Est-ce que l'humanité serait aussi un préjugé?

L'ENVIE.

Préjugé! c'est bien dit; tu es un athée.

FABRICE.

La preuve, je pense, n'en serait pas facile.

L'ENVIE.

Tout est prouvé, car tu as médit du Gouvernement.

FABRICE.

Je n'en ai pas dit un seul mot.

L'ENVIE.

Encore mieux. Qui se tait, conspire.

FABRICE.

Ah! je ne conspire que mon mariage avec la belle Sophie.

L'ENVIE.

Malédiction sur moi, si tu l'épouses! Je cours lui révéler la ruine de ta fortune, l'opprobre de ta famille, l'infamie de tes mœurs, et les crimes que tu médites.

FABRICE.

Comment espérez-vous colorer d'aussi grossières impostures?

L'ENVIE.

J'ai mes satires, mes journaux, mes graveurs et mes affiches.

FABRICE.

J'ai l'innocence et la vertu.

L'ENVIE.

Plaisantes bégueules, qui font bâiller le genre humain. Moi, je déchire en riant; la méchanceté amplifie; l'indifférence répète; l'amitié doute; et, de lassitude ou de plaisir, tout le monde finit par

me croire. Crois-moi aussi, Fabrice; va te pendre, c'est là seule ressource que je veux bien te laisser.

FABRICE.

Mais pourquoi me haïssez-vous?

L'ENVIE.

Parce que tu es vivant.

FABRICE.

C'en est trop! je veux te démasquer, odieuse furie!

L'ENVIE.

Peuple, accourez; saisissez ce misérable. Il a tué trois femmes, il a empoisonné la fontaine publique, il a.....

FABRICE.

Paix donc! on s'attroupe autour de nous.

L'ENVIE.

Tant mieux, tu seras plus tôt lapidé.......... Il a mis le feu aux forêts........... Voyez son trouble, il trahit ses crimes.

FABRICE.

Ah! divinité terrible, je m'abandonne à vous. Votre air pâle annonce une mauvaise santé. Prenez quelques années de ma vie, et oubliez-moi.

L'ENVIE.

Je n'ai que faire de tes années, l'envie ne meurt pas; mais, puisqu'en les recevant je te les ôte, je consens à me donner ce plaisir.

FABRICE.

Deux années, Madame, seraient-elles une offrande digne de vous?

L'ENVIE.

Va donc, misérable! ne sais-tu pas que je blesse à mort, et que si quelquefois, après dix ans de remèdes et de douleurs, on parvient à fermer la plaie, la cicatrice hideuse n'en reste pas moins à jamais? Cependant, comme tu n'es qu'un malotru qui n'a pas été présenté à la cour, je te tiens quitte pour sept années.

FABRICE.

Soit fait, Madame, selon vos désirs.

L'ENVIE.

A présent que la paix est achetée, écoute : si tu rencontres quelques rivaux qui t'embarrassent, avertis-moi, je balaierai le chemin.

FABRICE.

Ah! Madame, quelle bonté! Mais je m'estime trop heureux de n'être pas balayé moi-même.

Cette dernière leçon eut un succès complet. Fabrice, honteux de sa présomption et convaincu de son erreur, regrettait amèrement d'avoir méprisé les conseils de son vieux père, et de s'être engagé dans une ville où régnait tant de perversité. Si le péril n'eût pas été plus grand à revenir sur ses pas qu'à continuer sa route, il n'eût pas

balancé à donner ce bel exemple : mais telle est la malheureuse destinée des hommes ; la sagesse leur arrive quand les maux sont devenus inévitables.

Fabrice franchissait à grands pas l'extrémité de la ville près de laquelle habitait Sophie. La rue était vaste et unie, et lui-même n'avait commis aucune nouvelle imprudence. Tout à coup il se sent arrêté par un choc aussi violent qu'imprévu. O ciel ! c'était encore une femme, et la cinquième, de bon compte, qui depuis le matin eût cherché querelle à ce jeune homme, si pourtant, après ce qui s'est passé, on peut encore le nommer ainsi.

FABRICE.

Prenez garde, Madame, vous m'avez marché sur le pied.

LA GOUTTE.

Petite agacerie, mon cher.

FABRICE.

Au diable l'agacerie ! vous avez un talon de fer. Je suis estropié.

(Il s'assied sur un banc de pierre à la porte d'un grand hôtel.)

LA GOUTTE.

Tu t'y accoutumeras, mon bon ami.

FABRICE.

Éloignez-vous, ou craignez ma colère.

LA GOUTTE.

Tu me repousses, aimable ingrat. Mes caresses vont te désarmer.

FABRICE.

O ciel! ô dieux! mes mains s'enflent aussi, mes doigts se tordent et se nouent.

LA GOUTTE.

Tendre ami, c'est moi qui te pénètre.

FABRICE.

Quel supplice! ne pourriez-vous quitter un instant mes pieds ou mes mains?

LA GOUTTE.

Oui-dà, mon petit loup; et, si tu veux, je vais te remonter dans l'estomac ou dans la tête.

FABRICE.

Non, non, je vous en prie.

LA GOUTTE.

A la bonne heure, mon chat, je resterai où je suis.

FABRICE.

Dieux! quelle douleur! quel redoublement! des aiguilles brûlantes déchirent mes nerfs; mes os semblent bouillir et se dissoudre. Sors, sors, infernale furie!

LA GOUTTE.

Crie, crie, mon bon petit enfant, si cela te soulage; injurie-moi bien fort, je ne t'en aimerai pas moins.

FABRICE.

Vous me feriez donner au diable avec ce patelinage.

LA GOUTTE.

Tu ne crois donc pas, bijou, que je suis ta meilleure amie?

FABRICE.

En voilà de belles preuves.

LA GOUTTE.

Apprends, petit dénaturé, tout ce que je puis faire pour toi. Juge, par les désordres de la jeunesse, à quels excès les hommes se porteraient, si je ne leur mettais un frein salutaire. Je suis la vengeresse du peuple et la tutrice de l'âge mûr. S'il reste encore quelque vertu sur terre, c'est à moi qu'on le doit et à ma jeune sœur l'américaine.

FABRICE.

Je n'avais pas besoin de vous, exécrable famille! j'allais épouser ma Sophie.

LA GOUTTE.

Comment, cruel, tu oses déchirer mon cœur en m'avouant que j'ai une rivale! Hé bien, pars, va l'épouser.

FABRICE.

Je ne peux remuer. Hélas! ma bonne dame, tout le monde aime à vivre, et vous plus qu'un autre. Prenez de ma vie ce qu'il vous plaira, et laissez-moi aller à ma noce.

LA GOUTTE.

J'ai pitié de ta folie, et je veux bien y condes-

cendre. Écoute, j'ai la procuration de toutes les autres maladies mes compagnes, et je dois stipuler pour la communauté.

FABRICE.

Je l'entends bien ainsi.

LA GOUTTE.

Mettons trois années pour le tout.

FABRICE.

Ah! volontiers. C'est un marché d'or. Je vois bien maintenant que vous êtes mon amie.

LA GOUTTE.

Doucement, doucement, ces trois années sont la part de la nature; il reste celle des médecins.

FABRICE.

Comment diable! vous stipulez aussi pour eux. Je vous croyais les plus grands ennemis.

LA GOUTTE.

Au contraire, il y a entre nous société générale. La maladie nourrit le médecin, le médecin nourrit la maladie; et quand cette dernière escamote le malade, le docteur fait le compère.

FABRICE.

Voyons donc quelle est la part de ces messieurs.

LA GOUTTE.

Attends, j'ai là le tarif. — Maladie naturelle, trois années. — Supplément de la médecine, sept années. — Total, dix années.

FABRICE.

Mais il n'y a pas de proportion; c'est abominable, c'est une médecine de Juifs.

LA GOUTTE.

Je le sais : j'en suis honteuse; mais c'est le tarif de cette année; et plus ces messieurs deviendront savans, plus cela empirera.

FABRICE.

Puisqu'il en est ainsi, tope pour les dix années. Adieu, madame la Goutte, et pour toujours.

LA GOUTTE, *fondant en larmes.*

Adieu, mon bien-aimé. Tâche de retrouver dans l'étude et la sagesse l'appui que tu perds en moi.

FABRICE, *à part.*

Va, va, vieille mégère, me voilà enfin tiré de tes griffes.

LA GOUTTE, *à part.*

Le pauvre enfant! je lui voulais du bien. Puisse le ciel veiller sur lui en mon absence!

Quand Fabrice avait commis une faute, il la faisait suivre immédiatement d'une réflexion, et son ame se retrouvait ainsi en équilibre; mais, sa pénétration n'allant pas jusqu'à découvrir dans un accès de goutte la conséquence de ses premières sottises, il recueillait de cette prétendue injustice plus de découragement que de résignation. D'un autre côté, ses pauvres jambes, quoique déli-

vrées de la douleur, avaient conservé de cette épreuve je ne sais quelle timidité qui semble être l'apanage de toutes les espèces de malheureux.

L'esprit aussi abattu que le corps, il restait donc immobile sur son banc, lorsque tout à coup la porte de l'hôtel s'ouvrit avec fracas; il en sortit une dame d'un extérieur imposant; sa tête était placée avec fierté, quoique des connaisseurs eussent pu juger qu'elle n'était pas très-bien attachée sur ses épaules; sa robe était richement brodée, mais pas assez longue pour qu'on n'entrevît pas quelquefois sous les franges un pied plat et une chaussure délabrée, qui trahissaient une origine et des habitudes équivoques : cette grande dame s'appelait l'*Ambition*.

Dès qu'elle aperçut Fabrice, elle tira d'un étui une superbe coupe d'agate, et la remplit d'une liqueur extrêmement mousseuse, qui avait la vertu d'enivrer sans désaltérer : elle la présenta au malade, qui, ne l'ayant pas saisie avec assez d'avidité, ne put avaler qu'une gorgée du breuvage; le reste s'était déjà évaporé : mais le peu qu'il en avait bu fit son effet. Fabrice sentit son cœur bien remis, et sa tête légèrement exaltée.

L'AMBITION.

Veux-tu faire pour moi quelque chose d'agréable?

FABRICE.

Votre liqueur m'y a disposé.

L'AMBITION.

La femme du ministre a perdu un chien qu'elle aimait beaucoup : compose une élégie que nous lui porterons; rime ou pille.

FABRICE.

J'ai dans ma poche un livre où il s'en trouve une sur un pareil sujet; mais je n'ose l'emprunter, car l'auteur est vivant.

L'AMBITION.

Tant mieux, l'ouvrage en sera plus inconnu : suis-moi.

FABRICE.

Je ne saurais passer sous une voûte aussi basse; j'aime à marcher droit.

L'AMBITION.

Rampe.

FABRICE.

Quel est l'insolent qui se moque de moi à cette fenêtre, et qui me jette de la boue?

L'AMBITION.

Remercie, c'est un valet de chambre.

FABRICE.

Voyez donc la tache qu'il a faite à mon habit.

L'AMBITION.

Une seule tache choque la vue: mais continuons; quand tout l'habit en sera couvert, il n'y paraîtra plus.

FABRICE.

Quelle foule assiége la porte! je ne pourrai jamais entrer.

L'AMBITION.

Pousse, frappe, mords, écrase.

FABRICE.

Je tombe de sommeil, de faim et de froid.

L'AMBITION.

Veille, jeûne, souffre, et ris.

FABRICE.

Et quand je serai entré?

L'AMBITION.

Écoute les vieux, amuse les vieilles; jette ton argent aux femmes, et ton honneur aux hommes; flatte tout le monde, et n'aime que toi.

FABRICE.

Ce rude exercice dure-t-il long-temps?

L'AMBITION.

Toute la vie.

FABRICE.

Mais enfin quel en est le prix?

L'AMBITION.

Les uns poursuivent l'argent, et les autres la gloire. J'agite un grand flambeau qui couvre les premiers de cendre, et les seconds de fumée, et tout est dit.

FABRICE.

Il m'avait semblé que vous promettiez davantage.

L'AMBITION.

Regarde ce nuage brillant; vois ces fleuves d'or, ces forêts de lauriers, ces flots d'adorateurs, ces palais, ces chars, ces meubles si voluptueux, ces femmes si divines et si humaines.....

FABRICE.

C'est assez, c'est assez, cruelle enchanteresse! tu m'éblouis, tu me subjugues : laisse-moi respirer..... Hélas! pourquoi, dans tous les biens que tu m'as montrés, n'ai-je pas vu Sophie?

L'AMBITION.

Il faut y renoncer.

FABRICE.

Y renoncer! Ah! malheureux!

L'AMBITION.

Avançons, le temps presse.

FABRICE.

Je ne refuse pas de te suivre; mais, je t'en conjure à genoux, sauve-moi de ma propre faiblesse: chasse-moi.

L'AMBITION.

Allons, Fabrice, du courage.

FABRICE.

Puis-je abandonner Sophie! j'en mourrai de remords.

L'AMBITION.

Je te préviens qu'avec des remords tu n'iras pas loin.

FABRICE.

Hé bien, laisse-moi fuir : je te paierai le prix que tu voudras.

L'AMBITION.

Songe qu'il t'en coûtera cher : je n'émancipe jamais mes esclaves ; mon empire survit même à l'espérance. L'ambitieux est depuis long-temps en poussière, que l'ambition respire encore dans les marbres de son mausolée.

FABRICE.

Achève, je suis résolu à tout.

L'AMBITION.

Lève la tête, et regarde-moi fixement..... C'est bon. Il me faut quinze années de ta vie.

FABRICE.

C'est en effet bien cher.

L'AMBITION.

Ne marchande pas : je t'avertis que je suis insatiable, et, dans un instant, j'en voudrai davantage.

FABRICE.

J'aperçois d'ici la maison de Sophie ; un brasier ne m'arrêterait pas. J'accepte ; adieu.

L'AMBITION.

Comme il fuit! Bon voyage. Cet homme a des entrailles et de l'honneur : je n'en aurais jamais rien fait.

Fabrice, pour le coup, ne réfléchissait pas, et il

faisait bien. La délivrance d'un si grand péril, la vue de la maison de Sophie, inondent toute son ame de joie et d'espérance; ses lèvres brûlantes s'agitent, croyant déjà presser la coupe du bonheur, et sa course a la rapidité de l'élan. Il touche enfin ce seuil si désiré, quand il voit s'élancer hardiment devant lui une femme qui avait un rire affreux et des ciseaux à la main. Quoiqu'elle n'eût jamais été moins effroyable, elle avait autrefois fait faire son portrait par Michel-Ange, ce qui m'épargnera le tourment de la peindre moi-même. Fabrice ne put s'empêcher de frémir à sa vue.

LA PARQUE.

Halte là!

FABRICE.

O dieux! toujours des femmes, et pas la mienne!

LA PARQUE.

Suis-moi.

FABRICE.

Tu n'y penses pas; je vois la porte de Sophie. Laisse-moi entrer.

LA PARQUE.

Non.

FABRICE.

Il faut que je la voie, il faut que je l'épouse.

LA PARQUE.

Non.

FABRICE.

Je donnerais plutôt ma vie.

LA PARQUE.

Tu n'as plus rien à donner.

FABRICE

Comment donc?

LA PARQUE.

Regarde ce registre; c'est le bilan de ta vie. Le destin t'avait accordé soixante-neuf ans.

Tu en as eu ce matin	20
En traversant la ville, tu en as donné	
à la Mode	4
à la Volupté	8
à la Justice	5
à l'Envie	7
à la Goutte	10
à l'Ambition	15
TOTAL	69 ans.

Ton compte est soldé. Crac!

(Elle donne un coup de ciseaux.)

FABRICE.

Ah! Soph.....

Il ne put achever le nom de Sophie, et tomba sur le seuil de sa porte. La Médecine et la Dévotion accoururent assez à temps; la première pour

prononcer gravement qu'il était mort; la seconde pour insinuer avec douceur qu'il était damné.

Pauvre Fabrice! hélas!.... sa mort précipitée fut un bienfait, car elle lui laissa ignorer sa plus grande infortune. Tandis qu'il traversait la ville, et faisait des marchés de dupe avec les plus méchantes femmes du monde, Sophie s'était mariée; un rival plus prudent avait fait route par la campagne, et s'était présenté en voyageur. Une fille sage n'estime pas moins un mari parce qu'il est un peu hâlé; et celui-ci avait d'ailleurs l'esprit droit, le cœur bon, et les manières simples : il eut donc l'avantage de plaire et d'épouser; et ceux qui veulent toujours pousser un dénouement jusqu'aux dernières limites apprendront qu'il eut, de son union avec Sophie, je ne sais combien de beaux enfans et de prospérités diverses; en un mot, tout ce qui se trouve à la fin des contes des fées; car on sait bien que l'histoire n'est pas si libérale.

MILORD TWO POUNDER (1).

J'ay grand'peur que le genre humain ne puisse savoir plus dangereusement quel animal est l'amour, que quand personne ne le luy dit.

MADEMOISELLE DE GOURNAY,
Préface des Œuvres de Montaigne.

C'est un charmant poste pour un observateur que la maison de la présidente Albinville. Grace à l'extrême curiosité de cette veuve, tout Paris se rend chez elle, par extrait, une fois la semaine. Si ce jour-là un déluge nouveau venait à submerger le reste du globe, et n'épargnait que la maison de la présidente, son salon suffirait pour repeupler le monde d'originaux, sans qu'on eût à redouter la perte d'aucune espèce.

Non moins silencieux, mais plus bonhomme que *le Spectateur anglais*, j'aime à parcourir cette sin-

(1) J'aurais supprimé ce conte, dont plusieurs détails sont historiques, s'il n'eût déjà été publié dans les précédentes éditions. Il fut composé à une époque où la société, retournée pour ainsi dire sur elle-même, avait livré les premiers rangs à de grossiers parvenus : la crudité des couleurs faisait partie de la vérité du tableau. Je le conserve uniquement comme une tradition de nos saturnales ; mais j'applaudis au retour de la délicatesse et de l'urbanité, qui commande désormais au peintre de mœurs des touches plus légères.

gulière galerie. Si ce n'était pas un sacrilège de croire qu'il y a sur terre quelque chose de plus divin qu'une amie douce et fidèle, je serais prêt à me prosterner devant ce cercle de beautés enchanteresses; bientôt bouillonnerait dans mes veines ce feu qui fit soupirer Tibulle, et par qui l'épicurien Lucrèce égala un instant Homère (1). O mon cœur! fais silence, ton langage ne serait pas compris. Charmant génie qui préside aux boudoirs, allons plutôt ensemble dessiner les ailes d'un papillon, ou faire, d'un souffle complaisant, voler l'étamine des fleurs.

J'avance dans ce riant séjour; là, j'entends disserter de petites muses, toutes fraîches de leur apothéose, devenues beaux-esprits le jour où elles eurent des dentelles; et je dis en moi-même : Ah! si j'étais Crébillon ou Marivaux, comme je ferais minauder ces jolies figures! comme je découperais pour l'instruction publique leur babil si plaisant!

Sur des sofas plus retirés, qu'effleure à peine le

(1) Voyez, dans le poëme de Lucrèce, la sublime invocation à Vénus. Il est sans doute superflu de remarquer que l'auteur, en se plaçant à côté de ces grands écrivains, n'a pas voulu comparer le talent, mais seulement l'ardeur inspiratrice et tumultueuse que la beauté allume dans les ames vulgaires, aussi bien et souvent mieux que dans les génies supérieurs.

crépuscule des bougies, n'aperçois-je pas des femmes sensibles qui commentent Platon (1), et meurent de sentiment par habitude? Il n'y a pas un nerf dans la personne de ces dames dont l'histoire ne pût fournir un roman de métaphysique. Je m'éloigne par respect; il n'appartient qu'à toi, sublime Richardson, de les peindre en buste : Voisenon fera la suite.

Percerai-je cet essaim d'hommes de tout âge et de tout rang qui roule et bourdonne dans ce vaste salon! Quelle riche moisson de caractères tu ferais, inimitable Fielding, dans cette foule qui me coudoie! que de mots précieux iraient prendre place sur tes tablettes! avec quelle profondeur tu livrerais à nos regards ces créations de nos jours, ces phénomènes d'apôtres sans religion, de financiers sans pain, et de gens d'épée qui font la banque! car chez toutes les nations, depuis que la politique a inventé les guerres de commerce, la cupidité a singulièrement perfectionné le commerce de la guerre.

Mais, au milieu de ces groupes variés, j'aime à signaler quelques-uns de ces *garçons de bonne humeur*, de ces aventuriers travestis, troupes légères

(1) Philosophe d'Athènes; son véritable nom était Aristocle, fils d'Ariston. Il fut surnommé Platon, à cause de ses épaules larges et carrées.

de la fortune, jetés en tirailleurs dans la société, et, sans quitter les buissons, faisant plus de chemin que les corps réglés. Je démêle sur leur figure, industrie, misère et gaieté; et je crois lire encore mes bons amis Lesâge et Cervantes.

Pourquoi ces charmans peintres des folies humaines ne m'ont-ils pas légué quelques-uns de leurs talens? Je ne suis point égoïste, et si je désirais cette part de leur héritage, c'était pour vous faire mieux connaître un personnage d'apparence colossale, que je vois ici dans le quartier des femmes, où il parle très-haut, et regarde de très-près. Vous faut-il un portrait fini? je ne suis point votre artiste. Faites-vous grace à une simple esquisse? mon crayon un peu capricieux va courir pour vous plaire.

Cet homme dont je parlais est le fils d'un boucher, et jamais santé plus brillante ne prouva mieux que la nature aime à vivre de destruction. Rome en eût fait un athlète, le Bas-Empire un moine, Frédéric un soldat, et Londres un porte-faix; mais, à Paris, c'est un homme à bonnes fortunes, et il s'appelle, de sa propre autorité, le chevalier de Rutamcour. Quoiqu'il soit sans esprit, et qu'à chaque phrase il mette en pièces Restaut et Domergue, sa jactance et son tailleur font qu'il n'est pas trop déplacé dans notre bonne compagnie. Ses doigts sont chargés de bagues, dont chacune est le souvenir d'une aventure scandaleuse qu'il raconte

lui-même avec des détails où l'exactitude tient lieu d'élégance. Ses regards et son langage font également rougir les femmes, et toutes en disent un mal affreux; mais comme en même temps elles ne cessent de l'agacer, et ne peuvent se passer de lui, je suis excusable de présumer qu'elles en disent beaucoup de mal qu'elles ne pensent pas, ou qu'elles en pensent beaucoup de bien qu'elles ne disent pas. L'existence de ce *mangeur de femmes* n'a d'ailleurs rien de solide, et dépend tout entière de l'espèce d'équilibre qu'il maintient avec peine entre ses créanciers et ses maîtresses.

Le voilà posé au milieu du cercle, dans l'attitude d'un Hercule, et racontant sans ménagement ses indécens prodiges. L'impatience se manifeste sur le visage d'un petit homme noir assis près de lui, et qui a l'air d'être un savant invalide de quelque académie réformée. Il ne peut plus se contenir, et, lancé de son fauteuil comme un ressort qui se détend, il apostrophe ainsi le gigantesque orateur : Vous avez beau dire, Monsieur, vous ne vaudrez jamais Two Pounder.—Qu'a donc fait ce Two Pounder? demande avec dédain le fils du boucher. —Moins de bruit que vous; mais quatre cents enfans chez lui par année, et 30,000 liv. de revenu par ses exploits au dehors.—Et dans quel siècle vivait ce prodige?—Actuellement, en Angleterre; et, si vous m'en croyez, vous ferez bien d'aller le

joindre. — Là-dessus, le petit homme noir sort brusquement du salon, laissant douter aux spectateurs s'il a mis dans cette boutade plus d'humeur que de gaieté.

Les paroles de l'académicien portèrent un grand trouble dans l'épaisse intelligence de M. Rutamcour. Il passa la nuit à réfléchir; ce qui, dans son état, peut bien s'appeler perdre sa journée. « Je connais ce savant, disait-il en lui-même; c'est un homme vrai et point plaisant : je ne puis douter qu'il ne m'ait parlé avec sincérité. Il y va de ma gloire de vérifier les travaux de cet Anglais qu'il m'a vanté; si cet homme est mon rival, je l'humilierai par mes triomphes; si c'est mon maître, je prendrai ses leçons au moins pour la partie des revenus, où la supériorité de sa nation est incontestable; car je ne suis pas de ces présomptueux qui méprisent une bonne idée quand elle a passé un bras de mer. Ainsi donc, et pour moi et pour mes créanciers, j'irai trouver milord Two Pounder. » Il le qualifiait ainsi, parce qu'il ne doutait pas qu'avec un mérite si extraordinaire ce ne fût un seigneur de haute importance.

Rutamcour part donc sans différer : sa valise est peu embarrassante, suivant l'usage des pensionnaires du Mont-de-Piété; une veste de toile peinte et un pantalon de la même étoffe sont le seul vêtement que lui permette dans la voiture la chaleur

de la saison; et les chevaux l'emportent à Calais, conjointement avec dix autres compagnons distribués dedans, devant et dessus la diligence. Un voyage sans événement est un poëme sans épisode; et puisque Ulysse, retournant vers sa femme, a eu plusieurs belles aventures, je ne vois pas pourquoi cet avantage serait refusé à un chevalier français qui va chercher un modèle en Angleterre. Ce n'est pas que je veuille établir aucune comparaison entre Pénélope et MILORD Two Pounder, quoique certainement ils ne soient pas moins extraordinaires l'un que l'autre : mais voyons ce que fit notre héros voyageur.

Il dormit jusqu'à la dînée. — Beau début. — Patience! tel dort qui ne dormira pas toujours. En effet, quand on se fut levé de table, il tira l'hôtesse à l'écart, et voulut payer de son mérite le repas qu'il avait pris. La dame, qui estimait cette monnaie, pourvu qu'elle n'entrât pas en compte, jeta les hauts cris sur le résultat : le mari accourut assez à temps pour sauver le prix du dîner; mais, ayant gagné le principal, il s'avisa de faire le méchant sur les accessoires, et son adversaire fut obligé de lui apprendre que ce rôle réussit mal quand on n'est pas le plus fort. Il faut cependant avoir la justice de dire que Rutamcour n'en vint à cette leçon qu'avec répugnance, et qu'elle n'était point entrée dans son premier plan de li-

bération. Pendant que la paix naissait ainsi de la victoire, la diligence était partie, et le vainqueur fut obligé, malgré l'extrême chaleur, de courir à pied pour l'atteindre.

Il fit près d'une lieue avant que le cocher daignât s'arrêter, et il reprit enfin sa place à côté d'une nouvelle voyageuse dont la diligence s'était recrutée en passant par Breteuil. On voit des femmes qui, sans être ni vieilles ni laides, n'en plaisent pas davantage ; et ceci s'applique à la voisine du chevalier. Figurez-vous une tournure longue et sèche, fière et gauche, l'œil douteux, la lèvre mince et l'air faux et méchant, le tout exactement enchâssé dans une coiffe, un fichu et une robe d'une blancheur éblouissante, et d'un plissé vraiment ecclésiastique. A côté de cette précieuse rechignée s'était assis le gros Rutamcour, couvert de poussière, inondé de sueur, et haletant sur le diapason le plus élevé.

La pie-grièche ne tarda pas à lui dire, avec ce ton d'aigreur dont les ames trop parfaites ont coutume d'user envers le reste de la création : « Ne pourriez-vous pas, mon ami, m'incommoder un peu moins ? » Vraiment elle s'adressait bien, et Rutamcour lui répliqua par un propos si grivois, que je n'ose le rapporter ; mais la prude hérissée, ridant la bouche et brisant le sourcil, lui jeta une œillade si farouche, qu'il en fut atterré ; et, comprimant son

dépit en lui-même, il n'en sua que plus abondamment.

La dévote, restée maîtresse du champ de la parole, y moissonna le bon comme le mauvais grain. Tous les voyageurs furent instruits des intrigues de ses voisines, des talens de son confesseur, et des fredaines de son mari : elle ne leur laissa pas ignorer qu'elle retournait de sa campagne à Amiens, pour présider une assemblée des dames de la paroisse, et prononcer l'exclusion de l'une d'elles qui avait cédé à l'inspiration diabolique de danser une walse au bal de l'Arquebuse.

Ces confidences s'arrêtèrent en même temps que la diligence sur la grande place d'Amiens. La voiture se trouva environnée de la foule la plus étrange; et veuille le ciel préserver toute honnête femme et tout galant homme de tomber dans une telle embuscade! C'était le troupeau des béates de la ville qui s'était avancé du presbytère pour recevoir sa présidente. L'aumônier, qui marchait à la tête avec une mine pincée et une perruque courte et poudrée, ouvrit la portière, et donna la main à l'auguste bégueule.

Ah! bon dieu! ma chère sœur, s'écria-t-il quand elle fut sur le marche-pied, quelle image portez-vous donc là! Cette exclamation fut suivie de grands éclats de rire de la part de tous les oisifs que la curiosité avait attroupés. Quelle pouvait être la

cause d'une telle rumeur? La voici. Vous vous souvenez que Rutamcour avait un pantalon de toile peinte : la sueur en avait transporté les couleurs sur le jupon blanc de la dévote, et y avait dessiné une cuisse d'homme avec tout le luxe et les circonstances du sujet.

Qui pourrait peindre la colère de cette femme quand elle se vit chargée d'une empreinte aussi profane? Autant la vertu l'emporte sur le vice, autant les saintes fureurs surpassent les passions vulgaires. Le teint de la dévote s'alluma, ses gestes perdirent leur mesure accoutumée, et un torrent d'injures se précipita de ses lèvres avec une telle violence, qu'on n'y pouvait distinguer que des débris de phrases tels que ceux-ci...... Vous êtes un grossier et un impur..... Suis-je donc une femme à imprimer?..... Vit-on jamais de transpiration plus insolente?..... Jésus! faut-il servir de canevas à un pareil butor? et autres imprécations aussi burlesques.

Rutamcour, de son côté, n'était pas un spectateur oisif; il montrait, en jurant, son pantalon décoloré, et criait au vol contre la présidente et sa jupe. « De par tous les diables, qu'on me rende ce qu'on m'a ôté; je vais moudre cette bigote, si elle ne remet à l'instant chaque chose à sa place, etc. » Les béates se mordaient les lèvres pour ne pas rire; mais les voyageurs et les Picards éclataient comme

des pécheurs endurcis. La présidente, déconcertée, ne vit d'autre moyen d'échapper aux huées universelles que de s'enfuir à toutes jambes; elle eut même soin, en fuyant, de rejeter en arrière ce pan de jupe qui lui faisait horreur. Vaine ressource de la pudeur!

La cuisse monte en croupe et galope avec elle.

Un coup de fouet que le cocher appliqua alors aux chevaux fit ouvrir la foule et partir la diligence. Rutamcour s'endormit de nouveau; mais les voyageurs s'entretinrent long-temps de la scène qui venait de se passer. Ils ne doutèrent pas qu'elle ne fût favorable à la dame de paroisse qu'on allait juger pour *crime de walse*, malgré l'oubli qu'en a fait le Code pénal. Comment croire que le scrupuleux sénat, en voyant sa présidente porter des traces aussi mondaines, ne fût convaincu qu'on peut se trouver très-près d'un homme sans que la vertu en soit le moins du monde avariée?

Le chevalier partagea le reste de la route entre la table et le sommeil; et, avec cette précaution, il arriva sagement à Calais. La traversée n'eut rien de remarquable; mais le voyage de Douvres à Londres fut fort extraordinaire, car il s'acheva sans rencontre de voleurs. Un penseur n'eût pas manqué de regarder cette omission comme un signe de décadence de la liberté britannique; mais

Rutamcour était étranger à des vues si sublimes, et quoiqu'il n'eût point été dévalisé, il n'en estima pas moins la nation chez laquelle, comme chacun s'en souvient, il allait chercher milord Two Pounder.

Dès qu'il eut trouvé un logement à Londres, il commença ses perquisitions : il parcourut le port, la bourse, les cafés, les spectacles, demandant à tout le monde des nouvelles du célèbre lord, mais croyant, selon la manie des étrangers, qu'estropier le français était le meilleur moyen de se faire entendre des Anglais. Chemin faisant, il ne négligeait pas non plus de parler aux dames la langue universelle, c'est-à-dire qu'il leur adressait des mines; mais cet idiome ne lui réussissant pas mieux que l'autre, il murmurait tout bas : « Ces Anglaises sont bien dédaigneuses! Mais je vois ce que c'est: milord Two Pounder les gâte. Patience! patience! j'aurai mon tour, et j'abaisserai les superbes. »

Après huit jours de courses inutiles et de questions sans réponses, il entra par hasard dans la boutique d'un libraire. Sur le nom de Two Pounder, quoique mal prononcé, un homme qui feuilletait un de ces gros livres qu'on ne lit plus en France, releva la tête, et fit obligeamment comprendre à notre chevalier qu'il trouverait celui qu'il cherchait à Dishley, en Leicester Shire, chez M. Bakewell. Rutamcour le remercia. Il lui parais-

sait cependant singulier qu'un personnage du caractère de milord ne fût connu en France et en Angleterre que par des savans; mais sa pénétration eut bientôt percé l'énigme. Il était clair que tous ceux qui feignaient de ne pas connaître milord Two Pounder en agissaient ainsi par jalousie, et qu'il n'y avait que les savans qui fussent désintéressés sur le chapitre des bonnes fortunes.

Impatient de mettre à profit l'instruction qu'il venait de recevoir, il partit pour le comté de Leicester. Il n'était pas homme à sentir la beauté des campagnes d'Angleterre : ces maisons si propres, ces cultures si variées, ces moissons si riches, tout cela fut indifférent pour lui. L'ingrat ne donna pas même un sourire à ces troupeaux magnifiques dont quelques têtes eussent illustré la boutique de son père. Il débarqua machinalement dans la belle ferme de M. Bakewell, où brillaient de toutes parts l'aisance, le travail et les prodiges de la plus noble, de la plus sainte industrie. Une servante lui annonça que Two Pounder ne tarderait pas à revenir, et le fit entrer dans une salle basse très-commodément meublée.

« Quoi donc, dit Rutamcour quand il fut seul, « est-ce que milord serait venu se refaire à la cam-« pagne? Fi donc! une telle faiblesse est peu digne « d'un si grand homme : non, non, il s'est ennuyé « des femmes de la ville, et il a bien eu raison; tout

« en elles cache un piège, et leur corps est aussi « déguisé que leur ame; mais, d'honneur, ces pay- « sannes d'Angleterre sont charmantes. Ah! milord « Two Pounder, que nous allons passer d'heureux « jours! car, j'en ai le pressentiment, nous nous « convenons, nous nous aimerons, nous partage- « rons nos plaisirs. L'exploitation de ce comté « pourra bien nous suffire pendant deux mois..... « Il me semble déjà que je nage dans ces délices « champêtres..... Approchez, divines laitières...... « Qu'elles sont fraîches et folâtres!...... L'une me « verse du lait, et y effeuille une rose; c'est l'image « de son teint..... L'autre me présente une crême « appétissante, et ses jeunes appas plus appétissans « encore..... Et puis cet œil innocemment libertin, « ce lacet prêt à rompre, ce petit jupon si volup- « tueux..... Ah! ces idées me mettent tout en feu, « tant il est vrai qu'il n'y a de bon que la simple « nature! » Rutamcour, pendant ce monologue, tantôt marchait l'œil étincelant, tantôt s'asseyait en extase.

Cependant, pour se distraire d'une émotion qui devenait trop vive, il se mit à feuilleter un livre qu'on avait laissé sur la table : c'était le premier volume d'*agriculture* de la *Bibliothèque britannique*. Il tomba par hasard sur la page 92, où il aperçut le nom de M. Bakewell. « Ah! ah! dit-il, voilà le nom du propriétaire de cette ferme, et

sans doute aussi de l'ami du lord que je suis venu chercher. Lisons ; il est bon de connaître la réputation des gens chez qui l'on se trouve. » Il lut en effet l'article suivant, avec une attention qui alla toujours en croissant :

« Robert Bakewell, le plus fameux cultivateur « praticien qui ait jamais paru en Angleterre, est « né à Dishley, en Leicester-Shire, l'an 1725. Il y « a quarante ans qu'il commença le cours d'expé- « riences qui lui a acquis une réputation si éten- « due. Il fit des voyages dans différentes parties de « l'Angleterre, pour examiner les différentes races « des bêtes à laine, et s'assurer de la valeur rela- « tive de chacune par rapport au plan qu'il médi- « tait. Il choisit, et acheta ensuite à tout prix les « individus les plus distingués dans chaque race ; « et ce choix, fait d'après plusieurs années d'expé- « riences, devint le fonds sur lequel il travailla.

« En 1760, M. Bakewell vendait ses brebis à rai- « son de deux ou trois guinées par tête. Quelque « temps après, il commença à louer ses béliers, et, « pendant plusieurs saisons, il en tira seulement « quinze schellings, ou une guinée, de la pièce ; « mais, à mesure que la réputation de ses races « s'accrut, il augmenta ses prix, et en 1770 il loua « quelques béliers à raison de vingt-cinq guinées « (675 liv.) pour la saison. Dès lors ses troupeaux « sont devenus de plus en plus fameux. Dans les

« dernières années, il a loué quelques-uns de ses « béliers à raison de quatre cents guinées (10,800 l.) « pour une saison; et l'un d'entre eux, nommé le « Two Pounder, lui valut, dans une année, huit « cents guinées, argent comptant, et a produit en « outre des agneaux de ses propres brebis pour « quatre cents guinées; en sorte que la rente « de ce seul bélier monte à douze cents guinées (32,400 l.)! (1) » On lisait à la marge ces mots écrits

(1) Rien n'est plus vrai que cette prodigieuse fortune du Two Pounder. L'engouement qui l'avait élevée ne la soutint pas toujours aussi haut. C'est la marche trop ordinaire des réputations; car quoique la mode mette, selon les pays, quelque légère différence dans le choix de ses favoris, elle n'en met aucune dans ses principes de conduite avec eux, et ce qu'elle fait en France pour un musicien ou une tailleuse, elle le répète en Angleterre pour un étalon. Au reste, ce n'était pas la beauté de la laine, mais la disposition à s'engraisser, que les Anglais admiraient dans la postérité de Two Pounder; et leur prédilection pour cette race tenait moins à l'intérêt d'une nation manufacturière qu'à l'appétit d'un peuple carnivore.

P. S. Je ne manquerai pas une si belle occasion de citer la magnifique fête des béliers, donnée à Wolburn, le 16 juin dernier, par M. le duc de Bedfort. La plus illustre société s'y était rendue. Les jeux, les prix, les paris, durèrent quatre jours, et une table de deux cent quarante couverts fut constamment servie. Le théâtre d'exposition était un modèle d'architecture élégante. L'admiration générale distin-

avec un crayon : « Impertinens, qui nous étour-
« dissez de vos bonnes fortunes, que vous êtes pe-
« tits et ridicules auprès de Two Pounder ! »

Rutamcour frappait sur le livre avec fureur, quand on vint lui annoncer le retour du fameux bélier. « Allez au diable, cria-t-il, vous et votre damné d'animal ! » Ce propos déplacé retentit dans la ferme, et provoqua la vengeance. Les valets s'armèrent à l'instant de fouets et de fourches pour punir l'injure faite au héros de la basse-cour. Le coupable fut traîné devant Two Pounder, et contraint d'y faire amende honorable à deux genoux. On peut imaginer l'affreux vacarme de cette scène, où se mêlaient les aboiemens des chiens, les invectives des servantes, et les cris variés de tous les

gua, parmi les acteurs précieux qui y figurèrent, un porc de M. Pickford, pesant 770 livres; un mouton de M. Platt, du poids de 243 livres, et une génisse qui, par son rare mérite, fit gagner un pari à M. le comte de Winchilsea. La beauté des cornes fut aussi pour d'autres une puissante recommandation.

Les béliers, en l'honneur de qui le duc donnait la fête, recueillirent de solides et flatteurs applaudissemens. Les amours de quelques-uns furent affermées pour la saison 27,000 livres de notre monnaie. Les deux tiers étaient de la race de Leicester; plusieurs descendaient certainement en ligne directe du héros que nous célébrons, étaient d'estoc et d'armes de vrais Two Pounder, de ceux enfin qu'entre nous autres gentilshommes nous appelons *des bons*.

commensaux de la basse-cour, suivant la qualité des organes dont la nature avait doué chacun d'eux. Two Pounder fut le seul qui sut garder sa dignité et se défendre du fanatisme que l'intérêt de sa gloire inspirait à tous les autres. Il regarda la brutale cérémonie sans y prendre part, et avec un air de calme et de bonté où se peignait l'excellence de son caractère; mais la justice éternelle dut sourire en voyant le fils d'un boucher humilié devant le père de tant de moutons.

La fâcheuse corvée étant finie, le pauvre chevalier fut chassé de la ferme sans avoir dîné, et il alla si bien cacher sa honte, que depuis lors on n'a pas entendu parler de lui. Je conseille à tous ceux de son espèce d'en faire autant; car il n'est point de rang où, par d'impertinentes prétentions, on ne fasse à la fin rire à ses dépens. Les disgraces de l'amour-propre et les sottises de la grandeur sont le patrimoine de la gaieté.

SPARTE A PARIS.

LETTRE DE ***

AU DOCTEUR WILLIS,

MÉDECIN DES FOUS, ET RECTEUR DE LA PAROISSE DE GREATFORD EN LINCOLNSHIRE.

Paris, le........

Tant de gens, M. le docteur, font ce qu'ils ne savent pas, et enseignent ce qu'ils n'ont jamais appris, que vous ne serez point étonné qu'un maniaque m'ait dû sa guérison. Ce succès pouvait m'encourager à devenir médecin par inspiration, méthode qui, dans tous les arts, est maintenant fort à la mode. Mais c'est à vous, illustre médecin des fous, que je préfère d'en rapporter la gloire; à vous, que la Providence a fait naître en Angleterre par un soin paternel. Je ne doute pas que vous ne dressiez le catalogue de toutes les têtes détraquées que vous avez connues; et je prends un vif intérêt à la perfection de ce livre, que je regarde comme le meilleur cours d'humilité qu'on ait jamais offert aux hommes. C'est pourquoi je vous prie d'y insérer la cure dont je vais avoir

l'honneur de vous entretenir. Permettez-moi d'abord de vous apprendre qui je suis, et quel événement m'a conduit à tenter sur un autre ce que vous me conseillerez peut-être de réserver à l'avenir pour moi-même.

L'esprit qui se fait en France ne pouvant suffire à la consommation du pays, j'ai fondé un assez joli commerce sur l'importation de l'esprit du Nord. Il est des années où j'enlève des foires de l'Allemagne de fort belles parties de littérature brute que je fais dégrossir à Paris dans mes ateliers de traduction. Cet honnête trafic, qui ne tend pas moins au perfectionnement de l'intelligence humaine qu'à celui de ma fortune, m'oblige à de fréquens voyages, me procure des amis intéressans, et me donne la réputation de n'être pas un sot, quoique j'aie eu la faiblesse de mettre mon nom à quelques-uns des ouvrages que j'avais payés.

L'année dernière, en revenant de Hambourg, je m'arrêtai chez mon bon ami le conseiller Branddorf. Je suis bien aise de vous apprendre qu'il a été pendant quarante ans le plus grand homme d'État d'une cour imperceptible de l'Allemagne, et qu'il aurait soulevé l'Europe tout comme un autre, si l'on eût fait attention à lui. Il dépensait à acheter de l'encre et des plumes les 200 florins d'appointemens qu'il tenait de la ma-

gnificence de son prince ; et je ne connais pas d'écrivain plus capable d'alimenter une imprimerie, et de faire mourir de faim un imprimeur.

Je fus reçu de M. le conseiller avec la plus franche cordialité. Nous ne nous dîmes pas quatre paroles, mais nous vidâmes quatre pots de bière, et nous brûlâmes douze pipes. Je remarquai cependant que le front de Son Excellence n'avait pas, au milieu des nuages du tabac, cette sérénité olympique qu'il y faisait ordinairement éclater; je m'aperçus que son œil ne suivait pas les ondulations de la fumée avec cette douce complaisance qui m'avait toujours charmé dans ce grand homme, et je m'écriai : « M. Branddorf, vous avez du chagrin. » Je fis cette exclamation en allemand, parce qu'on ne connaissait pas d'autre langue dans tout le château de Branddorf; je la parle moi-même aussi familièrement que si je l'avais sucée avec le lait maternel, ou dans les caresses de mes premières amours.

Pour toute réponse, mon ami poussa un soupir qui fut visible par les ravages qu'il occasiona dans le foyer de sa pipe. Il fit ensuite un geste que sa vieille domestique interpréta fort juste, en apportant sur la table un long flacon carré, rempli d'eau-de-vie de grain. Je jugeai, par ces préparatifs, que le conseiller cherchait à se donner des forces pour en venir à quelque pénible

confidence. En effet, lorsque nous eûmes abaissé d'environ six pouces l'élévation de la liqueur dans le cristal, Son Excellence jugea la température convenable, et entama le discours suivant :

« Vous voyez, mon ami, un père au désespoir. Il y a deux ans que mon petit Frédéric vous charma par les graces de sa figure et la vivacité de son intelligence. J'avais conçu de cet enfant les plus orgueilleuses espérances ; sa raison naissante promettait à la Westphalie un nouveau Branddorf qui débrouillerait un jour la constitution germanique. Hé bien, mon ami, il n'y faut plus penser, l'esprit de mon fils est complètement aliéné. »

« Quoi! déjà? m'écriai-je; vous m'étonnez. J'avais cru les têtes allemandes à l'abri d'un tel accident. Auriez-vous envoyé votre fils en Angleterre ou en France? »

« Hélas! non, continua le conseiller; je l'ai mis dans un collège renommé de l'évêché de Paderborn, et ses premières lectures l'ont perdu. Sa jeune tête s'est enflammée pour la gloire de Sparte et les institutions de Lycurgue. Lacédémone est devenue le rêve continuel de ses jours et de ses nuits. Cette manie l'a rendu incapable de tout travail, et la sévérité de ses maîtres a porté au comble le désordre de son imagination. On me l'a renvoyé dans l'état le plus déplorable. Vingt fois par jour le pauvre enfant se jette à mes

pieds, et me conjure de le conduire à Sparte, ne dût-il y rester qu'un jour. Il promet, à ce prix, de continuer ses études, et de faire tout ce que je lui prescrirai. En vain je lui remontre que Sparte n'existe plus, et que son territoire est un repaire de voleurs de grands chemins et de *cacovougnis* (scélérats de la montagne), qui prennent le deuil quand ils ont passé une semaine sans piller ou égorger personne. Il imagine qu'on le trompe; il pleure, il sanglote, il appelle Sparte à grands cris, et sa santé se perd aussi bien que sa raison. On m'a raconté qu'une jeune fille française mourut d'amour pour Télémaque; hélas! j'ai lieu de craindre que mon fils ne périsse victime d'une passion aussi folle pour Lacédémone. Jugez s'il est un père plus infortuné que moi! »

Pendant ce discours on avait servi le souper, et je vis entrer un jeune homme qu'à la bizarrerie de son costume je reconnus pour le fils de mon ami. Il avait découpé ses vêtemens pour leur donner une forme lacédémonienne : des sandales rouges contenaient ses pieds et s'attachaient à ses jambes nues; il avait la tunique courte, et la cape laconienne; un bonnet, pareil à ceux qu'on voit sur les statues de Castor et Pollux, était serré par des courroies autour de ses oreilles. Il s'avança les yeux baissés, les mains cachées, et dans le timide recueillement d'un novice, tel que l'a dé-

peint Xénophon. Il paraissait âgé de seize ans; son teint était pâle, ses yeux fatigués de larmes, et ses traits, d'une beauté douce et régulière, étaient visiblement altérés par la souffrance. L'aspect de cet infortuné me fit éprouver un serrement de cœur inexprimable : son père et moi nous nous regardâmes en silence et dans l'émotion la plus déchirante.

Je fis un effort pour sortir de cette situation douloureuse, et m'adressant au jeune homme : « Eh quoi! lui dis-je, mon cher Frédéric, vous ne me reconnaissez pas? » Mais il ne fit aucune attention à mes paroles. Son père m'apprit qu'il avait oublié son nom de Frédéric, et qu'il ne répondait qu'à celui d'Alcandre, ce jeune Spartiate qui, ayant blessé Lycurgue dans une sédition, devint ensuite son plus ardent défenseur. Je repris donc ainsi la conversation : « Alcandre, « écoute-moi : par Hercule! je suis étonné de la « tristesse où je te vois plongé. Ne te souviens-tu « pas que la gaieté est un devoir des Spartiates, et « que leur grand législateur a ordonné, comme « l'attestent Aristophane et Plutarque, que la sta- « tue du dieu du Rire serait toujours placée dans « la salle du repas? » — « Je le sais, » me répondit le jeune garçon avec l'expression la plus touchante; « mais, hélas! je ne suis pas à Sparte. » Et aussitôt deux sources de larmes ruisselèrent sur ses

joues. Je me repentis de mon indiscrétion, et le reste du souper se passa en silence. Frédéric mangea fort peu; il versa dans une tasse du vin et de l'eau, les mêla avec le doigt (1), but, et se retira aussi gravement qu'il était entré. J'avais prêté à ses mouvemens une attention presque machinale, tant j'étais oppressé de tout ce que je voyais. L'ame de mon ami était aussi navrée que la mienne, et nous nous séparâmes sans que ni l'un ni l'autre eût la force d'ouvrir l'entretien sur le sujet mélancolique qui nous absorbait tous deux.

On se doute bien que je ne pus fermer l'œil. Le malheureux Frédéric m'avait inspiré un intérêt qui me subjuguait. Mon imagination s'égarait en mille projets, et je perdais vraiment la tête en cherchant les moyens de guérir la sienne. Je pris du thé le lendemain matin avec le conseiller. Il s'aperçut que j'avais mal passé la nuit, et, quoiqu'il m'en grondât, je suis sûr qu'au fond du cœur il m'en sut bon gré. Voici à peu près la conversation qui s'établit entre nous. Je commençai.

MOI.

Votre fils sait-il le grec?

M. BRANDDORF.

Comme la plupart de vos savans. Il n'a ja-

(1) Le vin des anciens était épaissi par la cuisson. Frédéric avait sans doute lu qu'ils le délayaient pour le boire.

mais lu que des traductions latines et allemandes.

MOI.

Connaît-il le français?

M. BRANDDORF.

Certainement non. Il n'a pas même appris dans son collège si la France existe. Toute son érudition commence à Thésée, et finit à la ligue des Achéens.

MOI.

Tant mieux.

M. BRANDDORF.

Pourquoi toutes ces questions?

MOI.

Je vous avouerai que la guérison de votre fils ferait le bonheur de ma vie. Mes affaires me ramènent à Paris, et j'avais eu l'idée vague d'y conduire Frédéric, en lui persuadant qu'il serait à Sparte.

M. BRANDDORF.

Ah! mon ami, cette idée est une inspiration du ciel; je vous conjure d'y persister.

MOI.

J'en ai bien le désir; mais je vous confesse qu'un scrupule m'arrête : ce moyen est une tromperie, et je me sens un tel éloignement pour tout mensonge....

M. BRANDDORF.

Vous n'y pensez pas; la vérité est comme la lu-

mière; elle n'arrive jamais que mêlée avec un autre élément, sans quoi l'œil de l'homme ne pourrait la supporter. L'assertion que Sparte est à Paris contient plus de vérité que mille axiomes qu'on professe pour de l'argent dans les universités. Écoutez-moi. Les Maniotes ou Mainotes n'étaient-ils pas les descendans des Spartiates?

MOI.

Cela est incontestable.

M. BRANDDORF.

Pour éviter la vengeance des Turcs au dix-septième siècle, ne s'embarquèrent-ils pas sur la côte de Maina en corps de nation, avec le prince, l'évêque et autres accessoires très-embarrassans pour un peuple qui voyage?

MOI.

Le fait est certain.

M. BRANDDORF.

Leurs vaisseaux, après une périlleuse navigation, n'abordèrent-ils pas, en 1676, à Paomia, en Corse?

MOI.

J'en conviens.

M. BRANDDORF.

N'est-ce pas là que s'établit enfin, et se mêla aux habitans indigènes, ce peuple illustre qui condamna jadis Agésilas à une amende, sous le pré-

texte qu'il s'appropriait par ses vertus les cœurs des citoyens?

MOI.

Ce que vous dites est exact.

M. BRANDDORF.

Enfin cette Corse, où circulent les restes du sang spartiate, ne fait-elle pas partie de la France? et des hommes nés dans son sein n'habitent-ils pas Paris avec quelque célébrité?

MOI.

Oh! qui pourrait le nier?

M. BRANDDORF.

Si de ces débris fameux était sorti un nouvel Agésilas qui, après avoir étonné le monde par ses exploits, fît oublier à la France ses cruels malheurs, rougiriez-vous d'assurer que Lacédémone est dans Paris?

MOI.

J'admire avec quelle facilité les étrangers prodiguent l'éloge aux guerriers dont ils pensent n'avoir rien à craindre. Mais si celui dont vous parlez n'était au fond qu'un ambitieux, méditant l'esclavage de la patrie qui s'est jetée dans ses bras!

M. BRANDDORF.

Eh bien, dans ce cas, au lieu d'en faire le Spartiate Agésilas, vous en ferez le Spartiate Lysander, ou le Spartiate Nabis.

MOI.

Allons, vous avez réponse à tout; je me rends.

Ce dernier mot fit rayonner la joie sur le front de M. Branddorf; mais peu à peu mon ami devint soucieux, et reprit ainsi l'entretien :

M. BRANDDORF.

Votre zèle me touche; mais la réflexion me fait douter du succès. La tête de mon fils est remplie de connaissances sur la Grèce qui ne s'accorderont point avec ce qu'il verra.

MOI.

Ce sont mes affaires.

M. BRANDDORF.

Comment vous tirerez-vous des distances?

MOI.

Je les arrangerai à mon gré, attendu que les Grecs avaient diverses mesures, et que la valeur du stade ne nous est pas même connue.

M. BRANDDORF.

Mais la situation des lieux?

MOI.

Les tremblemens de terre m'en feront raison.

M. BRANDDORF.

Mais la différence des monumens?

MOI.

J'accuserai l'ignorance des traducteurs.

M. BRANDDORF.

Mais ce qui frappe le plus les yeux, les costumes?

MOI.

Rassurez-vous. Quand je suis parti de Paris, les hommes portaient le chapeau sans rebords, les cheveux en tresse, la barbe en collier, et même à la main le bâton courbé; tout cela est spartiate. Leur habit était une espèce de sac bouffant sur les épaules, qui passera sans peine pour le *tribon* des Laconiens.

M. BRANDDORF.

Quant aux hommes, passe; mais les femmes?

MOI.

C'est où je triomphe.

M. BRANDDORF.

Quoi! elles auraient pris la tunique transparente et sans manches, contre laquelle on a déclamé deux mille ans?

MOI.

Précisément. A Sparte, disaient les anciens, on apprend à ne rougir que du mal. Hé bien, mon ami, nous sommes convenus, à Paris, que rien n'est mal, et conséquemment, avec la meilleure volonté du monde, on n'y trouve plus à rougir, à force d'innocence.

M. BRANDDORF.

Ah! vous me rendez l'espoir.

MOI.

Fiez-vous à mon zèle. J'aurai soin, pendant la traversée, de gagner la confiance de votre fils et de préparer son imagination. Je vous réponds qu'il sera le premier à m'aider à le tromper; et c'est par là qu'il doit commencer à se rapprocher du reste des hommes.

Je renonce à vous peindre l'excès d'allégresse qu'éprouva Frédéric lorsqu'il apprit que j'allais le conduire à Sparte. Jamais révolution ne fut plus prompte et plus complète. Il courut précipitamment dans sa chambre, et nous rapporta l'écrit suivant, qu'il venait de tracer sur une tablette avec la pointe d'un compas:

« Moi, Alcandre, fils de Just Branddorf, je voue « à mon père et à son digne ami une reconnais- « sance éternelle pour le voyage qu'ils me feront « faire à Sparte. Je jure de ne pas demander que « mon séjour s'y prolonge au-delà de leur désir, « et je promets de devenir à mon retour un grand « publiciste de Germanie. Plutôt que de manquer « à cet engagement, je me soumettrai à l'infamie « de n'être toute ma vie rasé que d'un côté, comme « les trembleurs qui fuirent devant Épaminondas.

« Fait au château de Branddorf, le 5 du mois de « schirophorion, l'an des barbares 1800.

« ALCANDRE, fils de Just Branddorf. »

J'étais impatient de partir, et nos préparatifs ne furent pas longs. Le voyage par mer pouvait seul convenir à mon projet. Après de pathétiques adieux je me rendis donc avec Frédéric au port le plus voisin. Quelque confiance que j'eusse montrée au conseiller, je ne me dissimulai pas les difficultés de mon entreprise. Obligé de calquer la Laconie sur la France, j'avais surtout besoin de retremper ma mémoire dans les sources grecques. Aussi j'eus la précaution de me munir, chez les libraires de la ville où nous étions, des meilleurs guides, tels que Platon, Pausanias, Athénée, Plutarque, l'élégant Barthélemi, votre compatriote Mitford, et l'ingénieux Paw, contradicteur-né de tout ce qui a été dit avant lui, et le savant le plus divertissant de l'Allemagne.

Le vaisseau sur lequel nous nous embarquâmes faisait voile pour Dieppe, et l'équipage était français. Mon premier soin fut d'apprendre à Frédéric que notre bâtiment était grec, et monté par des Spartiates de Ténare. Il prêtait aux discours des matelots une oreille attentive, et s'étonnait, avec quelque raison, de ne pas y sentir l'harmonie si vantée de la langue grecque. Je prévins ses réflexions en lui disant que les Spartiates s'étaient piqués de conserver l'idiome dur et agreste des Doriens leurs ancêtres, et que ce langage ne ressemblait pas plus au dialecte athénien que la

massue d'Hercule à l'épée d'un baron du Saint-Empire. Je lui demandai si, dans son collège, on ne lui avait pas appris qu'Aristophane ayant introduit dans une de ses pièces une femme lacédémonienne, les commentateurs avaient beaucoup sué sur cette scène pour y comprendre fort peu de chose. Frédéric fut content de mon explication. Nous devînmes très-bons amis, et je ne désespérai pas de former autour de lui une illusion assez durable pour le guérir.

Notre navigation n'eut rien de remarquable. Nous entrâmes heureusement dans la Manche, qui, pour cette fois, s'appela golfe de Laconie, et nous débarquâmes, à la pointe du jour, à Ténare, première ville des Spartiates, c'est-à-dire à Dieppe. L'énergie des mouvemens de Frédéric décela tout ce qui se passait dans son ame. Il sauta précipitamment sur le rivage, et, se prosternant avec un tremblement religieux, il pressa de ses lèvres la terre des héros. Jamais la Normandie n'avait été baisée si respectueusement.

Il entrait dans mon plan de si bien occuper mon malade, qu'il ne lui restât pas le temps de réfléchir. Nous nous mîmes aussitôt en route, et nous dînâmes le même jour à Neuchâtel, que je transformai, par droit de convenance, en l'antique Genthium, célèbre dans toute la Grèce par ses fromages. Frédéric les trouva en effet fort bons;

et cet argument *ad hominem* me gagna sans retour sa confiance.

Nous rencontrâmes ensuite Pontoise, à qui nous ne fîmes aucun tort en le prenant pour l'ancienne Brysées, et Saint-Denis, qui, par sa position, était nécessairement la fameuse Amyclée. Frédéric fut indigné du délabrement où il vit, dans cette dernière ville, le temple d'Apollon Amycléen, et il devina que le dieu des vers s'en vengerait sur les poètes de Laconie.

Je jugeai à propos de faire précéder notre entrée à Paris d'une course dans les campagnes qui l'environnent. Je voulais, avant la grande épreuve, laisser à Frédéric l'honneur d'appliquer lui-même quelques-uns de ses souvenirs, et intéresser par là son amour-propre au succès de ma fiction. Cette méthode m'a réussi, et je vous la recommande, M. le docteur, dans le traitement de vos maniaques. L'amour-propre est, je crois, l'affection la plus inaltérable du cœur humain, et c'est un point solide auquel on peut rattacher les fils de la raison qu'une secousse a rompus.

Je restai donc le guide de Frédéric, mais il devint mon interprète, et à chaque pas il me prouva que nous étions en Laconie. Argenteuil lui offrit les excellentes figues de la Doride, et Surène le vin des cinq collines. Les carrières de plâtre furent les redoutables cavernes du mont Taygète, et les

oies d'Asnières eurent l'honneur de représenter, de loin, les fameux cygnes de l'Eurotas. « Cepen« dant, me dit-il, je suis étonné de ne pas ren« contrer près du fleuve ces nombreux bosquets « de lauriers dont parle Pausanias. » — Il y a de bonnes raisons pour cela, lui répondis-je, ces gens-ci en ont fait, depuis quelques années, une si prodigieuse récolte, que la postérité en attendra long-temps une pareille.

Cependant, en approchant de Paris, le bruit des guinguettes attira son attention, et il s'écria : « Nous y sommes! nous y sommes! voilà les filles « de Sparte qui viennent hors de la ville danser « sous les platanes, et chanter en chœur l'hymne « que Sapho composa à quinze ans, et dont je n'ai « pas oublié le commencement : *Virginité! virgi« nité! où fuyez-vous après m'avoir quittée?* » La justesse de l'application me fit sourire, et j'admirai avec quel instinct les écoliers savent, dans les instructions les plus pédantesques, découvrir la part de la nature.

Frédéric remarqua fort bien que la ville n'était pas fortifiée; et les bourgeois de Paris se fussent enflés d'orgueil, s'ils l'eussent entendu s'écrier : *Le courage est le rempart des villes libres!* Heureusement nous étions alors à pied; en sorte que la visite de messieurs les fermiers de la taxe des routes, et de messieurs les receveurs de l'octroi

de bienfaisance, ne vint point gâter cette belle exclamation vraiment antique. Bref, la nuit approchait, nous étions au troisième jour de notre départ de Dieppe, et, pour conserver la vraisemblance autant qu'il était possible, nous entrâmes à Sparte par le faubourg Saint-Marceau.

Me voici donc dans ce vaste Paris, que je dois dérober aux regards de mon compagnon pour ne lui laisser voir qu'une ville grecque. Ma surveillance devenait pénible; car, si d'un côté la confiance du jeune homme, son exaltation sur un point et son ignorance sur tout le reste, convenaient à mes vues, nous pouvions, d'un autre côté, rencontrer des gens qui parlassent allemand comme nous, et un seul mot indiscret de leur part emportait tout le fruit de notre voyage. Dès le soir de notre arrivée, j'eus avec Frédéric une conversation, où, sans but apparent, je lui expliquai la grandeur, la population, et quelques usages modernes de la ville où nous étions. Je lui racontai l'ancienne invasion des Romains, et comment Cassius et Brutus, ces féroces hypocrites de liberté, avaient eu l'infamie, avant la bataille de Philippes, de promettre à leurs soldats le pillage de Sparte. Enfin, je disposai l'optique de façon que l'œil de mon malade pût, au travers des nouvelles mœurs, reconnaître dans Paris le caractère spartiate et les vieilles institutions de Lycurgue.

L'ameublement de ma maison était nouveau, c'est-à-dire qu'il respirait le goût de la belle antiquité. Les tentures, les lits, les chaises, les tables, tout devait paraître grec aux yeux du jeune châtelain de Branddorf. Je fis placer dans sa chambre deux tableaux analogues. L'un représentait la sédition où Lycurgue fut blessé, et Frédéric y reconnut avec joie son patron Alcandre. On voyait dans l'autre le fier Othryadas, qui, resté seul sur le champ de bataille, rassemble avec effort les dépouilles des Argiens, écrit dessus avec son sang : *Aux Spartiates vainqueurs*, et meurt au pied du trophée. Des détails moins imposans nous rappelaient aussi ces temps héroïques. La porte d'entrée était couverte d'affiches, qui laissaient lire pêle-mêle les mots : Odéon, Prytanée, Gymnase, Lycée, Hygiène, Élysée, Panorama. Le chien de la maison s'appelait Cerbère, et, par dérision, on conservait au trop fameux portier le nom d'Aristide.

Le lendemain, les premières clartés de l'aurore éveillèrent l'impatience de Frédéric, et nous commençâmes à parcourir la ville. Mes instructions avaient si bien opéré sur son esprit, qu'il ne me parut pas plus étonné dans sa prétendue Sparte qu'un provincial qui arrive à Paris; mais il était curieux, et il fallait tout visiter. L'état d'abandon et de misère où nous vîmes les temples nous confirma dans l'ancienne opinion que les Lacédémo-

niens sont les moins religieux de tous les Grecs. J'étais obligé, pour satisfaire aux questions de mon Anacharsis, de dédier sur-le-champ chaque église à quelque dieu du paganisme; et il m'arriva, je crois, de loger par hasard Vénus aux Carmes, Bacchus Colonate aux Cordeliers, Diane Orthia à Saint-Lazare (1), Minerve Chalcioecos aux Feuillans, Lycurgue aux Jacobins, Hélène aux Incurables, Ménélas aux Bons-Hommes, Mercure aux Petits-Pères, etc. J'espère que vous n'imputerez pas à idolâtrie cette fiction nécessaire, et que vous excuserez, comme médecin, ce que vous pourriez blâmer comme recteur de paroisse.

Il me fallut de même expliquer à Frédéric divers monumens. Lorsque nous fûmes arrivés au Champ-de-Mars. « Voilà, lui dis-je, l'Hippodrome destiné aux courses des hommes et des chevaux; mais les Spartiates excellent peu dans ces exercices, comme s'ils pressentaient que de bons athlètes sont de mauvais soldats, et qu'en général on fait mal ce qu'on joue trop souvent. Leur courage de-

(1) C'est au pied de la statue de cette Diane qu'on fouettait cruellement les enfans de Sparte.

« Ce qui doit surprendre, dit Barthélemy, ceux qui ne connaissent pas les différentes traditions des peuples, c'est de voir Hélène partager avec Ménélas les honneurs presque divins, et la statue de Clytemnestre placée auprès de celle d'Agamemnon. »

mande à la nature de plus dignes arènes, les sables profonds des déserts, ou les pics glacés pendans sur les abîmes. »

A la vue de la porte Saint-Denis, « Voici m'écriai-je, le Portique des Perses, superbe monument des triomphes de la Grèce. Des lâches ont voulu le mutiler; mais les Spartiates d'aujourd'hui sont trop grands pour être importunés de la gloire de leurs ancêtres. »

Au Louvre, et dans sa galerie, je fis reconnaître à Frédéric le Pécile de Lacédémone, orné des chefs-d'œuvre de peinture et de sculpture que la victoire avait récemment fait restituer par les Romains. Je n'osai décider ce qui eût été plus glorieux à Sparte, de devoir un si magnifique Muséum au génie de ses propres artistes, ou au courage de ses guerriers.

Mon jeune compagnon reconnut lui-même dans le jardin des Tuileries le fameux Plataniste, où l'on arrivait par deux ponts. Parmi la foule des statues que nous visitâmes, il remarqua celle d'une femme appuyée sur une pique. « Voilà certainement Vénus, me dit-il; car j'ai lu dans Plutarque que les Spartiates la représentent toujours armée. Il faut convenir que c'est une bonne déesse, de se prêter ainsi aux caprices de tous les peuples. — Mais, lui répondis-je, il se pourrait bien que cette complaisance ne fût qu'une coquetterie intéressée,

et que, dans la Grèce, les dépouilles des vaincus se partageassent entre le culte de Vénus-Uranie, et la parure de Vénus-Vivandière (1). »

Je passe sous silence un grand nombre d'autres chefs-d'œuvre sur lesquels, pour ne pas me singulariser, je m'extasiai avec cette fausse chaleur et ce triple galimatias dont les singes de Winckelmann ont infesté la langue des arts. Nous employâmes trois jours à ces différentes courses, et Frédéric ne se douta pas un instant qu'il fût ailleurs qu'à Lacédémone. Il est vrai qu'on peut plus facilement donner pour Spartiates les monumens et les statues de Paris que les Parisiens eux-mêmes. Cependant cette réserve ne pouvait durer; car il m'eût fallu, ou abandonner mes affaires, ou perdre de vue Frédéric : je me décidai donc à braver avec lui les grandes difficultés.

Je me présentai un matin dans les bureaux de ...... J'entrai sans bruit, le chapeau bas, et une timide rougeur sur le front. Je refermai la porte avec soin, et j'adressai au chef du bureau quatre phrases très-honnêtement tournées, et point trop longues. Lui, sans me regarder, répondit successivement à chacune des trois premières par les

(1) Divinité qui préside aux vivres. Elle est souvent en querelle avec le dieu Mars, à qui elle fait bonne mine et mauvaise chère.

monosyllabes suivans : *Nul*, *rien*, *non;* et à la quatrième, par un geste encore plus négatif. Je me retirai confus; Frédéric palpitait de joie. « Que je suis enchanté, s'écria-t-il, d'avoir vu cet homme! c'est un Spartiate de vieille race. Le laconisme est sa langue maternelle. — En effet, lui répondis-je, cet homme, dans son bureau, est un Spartiate; mais, dans le cabinet à côté, c'est un bas ilote. »

J'allai ensuite recevoir dans une caisse un billet de 600 livres. On me paya en monnaie de cloche, que je trouvai encore plus incommode qu'avant sa métamorphose; il me fallut quatre heures pour la compter, et deux crocheteurs pour l'emporter. Quant à Frédéric, son enthousiasme était le même. Ses mains et ses lèvres s'étaient noircies en baisant ce cuivre sacré, et il s'écriait : « O monnaie philosophique de Lycurgue! ô pauvre talisman des vertus de Sparte ! »

En sortant de la caisse nous vîmes à la porte plusieurs hommes mal vêtus, et d'une maigreur extrême. « Voilà des gens, me dit Frédéric, qui ne craignent pas le sort de ce Spartiate qui fut poursuivi en justice à cause du scandale que causait son embonpoint; je gage que, si on les écoutait marcher, on entendrait le craquement des rotules. Apprends-moi ce qu'ils sont. — Le vulgaire les appelle rentiers, et voici l'origine de leurs fonc-

tions : tu as lu dans l'histoire (1) que des députés de Samos vinrent demander de l'argent aux Spartiates. Or, Sparte n'a jamais eu de trésor public ; Lycurgue l'a défendu, et il a été strictement obéi. Les Spartiates ne virent donc pas d'autre moyen, pour fournir la somme aux députés, que d'ordonner un jeûne universel, et de leur compter l'argent que cette abstinence avait épargné. C'est pour conserver la mémoire de ce bel exemple de sobriété qu'on a établi un corps de jeûneurs permanent, et l'État s'est chargé lui-même de leur subsistance, pour être plus certain de leur régime ; mais depuis le changement de quelques magistrats, cette institution dégénère, et les initiés dans l'ordre des jeûneurs ne tarderont pas à être aussi bien nourris que le reste des citoyens. »

Ce propos fut cause que Frédéric me pria de l'introduire dans ces fameuses salles où les Spartiates mangent ensemble, comme s'ils n'avaient ni maison ni famille. Je ne vis pas moyen de reculer, et nous entrâmes chez le premier restaurateur. L'aspect de ces tables unies ou séparées, mais toujours prêtes; ce mélange d'hommes de tout

(1) Ce fait est rapporté par Aristote, tome II, page 503, et par Barthélemy, *Voyage du jeune Anacharsis*, tome IV, chapitre XLVI. Le jeûne s'étendit jusqu'aux animaux domestiques.

rang, agioteurs ou soldats, comédiens ou magistrats, babillards ou taciturnes; ce tableau parfait de l'indépendance et de l'égalité, formaient un spectacle ravissant pour mon jeune Scythe : il me remercia vivement de l'avoir fait admettre à ces tables républicaines. Plusieurs convives répétaient souvent le nom de Léda; c'était celui du restaurateur chez qui nous étions (1). Frédéric ne manqua pas de l'appliquer à la reine de Sparte, épouse de Tyndare. « Ah! ah! me dit-il, cette salle est dédiée à la maîtresse de Jupiter; je m'en étais douté. — Comment donc? lui demandai-je. — C'est d'abord, ajouta-t-il en riant, parce que les œufs qu'on nous a servis sont les meilleurs que j'aie mangés de ma vie; et puis, en entrant, j'ai vu une grande fille assise devant des pyramides de fruits, et j'ai bien reconnu, à la longueur de son cou, qu'elle était de la famille d'Hélène; car j'ai lu dans le philosophe Lucien qu'Hélène avait le cou fort long, attendu qu'elle était fille d'un cygne, et qu'elle tenait beaucoup de son père. » Ces puériles facéties me causèrent une joie extrême, et je n'oserais pas, M. le docteur, le dire à d'autres qu'à vous; mais vous savez que le sourire est le premier symptôme de la guérison des

(1) C'est dans la rue des Petits-Champs que se trouve en effet un excellent restaurateur de ce nom.

maniaques, et qu'il n'y a d'incurable que les fous sérieux.

Après le dîner, Frédéric me témoigna l'envie de connaître ces *leschès* décrits par Pausanias, où les Spartiates, dans le doux oubli de femme, d'enfans, et de tout soin domestique, passent la journée entière sans rien faire. Pour cette fois son désir ne me donna nul embarras, et je le conduisis dans un café. Cette image de l'oisiveté surpassa l'idée qu'il s'en était faite, et il crut voir tout le génie de Lacédémone dans l'air comiquement profond des nouvellistes. Cependant d'excellens bourgeois de Paris, assis deux à deux et face à face, mettaient depuis le matin de petits osselets l'un à côté de l'autre; et Frédéric, qui retenait son haleine de peur de les troubler, ne savait s'il devait prendre ces joueurs de domino pour des pythagoriciens qui adoraient des nombres, ou des généraux qui disposaient une ligne de bataille. Un homme essoufflé vint tout à coup annoncer une grande victoire de l'armée lacédémonienne : presque personne n'en parut ému; et je fis admirer à Frédéric cette sublime indifférence pour leurs propres succès, qui, dans les beaux siècles de la Grèce, éleva les Spartiates au niveau des dieux.

Cependant l'heure de l'Opéra approchait, et je résolus d'y mener mon petit Westphalien. Deux scènes se passèrent tandis que je prenais des

billets. Un filou fut aperçu empruntant, sans la demander, la montre d'un citoyen; et il essuya gaillardement une grêle de coups de canne. Son dos ne le céda pas en glorieuse insensibilité au ventre de ce jeune Spartiate qui se laissa dévorer par un renard. En même temps arriva dans un leste équipage le fameux Harpon, monstrueusement enrichi par son usure et ses banqueroutes; il traversa la foule d'un air hautain, et chacun, sur son passage, le salua respectueusement. J'expliquai ces deux événemens à Frédéric, qui s'écria : « Ah! nous sommes bien à Sparte! Hommage aux habiles voleurs, bastonnade aux maladroits! c'est par là que l'industrie se perfectionne. »

Frédéric se trouva placé dans la salle à côté d'une véritable Lacédémonienne à la voix rauque, au regard provocant, au teint allumé. Ceux de ses charmes qui n'étaient pas entièrement nus semblaient prêts à s'échapper d'une tunique impalpable. Une couleuvre de diamans serpentait en guise de bracelet autour de ses bras gros et rouges, sentant encore le brouet que naguère ils apprêtaient pour les enfans de la Victoire. Le jeune Allemand ne pouvait détourner les yeux de ces formes athlétiques, et admirait les prodiges de santé que produit à Sparte la mâle éducation des filles.

La toile se leva, et la musique débuta par un tel vacarme, que mon compagnon effrayé se boucha les oreilles en criant : « Où sommes-nous ? — A Sparte, mon ami. As-tu donc oublié que Timothée, ayant fait entendre ici des sons trop mélodieux, un éphore vint d'un air sévère couper quatre cordes de sa lyre, et précisément celles qui parlaient au cœur ? Sparte veille à tout ; elle a voulu que même ce lieu de plaisir fût une école militaire, et que celui qui en sort ne craignît pas le bruit du canon. »

Un jeune homme assis derrière nous, et qui nous avait entendus parler, s'avisa d'adresser à Frédéric quelques mots en allemand. Le danger d'une révélation me fit pâlir. Je conjurai ce jeune homme, qui me parut étranger, de s'abstenir de toute explication ; et, en l'informant en peu de mots de la maladie de mon compagnon, je l'invitai poliment à venir nous voir. Il me le promit ; mais heureusement le ballet qui commençait s'empara de notre attention.

Frédéric savait que, dès la plus haute antiquité, les Spartiates passaient pour les premiers danseurs de la terre, et je ne craignais pas que ceux de l'Opéra lui ôtassent cette opinion. Il reconnut dans le ballet qu'on exécuta le combat au *pancrace ;* la danse *pyrrhique*, si vive et si martiale, dont quelques-uns attribuent l'invention au

Lacédémonien Pyrrhicus; la *caryatique*, que Castor et Pollux propagèrent en Laconie; la *gymnopædie*, si intéressante par la beauté des attitudes et l'art des nudités; enfin l'*hormus*, qui doit son nom à la forme d'un collier qui se plie et se déroule avec grace.

L'enchantement de ce spectacle n'empêcha pourtant pas Frédéric de remarquer tout près du théâtre plusieurs vieillards qui, le cou tendu et la lorgnette à la main, paraissaient dévorer les danseuses, s'animer de leurs mouvemens, et ceindre de l'œil leurs contours les plus secrets. « Ah! me dit Frédéric, j'admire comme en toutes choses brille la sagesse de Sparte. Vois là-bas ces mortels vertueux blanchis par l'âge; ce sont eux sans doute qui jugent les jeux, et donnent le prix aux danseuses. — Oui, mon ami, c'est le privilège de leur âge. Lycurgue a mis le respect pour la vieillesse au rang des premiers devoirs : aussi tu vis hier ce groupe de jeunes gens qui folâtraient : un vieillard de leurs parens vint prendre part à leurs jeux; aussitôt chacun se retira par vénération, et il resta seul comme une divinité. Enfin la vieillesse est si respectée, qu'une foule de jeunes Spartiates se pressent de vieillir; ils emploient pour cela des moyens qu'on jugerait extravagans et honteux, s'ils n'étaient légitimés par un but aussi respectable. »

Le spectacle étant fini, nous nous esquivâmes

par le Palais-Royal, que Frédéric nomma, sur la foi de Pausanias, le Portique des merciers; mais je me repentis bientôt de m'être engagé dans ces galeries. Une longue file de femmes effrontées, depuis l'enfance jusqu'à la grande maturité, depuis la blonde Flamande jusqu'à la luisante négresse, présentaient à l'œil et à la main des passans leurs trésors populaires. Nous fûmes aussitôt investis et agacés par ces sirènes. « Que signifie tout ceci? me demanda Frédéric; je n'ai jamais ouï parler de cette coutume de la vertueuse Sparte. » J'étais confondu, si ma mémoire ne fût venue à mon secours. « Comment! lui répondis-je, tu n'as jamais ouï parler de la réputation des nourrices lacédémoniennes, et de l'empressement avec lequel on les recherche dans toute la Grèce? C'est ici que ces femmes respectables offrent sans déguisement leur salutaire ressource, et que les pères de famille étrangers viennent se pourvoir en sûreté. » — Cependant nous avancions avec peine, et mon écolier prenait goût aux caresses des bacchantes. Je fus obligé de le tirer avec force du milieu de ce groupe impur, en lui disant d'un ton d'autorité : « Venez, Alcandre, vous n'avez point d'enfans à faire nourrir. »

Le lendemain une pluie continuelle nous retint toute la journée dans la maison. Frédéric était pensif, et écrivait par intervalles. Après dîner,

nous eûmes la visite du jeune homme qui nous avait parlé à l'Opéra, et que j'avais prévenu du singulier rôle que je jouais auprès de mon malade. Cet étranger nous apprit qu'il était fils d'un théologien de Gotha, nommé Scapelman, et que sa patrie l'avait envoyé à Sparte pour qu'il y étudiât les belles manières en chirurgie, et pût à son retour découper les Saxons avec plus d'élégance. Il me parut ne manquer ni d'esprit ni d'instruction; ce qui me rassura un peu sur ses communications avec Frédéric. Ce dernier, charmé de voir un compatriote, lui faisait l'accueil le plus caressant. « Vous avez le bonheur, lui dit-il, d'habiter Sparte depuis plusieurs années; daignez me donner quelques éclaircissemens. Comme le mauvais temps ne m'a pas permis de sortir, j'ai rédigé ce matin, d'après mes souvenirs, quelques questions auxquelles vous me ferez plaisir de répondre. » M. Scapelman accepta sans balancer; Frédéric se disposa à lire du ton le plus sérieux. Pour moi, j'étais sur les épines, et j'attendais le dénouement de cette scène avec autant d'inquiétude que de curiosité.

FRÉDÉRIC, *lisant.*

Est-il vrai qu'à Sparte on ne connaisse ni deuil, ni pompes funèbres?

SCAPELMAN.

Sans doute? on a trop de franchise pour se déguiser.

FRÉDÉRIC, lisant.

Est-il vrai qu'on y exerce l'esprit des jeunes gens par des combats de langue piquans?

SCAPELMAN.

Oh! l'esprit des jeunes gens est devenu si subtil, qu'il ne saisit plus que la pointe des mots.

FRÉDÉRIC, lisant.

Lycurgue a-t-il en effet ordonné que les Spartiates fussent mal vêtus dans la ville, et parés dans les camps?

SCAPELMAN.

Il suffit, pour s'en convaincre, de voir cette foule de commis qui, sans autre armé que leur plume, partent pour l'armée plus délabrés que des Ilotes, et reviennent six mois après brodés comme des Phrygiens.

FRÉDÉRIC, lisant.

Les filles sont-elles vraiment élevées publiquement avec les garçons?

SCAPELMAN.

Oui : souvent le public commence l'éducation des filles; mais, dans ce cas, les filles achèvent ordinairement l'éducation du public.

FRÉDÉRIC, lisant.

Pendant la première guerre de Messénie toutes les vierges de Sparte devinrent mères; cet exemple a-t-il prospéré?

SCAPELMAN.

Beaucoup; à la seule différence qu'on ne distingue plus le temps de guerre et le temps de paix.

FRÉDÉRIC, lisant.

Hermippus nous a-t-il trompés quand il a dit qu'on enfermait les filles de Sparte dans une salle obscure, et que celui qui voulait se marier allait en prendre une au hasard?

SCAPELMAN.

Hermippus a été exact. Ces salles obscures s'appelaient des couvens. Depuis quelques années, on y a suppléé par la faculté de changer de femme à l'infini, jusqu'à ce qu'on soit content et elle aussi. L'institution de Lycurgue a été renforcée par celle de Platon.

FRÉDÉRIC, lisant.

Est-il bien vrai qu'un Spartiate ne peut voir sa femme qu'à la dérobée, et qu'il serait couvert de honte s'il se montrait avec elle?

SCAPELMAN.

Plus que jamais.

FRÉDÉRIC, lisant.

La maxime qu'*importe qui soit le père, pourvu que l'enfant soit beau*, est-elle toujours en vigueur à Sparte? et Xénophon parle-t-il sérieusement, quand il assure qu'une loi ordonne aux

vieux maris de prêter leurs femmes et d'en adopter les enfans?

SCAPELMAN.

La loi s'est perdue, mais la coutume en tient lieu.

FRÉDÉRIC, lisant.

Quand une femme est enceinte, a-t-on encore le soin d'orner son appartement des portraits des plus aimables demi-dieux, tels qu'Adonis, Hyacinthe, Endymion?

SCAPELMAN.

On fait mieux; on ajoute aux portraits des mannequins charmans, dont sa chambre ne désemplit pas. Ce sont les plus beaux garçons de la ville, qui ont juste autant d'esprit qu'il en faut pour cet emploi.

FRÉDÉRIC.

Pourquoi donc les enfans que j'ai vus ne sont-ils pas plus merveilleux que ceux de Germanie?

SCAPELMAN.

Un statuaire gâte souvent son chef-d'œuvre en voulant trop le finir.

FRÉDÉRIC, lisant.

Un peintre de l'antiquité, pour se conserver les perceptions plus vives, vécut de lupin pendant plusieurs années; comment s'y prennent maintenant les artistes?

SCAPELMAN.

Ils suivent le même régime, non par choix, mais par nécessité.

FRÉDÉRIC, lisant.

Depuis que Lysander eut introduit les richesses à Sparte, qu'a-t-on fait pour en dégoûter les citoyens?

SCAPELMAN.

On corrige les enfans de la passion du vin en leur montrant des esclaves ivres; de même, pour nous dégoûter des richesses, on en gorge d'autres esclaves.

FRÉDÉRIC, se levant avec enthousiasme.

O Sparte adorable! ô ville trois fois prudente, qui donnes de l'or à la stupidité, du lupin au génie et des haillons à la vertu!

La fin de ce colloque me tira d'une grande anxiété. J'offris du thé aux deux interlocuteurs; et une dame qui habite la même maison vint, en négligé, nous tenir compagnie. Comme elle parlait français, Frédéric ne pouvait l'entendre, mais il ne cessa pas de lui regarder les pieds

Quand nous fûmes seuls, il me dit : « — Cette femme est Spartiate? — Oui, mon ami. — Elle a cependant des pantoufles pareilles à celles de la gouvernante du château de Branddorf, et je suis bien sûr que cette gouvernante n'est pas Grecque?

Il y a là-dessous quelque mystère, tu me trompes.» Je voulus en vain le dissuader; je ne sais quel travers il avait pris; l'aigreur se mêlait à la dispute, et j'allais éprouver, comme tant d'autres grands politiques, qu'un petit obstacle bien imprévu suffit pour ruiner la plus belle entreprise, quand je me souvins que Frédéric m'avait cité Lucien chez le restaurateur. J'en avais une traduction latine, et je lui mis sous les yeux le onzième dialogue des dieux, où Vénus raconte elle-même qu'elle vient de fouetter l'Amour avec sa pantoufle. Il fallut bien que mon petit obstiné d'Allemand se rendît à une pareille autorité, et convînt qu'une pantoufle en Grèce n'était pas un phénomène. Je m'aperçus alors de l'extrême utilité dont l'érudition est au genre humain.

Cependant cette altercation me fit sentir qu'une plus longue épreuve deviendrait dangereuse, et je me couchai dans l'intention de réfléchir sur les moyens de la terminer; mais je me réveillai le lendemain sans avoir pensé à rien. Je m'en consolai, parce que ordinairement le hasard me sert mieux que la prudence.

Je sortis avec Frédéric selon ma coutume. Pendant que nous marchions, il me dit qu'il avait lu dans les historiens que les Spartiates donnaient la chasse aux pauvres Ilotes, leurs esclaves, comme à des bêtes fauves, et les exterminaient en pleine

paix pour les empêcher de trop multiplier; mais que le témoignage de ses propres yeux pourrait seul lui faire croire une si horrible cruauté (1). « Il est pourtant bien aisé de t'en convaincre, lui répondis-je en lui montrant les cabriolets qui se croisaient dans la rue comme les éclairs au sein de l'orage : tu vois les machines meurtrières avec lesquelles les Lacédémoniens excellent à écraser les habitans d'Hélos; les dames de Sparte disputent aux hommes la gloire de cette guerre inhumaine; et rien n'égale leur adresse à briser sur une borne un enfant, un vieillard, une femme enceinte. La politique de Sparte a bien quelques autres moyens de modérer la population; mais les cabriolets armés en course ne sont pas le moins avantageux. »

Je parlais encore, lorsqu'à dix pas de nous un homme vêtu de noir, et d'une frêle apparence, est rudement renversé par un de ces foudres roulans. L'élégant assassin disparaît, écartant insolemment la foule à coups de fouet, et sa victime rougit de son sang la boue où elle est plongée. De ces deux hommes d'un sort différent, l'un était un maître de danse, l'autre un maître de langue; et, pour la honte de Sparte, je n'ai pas besoin de dire lequel

(1) Le nom d'Ilotes ou Hélotes, qui désignait les habitans dispersés de la ville d'Hélos, s'étendit dans la suite à tous les serfs ou esclaves des Spartiates. Le massacre périodique de ces malheureux s'appelait la *Crypteia*.

allait à pied. Le peuple s'attroupe et s'indigne fort inutilement; je me réunis à ceux qui relèvent le malheureux blessé, le portent dans un café, le font panser, et lui rendent tous les devoirs dont l'humanité n'a pas dispensé les pauvres ilotes comme nous.

Tandis que je me livrais à ces soins, je n'avais plus songé à Frédéric; et quand je crus le retrouver à côté de moi, je le cherchai vainement. O douleur! ô cruelle inquiétude! je cours, je l'appelle, je m'informe, je visite les rues voisines, je reviens dix fois sur mes pas, je vide ma bourse, j'envoie partout des émissaires, et la nuit était venue sans que la moindre nouvelle m'eût encore rassuré. Épuisé d'angoisses et de fatigues, je rentrai chez moi, espérant que le hasard aurait pu y ramener Frédéric. Hélas! on ignorait notre aventure. Je restai jusqu'à minuit dans les tourmens inexprimables de l'attente. Mon imagination se forgeait les plus affreuses chimères : je voyais mon ami Branddorf me redemander son fils; je voyais ce malheureux enfant exposé à tous les périls, perdu dans Paris, ne pouvant s'y faire entendre, et, pour comble d'embarras, se croyant dans une ville dont plusieurs siècles ont usé les derniers débris.

Je m'étais jeté sur mon lit, où me poursuivaient ces horribles images. Tout à coup ma porte s'ouvre, et Frédéric lui-même paraît au milieu de ma cham-

bre. Je saute à terre, je le presse dans mes bras avec le délire de la joie; il me fait signe de bien fermer ma porte; je lui obéis, et le considère avec attention; il était dans un désordre extrême, et donnait tous les signes d'une grande frayeur. Je cherchai d'abord à raffermir ses sens par une liqueur spiritueuse, et je le priai ensuite avec douceur de m'apprendre la cause de l'état où je le voyais. Voici ce que je pus tirer de ses explications, tour à tour pressées avec volubilité, ou interrompues avec effroi.

Au moment de la chute du grammairien, Frédéric avait aperçu de loin M. Scapelman, notre interlocuteur de la veille, et avait couru à lui; mais quand tous deux avaient voulu me rejoindre, la foule, qui s'était grossie, ne le leur avait pas permis, et il y a apparence que nos recherches s'étaient croisées. Quoi qu'il en soit, l'élève en chirurgie, sans doute dans le dessein de s'amuser de mon maniaque, lui promit de le ramener fidèlement chez moi, et lui proposa de lui faire voir auparavant une véritable déesse toute vivante, et bien prouvée telle par procès-verbal. Frédéric, qui se croyait dans un pays de mythologie, et peut-être ambitionnait déjà les destinées de Pâris et d'Anchise, le suivit volontiers. Je jugeai que cette prétendue déesse était une créature qui en avait réellement tenu la place dans je ne sais quelle fête révo-

lutionnaire, et avait même, en cette qualité, reçu le baiser des éphores en présence de tout le peuple. Au reste, cette divinité n'avait pu s'élever qu'à moitié chemin de l'Olympe, et s'était arrêtée à un sixième étage, où une cloison de planches séparait son temple d'un autre galetas. C'est là que nos deux étourdis venaient d'entrer avec un pieux respect, lorsqu'un bruit étrange se fait tout à coup entendre derrière la cloison. Cette faible barrière, violemment ébranlée, tombe elle-même, et leur découvre la cause de ce tumulte : une troupe d'hommes et de femmes n'ayant, suivant l'expression du poète, d'autres vêtemens que leurs vertus, s'étaient pris de querelle et se battaient avec acharnement.

A la vue de cette orgie, Frédéric s'écrie : « O ciel! je te rends grace de m'avoir conduit dans ce divin gymnase! voilà donc ces sublimes exercices où l'incomparable Lycurgue a voulu que les deux sexes, dépouillés de tout voile, luttassent ensemble de force et d'adresse! Ah! c'est bien ici que la nature ne s'égare que pour se surpasser, et que la pudeur laisse à la vertu tout l'honneur de ses triomphes! »

Pendant que le ciel recevait cet hymne de reconnaissance, la garde attirée par le vacarme, était montée dans le galetas. Sans avoir égard aux débris de la cloison, qui établissaient légalement

la séparation des deux états, elle se saisit de tout le monde, et emmena également les nus et les vêtus, les témoins et les acteurs. Frédéric eut la présence d'esprit de donner un croc-en-jambes au soldat qui le conduisait, et de le faire pesamment rouler dans l'escalier; après quoi, lui sautant légèrement par-dessus le corps, il s'enfuit dans la rue, et mit en action ce précepte des grands hommes, *qu'il ne faut jamais regarder derrière soi.* Ce fut ainsi qu'ayant erré pendant plusieurs heures, il eut enfin le bonheur de reconnaître ma maison et de se réfugier dans mes bras.

Sa terreur était néanmoins si forte, qu'il ne s'y croyait pas en sûreté. Deux gros crimes pesaient sur son cœur; il craignait d'abord d'avoir tué le soldat, et ensuite il avait assisté à des jeux interdits par Lycurgue à l'œil des étrangers. « Ah! mon bon ami, me disait-il en sanglotant, quelque amour que j'aie pour Lacédémone, je ne veux pas en essayer le lacet. J'ai tout vu, tirez-moi d'ici, et croyez que de ma vie je n'oublierai vos bontés. » L'occasion était trop belle pour la laisser échapper. Je confirmai le pauvre enfant dans ses craintes, et j'eus la cruauté de lui faire passer une bien mauvaise nuit.

J'allai voir de grand matin un libraire de mes amis qui devait partir pour Hambourg; je le priai de se charger de Frédéric sans le désabuser,

et de prendre la route que j'avais suivie. Je n'eus qu'à me louer de sa complaisance. Le même jour je fis sortir Frédéric de Paris, caché dans un fiacre avec un grand mystère, et je le remis à son nouveau guide. Quand il se vit hors de la ville, dont la seule idée le faisait huit jours auparavant tressaillir de joie, il m'embrassa tendrement; et le pauvre enfant tout à la fois souriait de sa délivrance, et pleurait de me quitter.

J'ai reçu depuis lors une lettre de mon bon ami le conseiller Branddorf, où il m'écrit : « Vous êtes le bienfaiteur de mes jours. J'ai revu mon fils, dont la raison et la santé sont complètement rétablies. Cet enfant sera digne de moi; et déjà il trouve mille délices dans l'étude de Puffendorff et de Burlamaqui. Il croit fermement avoir fait avec vous le voyage de Laconie, et il compte bien en écrire un jour l'histoire. Je ne puis songer sans rire au plaisant scandale qu'un pareil livre fera dans le monde savant. »

Telle est, monsieur le docteur, la cure que j'ai eu le bonheur d'opérer. Je souhaite que mes procédés vous offrent quelque chose d'utile aux progrès de l'art; mais, dans tous les cas, ce sera pour moi une assez belle récompense que le plaisir d'avoir donné un publiciste à l'Allemagne au moment où son système politique va se bouleverser. C'est lorsqu'on refait une science, monsieur le

docteur, que les enfans deviennent nos maîtres.

J'ai l'honneur d'être, avec une haute considération,

Monsieur le docteur,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

***

INFLUENCE MORALE

DE

LA DIVISION DU TRAVAIL,

CONSIDÉRÉE SOUS LE RAPPORT DE LA CONSERVATION DU GOUVERNEMENT ET DE LA STABILITÉ DES INSTITUTIONS SOCIALES (1).

POURQUOI Fontenelle, tenant toutes les vérités dans sa main, se fût-il bien gardé de l'ouvrir? C'est que Fontenelle eût craint de passer pour vi-

(1) Ce morceau fait partie d'un ouvrage intitulé : *Des moyens conservateurs en politique*, dont je recueillais les matériaux tandis que le génie de la destruction couvrait la France de ruines. J'ai un peu imité le matelot, qui oublie dans le port les vœux qu'il faisait pendant la tempête. Je me suis moins hâté de parler de principes conservateurs, lorsque j'ai vu toute la nation y revenir d'elle-même. Les idées de stabilité ont présidé à la formation du nouveau gouvernement, et continuent de le protéger du sein d'un sénat qui unit le calme de la puissance à la force de l'opinion. Alors j'ai dû suspendre le rôle d'écrivain pour celui d'observateur, et mûrir mes propres idées en assistant à la plus belle

sionnaire. Toute vérité nouvelle ressemble à un ambassadeur chez des peuples barbares, où il n'obtient créance qu'après un long circuit d'avanies, de négociations et de sacrifices. Si le premier qui observa deux forgerons se partager entre eux la fabrication d'un clou, eût prédit que le principe d'une action aussi simple serait un jour le régulateur des destinées de l'Europe commerçante, eût-il recueilli d'autre réponse que le sourire de la pitié. Cependant la division du travail, qui multiplie les produits en diminuant la main-d'œuvre, a fait de si rapides progrès, qu'une telle prédiction ne paraîtrait aujourd'hui qu'une remarque vulgaire (1).

expérience que le génie ait encore tentée dans l'art de gouverner. Quel homme n'en doit vivement espérer le succès? quel Français ne doit travailler à en fortifier les bases? car la durée seule consacre ces formidables nouveautés. Les faiseurs de *journées* n'ont pas toujours de lendemain. Je ne connais qu'une grande et glorieuse journée; c'est celle dont les siècles adopteront l'ouvrage.

M. Jean-Baptiste Say m'a fait l'honneur d'adopter, dans son excellent *Traité d'économie politique*, le principe que j'ai mis au jour dans ce fragment. Le titre un peu frivole de mon livre ne lui a sans doute pas permis de me citer. Je ne puis attribuer qu'à ce motif le silence d'un écrivain trop riche de son propre fonds pour désavouer un emprunt aussi modique.

(1) La division du travail est un raffinement de la sépara-

Il est dans la nature des choses que ces progrès s'accélèrent tous les jours de plus en plus. La division du travail assure au premier qui l'emploie

tion des métiers, et doit probablement son existence aux progrès d'une extrême civilisation. Elle consiste à distribuer un seul ouvrage en une foule de branches, qui deviennent autant de métiers séparés. Adam Smith en explique ainsi la théorie dans ses *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations :*

« Plus de développement dans les puissances productrices du travail, c'est-à-dire plus d'adresse, d'activité et d'intelligence dans la manière dont partout aujourd'hui on l'applique et on le dirige, c'est là l'effet de la division du travail..... Prenons pour exemple une manufacture dont l'objet paraît peu important, mais qui a mérité plus d'une fois qu'on en remarquât les détails avec une sorte d'admiration; je veux dire la fabrication des épingles. Un ouvrier qui, d'une part, n'aura pas été élevé pour ce métier, dont la division du travail a fait un art séparé, et qui de l'autre n'aura aucune habitude des machines dont on y fait usage, et auxquelles probablement cette même division a donné naissance; cet ouvrier peut-être, avec tous les efforts de son industrie, ne parviendra pas à faire en un jour une seule épingle, et sûrement il n'ira pas jusqu'à vingt. Mais de la manière dont ce travail est conduit aujourd'hui, non-seulement l'art de l'épinglier est un métier particulier, mais cet art se distribue encore en différentes branches, dont chacune forme un métier séparé. Dix-huit opérations forment le grand art de faire une épingle. Dans quelques manufactures, ces dix-huit opérations sont presque toutes exécutées par autant de mains différentes. Cependant j'ai vu une manufacture d'épingles qui

d'immenses avantages commerciaux; mais comme ils s'anéantissent au moment de l'imitation par d'autres peuples, elle est dans la nécessité de sur-

n'employait que dix hommes, dont quelques-uns par conséquent s'occupaient de deux ou trois manipulations particulières. L'établissement était pauvre, et dès-lors mal pourvu des machines nécessaires; mais le zèle quelquefois suppléait à tout, et le travail commun donnait alors par jour douze livres d'épingles de moyenne grandeur. Or, la livre se formant de 4,000 épingles, il s'ensuit qu'il en sortait plus de 48,000 par jour de la main de dix personnes, et que chacun de ces ouvriers, faisant la dixième portion du travail général, doit être considéré individuellement comme l'artisan de 4,800 épingles par jour.... Dans tous les autres genres d'arts et de manufactures, les effets de la division du travail sont les mêmes.... Ce grand accroissement dans la quantité de l'ouvrage, que, par une suite de la division du travail, un petit nombre de mains est en état de faire, est dû à trois circonstances différentes : d'abord, à une plus grande dextérité de l'ouvrier qui doit faire mieux et plus promptement une simple opération, qui est la seule occupation de sa vie; ensuite, à l'épargne du temps que l'on perd ordinairement en passant d'un ouvrage à l'autre; enfin, à l'invention d'un grand nombre de machines qui facilitent et abrègent le travail, et rendent un homme capable de l'ouvrage de plusieurs.... Ainsi la division du travail, en multipliant les productions de tous les arts dans une société bien ordonnée, enfante cette opulence universelle qui circule et se répand jusqu'aux dernières classes du peuple. »

On voit, en dernière analyse, que, par la division du travail, les opérations des arts se partagent en tant de frac-

passer ses premiers efforts par un perfectionnement continuel. De là ces prodiges dont en peu d'années elle nous a rendus témoins, cette émulation dont elle a enflammé tant de concurrens, cette admiration que lui ont vouée tous les écrivains calculateurs. Il me paraît hors de doute que la postérité la placera un jour à côté des grandes causes, qui, telles que l'imprimerie et la découverte de l'Amérique, ont fortement agi sur le sort du monde.

Nous sera-t-il permis d'examiner quelle doit être l'influence morale d'un principe aussi énergique? Les esprits accoutumés à compter plus qu'à sentir, et à ne voir le bonheur d'un peuple que dans l'inventaire de ses richesses, auront peine à comprendre l'utilité d'une pareille recherche. L'orgueil de soumettre tout au calcul a jeté dans

tions, que toutes sont exécutées avec promptitude et facilité, ou par des *machines-ouvrières*, ou par des hommes à qui, par analogie, conviendrait le nom d'*ouvriers-machines*.

En citant le livre célèbre d'Adam Smith, je ne dois pas taire que cet habile Écossais a beaucoup profité des travaux des économistes français, et que la route qu'il a parcourue d'une manière si distinguée lui avait été ouverte, en 1766, par un petit écrit très-substantiel de Turgot, intitulé : *Réflexions sur la formation et la distribution des richesses*. Ce n'est pas la première fois que nous avons acheté sous étiquette anglaise les produits de nos propres fabriques.

les institutions une profonde sécheresse. L'homme n'a plus été considéré comme un but, mais comme un moyen; et, le jour où il fut évalué en argent, toute morale administrative s'anéantit. La législation s'est corrompue à la même source, et l'on ne peut porter la sonde dans les codes modernes sans être tenté, à chaque instant, de s'écrier comme Pygmalion : *Il n'y a point là d'ame ni de vie*. La méthode a ses droits qu'il faut lui garantir; mais l'homme d'État qui n'y joindra pas la connaissance du cœur humain et la prévoyance du jeu des passions, restera en politique ce que sont dans les arts ces imitateurs glacés qui n'ont jamais représenté que la nature morte (1). Aussi je verrais avec indulgence se répandre le goût des études métaphysiques. Ces exaltations fréquentes, ces rêves même, feraient un contre-poids au matérialisme économique qui nous presse de toutes

(1) J'indiquerai, comme un exemple de ce que l'étude du cœur humain ajoute aux connaissances positives, et de la supériorité qui en résulte dans les combinaisons politiques, deux ouvrages lus à l'Institut national par M. de Talleyrand, l'un de ses membres. Le premier est un *Mémoire sur les relations commerciales des États-Unis avec l'Angleterre*; le second, un *Essai sur les avantages à retirer des colonies nouvelles, dans les circonstances présentes*. Ils sont imprimés dans le second volume des *Mémoires de l'Institut*: Sciences morales et politiques.

parts, et pourraient quelques instans soustraire la nature humaine à l'empire des chiffres.

Dans le plan que j'ai formé de rechercher les *moyens conservateurs en politique*, j'examinerai ainsi l'effet moral de tous les points importans d'économie publique et de législation. Il s'agit maintenant de soumettre à cette épreuve le fameux principe qui, sous le nom de division du travail, change de nos jours le système industriel de l'Europe : question neuve et vaste, que je n'embrasserai que sous les rapports de conservation indiqués dans le titre de ce chapitre. En portant le premier mes pas sur ce sol inconnu, j'ai bien moins la prétention d'y tracer la route que le désir d'y appeler des guides plus habiles (1).

(1) Je suis bien éloigné de croire que mon opinion soit à l'abri de la controverse; et, en général, l'application de la morale aux grands intérêts sociaux en est fort susceptible. Cependant on risquerait de me juger avec trop de sévérité, si l'on perdait de vue que ce chapitre n'est qu'un fragment d'un ouvrage lié par un plan général; que plusieurs propositions, qui sont ici simplement énoncées, auront ailleurs leurs développemens et leurs preuves; et qu'enfin la division du travail, dont je ne conteste aucun avantage, n'y est point traitée dans son ensemble, mais envisagée sous une seule face et dans un rapport très-subordonné avec un intérêt d'une bien plus haute importance, la conservation du gouvernement. D'ailleurs, si quelques assertions paraissaient au premier coup-d'œil trop absolues, ou même exagérées, il fau-

§ Ier.

Influence de la division du travail sur les agens qu'elle emploie.

Plus la division du travail sera parfaite, et l'application des machines étendue, plus l'intelligence de l'ouvrier se resserrera. Une minute, une seconde, consommeront tout son savoir; et la minute, la seconde suivante, verront répéter la même chose. Tel homme est destiné à ne représenter toute sa vie qu'un levier; tel autre une cheville, ou une manivelle. On voit bien que la nature humaine est de trop dans un pareil instrument, et que le mécanicien n'attend que le moment où son art perfectionné pourra y suppléer par un ressort.

Cependant l'intelligence ne saurait être une faculté oisive; elle meurt de disette comme le corps; elle est même soumise à des accidens, que nous appellerons des caprices tant que nous en ignorerons les causes premières. La simple monotonie, le retour continu du même son, du même geste, importunent d'abord, irritent un instant,

drait peut-être ne l'imputer qu'à la nature des choses. La morale ne doit voir que le principe; l'économie publique au contraire attend et pèse les résultats. Toutes deux ont raison, toutes deux sont conséquentes dans leur différente manière de procéder.

et plongent ensuite dans le sommeil ou la torpeur. Le somnambulisme, les affections nerveuses et cataleptiques, les diverses asphyxies de l'ame sont probablement les suites d'un semblable désordre. Serait-il donc possible que la succession éternelle du même acte n'engourdît la pensée, et ne finît par la paralyser? On couvre d'un bandeau les yeux de l'animal qu'on destine à parcourir une ligne circulaire. L'ouvrier-machine trouve une ressource équivalente dans la dégradation complète de ses facultés intellectuelles. Il en est qui perdent dans l'isolement presque jusqu'au souvenir du langage. L'être dont l'économie des arts a réduit l'existence à un seul geste paraît descendu à la classe équivoque de ces polypes où l'on n'aperçoit point de tête, et qui semblent ne vivre que par leurs bras.

Le sauvage, qui dispute sa vie aux élémens, et subsiste des produits de sa pêche ou de sa chasse, est un composé de force et de ruse, plein de sens et d'imagination. Le laboureur, que la variété des saisons, des sols, des cultures et des valeurs, force à des combinaisons renaissantes, reste un être pensant malgré ses routines et ses débris d'astrologie. Ces classes d'ouvriers, en qui l'emploi des forces musculaires se réunit à quelques notions de dessin, de calcul ou de chimie, formaient une espèce d'hommes très-remarquable. Le trait le

plus saillant de leur caractère était l'amour de l'indépendance, ce goût d'une vie errante qui promenait leur industrie dans les grandes villes de la France et de l'Europe. Ces longs voyages, ce mélange de bonne et mauvaise fortune, leur donnaient une sorte de philosophie expérimentale, de fierté de sentimens et d'instruction sans lecture, qui rendaient leur conversation aussi piquante qu'originale. Les lois sur l'émigration, et la guerre qui a dévoré toute une génération, ont rompu avec violence ces mœurs singulières; et l'on ne saurait peut-être plus s'en retracer quelque idée qu'en écoutant converser dans les tavernes de Genève les ouvriers de cette ville industrieuse.

Si l'homme développe ainsi son entendement par l'exercice d'un travail compliqué, on doit s'attendre à un effet tout contraire sur l'agent d'un travail divisé. Le premier, qui porte dans ses bras *tout un métier*, sent sa force et son indépendance; le second tient de la nature des machines au milieu desquelles il vit; il ne saurait se dissimuler qu'il n'en est lui-même qu'un accessoire, et que, séparé d'elles, il n'a plus ni capacité, ni moyens d'existence. C'est un triste témoignage à se rendre que de n'avoir jamais levé qu'une soupape, ou de n'avoir jamais fait que la dix-huitième partie d'une épingle. Le sentiment de sa faiblesse sera donc le trait dominant de l'ouvrier-machine,

et le rendra nécessairement timide et sédentaire.

L'absence de toute idée, l'inexpérience de toute combinaison forment un état voisin de la stupidité. Mais l'ame la plus grossière conserve un sentiment vague et reculé d'un besoin qu'elle n'a encore ni satisfait ni défini; et si elle ne cherche pas l'erreur ou le merveilleux avec empressement, elle s'en abreuve au moins avec facilité, et peut-être avec une sorte de volupté brutale comme elle-même. L'ouvrier-machine sera donc prodigieusement ignorant, crédule et superstitieux.

Comme son travail est d'une extrême simplicité, et qu'il peut y être remplacé par le premier venu; comme lui-même ne saurait, sans un hasard inespéré, retrouver ailleurs la place qu'il aurait perdue, il reste vis-à-vis du maître de l'atelier dans une dépendance aussi absolue que décourageante. Le prix de sa main-d'œuvre, regardé autant comme une grace que comme un salaire, sera calculé par cette froide et dure économie qui est la base des établissemens manufacturiers. Nous trouverons donc partout l'ouvrier-machine pauvre, servile, et sans émulation.

La nature ne laisse guère les disgraces sans compensation. L'homme, tel que nous venons de le peindre, sera probablement docile, patient, facile à gouverner; il aura surtout l'esprit de famille, et un attachement d'instinct pour le sol où

il végète. Pour peu qu'il ait reçu une morale simple et un culte raisonnable, il formera naturellement le peuple le moins remuant de la terre, et peut-être fera-t-il envier son obscure destinée.

Telle serait en effet la population dont nous parlons, s'il était possible de la soustraire aux impulsions étrangères; mais l'état compliqué des sociétés européennes ne permet pas un pareil isolement. Elle sera donc plus exposée que toute autre aux séductions. Pour qui n'a point d'idée, toute idée est une nouveauté, tout comme l'ivresse est prompte dans celui qui n'avait jamais usé de liqueurs fortes. C'est au sein des troupeaux pacifiques que les vertiges font les plus grands ravages. Une foule de stupides se précipite, sous le plus vil des chefs, avec l'aveuglement de l'ignorance et l'impétuosité des impressions nouvelles. Les hommes de métiers, indépendans et voyageurs, seraient individuellement plus redoutables; mais leur réunion les rend moins dangereux. Chacun d'eux est trop fier pour vouloir être le second dans une émeute; il s'éloigne plutôt que d'obéir; et c'est vraiment le cas où il n'y a point de sédition, parce qu'il y a trop de séditieux. Dans tout parti, la difficulté est bien moins d'anéantir ses ennemis que de concilier ses amis, ainsi que nous l'apprennent deux observateurs dignes de foi : le cardinal de Retz, l'évangéliste des factieux; et le

lord Chesterfield, qui a bien voulu rendre aux courtisans le même service que Machiavel aux princes.

On aperçoit, en dernière analyse, que le principe de la division du travail fortifie en malignité l'influence déjà peu avantageuse que la vie manufacturière avait sur le caractère d'un peuple. On demeure convaincu que, si ce fameux principe atteint le développement où la cupidité ne cessera de le pousser, il formera une race d'hommes lâche, dégradée, impuissante à rien entreprendre pour la défense de la patrie, et voisine d'excès d'autant plus funestes qu'elle s'y jettera avec la sécurité de l'innocence, et la profonde incapacité de discerner l'absurde et l'injuste.

§ II.

Influence de la division du travail sur les agens qu'elle réforme.

La division du travail et l'emploi des machines qui en est la suite opèrent une prodigieuse diminution de main-d'œuvre : c'est en cela que réside leur avantage; c'est à ce but que marchent, d'un pas infatigable, tous les spéculateurs. L'économie de deux bras rendus inutiles est célébrée comme un trait de génie, et souvent honorée d'un privilège. Toutes les fois que, dans un atelier, l'action

sera parvenue à une telle simplicité qu'un chien puisse y remplacer un homme, soyez sûr que le chien deviendra un ouvrier, et l'homme un mendiant. Montesquieu, qui commence à rajeunir pour nous, avait aperçu cette vérité; et peut-être en a-t-il outré les conséquences en improuvant jusqu'à la construction des moulins à eau.

Que deviendront ces bras innombrables que le talent d'un mécanicien aura désoccupés? La construction des machines elles-mêmes en réclame une partie; le développement que de plus grandes richesses donnent aux besoins du luxe en mettra vraisemblablement une autre en activité; mais le plus grand nombre demeurera oisif: en vain se figurerait-on qu'une plus forte masse de produits, un commerce dominateur, une modicité de prix qu'aucune concurrence ne saurait atteindre, dussent couvrir toute une nation de jouissances, de travail et de bien-être; cette théorie, si plausible en raisonnemens, si brillante en promesses, est cruellement démentie par l'expérience.

L'homme ne compte pas comme la nature; elle est prodigue, il est avare. L'une donne toujours en proportion des produits qu'elle recueille; l'autre n'accorde rien qu'en raison du travail dont il a besoin : aussi la population ne se règle pas sur la richesse du sol, mais sur la difficulté de sa culture. Les vignobles sont plus peuplés que les terres à

blé, et les terres à blé plus que les prairies. Il y a environ trente ans que les pommes de terre, l'emploi de l'algue marine, connue sous le nom de *klep*, et quelques améliorations importantes, s'introduisirent en Écosse; aussitôt le prix des fermes fut triplé, quadruplé, et un grand nombre d'habitans se vit forcé d'aller chercher en Amérique des forêts à défricher (1). Quand l'abondance entra dans le pays, le peuple en fut chassé; voilà l'homme! Si l'agriculture, qu'on doit regarder comme la plus libérale des manufactures et la plus féconde en ressources, offre des résultats aussi durs, que faut-il attendre de celles qui ne reposent que sur les calculs de l'économie industrielle?

Voyez l'Angleterre : ses travaux sont immenses; elle a couvert de ses colonies l'Amérique et l'Asie; nulle part la débauche, le suicide et le gibet ne font une plus grande consommation d'hommes; enfin sa marine est un gouffre qui les aspire et les dévore sans relâche. Il semblerait que, dans un tel pays, la population dût être une richesse, et l'homme un objet rare et précieux; cependant rien n'est plus

(1) Ce fait, aussi vrai qu'humiliant, est rapporté par M. Baert, dans son *Tableau de la Grande-Bretagne*, ouvrage rempli d'observations faites avec autant d'impartialité que de pénétration, et où les Anglais eux-mêmes pourront apprendre à connaître leur pays. Ce livre vient d'acquitter la France de ce qu'elle devait au voyageur Arthur Young.

faux : l'Angleterre est accablée de sa population ; qu'on en juge par le nombre de ses voleurs et de ses pauvres.

Le magistrat qui a écrit un excellent traité sur la police de Londres compte en Angleterre six mille établissemens de receleurs connus, et porte à 2,000,000 sterling les vols qui se font annuellement dans Londres et les environs. On ne saurait évaluer à une moindre somme ceux qui se commettent dans le reste du royaume. D'un autre côté, Arthur Young estime 5,000,000 sterl. la taxe des pauvres et les charités volontaires : à quoi il faut joindre les établissemens fondés pour eux, et les propriétés qui leur sont affectées dans les paroisses. On s'écartera donc peu de la vérité en assurant qu'en Angleterre l'opulence et le travail paient un tribut annuel de 300,000,000 liv. de notre monnaie à la classe oisive et malfaisante. Les contrées les plus indigentes de l'Europe sont loin de présenter une proportion de misère aussi hideuse.

Je ne prétends pas dire que, si jamais l'Angleterre n'avait économisé les bras par la division du travail, elle n'aurait ni voleurs ni mendians : mais je suis convaincu qu'elle en aurait beaucoup moins. Le concours de faits aussi singuliers atteste leur dépendance mutuelle ; c'est une erreur fatale de penser que les classes laborieuses puissent repomper sur-le-champ dans leur sein tous ceux que l'in-

dustrie simplifiée a laissés sans emploi. L'homme, d'ailleurs, se compose d'habitudes, de passions, de caprices, résiste quelquefois à son propre intérêt, et presque toujours aux directions qu'il s'aperçoit que l'intérêt d'autrui veut lui donner. Il est notoire que c'est à Birmingham et à Manchester, les deux villes du monde les plus riches en machines et les plus fécondes en produits manufacturés, que se recrute volontairement presque toute l'armée anglaise; mais combien de malheureux, déjà aigris par la misère, doivent préférer à la vie militaire des habitudes plus molles et moins honnêtes!

Je citerai encore l'Angleterre, parce que c'est le pays où la division du travail a, jusqu'à ce jour, rendu plus sensible son influence générale. A côté de toutes les sources de prospérité, j'y vois se multiplier les sociétés de bienfaisance. La présence du remède n'est-elle pas un indice du mal? Ce concours généreux, qui honore la vertu anglaise, n'atteste-t-il pas aussi quelque grande erreur nationale? J'ai compulsé avec soin plusieurs rapports publiés par ces sociétés, et j'y ai lu l'aveu effrayant qu'en Angleterre un journalier qui a de la famille ne peut plus subsister de son travail; vérité terrible, qui place un pays dans la situation la plus violente où puisse se trouver un corps politique avant la crise de sa destruction!

Il y a dans les choses humaines un certain en-

chaînement qui paraît toujours l'ouvrage d'une puissance inconnue : c'est lorsque le génie des manufactures travaille à réduire les bras de l'homme à la moindre action, que la chimie alimentaire de M. de Rumfort s'occupe, par réciprocité, à réduire son estomac à la moindre consommation. Puisse encore l'égoïsme, qui empoisonne tout, ne pas se prévaloir des découvertes d'un homme sensible pour abaisser les salaires et resserrer la main des bienfaiteurs ! L'indigent, trompé dans le premier besoin de la vie, serait encore malheureux par le second, et verrait sa postérité énervée expier les jeûnes paternels.

Invalidique patrum referunt jejunia nati.

VIRG. *Georg.*

§ III.

Influence de la division du travail sur le corps de la nation.

L'effet inévitable de la division du travail, dans le sens que nous avons donné à ce mot, est de remplacer constamment le grand nombre des fabriques par l'immensité de quelques établissemens. Les manufactures ordinaires ne peuvent plus atteindre ces colosses, que des procédés plus économiques mettent réellement hors de toute concurrence; et ceux-ci, exigeant d'énormes avances, ne peuvent

appartenir qu'à l'extrême richesse. Le mécanisme des entreprises par compagnie n'est favorable qu'à l'oisif capitaliste, et froisse encore plus la foule industrieuse.

Ainsi la classe moyenne, la partie la plus estimable (1) de toutes les nations, se voit déshéritée des spéculations premières et productives. Une nécessité implacable la repousse dans un trafic subalterne, sorte de cabotage qui ne se trouve plus en proportion avec les besoins du commerce et la commodité des consommateurs, école de mauvaise foi qui tourmente les produits de l'industrie sans jamais y rien ajouter. De ce seul déplacement doit naître, avec le temps, une monstrueuse inégalité dans la distribution des richesses, et, dans celle des lumières, une confusion choquante des nuances douces et graduées dont se forme l'harmonie sociale, une altération funeste dans le

(1) Les Anglais expriment le même jugement par la comparaison d'un peuple avec un tonneau de bière, *le dessus est de l'écume, le fond est de la lie, le milieu est excellent.* Il semble en effet que la première loi de la nature dans l'ordre moral ait été de placer entre les extrêmes la vérité aussi-bien que la vertu. Défiez-vous des opinions, des phrases et des actions où cette loi est violée. Rappelez-vous cette époque du siècle dernier où l'esprit de parti, devenu naïf en devenant fort, s'écriait dans son impatience : *O les gueux d'honnêtes gens ! ô les enragés de* modérés ! . . .

caractère moral et l'esprit public d'une nation.

Supposez à ces diverses causes une action ancienne et invétérée, et voyez le spectacle que vous offrirait un peuple ainsi déformé. C'est là qu'un égoïsme mercantile envahirait le droit des gens et la morale privée; qu'un homme serait évalué par ce qu'il possède; que les vertus seraient tarifées dans l'opinion comme les crimes dans les codes barbares; que les impôts du peuple seraient aliénés à des marchands; que des guerres civiles se feraient par souscription; que des souverainetés éloignées seraient morcelées en coupons et vendues à la bourse; que la littérature marcherait à peine avant la livrée; que les beaux-arts seraient reçus par vanité plus que par goût, et moins accueillis que payés; que les sciences conserveraient un reste de crédit, non pour la sublimité des découvertes ou la grandeur des résultats, mais pour l'application immédiate à quelque métier : c'est là que le commerçant deviendrait non pas l'objet mais l'arbitre des honneurs, et que, par ce contre-sens politique, au lieu de rendre le commerce glorieux, c'est la gloire qu'on rendrait commerciale. Si votre imagination s'avisait de pousser jusqu'aux derniers termes cette déviation des principes, vous trouveriez à la fin une nation où toute la science se renfermerait dans vingt têtes, et tous les capitaux dans cent comptoirs; où l'on ne rencontrerait au-des-

sous qu'ignorance et misère, vices et servitude, levain de toutes les fermentations, matière de tous les embrasemens.

Je viens de tracer, non pas ce qui existe, mais ce qui est possible. J'ai montré tout à coup le mal dans ses extrêmes, parce que la division du travail, cette tendance à *mécaniser* les hommes et à concentrer les capitaux, a dans elle-même un principe d'activité formidable qui l'approche sans relâche des derniers excès (1). On ne saurait trop considérer qu'en politique les dissolvans les plus dangereux sont ceux qui pénètrent par des voïes imperceptibles, et qu'il y a des prospérités trompeuses et un embonpoint précurseur de la maladie. Une nation n'a certainement pas les mêmes élémens qu'une banque, et tous les capitaux réunis ne fonderont jamais une compagnie

(1) Est-ce par imitation, est-ce par l'effet simultané d'une cause générale, que, dans nos temps modernes, l'homme a soumis ses plus nobles facultés à la même division que les arts mécaniques? Nous sommes frappés d'admiration en voyant parmi les anciens le même personnage être à la fois, dans un degré éminent, philosophe, poète, orateur, historien, prêtre, administrateur, général d'armée. Nos ames s'épouvantent à l'aspect d'un si vaste domaine. Chacun plante sa haie et s'enferme dans son enclos. J'ignore si par cette découpure le champ s'agrandit, mais je sais bien que l'homme se rapetisse.

d'assurance pour la vie politique des États. Quand une invasion s'opère, quand une crise intérieure s'allume, il n'est plus temps de dire aux voleurs : Soyez des hommes; aux mendians : Devenez des citoyens; aux lâches indifférens : Ayez une patrie; aux machines : Soyez des armes, et défendez-nous. Le secret pour n'être jamais dans le cas de forcer aucun de ses moyens est de savoir, dans les temps calmes, les employer tous avec égalité.

Les manufactures sont l'ame des nations modernes; depuis plusieurs siècles, elles reçoivent beaucoup de transfuges de l'agriculture, et ne lui en rendent aucun. Le premier devoir d'un gouvernement est de les étendre par tous les encouragemens d'honneur et d'intérêt qui sont en sa puissance; car telle est maintenant la circulation de la richesse, que ce n'est plus que par les canaux du commerce que l'agriculture peut en recevoir le bienfait.

Mais malheur au gouvernement qui ne considérera dans les manufactures que le produit, et non pas le travail! Un rêveur peut bien, dans ses calculs, traiter les hommes comme une valeur inerte; mais les passions se jouent des calculs. Les hommes, pris en certaine masse, seront toujours ou la prospérité ou le fléau de leur pays. L'oisiveté, qui en physique ne présente que l'idée

du repos, est un volcan furieux dans l'ordre politique. C'est en ce sens que le commerce, ou, sous un autre nom, le travail, est le fondement des sociétés européennes, est le seul fil auquel tienne encore la morale des peuples. Aussi ne suis-je pas éloigné de l'opinion que la seule richesse réelle est le travail, et que tout le reste n'en est que le signe ou l'abus.

Le travail sans produit cesserait à l'instant; le produit sans travail serait le signal de l'anarchie et la dissolution du corps politique. Ces deux choses doivent donc être maintenues dans un certain équilibre. La mesure et l'utilité des produits ont des bornes : trop abondans et trop faciles, ils rejettent le travail; trop modiques et trop pénibles, ils le découragent. Or, la division de la main-d'œuvre, tendant sans cesse à augmenter les produits en diminuant le travail, arrive nécessairement à un point où elle rompt l'équilibre entre ces deux élémens de la société; elle ressemble beaucoup alors à une nature trop prodigue dans un siècle corrompu. Le travail, conservateur des vertus, s'endort, et le règne des *lazzaroni* commence.

Mais comment trouver ce point où le travail, trop divisé, s'atténue et périt de lui-même, où la somme des salaires ne représente plus la subsistance de la population sans propriété? Il faut se

défendre ici de principes trop austères, et composer avec les faiblesses d'un malade. L'Europe, devenue commerçante, a changé de préjugés et affaibli le ressort de sa vie intérieure. Je sais d'ailleurs tout ce qu'on doit accorder à la mollesse d'une nation qui vieillit, à la perfection des inventions humaines, à l'accumulation de trop grands capitaux; enfin je ne puis nier que la division du travail ne soit une théorie grande et puissante, bonne en abstraction, et réunissant quelques avantages relatifs très-importans. En jugeant d'après ces idées le terme où son influence devient dangereuse, il me paraît que la France ne l'a encore atteint dans aucune branche d'industrie, et que l'Angleterre a commencé à le dépasser dans quelques-unes.

A quels signes prévoir le moment où le travail, trop épargné, doit manquer à la population? Comment préparer, pour ce moment, un autre emploi à l'industrie délaissée? Si cette ressource manque ou ne suffit pas, par quels moyens doux, indirects ou réglementaires, prévenir une trop grande disproportion entre la somme des produits et celle du travail sans blesser la liberté ni l'intérêt individuel? Dans ce cas, par quelles mesures et par quels sacrifices remédier à l'avantage momentané que d'autres nations, moins jalouses de leur sûreté, obtiendraient dans le commerce par un plus

bas prix de leur fabrication? Ces sacrifices, quels qu'ils soient, seront-ils jamais aussi onéreux que les vols, les aumônes, les répressions, et tous ces fruits si amers d'une oisiveté prétendue économique? Telles sont les questions que l'homme d'État ne jugera pas indignes de son examen. Quoique leur solution tienne principalement à une grande variété de circonstances locales, elle peut néanmoins admettre quelques principes généraux; ils seront, dans la suite, l'objet de nos méditations. Nous avons seulement voulu signaler ici l'influence de la division du travail, féconde et salutaire dans de justes bornes, terrible et destructive dans ses excès.

Il ne faut pas croire qu'un tel résultat doive refroidir l'émulation de ces arts créateurs qui ajoutent sans cesse à la puissance de l'homme. La nature offre tant d'élémens à combiner, et tant de forces à rédiger, que la carrière de la mécanique sera toujours sans limites. En regardant en arrière, cette science trouvera même des oublis à réparer. Une direction qu'elle paraît négliger, et qui devrait être son premier devoir, serait de remplacer dans les métiers une foule d'opérations dangereuses ou malsaines qui cachent un écueil ou un poison. En général, depuis que la finance est aussi devenue une science, l'économie publique et particulière s'occupe beaucoup plus de l'argent que

de la vie des hommes. On cherche partout des machines pour abréger le travail, aucune pour conserver l'ouvrier, ou bien cette considération n'entre jamais dans les calculs que comme accessoire. Il faut prendre garde que la propriété, qui est bien la base de l'organisation sociale, n'introduise des théories dures et arides qui substituent partout l'esprit d'intérêt à l'esprit de fraternité, et consacrent en quelque sorte un égoïsme universel pire que la nécessité dans l'état sauvage.

J'ose prédire des jouissances pures et une gloire durable au manufacturier qui veillerait ainsi sur la vie des hommes aux dépens de quelques-uns de ses bénéfices annuels. La continuité d'un sacrifice donne à la bienfaisance un caractère grave et sublime que n'obtient pas toujours le plus brillant héroïsme. Quel homme n'est pas capable d'un mouvement généreux? Les tyrans, les méchans, pleurent au théâtre; et c'est peut-être un malheur, car ils se croient absous par cette sensibilité stérile et passagère. La nature aurait dû refuser le plaisir de l'attendrissement aux cœurs qui n'en sont pas constamment dignes; et celui-là seul mérite le titre de bienfaisant, qui fait le bien avec persévérance.

QUELQUES SOUVENIRS

DU VOYAGE D'UNE FRANÇAISE EN ANGLETERRE,

AU COMMENCEMENT DU XIXe SIÈCLE.

La traversée.

Tout le monde se couchait quand le vent s'est levé, et me voilà, au milieu d'une nuit sombre et d'une rue mal pavée, méditant ma fuite comme une héroïne de roman, et cherchant mon paquebot à la lueur d'une lanterne, au bruit des vagues et à l'odeur de la marine. De toutes les avenues du port, des feux ambulans guident au même point de petites caravanes de voyageurs mal éveillés, et dans ces pâles ténèbres, nous figurons assez bien un rendez-vous des ombres sur le quai de l'Achéron. Il ne tiendrait qu'à moi de tirer de cette comparaison un profond madrigal en l'honneur de mon pays, et de dire qu'en effet sortir de France, c'est commencer à mourir.

Milton et Buffon nous ont laissé tous deux une description enchanteresse du premier réveil de la première femme; mais ce n'est que depuis ce ma-

tin que j'en sens vivement les beautés (1). Cette nuit, dans la confusion de l'embarquement, à peine ai-je pu dire aux matelots : « Mes amis, veil-« lez avec soin sur ces cartons; vous ne savez pas « combien de tempêtes y sont renfermées. » Mais après avoir rempli ce devoir capital de toute femme qui voyage, le sommeil m'a doucement délivrée des autres embarras du départ.

Oh! jamais ne s'effacera de ma mémoire le moment où mes yeux se rouvrirent, où je me vis naître à un monde inconnu et à des sensations nouvelles!.... Un vent frais et pur court sans obstacle; le soleil verse des flammes qui rejaillissent, et je flotte sur cette mer que je vois pour la première fois... Où est ce jardin qu'égayait le chant des oiseaux, cette chambre mystérieuse décorée par tant d'artistes, ce lit athénien sur lequel une main de bronze soutenait des réseaux de gaze?.... Partout une grande et monotone nature....... L'abîme des eaux sous mes pieds, l'abîme des feux sur ma tête.... Le dieu de la lumière et le vieil Océan assistent à mon lever, et je souris gaiement à ces antiques di-

(1) N'en déplaise aux auteurs, un livre est une composition commune entre l'écrivain et le lecteur, et son effet dépend à la fois des talens du premier et des dispositions du second. Il est agréable de revoir les bons ouvrages à différens âges de sa vie, et de s'étonner comment on relit le même livre sans relire la même chose.

vinités..... Ce n'est ni de loin, ni par degrés, ni attaché à l'immobile rivage, que j'ai fait connaissance avec le théâtre des mers, et je conseille aux ames avides d'émotions fortes et singulières de se ménager la surprise que j'ai due au hasard; au hasard, le père des inventions et le plus grand des poètes dramatiques.

Un vaisseau est une petite monarchie où les indigènes passent leur vie à jurer et les étrangers à souffrir. Je n'avais aucun droit au privilège des premiers, et j'ai refusé celui des seconds. Ces vieux marins, qu'on appelle des loups de mer, n'ont pas des nerfs plus insensibles que les miens aux secousses de Neptune, et j'admire comment une femme d'une constitution délicate s'affranchit d'un tribut que j'ai vu payer trop exactement par les robustes passagers (1). Je ne connais que le plaisir capable d'un pareil prodige.

Un attrait particulier attache les princes aux exercices dangereux, parce que ce n'est qu'alors qu'ils jouissent du témoignage de leur force, et

(1) Le mal de mer est un état d'angoisse très-douloureux. J'ai navigué sans l'éprouver, et sans pouvoir en indiquer la cause. Je crois cependant que les passagers font bien de tenter comme préservatif, soit une distraction puissante, telle que la nourriture, le chant, le calcul, soit la précaution de se tenir couchés au centre des mouvemens oscillatoires du navire.

qu'ils soulèvent leur ame des bassesses de la flatterie. Pourquoi une femme condamnée, par les usages de la société, à une vie toujours timide et toujours protégée ne trouverait-elle pas aussi quelque douceur dans un péril commun et dans l'essai d'une existence isolée? Il est trop reçu dans le monde que les hommes doivent exagérer leur courage, et que les femmes doivent exagérer leur faiblesse. Il résulte de ce double mensonge des idées fausses sur l'un et sur l'autre : aussi, quand le moment de l'épreuve vient les démentir, on est très-piqué de s'apercevoir que les erreurs de l'homme ne sont pas les lois de la nature.

Mais la côte s'approche; une chaloupe frappe, en se balançant, les flancs du navire. A peine y suis-je descendue, qu'un homme m'emporte d'un bras vigoureux, et se lance au travers de la vague qui mugit. A l'exemple de la nymphe Europe, ma main cherche un appui sur la tête du ravisseur. Heureusement, tout ceci se passe sans accident poétique, et mon Jupiter-matelot me dépose saine et sauve sur les rivages du vieux royaume de Kent.

Aspect du pays.

Le soleil n'est point le tyran de l'Angleterre. C'est un dieu modeste qui s'y cache sous un triple voile, et dont la plus vive lumière n'arrive à l'œil

que comme celle de nos lampes, au travers d'un disque de gaze. Dans ce perpétuel crépuscule, les objets se détachent faiblement, la perspective est vague, et les couleurs languissent. Il y aurait de l'ironie à chercher ici un peintre.

L'aspect du pays présente une surface douce et mollement ondulée, où rien n'étonne par sa masse, où tout plaît par sa grace. Il semble que, même dans l'état sauvage, l'Angleterre ne dut être imposante ni par les montagnes, ni par les fleuves, ni par les forêts. Les renards en furent probablement les premiers habitans, et cette belle conjecture historique explique seule l'horrible antipathie qui subsiste entre eux et les gentilshommes du pays.

Aucun vent n'apporte ici des froids ou des chaleurs extrêmes, mais tous y apportent la pluie. Aussi rien n'est comparable à la fraîcheur de la verdure, à l'éclat des prairies, au poli des écorces. à la majesté des troupeaux. Mais les bois tendres, les fleurs presque inodores, le gibier insipide, la chair des animaux molle et visqueuse, tout annonce dans cette nature plus de plénitude que de vigueur, plus d'abondance que de perfection, et la fécondité de l'eau, plutôt que les bienfaits de la chaleur.

Depuis quelques années, les Anglais font un noble et utile commerce des végétaux vivans de toutes les parties du monde. Leur terre, plus propre

à la végétation qu'à la maturité, semble convenir à des plantes fatiguées d'une longue émigration, et qui, baignées dans la température anglaise, y trouvent un repos qui les conserve, plutôt qu'un développement qui achèverait de les épuiser. L'industrie et le climat ont formé de la Grande-Bretagne l'entrepôt, j'ai presque dit le lazaret de la botanique.

Le premier essai qu'un étranger fait des usages de ce pays est bien propre à le séduire. On voyage fort vite sans connaître la servitude des postes; chaque station offre des voitures commodes et légères, où votre approbation se partage entre l'élégance des harnais, la vigueur des chevaux et la promptitude des postillons. Les routes, sans pavés et sans ornières, fuient et serpentent comme les allées d'un parc. Les maisons des laboureurs forment la décoration la plus touchante de ce paysage. Leur extrême propreté, leur disposition ingénieuse, leur espèce d'aisance et de recherche, paraissent si nouvelles à des yeux français, que j'étais tenté de les prendre, non pour des habitations de paysans, mais pour ces hameaux artificiels qu'un luxe menteur a dispersés dans les jardins des princes.

Le prince qui habite ceux-ci, c'est le peuple anglais. Il m'a paru au premier aspect bien nourri, bien vêtu, fier, et content de son sort. Mais il ne

faut pas juger les souverains sur l'apparence, car j'ai appris que dans les États de celui-ci on compte plus de pauvres, et pour le moins autant de malades que dans aucune autre contrée de l'Europe. En ce cas, je lui sais bon gré de les cacher. Je n'aime pas l'orgueil de l'or; mais j'aime encore moins l'orgueil des haillons.

Les trottoirs qui bordent les grandes routes sont une galanterie pour les étrangers; car les nationaux, soit par vanité, soit par mollesse, ne voyagent point à pied. On voit les fermiers à cheval conduire leurs charrettes; hommes et femmes s'entassent avec une grande témérité sur l'impériale des nombreuses voitures publiques. Les plus timides remplissent de longues gondoles, montées sur huit à dix roues fort basses, et contenant trente à quarante personnes. On croit voir des barques qui naviguent sur les grands chemins et obéissent aux doubles habitudes d'une nation amphibie.

Les auberges frappent par leur magnificence. On y est servi avec l'exactitude et la propreté qui paraissent naturalisées dans ce pays. On ne sent pourtant pas dans l'accueil qu'on y reçoit la franchise et la bienveillance qui quelquefois, en France, dédommagent des mauvais gîtes. Je ne sais quoi de servile, de triste et d'intéressé, perce dans les manières, et vous dit que, si le riche doit y

attendre une complaisance sans bornes, le pauvre aurait tort d'y chercher de l'humanité.

Réparation aux beaux-arts de l'Angleterre! je reconnais qu'elle abonde en peintres. Les grands chemins peuvent passer à la rigueur pour des galeries d'exposition, tant les enseignes d'auberges et autres, y sont énormes, somptueuses, éclatantes. La plus mince guinguette le dispute sur ce point à la taverne des lords, et c'est quelquefois la maison qui a l'air d'être attachée à l'enseigne. Ce genre de séduction annonce dans le peuple sur qui on l'exerce un reste d'enfance sauvage et de bonhomie helvétique. Je ne doute pas qu'on ne découvrît aussi par l'étude de ces tableaux quelles sont les inclinations, et surtout l'opinion politique dominantes du comté. Le temps m'a manqué pour ce travail; et je ne puis qu'indiquer la route de Douvres à Londres, comme une excellente école, à ceux qui désireraient se faire un nom dans la mythologie des cabarets (1).

(1) Comme on n'a pas tous les jours occasion d'écrire sur les enseignes, je ne puis m'empêcher de citer ici la plus remarquable de l'Europe. Elle indique au village de Montmorency l'auberge où logent ordinairement les peintres qui vont dessiner dans la vallée de ce nom, et représente un double cheval blanc. C'est un jeu du pinceau de M. Gérard, si connu par les beaux tableaux du *Bélisaire* et de la *Psyché*, et un présent qu'il a fait à l'aubergiste, en considération du

Les voleurs et la nuit.

Il est aussi naturel de parler de voleurs sur les grands chemins que de revenans dans les vieux châteaux.

Le privilège de dépouiller les passans, qui appartient aux demi-dieux dans les âges héroïques, et aux chevaliers dans les siècles de féodalité, a beaucoup dégénéré dans nos misérables temps modernes. Presque partout le voleur est un animal de proie, errant, solitaire et féroce; mais en Angleterre, où l'arithmétique a tout perfectionné, où la civilisation s'est particulièrement exercée sur les deux extrémités de la société, le vol est une profession qui a ses règles et son bon sens, et le voleur un citoyen qui a sa maison, sa famille, étudie les lois, paie la taxe des pauvres, et remplit les charges de la paroisse.

Le voleur calcule la chance du gibet; le voyageur calcule la chance du pistolet; et de ces deux opérations de l'esprit résulte une prime que l'un reçoit avec politesse, et que l'autre paie sans difficulté. Ailleurs le voleur est un homme d'armes; ici c'est un homme d'affaires.

bon accueil qu'en reçoivent les artistes; reconnaissance aimable et gaie, tout-à-fait digne d'un Français et d'un peintre supérieur.

Les véritables *gentilshommes de grand chemin* travaillent toujours à cheval. Quelques misérables à pied se mêlent aussi d'exploiter les routes. Mais ils sont pillards, insolens, et regardés comme l'opprobre du métier. Cette grande différence de mœurs entre les uns et les autres est l'effet d'une loi générale : lisez l'histoire, toute noblesse vient du cheval.

La nuit approchait; j'étais sur la route la plus mal famée de l'Angleterre, et les aubergistes, persuadés qu'un étranger vaut mieux avant d'avoir été volé qu'après, employaient pour me retenir leur plus sinistre éloquence; mais j'avais résolu de marcher toute la nuit, et sans doute on me croit bien pressée d'arriver. Loin de là, Londres n'excitait dans moi qu'une curiosité médiocre, et j'étais seulement jalouse de vérifier tout ce que j'avais appris des voleurs anglais. Il faut qu'un bon esprit s'accommode aux jouissances du pays où il se trouve.

Vous ne vous écarterez donc pas de la plus stricte vérité en vous imaginant me voir faire les apprêts de la grande expérience. Je commençai par cacher mes diamans; ce fut ma part. Les diamans sont un dogme sur lequel nous ne transigeons pas. Ensuite j'arrangeai la bourse des voleurs assez largement pour ne pas nuire dans leur estime à la réputation française. Ces préparatifs

achevés, j'attendis la visite avec une joie qui faisait frémir mes compagnons de voyage.

Hélas! pendant ce temps les coquins sacrifiaient les affaires au plaisir. Je présume que cette nuit-là on célébrait quelque fête, car je ne cessai pas un moment sur toute la route d'entendre le bruit des danses et des violons. J'avoue que pour mon début dans un pays qu'on m'avait représenté comme le royaume des tristes, il me parut assez singulier de traverser en berline quinze lieues de bal.

Hommage aux belles nuits de l'Angleterre! Aussitôt que la fraîcheur du soir ne peut plus soutenir les lourdes vapeurs de l'atmosphère, l'air devient d'une pureté et d'une transparence admirable. Cette supériorité de la nuit sur le jour est une singularité de ce pays qui doit en produire bien d'autres dans toute l'économie de la nation. Ainsi l'Anglais sera un peuple noctambule, qui se couchera et se lèvera tard; un penchant de prédilection pour les fantômes, les illusions, la magie, nourrira sa crédulité et se mêlera jusque dans ses plaisirs; sa poésie sera vague et mélancolique; ses passions, ses amours et ses livres arriveront souvent à la folie par une méditation outrée; un ciel limpide appellera le génie des Newton et des Herschell, car les astronomes sont enfans des belles nuits; enfin sortira vraisemblablement de la même

cause le goût des sérénades, des tombeaux, des conspirations, et de ces éternelles descriptions de clair de lune qui, dans les romans de la Grande-Bretagne, sont en possession de faire bâiller le reste du monde.

Je ne quitterai pas ce chapitre sans terminer avec les voleurs. Je les avais attendus sur le grand chemin; mais ils m'attendaient à Londres, et le lendemain de mon arrivée un très-beau schall de cachemire me fut dérobé avec cette impénétrable subtilité qui, au jugement de tous les gens de bien, place les filous anglais au-dessus de leurs confrères du continent. Je me vis de cette manière volée sans agrément, et complètement *désappointée*, pour me servir de l'expression locale. La réflexion me dit alors qu'au lieu de tenter la Providence, il est plus sage de lui laisser le choix de nos plaisirs. Cette morale fut le seul fruit de l'événement; mais comme elle vaut bien un schall, j'aurais tort de me plaindre davantage.

Premier aspect de Londres.

Londres est la Solfatare (1) du Nord. Ce fut en

(1) La *Solfatara* ou *Solforata* est un lieu du royaume de Naples, auprès de Pouzzoles, où la terre exhale continuellement une fumée sulfureuse. Les anciens l'avaient nommé *Forum Vulcani*.

voyant fumer cette énorme tourbière qu'un chimiste ne put retenir ses pleurs, et s'écria : *Que de bien perdu !*

Lorsque j'entrai dans cette ville brumeuse, il me sembla qu'une voix me disait à l'oreille : « Pre-
« nez de la vapeur de charbon de terre la plus
« noire qu'il se pourra; délayez dans du bon
« brouillard, et avalez à grande dose tant que la
« journée durera. Voilà le régime obligé de tous
« mes habitans ». Mais je fus bientôt rassurée contre cette fâcheuse ordonnance en voyant fourmiller dans le nuage qui m'entourait une foule d'hommes, à formes d'athlètes, de femmes d'une blancheur éclatante, et d'enfans revêtus de la carnation des anges. Je n'éprouvai en effet ni dégoût ni incommodité de l'usage du charbon de terre, et de l'élément composé qu'on respire à Londres. Il semble que les atomes sulfureux qui déchirent impitoyablement à Naples les jeunes poitrines soient désarmés ici par l'air humide et spongieux qui s'imbibe dans tous les corps.

Ce qu'il y a de plus beau dans Londres, c'est le vide. La magnificence est dans l'espace, et l'immensité des rues en fait l'ornement. L'incroyable richesse des boutiques et l'élégant étalage des marchandises y ajoutent une décoration mobile et intéressante. Aussitôt que le soir fait jaillir de tous ces magasins des flots de lumière, et allume dans

chaque rue un double cordon de lanternes; alors l'enchantement est complet, et il faut convenir que Londres est une belle ville de nuit.

Mais, au grand jour, ses détails ne souffrent pas l'examen. Par le bienfait des incendies, Londres a passé de l'état de ville de bois à celui de ville de briques, et paraît disposée à s'y tenir. Figurez-vous de longues files de petites maisons étroites, sans grace et sans proportion, d'une couleur triste et monotone, d'une nudité qui repousse l'œil, ou d'une bigarrure qui choque le goût; des fenêtres percées sans encadrement comme des trous, et des rez-de-chaussée séparés de la rue, comme autant de ménageries, par des fossés et de lourdes clôtures de fer; ajoutez que la plupart de ces constructions, élevées à la hâte par d'avides entrepreneurs, sur des terrains loués à terme, manquent entièrement de solidité, et qu'on peut verser ici dans sa maison comme dans sa voiture. Reconnaissez à ces traits la patrie d'un peuple commerçant, voyageur et inconstant, qui n'estime que les richesses portatives, et pour qui une habitation n'est jamais qu'un entrepôt ou une auberge. Londres, considéré comme monument d'une grande nation, n'offrira donc à l'observateur qu'une ville médiocre; mais on y verra toujours un camp bien aligné et le plus riche bazar du monde.

Si un voyageur me racontait que, sous le sol

desséché de la Perse ou de la Thébaïde, des hommes creusent leurs demeures, je le croirais sans peine; mais que dans Londres, que dans cet humide séjour de la goutte et des rhumatismes, chaque maison ait un ou deux étages souterrains, et qu'un tiers de la population y soit enfouie, voilà ce que je ne puis ni dissimuler ni concevoir. Est-ce indolence, avarice, inhumanité? je l'ignore. Je n'y remarquerai donc qu'une extrême opposition aux usages des peuples voisins. Tandis que le Français, jetant grenier sur grenier, paraît curieux de percher dans les nuages, l'Anglais s'enfonce tristement dans des terriers : l'un élève et se pique de légèreté, l'autre creuse et affecte de la profondeur; c'est là son instinct et son génie. La muse de Milton qui vole dans les enfers ne sait plus que ramper dans les cieux.

Ne cherchez point ici de monumens publics. Le petit nombre qu'on en rencontre malgré soi ne sont que de malheureux essais d'une architecture lourde et massive : il faut en excepter le temple de Saint-Paul, qui passe pour une superbe imitation de Saint-Pierre de Rome. On lui reproche généralement d'être trop éclairé, et de manquer de cette majesté sombre et recueillie qui doit caractériser les édifices religieux; mais cette critique pourrait bien n'être qu'un préjugé. Sans doute des peuples brûlés par un ciel de feu, tels

que les Égyptiens et les Grecs, ont dû vénérer l'obscurité; mais le même culte serait absurde pour des hommes qui boivent dans leurs fêtes à la santé du soleil, et qui appellent *un jour glorieux* celui où ses pâles rayons ont argenté les boues de Londres. De même que les Africains font le diable blanc, les Anglais doivent faire la divinité lumineuse.

Les Anglais ont du pittoresque dans l'imagination; ils en remplissent leurs poésies et leurs jardins; mais il ne leur en est plus resté pour la distribution de leur capitale. Non-seulement ils n'ont pas demandé à l'art les effets qu'une intelligence médiocre eût ménagés sans peine, ils ont encore détruit avec barbarie ceux que la nature prodiguait; leur main avare n'a laissé ni quais ni rivages au fleuve qui les enrichit, et c'est presque faire preuve d'habileté que de découvrir que la Tamise coule à Londres.

Second aspect de Londres. — Lettre d'un Anglais.

Dieu vous préserve, Madame, d'habiter des villes pittoresques! J'ai vu en Italie des rues de palais; les gueux mendiaient à la porte, les valets mendiaient dans l'intérieur, et le maître végétait dans un entresol de marbre. Londres n'est pas un théâtre, par la raison que nous ne sommes pas des comédiens. Nous aimons mieux attirer des

marchands que des curieux, et faire travailler un courtier que vingt *Ciceroni*.

Dans les ouvrages des hommes, la véritable beauté résulte de la juste proportion entre le but qu'on s'est proposé et les moyens qu'on emploie pour y parvenir. Une cité superbe peut être fort incommode, de même qu'une phrase harmonieuse peut n'avoir point de sens. On ne jouit, on ne loge, on ne vit point dans une perspective. Si c'est un ridicule de bâtir une ville pour soi plutôt que pour les spectateurs, nous y sommes tout résignés.

Nous nous contentons de petites maisons, parce qu'elles sont plus propres, plus chaudes, plus favorables à la vie de famille, et que d'ailleurs elles nous suffisent. Nous voulons des places et des rues vastes pour que l'air et l'homme y circulent librement. Il faut des quais au peuple de Paris qui aime à voir couler l'eau; mais l'économe anglais se félicite de ce que ses navires apportent les richesses du monde jusque sous la grue qui les emmagasine. Enfin j'aurai la bonne foi de vous dire que ce bel alignement que vous admirez n'est point dû à notre goût pour le beau, mais à cet axiome de géométrie qui nous apprend que la ligne droite est la plus courte.

Si nous avons peu de droits au suffrage des artistes, les philosophes nous en consolent. Ils

trouvent agréables ces larges trottoirs sous lesquels d'innombrables canaux distribuent à toutes les maisons une eau saine et limpide; ils approuvent assez la marche mesurée de nos voitures, et l'absence des foudroyans cabriolets. S'ils n'admirent pas les mauvaises statues dont nos monumens sont peuplés, ils sont vivement touchés de l'esprit public qui les multiplia. Croiriez-vous que nos maisons sans portes cochères ne peuvent exciter leur dédain? Cette simplicité, que d'autres appelleraient de la monotonie, a des charmes pour eux, car ils aiment que la richesse se cache, et permettent au seul commerce d'étaler la sienne, qui n'humilie personne. Ils prétendent que tout respire ici la sûreté, la prévoyance, l'égalité, et qu'un peuple serait né bien malheureusement, s'il n'y puisait la bienveillance de l'ame et la dignité du caractère. Enfin l'aspect général de Londres leur offre l'ordre dans la liberté, la promptitude dans le flegme, et le silence dans le mouvement.

Il en est du pittoresque comme du plaisir; le meilleur est celui qu'on n'a pas cherché. Le parc de Saint-James paraît tombé dans Londres, comme le paysan du Danube au milieu de Rome voluptueuse. Cette promenade sauvage, abandonnée dans le centre du luxe à toute la rudesse de la nature; ce rustique pâturage que foulent ensem-

ble des bestiaux et d'opulens citadins; cette image du repos pastoral poussée au milieu du gouffre de toutes les passions et de toutes les cupidités; voilà un grand contraste, voilà le pittoresque du philosophe; ce n'est pas l'œil qu'il étonne, c'est la pensée qu'il ébranle, c'est l'ame qu'il occupe, et jamais les singeries de l'art n'y atteindront.

Votre sexe ne hait pas les surprises; pourquoi donc, Madame, reprocher à notre avarice d'avoir caché la Tamise dans une rue? Avouez que, lorsqu'au travers d'une embrasure votre œil put mesurer ce bassin, vous fûtes ravie par un spectacle dont votre imagination n'eût osé prévoir la magnificence. Cette ville flottante, ces rues pavoisées, ces six rangs de navires qui se pressent sur les deux rives et se perdent dans l'horizon, ces richesses enflées des tributs de l'univers, ce peuple formé de cent peuples divers, paraissent la création d'une puissance surnaturelle. C'est là le véritable Londres, celui qui a conquis l'Asie, qui a subjugué toutes les industries, et qui, étendant ses millions de bras, ne connaît de limites que celles du monde; c'est là l'invincible patrie que Thémistocle donna aux Athéniens.

Des bals, des conversations et des fats.

Les bals masqués sont un champ ouvert à la malignité humaine. On sait combien en France

ces rendez-vous paraissent vifs, piquans, animés; les sots n'y sont vraiment pas reconnaissables, les femmes les plus ordinaires y deviennent d'aimables inconnues, et le plaisir de l'anonyme y fait pétiller tous les esprits.

Mais qui pourra jamais imaginer, sans l'avoir vu, ce que c'est qu'un bal anglais. Hommes et femmes se promènent en silence comme autant d'automates. Trop fiers pour se déguiser, ils tiennent leur masque à la main. Tout le plaisir, tout l'esprit de la fête consiste dans le choix des costumes, qui désignent ordinairement un caractère, une époque, un personnage, font souvent une allusion satirique, et sont quelquefois magnifiques et chargés de diamans loués à très-haut prix pour la durée du bal. Les muets des deux sexes qui étalent ces mascarades sont la meilleure compagnie de l'Angleterre, et ont l'air de s'amuser tous comme des chartreux qui méditeraient dans un cloître sur le jugement dernier.

Cependant je fus une fois témoin du danger que courut la gravité de cette cérémonie : un Anglais court et joufflu imagina de s'y présenter en femme vêtue et coiffée précisément comme je l'étais à Londres; l'à-propos me parut gai; de toutes parts le magot, en entrant, fut salué de mon nom. Le prince de Galles s'approcha même avec courtoisie pour le complimenter; mais cet effort prodigieux d'hilarité

ne fut qu'un éclair; l'ennui étendit de nouveau ses ailes de plomb, et tout rentra dans l'ordre accoutumé. Il faut conclure que si, par la vivacité du babil et le cliquetis des épigrammes, un bal français tient beaucoup de l'esprit du vaudeville, un bal anglais, au contraire, est littéralement et avec intention une galerie de caricatures vivantes.

La plupart de ces dissemblances ont peut-être leur source dans l'usage différent que les deux nations font de la parole. Les Anglais portent dans l'esprit une certaine paresse qui leur fait aimer le silence; la conversation n'est pas chez eux, comme en France, un tonneau percé qu'il faille constamment remplir bien ou mal; les interlocuteurs le laissent volontiers vide : contens d'être ensemble, ils se taisent de compagnie; ils s'avertissent seulement de temps en temps qu'ils ne sont pas morts par un tendre *how do you do?* (comment vous portez-vous?) Cette sobriété de discours, dont la pratique nous épargnerait bien des sottises, produit de fort bons effets. Un fat anglais se renferme dans son état de caricature, et a par-là de grands avantages sur ses collègues de terre-ferme. Il se pare à outrance, il fait des mines incroyables, mais il ne dit mot; il n'a pas même sur les lèvres ce ruban d'écriture qui sort de la bouche des personnages de nos vieilles tapisseries : on n'est ainsi obligé ni de l'entendre ni de le lire; tout ce qu'il vous de-

mande, c'est un regard; et il faudrait être né avec un cœur bien méchant pour refuser cette satisfaction à de pauvres jeunes gens qui ont tant pris de peine à vous récréer par des ridicules pacifiques.

En remontant du composé au simple, on arrive du fat au sot; l'argument est le même. Un sot uni est d'un bon usage dans la société; mais supposez-lui un caractère pointilleux ou pétulant, vous aurez alors un sot à facettes. Effrayante multiplication! mesurez vos forces; pourrez-vous supporter vingt sots dans un seul?

L'amour natif des Anglais pour la caricature influe jusque sur l'affection qu'ils portent à leurs semblables. Par exemple, ils nous aiment beaucoup sur leurs théâtres; le rôle d'un marquis escroc, ou la figure hâve d'un mangeur de grenouilles, dont les muses britanniques sont dans l'usage de nous doter, divertissent infiniment nos bons voisins; mais hors de là, toutes les préférences sont pour les Italiens; ce sont eux qu'on goûte, qu'on accueille, qu'on favorise : on en voit dans beaucoup de maisons établis sur un pied familier, ce qui n'est peut-être jamais arrivé à aucun autre étranger. L'Italien est flatteur, souple, insinuant; d'une nation qu'on ne craint pas, d'une dévotion ou d'une impiété dont on se moque également. D'ailleurs, il s'immole de bonne grace à la causticité du patron, nous surpasse dans la manière ridicule d'estropier

la langue du pays, et met surtout plus d'esprit à feindre la bêtise qu'un Français ne met de bêtise à exagérer son esprit : voilà bien des titres à l'amitié des trois royaumes; car, de quelque manière qu'on s'y prenne pour décomposer la gaieté anglaise, on trouve toujours que le mépris en est la base.

Bedlam et Blenheim.

J'ai vu la porte de Bedlam; j'ai vu celle de Blenheim, et je ne suis entrée ni dans l'une ni dans l'autre.

Je fus conduite à Bedlam sous le prétexte de visiter une bibliothèque. On me trompait à peu près de moitié: cette prétendue bibliothèque est un hôpital de fous.

Les Anglais ont plus de franchise : deux énormes statues attachées au portail vous disent clairement où vous êtes; l'une représente un fou mélancolique, et l'autre un fou furieux; elles sont d'une affreuse énergie, et font les délices de l'Angleterre. Ces deux blocs de marbre entrèrent en délire sous le ciseau d'un sculpteur allemand appelé Cibber, qui est comparé à Michel-Ange par les gens qui préfèrent Shakspeare à Corneille.

On prétend que les maladies de l'esprit ont de la prédilection pour les îles Britanniques; on assure que beaucoup d'honnêtes citoyens y éprouvent

périodiquement, sous le nom de lunatiques, des éclipses de raison qui ne compromettent point leur réputation d'hommes judicieux. Je ne rechercherai pas l'origine de ces inculpations générales dont il faut toujours un peu se défier; mais une extravagance dont je ne puis absoudre les Anglais, c'est d'avoir posé à l'entrée de Bedlam les odieux simulacres dont je viens de parler.

Que l'architecte qui a bâti la prison de Newgate ait donné à cette construction un caractère sombre et formidable, on l'approuve; que des figures de forçats enchaînés désignent la maison de correction d'Amsterdam, on conçoit l'utilité de cette terrible décoration; mais pourquoi mettre au jour l'incurable dégradation de l'humanité? La folie est-elle donc un crime qu'on doive punir, ou une faute qu'on puisse éviter? Ne sait-on pas, au contraire, qu'elle se nourrit d'elle-même et s'accroît de ses propres terreurs? Plus d'un malheureux dont la raison commençait à chanceler, et Londres en compte beaucoup de ce genre, a dû jeter les yeux sur les chefs-d'œuvre menaçans de Cibber. Doutez-vous que cette image prophétique ne l'ait vivement effrayé, ne l'ait poursuivi avec impétuosité, et n'ait torturé son imagination, fait frémir toutes ses fibres, et consommé peut-être le désordre de son intelligence? L'emploi moral des beaux-arts est très-borné, et quand la vanité des artistes par-

vient à mêler aux grands objets ses futiles conceptions, il est rare qu'elle n'entraîne la raison publique dans d'étranges inconséquences.

C'en était déjà une d'avoir consacré de somptueux édifices au traitement de la manie, tandis que le bon sens conseille de la ramener autant qu'il est possible aux habitudes de la vie commune. Un simple hameau y est beaucoup plus propre que des portiques, des galeries et des cloîtres. Les fous et les sots se ressemblent dans un point, et c'est peut-être le seul. Pour mener les uns et les autres, il faut leur cacher avec soin l'opinion qu'on a d'eux.

Je ne serais point étonné que le plan de Blenheim eût été délibéré dans les loges de Bedlam. L'insolence et le mauvais goût se disputent la façade de ce monument de nos désastres (1). Un buste de Louis XIV, enlevé de la citadelle de Tournay, y est indignement prostitué. La représentation d'un léopard qui plume un coq y révèle à l'Europe le degré d'atticisme où s'est élevé en Angleterre le talent de

(1) Après la bataille de Hochstet, connue dans l'étranger sous le nom de Blenheim, la nation anglaise fit construire à ses frais ce magnifique séjour, et le donna au duc de Marlborough. Ce château fut l'ouvrage de Wanbrugh, architecte d'un goût si lourd, qu'on lui fit une épitaphe dont voici le sens :

Toi que son art écrasa si souvent,
Terre ! sur lui pèse bien lourdement.

l'allégorie. Ces compositions, destinées à nourrir l'antipathie des peuples, n'inspirent que le mépris et le dégoût. Tout ennemi insolent contracte l'obligation d'être toujours heureux, et ce contrat est celui d'un fou. Les honnêtes gens aiment leur patrie, les ambitieux haïssent la patrie des autres.

Les Anglais eux-mêmes ne purent blâmer le juste dédain qui m'éloigna du lourd château de Blenheim et de ses jardins superbes. Délivrée de cette vue hostile, je visitai avec plaisir, dans la campagne voisine, la petite maison où le libertin Chaucer enseigna le rire aux muses grossières du treizième siècle. Je cherchai les lieux où vécut cette merveilleuse Rosamonde qui, comme notre Gabrielle d'Estrées, fut belle, aimée d'un roi, et empoisonnée. Mon ame s'intéressait plus à ces souvenirs qu'à ces démêlés sanglans où l'Europe vit aux prises Villars et Marlborough, deux généraux également habiles, avares et fanfarons. Le premier mourut sous les lauriers. La gloire du second eut un dénouement anglais : ce héros devint fou, et la fortune s'amusa comme moi à réunir dans le même chapitre Blenheim et Bedlam.

La folie, ce divorce entre l'ame et les sens, qui agissent alors sans se consulter, est pour nous un objet d'horreur et de honte. Mais elle reçut dans l'antiquité les honneurs divins, et si cette opinion ne paraît pas très-respectueuse pour les dieux,

elle fut au moins utile à l'humanité. Dans l'Orient, où rien ne change, les fous ont conservé leur antique privilège.

Dans le moyen âge, leur fortune fut ambiguë; les rois, las des jouissances de l'esprit, aspirèrent aux jouissances de la bêtise; ils appelèrent autour d'eux des fous en titre d'office, à qui on laissa la liberté de tout dire. Les princes se ménagèrent, par cette profonde politique, le rare plaisir d'entendre quelquefois la vérité, et le plaisir despotique de la mépriser. Dans ces cours où il fallait dire la vérité pour être fou, il faudrait maintenant être fou pour la dire.

De nos jours, les imbéciles ont hérité de la considération des fous. Les habitans du Valais bénissent le ciel quand il a mis un idiot dans leur famille; mais remarquez bien que ce préjugé n'est pas renfermé dans la vallée du Rhône. En effet, que par son génie et ses services un grand homme triomphe, il n'y a rien là qui étonne; on n'y voit que des moyens humains. Mais que sans mérite et sans vertu un sot obtienne les hauts rangs de la fortune, on ne peut trouver la raison de ce phénomène que dans la présence d'un dieu; c'est pourquoi, dès qu'ils sont en place, on calomnie les grands hommes, et l'on adore les imbéciles.

De la musique.

Le maître qui apprit à chanter aux oiseaux fut probablement le même qui l'enseigna aux hommes. Tous les peuples, et même les plus sauvages, possèdent un fonds d'airs, inspirés plutôt que composés, exécutés sans talent, mais non pas sans charme, et profondément fondus dans la masse de leurs habitudes. J'ai observé que les chants rustiques diffèrent essentiellement dans les provinces de France où les terres sont labourées par des chevaux, et dans celles où le soc est traîné plus lentement par des bœufs. Si on entend par musique cette faculté donnée à tous les hommes de soumettre les sons à un rhythme quelconque, en ce cas les Anglais ont une musique, et même assez remarquable par une originalité tendre et une gravité mélancolique. Lorsque le hasard reproduit sur quelque théâtre de Londres ces vieilles romances nationales, elles y excitent dans toutes les classes d'auditeurs un vif transport de sympathie.

Mais la musique est aussi un art sorti des profondeurs du calcul et de la perfection des organes, devenu l'étude et les délices de tout ce qui se pique parmi nous de goût et de sensibilité. Il est difficile d'assigner quelle est dans cette musique la part de la nature, et quelle est celle du caprice;

car elle change à peu près tous les vingt ans, et elle est insupportable non-seulement aux peuplades simples et ignorantes, mais généralement à tous les Orientaux. Il n'est pas douteux que son extrême complication ne trouble et ne fatigue les organes paresseux de ces nations, et que, par la même cause, les Anglais n'y aient jamais apporté de goût, ni obtenu de succès.

L'invention de la poudre à canon a prodigieusement changé la musique militaire. Nous sommes loin de ces Grecs qui marchaient au combat au son de la flûte, en adressant aux Muses des hymnes mélodieux. Il nous a fallu une harmonie digne de nos armes à feu; et les Allemands, peuple de soldats, ont eu la gloire de nous la donner. Les Anglais en firent aussitôt un divertissement civil, et furent les premiers qui forcèrent les trompettes et les timbales à entrer dans les concerts. On voyait bien que ces pauvres gens cherchaient par le bruit à se sauver de la musique.

Vers le milieu du dernier siècle, le Saxon Handel tâcha de leur donner une musique; mais il mourut à la peine, et ne laissa qu'une école de plagiaires maladroits appréciés à leur valeur par les Anglais eux-mêmes. Chaque année on consacre à la mémoire de ce réformateur un effroyable concert de douze cents musiciens qui met à l'épreuve les voûtes du temple de Westminster. Une nation

qui a pu imaginer cet horrible charivari est jugée sans retour incapable de sentir la musique.

La réputation musicale des Anglais est compromise depuis long-temps : déjà Cicéron en plaisantait avec son ami Atticus. On sent que leur atmosphère humide et sans ressort est peu favorable au mouvement du son, et que l'organe auditif en contact avec ce fluide, doit y perdre bientôt la vivacité et la délicatesse; il n'en faut pas douter, l'Angleterre est une île malsonnante.

Si par mégarde la nature y organise un virtuose, il doit, à l'exemple de mademoiselle Billington, se transporter de bonne heure sur une terre musicale; alors il conserve les qualités mécaniques de son organe, acquiert rarement de la justesse, et jamais de l'expression. Il semble que les gosiers italiens ont seuls quelque chose de sensible, d'animé, d'humain. A peu d'exceptions près, les autres chanteurs de l'Europe sont des instrumens plus ou moins sonores, des roseaux dans lesquels l'air est chassé.

Par une alliance fort naturelle, la langue anglaise a conspiré avec le climat contre la musique. Cette langue, mendiée à toutes les langues, sèche, brève, hachée, sans tenue et sans unité, résiste à la mélodie, comme un métal aigre et cassant refuse d'entrer dans la filière. Quand je vois un chanteur rouler dans sa gorge des syllabes an-

glaises, je me représente un médisant qui a été condamné à se gargariser avec des clous.

La musique occupe bien peu de place dans l'éducation des Anglaises. Maîtres médiocres, écolières indifférentes, exécution froide et faible, instrumens plutôt élégans que parfaits. Aussitôt que l'éducation est finie, la harpe et le piano passent en d'autres mains; on secoue le joug de la sonate, et tout est dit. L'étude n'avait eu pour mobile que la plus mince de toutes les vanités, celle de l'imitation.

Mais sans musique, que font les Anglaises de leur temps, de leurs chagrins, de leurs cœurs? Il est possible qu'elles préfèrent des occupations graves et utiles, et peut-être aussi l'indolence et la rêverie à des travaux futiles. Il est possible que leurs passions soient assez profondes, et leurs douleurs assez vraies pour ne point vouloir de distraction. La musique est un joli accompagnement pour les mélancolies d'étiquette. Mais ce privilège n'a cours que dans les pays où le comble du bonheur consiste à être un malheureux à la mode.

Il est vraisemblable que la musique n'obtiendra jamais d'autre sort en Angleterre que celui de ces plantes de serre chaude dont les soins sont ruineux, les fleurs rares et les fruits insipides; encore les Anglais, qui ont des conservatoires pour

les raisins et pour les ananas, n'en ont point pour elle. Ses élèves, si elle pouvait en trouver, seraient abandonnés à la sévérité du climat et à l'indifférence des habitans.

Londres possède, il est vrai, un Opéra Italien qu'on appelle le Théâtre du Roi, et que déteste le roi; mais cet établissement très-coûteux n'est qu'un prétexte dont s'est servi la bonne compagnie pour avoir un rendez-vous dont le peuple fût écarté par l'ignorance de la langue, l'ennui du spectacle, le prix excessif des places, et la prohibition des bottes et des chapeaux ronds. Les hommes, qui n'y arrivent ordinairement qu'à la fin, paraissent tout déconcertés de n'y trouver ni vin, ni jeu, ni courtisanes. Les femmes s'y rendent pour étaler et juger les modes, causer et recevoir des visites, tant que dure la pièce que personne n'écoute, ni n'a envie d'écouter. Cet Opéra n'est au fond qu'une conspiration des gens du grand ton contre l'indécence des autres spectacles, les habitudes bourgeoises et les manières gothiques de la nation : la seule chose anglaise que j'y aie remarquée, c'est la liberté de chanter faux, dont les acteurs et les actrices, par la grace du territoire, usent librement et sans scandale.

L'Allemand, qui met tout en doctrine, traite la musique savamment; l'Italien voluptueux y cherche des jouissances vives et passagères; le

Français, plus vain que sensible, parvient à en parler avec esprit; l'Anglais la paie et ne s'en mêle pas. Un observateur qui parcourrait les différens concerts de l'Europe verrait en Allemagne des penseurs qui écoutent; en Italie, des fous qui se pâment; en France, des connaisseurs qui s'ennuient; en Angleterre, des sourds qui ont un plaisir et un ridicule de moins.

Mélanges.

Les têtes anglaises recèlent je ne sais quoi de vague, de sombre et d'impétueux, propre à constituer le caractère religieux. Aussi, tant que les institutions en favorisèrent le développement, l'Angleterre fut jonchée de miracles; ses légendes épuisèrent l'imagination sans lasser la crédulité. Les opinions opposées acquirent tour à tour, dans les honneurs du bûcher, l'orgueil furieux du fanatisme; enfin il n'y eut pas assez de terre pour tant de zèle, et tous les États de l'Europe reçurent des colonies de moines anglais.

La réformation n'a pas effacé tous les traits de ce caractère primitif. Sans avoir la même violence qu'autrefois, la haine du papisme est dans le cœur de la nation. Ce qu'on voit ici fait désespérer de la réunion des communions chrétiennes : trop d'intérêts temporels s'opposent ailleurs à l'accomplis-

sement de ce beau rêve. J'ai entendu un envoyé de Rome dire ces propres paroles : « L'Église « grecque est trop riche; elle ne voudrait pas de « nous. L'Église protestante est trop pauvre, nous « ne voudrions pas d'elle. »

Le peuple anglais est en général dévot; mais il n'ambitionne pas le martyre, si on en juge par la commodité de ses temples. Ils sont d'une extrême propreté, garnis de nattes et chauffés par des poêles. Les orgues y attirent les fidèles par un jeu d'une coquetterie toute profane. On reconnaît dans ces soins l'esprit d'ordre et d'aisance particulier à la nation, et l'effet de la concurrence des cultes. Les prêtres sont fort respectés, moins peut-être à cause du sacerdoce qu'à raison de la décence et de la dignité de leur conduite. A l'exception de quelques curés de campagne ivrognes et chasseurs, le clergé se distingue par sa régularité : comme ils sont pères de famille, leurs bons exemples ont une autorité et une application étendue qui en font la partie la plus utile de leur ministère.

On ne saurait nombrer tous les établissemens de secours publics et d'humanité qui se multiplient chaque jour par des souscriptions volontaires. L'objet en est singulièrement varié. On en voit pour recueillir les filles enlevées, pour distribuer gratuitement des Bibles, pour élever les enfans

des pendus, pour s'assurer d'avance un magnifique enterrement, etc., etc. Les gens d'une fortune médiocre y concourent aussi bien que les riches ; il n'est pas une servante de Londres qui n'ait porté son offrande à la société des amis des noirs. C'est la partie la plus honorable du caractère anglais. Le gouvernement favorise tant qu'il peut ces associations et se hâte de les incorporer par des chartes, sans se mêler de leur régime : il n'est jamais entré dans la tête du clergé anglican de vouloir les contrarier ou les dominer. Il n'affecte point le monopole de l'éducation et de la bienfaisance : la raison publique aurait bientôt fait justice d'une prétention aussi nuisible.

A lire les discussions du parlement et la plupart des livres qui se publient, on croirait que les Anglais sont diffus et verbeux. Leur paresse naturelle les rend au contraire économes de paroles et d'écrits : les leçons publiques sont courtes et substantielles. Les négocians ne connaissent point ces amas de registres qui encombrent les comptoirs de France et d'Italie, et un négociant remue les trésors de l'Inde, sans autres documens qu'un livret qu'il tient dans sa poche. La plupart des transactions civiles s'accomplissent sans écrits, ou par des chiffons informes. On y supplée par le fréquent usage de la preuve testimoniale, qui aurait de grands dangers si la religion du serment n'é-

tait pas autant respectée; mais il est à craindre que ce ressort ne s'use, comme on s'en aperçoit déjà dans les colonies de l'Inde.

La profession des gens de loi est très-considérée, non-seulement parce que les cadets de la haute noblesse ont coutume de l'embrasser, mais parce que cette classe d'hommes est la mieux instruite des trois royaumes. L'autorité du passé, et de ce qu'on appelle *les précédens*, a un si grand poids dans les affaires publiques, comme dans les matières privées, que les avocats distingués arrivent infailliblement à la fortune et aux plus hautes dignités. Quant aux procureurs, ils passent pour très-avides; occupés à sucer leur proie, ils ne paraissent point dans le monde.

Les boutiques des libraires sont encombrées de brochures et de pamphlets de toute espèce. Cette trompeuse abondance n'annonce que la multitude et la misère des méchans écrivains; les lettres sont dans une décadence complète, sans encouragement public ni privé : on ne compte pas un seul poète au-dessus du médiocre. M. Mackintosh et M. Stuart se distinguent seuls dans les matières de politique, d'histoire et de philosophie morale : et M. Sheridan s'est placé au premier rang des auteurs comiques. Ses quatre pièces, *l'École de la calomnie*, *la Duègne*, *les Rivaux*, et *les Critiques*, passent pour des chefs-d'œuvre.

Quoique fils d'un comédien, M. Sheridan sort d'une bonne famille irlandaise. A l'exemple de plusieurs de nos écrivains, il quitta le barreau pour le théâtre; il épousa miss Linley, habile cantatrice, et l'une des plus belles femmes de l'Angleterre : cette union fut orageuse. Lord Edouard Fitz-Gerald, devenu ensuite mari de la célèbre Paméla, contribua fort aux infortunes domestiques du Molière anglais, qui a trouvé dans un second mariage moins d'éclat et plus de bonheur. Généreux, magnifique et très-aimable, M. Sheridan a toujours été bien reçu dans la meilleure société : on évalue sa fortune à zéro, et ses dettes à deux millions. Nommé membre du parlement, il a vivement soutenu le parti de M. Fox; lorsqu'il fut chargé de la direction du théâtre de Drury-Lane, les acteurs en désertaient faute de paiement, et Georges III n'y mit plus le pied, en haine des principes politiques du directeur.

La vanité nationale n'a été dupe qu'un moment de la supposition des poëmes d'Ossian. On reconnaît généralement aujourd'hui la fraude de Macpherson; mais on accorde au faussaire du talent, de l'habileté, et même du génie par intervalles. Ç'a été une plaisante rêverie que de bâtir un palais sur ce nuage, et d'attribuer gravement à la littérature des Anglais une origine ossianique; il est au contraire avéré que cette littérature, aussi

bien que celle des Allemands, sort des sources hébraïques : les essais de l'une et de l'autre forment une paraphrase des livres saints, où les mœurs dures et agrestes des pâtres de l'Arabie sont diversement modifiées par la hardiesse anglaise ou par la bonhomie allemande.

L'honneur a ses caprices ici comme ailleurs ; les Irlandais sont plus querelleurs que les Anglais. Les lois punissent sévèrement le duel, mais le jury acquitte les délinquans ; cependant celui qui se battrait sans témoins courrait risque du gibet. Le failli qui a obtenu son certificat de l'assemblée de ses créanciers, présidée par une commission de justice, n'éprouve aucun changement dans sa considération personnelle. Le préjugé des peines infamantes n'existe réellement pas. La veuve de Perreau, et celle du docteur Dodd, sont tous les jours reçues et traitées dans le monde avec les mêmes égards qu'elles l'étaient avant que leurs maris fussent pendus.

Il n'en est pas de même des femmes divorcées, qu'on repousse, non à cause de cette qualité, mais parce que le divorce n'est prononcé que quand la preuve de l'adultère a été constatée par une cour de justice. On se relâche néanmoins de cette sévérité, si, après un certain temps, la femme divorcée n'épouse pas son séducteur. On reconnaît alors que l'enquête du

prétendu adultère était une pure simulation pour satisfaire à la loi, et voiler le consentement des époux. C'est le cas où s'est trouvée lady Holland.

Les Anglaises ignorent ce jeu de coquetterie qui n'est ni l'amour ni la galanterie; elles traitent toujours sérieusement les rapports entre les deux sexes : il faut que la résistance ou la chute soit entière, et l'on ne veut perdre ni ses plaisirs, ni son innocence dans une petite guerre de simagrées et de jargon. L'amour est franc, passionné, exclusif; les sacrifices ne coûtent rien à son exaltation habituelle. Une Anglaise qui aime me paraît le plus bel argument qu'on puisse montrer en faveur de la spiritualité de l'ame. Les faiblesses ne familiarisent pas les femmes de ce pays avec le degré de fausseté qui fait introduire sans remords dans une famille des héritiers frauduleux. J'ai entendu attribuer à ce mélange de tendresse et de probité l'adoption des enfans inconnus qu'on rencontre dans plusieurs maisons, et qui y tiendraient un autre rang, si le mensonge et la loi en eussent été les arbitres. On voit une femme léguer quelquefois à son amie ces mystérieuses créatures.

Ce que nous nommons coquetterie devient l'apanage des vieilles femmes : c'est leur ridicule et leur dernière ressource. La religion anglicane, froide et raisonnable, leur refuse les jouissances

de la mysticité; leur vie antérieure, sagement domestique, ou scandaleusement désordonnée, ne leur a point acquis d'amis pour l'arrière-saison; enfin leur famille les délaisse; car l'indépendance du caractère anglais ne s'accommode d'aucun lien: ceux de la parenté sont ici toujours faibles, et se rompent de bonne heure. Au milieu de ce désert, les femmes âgées répètent machinalement les jeux de leur enfance : elles se couronnent de roses, et diffèrent peu de leurs sœurs de Bedlam.

Les Anglais usent de nos pièces de théâtre comme de notre vin; ils mêlent à l'un de l'eau-de-vie, et ils hérissent les autres d'incidens compliqués et d'une foule de traits durs, faux ou obscènes. Plusieurs personnes les louent d'en agir ainsi, et pensent que, si jamais leur théâtre se régularisait, il deviendrait plat et froid, à cause de la pesanteur et de la paresse du génie national. L'esprit, si commun et si insignifiant parmi nous, est en Angleterre le privilège des hommes de mérite, de même que l'art de bien plaisanter y est le signe d'une excellente éducation.

Nous mettons de la bonne foi à rendre justice aux grandes beautés de Shakspeare, mais les Anglais défendent uniquement par orgueil ses plus monstrueux défauts; car, lorsqu'il s'agit de jouer ses productions, ils ont soin de faire subir d'importantes mutilations à ce modèle si parfait. Le

matériel de leur théâtre a été plus long-temps barbare que le nôtre. Ils possèdent pourtant dans madame Siddons l'actrice la plus étonnante des temps modernes. Dans un pays où rien ne facilite l'apprentissage des beaux-arts, son talent extraordinaire fut l'ouvrage de la nature. Quand elle sentit sa vocation théâtrale, elle était femme de chambre de la mère de M. Greathead que nous avons vu à Paris. Garrick eut la faiblesse de s'en montrer jaloux; il abusa de son crédit au point de l'empêcher, tant qu'il vécut, de paraître sur aucun théâtre de Londres. La conduite de madame Siddons a toujours été irréprochable, et l'a fait admettre dans la meilleure compagnie sur le pied d'une entière égalité. La seule passion qu'on lui connaisse, est l'avarice. Sa fortune est énorme; et on n'en sera pas surpris quand on saura que chaque été elle rapporte deux à trois mille guinées seulement de sa tournée dans les villes de province.

L'éducation des manières commence en Angleterre plus tard qu'en France; le pli est déjà fait. Les graces qu'on n'a point fondues avec le développement de l'enfance ont toujours l'air d'avoir été appliquées après coup, et laissent à toutes les habitudes de la vie quelque chose d'emprunté. Soit par l'effet de cette gaucherie universelle, soit par une suite de la pointillerie des caractères,

l'amusement des comédies de société est inconnu, même pendant les longs séjours à la campagne. La comtesse de Buckinghamshire et le duc de Richmond essayèrent d'établir chez eux ce genre de plaisir; mais ils ne réussirent pas. On ne joue maintenant la comédie dans aucune maison. Combien les inclinations diffèrent de l'autre côté du détroit! Quatre Français seraient au bout du monde, qu'ils y dresseraient un théâtre. On a vu, dans des jours de bataille, nos jeunes militaires déclamer à cheval, et sous le feu du canon, des scènes de tragédies. On se souvient que *Zaïre* fut jouée par des grenadiers dans leur caserne et par des capucins dans leur cloître.

C'est une erreur de croire que la manie du suicide soit particulière aux îles Britanniques : on ne se tue pas plus à Londres que dans les autres capitales de l'Europe; les mêmes causes y produisent des effets semblables. On peut même assurer que, dans la classe du peuple, le suicide est plus rare en Angleterre qu'à Paris, à Genève ou à Rome. Ce qui a pu établir le préjugé contraire, c'est que la liberté des gazettes anglaises donne à ces accidens une grande publicité, tandis qu'ailleurs la police les dissimule avec soin. Les Anglais ont volontiers l'ostentation d'attirer les regards sur leurs derniers momens, et de terminer une vie obscure par un bouquet d'artifice.

Cette disposition se manifeste dans la bizarrerie trop commune de leurs testamens. Ce royaume des brouillards contient sans doute beaucoup d'originaux, mais un bien plus grand nombre qui essaient maladroitement de le paraître.

Quand un moyen est abondant, il simplifie et remplace tout. Qu'est-ce que la diplomatie? c'est l'argent : on corrompt. Qu'est-ce que la guerre? c'est l'argent: on stipendie des étrangers. Qu'est-ce que la police? c'est l'argent : au lieu d'une maréchaussée, on met à prix la capture des malfaiteurs. Qu'est-ce que le génie des arts? c'est l'argent : on paie des artistes. Comment obtient-on une élection au parlement, des armoiries, des livrées, un tombeau à côté des rois, et même la consolation des infidélités de sa femme? avec de l'argent. Ce métal constitue à la fois le beau absolu, le beau relatif, et l'étalon où se mesure avec certitude le mérite des choses et des hommes, si arbitraire partout ailleurs.

Cependant, au milieu de l'influence de cet agent universel, trois ou quatre idées principales, conservatrices de la liberté civile et d'un véritable ordre public, se sont implantées dans les têtes anglaises, depuis celles du lord et du banquier jusqu'à celles du matelot et de l'artisan; elles forment autant de points lumineux qui, dans les occasions importantes, effacent toutes les nuances

de profession, d'intérêt, d'âge, de parti, de fortune, de lumières ou d'ignorance. Ce phénomène ne se trouve chez aucun autre peuple, et c'est en ce sens que la conservation des îles Britanniques intéresse le genre humain.

Ce pays est plein de contrastes singuliers; il prospère par le commerce et par la liberté, et nulle part cependant on n'a conservé autant de formes et de cérémonies féodales. Les Anglais, qui font des abbayes gothiques leurs maisons de plaisance, gardent aussi, sous des traits modernes, beaucoup d'antique rudesse. Par orgueil, par hasard ou par prudence, ils ont plutôt songé à orner qu'à changer les vieux usages. Leur civilisation semble, pour ainsi dire, brodée sur un canevas barbare. Les boxeurs, la manie des gageures, les combats d'animaux, la presse maritime, le mari qui vend sa femme la corde au cou, sont encore des parties nues de l'ancienne étoffe.

Les haines nationales, qui présentent aussi un bon symptôme de cette grossièreté primitive, vivent ici dans tous les cœurs, quoique la populace les exprime seule avec franchise. Les Français sont encore de temps en temps accueillis dans les rues de Londres par le *french-dog* (chien de Français). Il ne faut pourtant pas que les bourgeois de la Tamise soient trop vains de ce triomphe;

car ils rencontrent d'équitables rivaux en politesse, qui leur remboursent avec usure ces frais d'urbanité. Le consul d'Angléterre en Égypte avait obtenu la permission de se promener à cheval, au lieu de se servir de l'âne, qui est la monture ordinaire des Francs; mais chaque fois que ce fier Anglais paraissait ainsi monté dans les rues du Caire, les Turcs ne manquaient pas de dire, en poussant de profonds soupirs : « Pauvre « cheval! pourquoi es-tu condamné à porter un « cochon? »

RECHERCHES
HISTORIQUES ET MORALES
SUR LES MORTS,
CONSIDÉRÉS COMME SPECTACLE.

La France survit aux excès de la faction démocratique. A peine échappée des cachots de la terreur, elle court aux jouissances avec l'impétuosité de son caractère, et presse le ciel de hâter les indemnités qu'il lui doit; le pouvoir d'oublier paraît dans toutes les ames la faculté dominante : c'est la mode et le délire du moment. Je viens d'assister à une petite fête chez une femme qui mérite et possède l'estime générale. Le salon où l'on dansait était décoré des portraits en pied de son père, de son mari et de ses frères, tous récemment décapités. Ces tableaux, d'où l'imagination voyait encore ruisseler le sang, affectaient vivement les spectateurs : la maîtresse de la maison seule ne s'en apercevait pas. Le plaisir cherche au milieu des ruines où il pourra dresser ses tentes

légères; toutes les places lui sont bonnes. Un étroit cimetière du quartier Saint-Sulpice vient d'obéir à l'enchanteur : aujourd'hui même j'ai lu sur sa porte vermoulue l'écriteau suivant : *Bal du Zéphyr.*

Ne croyez pas qu'aucun goût de profanation se mêle à ces métamorphoses ; on revient au contraire avec passion à la sainteté des devoirs funèbres. La brutalité des démagogues les avait rejetés avec mépris ; sous le règne de ces furieux, les morts devenaient si communs, qu'ils ne pouvaient pas s'attendre à plus d'égards que les vivans. Enfin l'astre des réparations s'est levé. Deux de mes amis, MM. Legouvé et Girard, ont secondé l'impulsion générale : le premier par une élégie sur les sépultures, et le second par un livre sur les tombeaux. Mais comme si rien de bon et de sage ne pouvait se faire avec mesure, la vanité et l'afféterie corrompent la piété renaissante. Déjà on dispute par le luxe des convois à qui enrichira davantage l'entreprise nouvelle des fermiers d'Atropos ; déjà la sculpture et la poésie ne peuvent suffire à orner les catacombes de la bourgeoisie. De sensibles épouses ont fait d'avance hommage à leurs maris bien portans des plus jolis tombeaux du monde, et le fumet de veuvage qu'exhalait cette galanterie n'a rien ôté à la vivacité de leurs tendresses.

Vous désirez, mes chers amis, que j'apporte aussi mon tribut dans ce concours funéraire; je suis prêt à le payer, si vous laissez un libre cours aux fantaisies de mon imagination. Il me semble qu'une incursion sur les coutumes et les caprices des âges et des peuples doit mûrir notre jugement, et nous disposer à l'impartialité, lorsqu'il s'agira d'apprécier dans nos contemporains des pratiques analogues.

Auguste et Rabelais dirent en mourant : « La comédie est jouée. » Mais ces deux grands hommes se trompèrent. Les dépouilles que la vie a abandonnées, leurs simulacres, leurs noms mêmes demeurent pour de nouvelles représentations. Rien de nous n'échappe à cette grande loi de la nature découverte par Pétrone : *L'univers est histrion* (1).

La Matrone d'Éphèse a couvert le monde d'une nombreuse postérité, et chaque langue contient une foule d'aventures, d'anecdotes et de bons mots, où des morts font tous les frais de la gaieté. Cette inconvenance universelle annonce que les mortels sont autant de poltrons qui tâchent de s'encourager par des railleries contre l'ennemi commun. Fontenelle travestit les défunts en

(1) Mundus universus exercet histrioniam.

Fragm. de PÉTRONE.

beaux-esprits; la crédulité les érige en fantômes et en oracles; plusieurs peintres, sous le nom de *Holben*, en ont fait des moralistes, en barbouillant les cloîtres d'Allemagne d'une espèce d'apologue populaire appelée *la Danse des Morts*. L'éloquence a su plusieurs fois ennoblir leur emploi, soit fictivement dans l'évocation et la prosopopée, soit par la présence même de l'objet; les restes de César firent autant d'impression sur le peuple romain que la belle gorge de Phryné sur les vieillards de l'aréopage, lorsque Hypéride découvrit à leurs yeux presque éteints cette nouvelle figure oratoire.

L'art dramatique s'est emparé du même moyen, tantôt pour nous faire rire, et tantôt pour nous faire peur. Les cimetières sont une mine anglaise, où les fouilles de nos poètes nous promettent d'effrayantes richesses; autrefois, dans les écoles théâtrales, un acteur apprenait à bien mourir; il faut aujourd'hui qu'il apprenne aussi à être bien mort. L'art de suspendre tous les signes apparens de la vie peut être acquis ou inné. Saint Augustin parle d'un prêtre de Calame qui faisait le mort à volonté, mais qui resta très-involontairement dans une de ses épreuves. On a connu à Paris une femme assez belle, et d'un tour d'esprit singulier, qui se plaisait à surprendre ses amis par des apparitions où elle figurait comme

morte ou comme statue; mais le prix en ce genre appartient au colonel Luttrel (1). En 1771, il parut à Londres, dans un bal, déguisé en mort; il était vêtu d'un linceul, et reposait dans une bière ornée d'inscriptions lamentables et chrétiennes. Des matelots l'ayant menacé d'achever l'imitation jusqu'à la sépulture inclusivement, le jovial colonel prit la fuite. Tout le monde convint que l'hilarité anglaise ne pouvait aller plus loin.

La tâche d'un défunt a prodigieusement varié, suivant la différence des siècles et des pays. Ici, brillant de fard, couronné de roses, et vêtu en habits de fête, il semble sourire à la santé ou méditer le bonheur; là, préparé, lavé, doré, cuit, embaumé, il devient un monument de lui-même. Dans Rome antique, il reçoit le dernier baiser de sa femme, de ses parens, de ses héritiers, et de tant d'autres qui s'étonnent peut-être de l'embrasser avec trop de plaisir. Les Arméniens s'imaginent qu'il devra lutter corps à corps avec de mauvais génies, et ils le frottent entièrement d'huile, par une idée confuse de ce qui se pratiquait pour les anciens athlètes. Le patriarche qui a le privilège de cette préparation en fait dans tout le Levant un débit considérable;

(1) Archenholz, *Tableau de l'Angleterre*, tome II, page 220.

aussi, suivant la relation de Tournefort, quand les Turcs parlent de lui, ils disent très-sérieusement : « C'est un bon marchand d'huile. »

Ailleurs on parle au mort : on lui répond, on donne ses ordres ; on sert sa table, et ce mensonge de la vie, doux rêve de l'amitié, ou dernière bassesse de la flatterie, fut quelquefois une fraude de la politique et de l'avarice. Des soldats crurent suivre un général qui n'était plus ; des chanoines, morts d'indigestion, furent vantés pour leur bonne santé par ceux qui pillaient leur pécule ou poursuivaient leur bénéfice. Laodice mit à la place de son mari Antiochus, qu'elle avait assassiné, un mime qui le représenta durant plusieurs jours en état de maladie ; et Agrippine fit jouer des farces devant Claude expiré, comme s'il eût été juste d'amuser, après sa mort, l'imbécile dont la vie fut la risée du monde.

L'existence des morts n'est pas dépourvue d'incidens. Britannicus, empoisonné, est enduit de blanc, parce que son assassin, encore timide, veut déguiser un crime. Charles XII, frappé dans la tranchée de Fredericzhall, voit le sculpteur audacieux étendre sur son visage une argile humide, et emporter ses traits pour la postérité. L'attitude fortuite des morts devient une accusation et un pronostic. Long-temps l'opinion régna, que la présence du meurtrier faisait saigner les

plaies de la victime. Le jésuite Alegambe donna pour preuve indubitable de la chasteté de son confrère Mariana, la circonstance que ses mains étaient restées aussi souples que pendant sa vie (1). Les chrétiens de l'Archipel pensent bien autrement; car, à leurs yeux, la flexibilité d'un mort est le signe certain que le diable y est entré, et ils se hâtent de le mettre en pièces, pour prévenir les fredaines de démoniaque dont il ne manquerait pas de troubler la contrée.

En Égypte, une loi expresse retarda l'embaumement des femmes, et cette précaution fut nécessaire pour empêcher que des monstres n'arrachassent à la mort d'affreux plaisirs qui n'étaient point partagés. Si je voulais dire jusqu'où la superstition religieuse, et surtout celle de l'amour, se sont exercées sur les restes des objets de leur culte, que de scènes de délire, de faiblesse ou de passion n'aurais-je pas à peindre! Mais si l'on me priait d'adoucir par un trait ridicule ces tableaux terribles et touchans, je crayonnerais dans un coin ce fat de nos jours que j'ai connu, brûlant les cheveux de sa maîtresse, en respirant avec élégance la cendre par le nez, et se croyant au moins l'ame de Cornélie, parce qu'il a érigé sa tabatière en urne cinéraire de ses amours. Qu'il y a loin d'une

(1) *Bibliothèque des Ecrivains jésuites.*

telle affectation à cette coutume simple et attendrissante des femmes des îles Mariannes! Lorsqu'une mère a perdu son enfant, elle lui coupe une tresse de cheveux, et la porte dans son sein; chaque nuit, en la baignant de larmes, elle y ajoute un nœud, témoignage de ses regrets et de la durée de son deuil.

L'orgueil d'un vainqueur féroce jouit des débris mêmes du carnage. Scipion déposa au Capitole une urne remplie des cendres de Carthage. Cette capitale de l'Afrique, qui, après avoir disputé l'empire du monde, était contenue dans un vase de terre, formait encore la plus magnifique offrande que jamais ait reçue le génie de la destruction. La Suisse montrait naguère à l'étranger d'énormes amas d'ossemens ennemis, monumens barbares qu'il ne fallait pas dresser ou qu'il fallait savoir défendre. Les sauvages d'Amérique emportent la chevelure des vaincus, et les Turcs, qui, à la honte de notre politique, ont encore le privilège d'être les sauvages de l'Europe, conservent avec nous l'usage de ces hideux trophées. L'insolent Sapor fit voir aux envoyés de Rome la peau de leur empereur Valérien, étalée dans un temple et teinte en écarlate. En Abyssinie, le sort du vaincu est d'être écorché et suspendu comme une outre aux branches d'un arbre. Dans ce pays-là, quand deux gentilshommes entrent en querelle, la question

peut toujours être posée ainsi : Voyons qui des deux empaillera l'autre.

Le fanatisme, qui est armé contre la nature, veut aussi jouir des droits de la guerre. Le vieux Ziska légua, dit-on, aux Hussites, sa propre peau, pour servir de tambour à leurs phalanges forcenées. La révolte de ces sectaires fut signalée, au rapport du chevalier Follard, par le plus étrange emploi qui ait jamais été fait des morts contre les vivans. L'empereur assiégeait Karlostein, et une épidémie détruisait son armée, lorsqu'il imagina de faire lancer dans la ville, par des machines de guerre, les cadavres des hommes et des chevaux. Les assiégés ne purent bientôt plus suffire à rejeter ces horribles débris; les toits, les murs, les maisons en furent souillés; une infection rapide empoisonna l'air et les eaux. Les malheureux Hussites, accablés sous cette pluie de cadavres, hurlant, désespérés au milieu de leur ville changée en un épouvantable sépulcre, implorèrent le glaive de l'ennemi.

Saisis de la même rage, les Ligueurs broyèrent, pour la nourriture des Parisiens, des ossemens ravis à la poussière des tombeaux. En Angleterre, un spéculateur convertit en chandelles la substance des furieux que tuait la guerre civile. Plus tard, et presque de nos jours, d'intraitables factieux essayèrent, dans les secrets ateliers de Meudon, de

tanner des peaux humaines pour l'équipement des armées. On ne songe pas, sans frémir, à tout le parti que le génie du mal aurait pu tirer de ces effroyables manufactures, dans lesquelles l'homme serait devenu marchandise après sa mort, presque autant qu'il l'est déjà pendant sa vie. Ce fut avec bien moins de danger qu'Odin promit à ses élus qu'après leur mort ils boiraient l'hydromel dans des crânes sanglans. Les Feuillans de la première réforme se croyaient aussi plus parfaits que les autres moines, parce qu'ils se désaltéraient dans des têtes humaines. Une femme qui a quelque célébrité, mais que je ne suis pas autorisé à nommer, reçut en présent un déjeuner de porcelaine; elle s'en servait habituellement, lorsqu'elle apprit que l'homme qui le lui avait donné en avait fait pétrir la pâte avec son sang. Je préviens mes contemporains amoureux qu'ils feront bien de garder leur sang dans leurs veines pour une meilleure destination, parce que les effets ne répondirent point, dans cette circonstance, à la beauté de l'invention. La tasse sanglante ne sut ni palpiter ni gémir entre les lèvres de la femme adorée, et celle-ci goûta de son côté, sans nul plaisir, le suprême bonheur des Scandinaves et des Feuillans.

Pauvres morts! ce n'est pas assez d'être le jouet de la coutume, de la guerre, de l'amour et du fanatisme; je vous annonce les persécutions des mé-

decins, des procès et des troubles politiques. Oui, la médecine est très-jalouse de mettre en pièces les morts qu'elle n'a pu guérir. Souvent le défunt le plus modeste voit l'art des injections éterniser sa mort et le livrer en spectacle pendant plusieurs siècles; mais son illustration s'accroît, si la nature l'a marqué de quelque signe extraordinaire, si, comme le dur Ximenès, le Richelieu de l'Espagne, il peut offrir aux curieux un crâne sans suture, ou des oreilles mobiles comme le compilateur des lois de Justinien. On montrait dernièrement à un médecin un géant qui passait dans les rues de Paris, et on lui disait : « En voilà un qui ferait une belle « pièce pour votre amphithéâtre. — Oh! oh! pre-« nez patience, répondit le docteur, nous ne le per-« dons pas de vue. » Le docteur Rondelet ayant ouvert le corps de son propre fils, la ville de Montpellier, qui devrait être blasée sur les fantaisies médicales, faillit à lapider le professeur, et le surnomma *le Canibale.* Cependant sa conduite, comme savant, fut irréprochable, et comme père elle serait héroïque, s'il avait d'autres enfans. Combien n'est-il pas de maladies héréditaires dont il suffirait de connaître la nature pour les guérir! J'ai vu applaudir à la sagacité de Fourcroy, lorsqu'il recommandait de conserver dans les familles les calculs de la vessie extraits par l'opération. Mais quelle justice pouvait-on attendre d'un pays

où le malheureux Young fut réduit à creuser en secret la fosse de sa fille? Tout équilibre d'idées et de bon sens n'est-il pas détruit lorsqu'on refuse la sépulture dans une ville où l'on fait tant de médecins?

Les lois anglaises, dans leur admirable dextérité, sont parvenues à faire une peine de la dissection posthume. On a vu des condamnés que cette partie du jugement frappait d'une terreur plus profonde que le supplice lui-même. Mais en général, les criminels sans éducation et la famille innombrable des voleurs y sont si indifférens, qu'ils vendent leurs corps à des chirurgiens, et qu'ils ont l'avantage de se boire de leur vivant; ce qui, dans la morale des prisons de Londres, doit passer pour le comble de la jouissance de soi-même. Soit par cette circonstance, soit par un goût national, les tragédies judiciaires sont, chez ce peuple singulier, moins tristes que ses bals. Les condamnés y paraissent ornés de bouquets, portant leur plus bel habit, et se piquant de bien haranguer le public. J'ai lu dans un de leurs écrivains que les maîtres ont coutume d'exercer leurs élèves à ce genre de compositions *in extremis*. Si le fait est vrai, je ne suis plus étonné de la perfection où s'est élevée exclusivement dans les trois royaumes l'éloquence des pendus. Tout bon Anglais qui entre dans le monde a d'avance sa péroraison prête pour l'accident du gibet.

La justice se joue pareillement des morts avec sa grace ordinaire; elle les condamne tout aussi bien que si elle les entendait; elle les traîne dans la fange, ou les élève dans l'air pour servir d'épouvantails. Peut-être dormit-elle, en Perse, sur la peau de ce juge coupable dont un prince sévère avait couvert son siège. Charles-Quint ne manquait jamais de saluer les fourches patibulaires, et son aïeule Isabelle se pâmait de joie quand elle les voyait bien garnies. Voilà de vrais amans de la justice. Après avoir agi avec les morts comme s'ils étaient vivans, quelquefois cette déesse traite les vivans comme s'ils étaient morts. La chronique de Louis XI nous apprend qu'en vertu d'une sentence du prévôt, confirmée sur l'appel, une célèbre voleuse, nommée Perrette Mauger, fut enterrée vivante au pied du gibet, par M. Henri Cousin, bourreau de Paris. Je cite ce singulier arrêt, comme la preuve qu'autrefois les peines étaient laissées à l'arbitrage des juges; car je ne sache pas qu'aucune ordonnance eût naturalisé parmi nous le supplice des vestales.

Les lois des anciens Égyptiens présentent une disposition admirable qui appartient au sujet que je traite. La peine d'un père qui avait tué son fils consistait à être exposé trois jours entiers aux regards du peuple, en tenant dans ses bras le corps de sa victime. Quel monstre a pu y sur-

vivre? quel spectateur a pu l'oublier? Il faudrait nous empresser d'appliquer cette loi aux filles qui, sacrifiant la nature à l'opinion, ont détruit le fruit de leur faiblesse. C'est par la terreur d'une grande ignominie qu'un législateur adroit peut se flatter d'atteindre à leur source les forfaits nés de l'égarement de l'honneur. Une mère n'arrive à l'assassinat que par une crise de désespoir, et un désordre d'imagination où la mort se présente bien plutôt comme un soulagement rapide que comme un sujet d'épouvante. J'avoue cependant que, pour la répression de ce crime, je penche, au fond du cœur, vers les opinions miséricordieuses de Beccaria, de Filangieri et de Jérémie Bentham; mais ce sont des vérités que le peuple ne doit jamais savoir, et les magistrats ne jamais oublier.

La tardive justice des peuples osa jadis abolir la mémoire des tyrans, sans s'inquiéter des tourmens qui devaient en résulter pour les chronologistes futurs. Dans un sens contraire, la délibération que prit le sénat romain de ne jamais à l'avenir s'assembler aux ides de mars, fut le monument le plus noble et le plus ingénieux consacré à la mémoire de César. L'opinion, ou les mœurs des sociétés, s'érigent aussi quelquefois en tribunal des morts. Un voyageur m'a raconté qu'étant arrivé un soir dans une chaumière des alpes dauphi-

noises, il trouva plusieurs hommes presque ivres, qui buvaient et chantaient autour d'une table, avec l'expression de la joie la plus grossière; mais ses cheveux se dressèrent sur sa tête lorsqu'il s'aperçut que la lampe de fer qui les éclairait était accrochée à la bouche d'un cadavre dressé contre la muraille. Les buveurs, témoins de l'horreur qu'un pareil spectacle faisait à cet étranger, lui expliquèrent que c'était le corps d'une vieille fille, morte le matin, et qu'ils avaient coutume d'en agir ainsi, parce qu'il leur semblait juste que celle qui avait vécu inutile éclairât au moins à sa mort une nuit de leurs plaisirs. Le voyageur prit la fuite, aimant mieux s'exposer à passer la nuit dans les montagnes que de voir des hommes pratiquer, au centre de l'Europe, une brutalité digne des sauvages de Californie, et punir le malheur dans la portion de la société qui est sans contredit la plus infortunée.

L'esprit de faction aime à couvrir ses fureurs des formes de la justice, qui n'est jamais plus outragée que par un mensonge sacrilège. L'Italie vit avec horreur un concile exhumer, juger et mettre en pièces le cadavre du pape Formose, sans expier par la peste cette farce abominable. Les restes de ce Cromwell, que les Anglais admirent et détestent tour à tour, passèrent aussi de la sépulture des rois à l'opprobre du supplice. La cour

de Charles IX fit traîner au gibet le simulacre de Coligny, croyant sans doute qu'on peut flétrir un grand homme parce qu'on a pu l'égorger. Les fanatiques qui dirigeaient ces horreurs n'avaient pas oublié de mettre un cure-dent dans la bouche du mannequin, parce que c'était une habitude de l'amiral. Mezerai a bien eu raison de ne pas dédaigner une circonstance si minutieuse; elle rappelle la pieuse moquerie de nos aïeux, qui pendaient les Juifs entre deux chiens. Cette recherche dans les détails de la cruauté, ce mélange de l'ironie et du carnage, attestent peut-être mieux que les grands massacres l'inépuisable atrocité des factions populaires et des haines religieuses. Me sera-t-il permis de citer un fait aussi remarquable que peu connu? Je le tiens d'un témoin respectable, qui était enfermé à la Conciergerie à l'époque du procès de la Reine, si pourtant on peut nommer procès le plus monstrueux des attentats. Les bourreaux de la France eurent l'infernale inspiration de souiller la fin de cette grande victime, et ils résolurent de la faire juger et périr avec deux filles publiques qui étaient détenues dans la même prison. Ce projet, dont ils se vantèrent, parvint aux oreilles des deux courtisanes. L'idée de cette association sacrilège sembla relever leurs ames avilies; elles s'accordèrent à déclarer avec la plus grande énergie qu'on les verrait sur l'écha-

faud même se jeter aux pieds de la Reine, les baigner de larmes, et lui demander pardon d'oser mourir avec elle. Les scélérats reculèrent devant la grandeur d'ame des prostituées; ils craignirent un éclat, et une ignominie fut au moins épargnée à la souveraine dont ils avaient proscrit la tête innocente.

La cendre des chefs de parti est, ainsi que leur gloire, un dépôt mis aux mains de l'inconstante Fortune : une épée défend mieux son maître qu'un tombeau. Sylla s'en doutait lorsqu'il ordonna que son corps fût consumé dans un bûcher, quoique jusqu'alors les membres de la famille des Cornéliens eussent été enterrés. Il est assez digne d'observation que Sylla, qui fut le plus inexplicable des factieux, comme César en fut ensuite le plus nécessaire, qui se joua de tout, des vertus et des crimes, de l'opinion et des lois, du pouvoir et de soi-même, voulut cependant garantir ses restes de l'outrage des révolutions, et léguer sa prudence aux usurpateurs à venir.

L'anthropophagie est le dernier et le plus rare excès de la rage populaire. De tous les monstres massacrés à Rome, Caligula fut le seul dont on mangea. Le pensionnaire de Witt, le plus grand et le meilleur citoyen de la Hollande, devint aussi la pâture de ses phlegmatiques compatriotes. Il est douteux que la révolution française ait com-

plété par là son cours d'humanités. Je ne connais aucun peuple civilisé dont les oppresseurs n'eussent beaucoup gagné en sûreté, si l'on n'eût pu s'en défaire qu'à condition de les manger.

Cette infamie, qui nous révolte si justement, fait encore partie des mœurs sauvages; mais elle tend à se resserrer dans les hordes les plus misérables. D'anciens barbares mangeaient leurs parens par piété; Artémise avala par tendresse les cendres de son mari. L'anthropophagie se retrouve assez fréquemment dans les annales des sièges, des naufrages, des famines et de l'amour jaloux. La médecine en souilla long-temps ses ordonnances; et, pendant plusieurs siècles, il n'y eut point de bon remède en France qu'il n'y entrât de la momie. Tout malade fut anthropophage; et ce mets, aussi coûteux qu'exécrable, serait encore en crédit, si le célèbre Ambroise Paré n'eût découvert que ces prétendues momies n'étaient autre chose que des corps de malfaiteurs torréfiés avec des résines par les Juifs d'Alexandrie. Une telle manie s'explique par la nature de l'homme, qui n'est jamais plus sûr ni plus content de son pouvoir que lorsqu'il peut écraser sous ses pieds le goût et la raison d'autrui. Un iman triomphe par l'absurdité de ses dogmes, un despote ou une coquette par la bizarrerie de ses volontés, un peuple ou un enfant par la folie de ses dé-

gâts, un médecin par l'ordure de ses remèdes.

La magie fut toujours un peu alliée de la médecine. Je ne répéterai pas les reproches qu'on fit à Catherine de Médicis d'avoir mêlé à ses enchantemens des sacrifices humains. Apulée, dans ses Métamorphoses de l'Ane d'or, nous apprend combien les magiciennes étaient friandes des morts. Cette croyance gagna nos régions, et le chapitre 67 de la loi salique prononce une amende de deux cents écus contre toute sorcière qui aura mangé un homme. Hélas! malgré cette précaution, le monde est rempli d'aimables enchanteresses qui dévorent l'homme vivant, corps et biens. Parmi ces magiciennes que l'Arioste a dépeintes en connaisseur (1), les jeunes demeurent impunies; mais les vieilles se ruinent à ce régime. Si la consommation d'un bel adolescent leur coûte aujourd'hui plus cher que ne l'a voulu le tarif de la loi salique, c'est à cause de l'augmentation progressive en Europe de la masse du numéraire.

La mort a des indiscrétions. C'est elle qui révéla aux bourgeois de France une des occupations des dames de la cour, lorsque les Médicis y eurent apporté les modes, les poisons et les dévotions d'Italie (2). C'est elle qui décidera probablement

(1) Chant VIII, stance 1re.

(2) Laissons parler Saint-Foix : « La marquise d'Estrées,

à quel sexe appartient le chevalier d'Eon (1). Mais il est des ames délicates dont la prévoyance s'étend jusque sur l'attitude où elles doivent laisser le corps qu'elles animèrent. César et Pertinax, déjà frappés par des assassins, arrangent leurs robes pour tomber avec décence. L'Iphigénie d'Euripide, au pied de l'autel, la vestale Cornélie sur

« mère de la belle Gabrielle, fut tuée dans une sédition à « Issoire en Auvergne. Apparemment que son corps resta « dans la rue très-indécemment exposé, puisqu'on s'aperçut « d'une mode qui s'était introduite depuis quelque temps « parmi les femmes du grand monde : ce n'était pas seule- « ment leurs cheveux qu'elles tressaient avec de la nompa- « reille de différentes couleurs. » *Essais sur Paris*, t. IV, page 59.

(1) En effet, l'examen que des médecins et chirurgiens de Londres ont fait du corps de M. le chevalier d'Eon après sa mort ne permet plus de douter qu'il ne fût un homme parfaitement conformé. Le procès-verbal en a été publié avec un *fac simile* de l'objet de la visite. Le célèbre père Elysée, qui habite maintenant Paris, figure parmi les gens de l'art qui ont signé cet acte. Il était depuis dix années le médecin de M. d'Eon, et, comme tout le monde, le croyait une femme. Il ne fait aucune difficulté de raconter les circonstances de la découverte qui l'a complètement désabusé. Mais pourquoi la cour de France obligea-t-elle cet ancien agent à prendre le titre et les vêtemens d'un autre sexe, et pourquoi lui-même a-t-il gardé ce travestissement depuis 1792, sans aucun intérêt pécuniaire ou politique? Voilà une énigme qui n'est point encore expliquée.

les marches du caveau fatal, donnent l'exemple de la même sollicitude. Un sombre dégoût de la vie s'empare des filles de Milet, et chaque jour éclaire le suicide de plusieurs d'entre elles. Le magistrat publie que la première qui se tuera sera exposée nue aux regards du peuple; toutes consentent à souffrir l'existence. Mais pourquoi citer d'anciens exemples, puisque de nos jours Paris a pu verser des larmes d'admiration et de lâcheté sur les plus beaux modèles de cette héroïque pureté! De jeunes et intéressantes vierges, traînées de Verdun au sanglant tribunal des terroristes, furent envoyées à l'échafaud; elles passèrent le dernier jour de leur vie à se préparer des vêtemens de mort qui rassurassent leur pudeur, et livrèrent ensuite leurs têtes aux bourreaux sans crainte et sans murmure. Honte éternelle à qui ne verrait dans de pareils soins qu'une faiblesse ou un préjugé! Non, non, la pudeur n'est pas le privilège de petites vertus de convention, le mensonge d'un sexe et la risée de l'autre; c'est l'instinct de toute ame grande et fière qui se respecte elle-même; c'est le plus bel ornement donné à la nature humaine, afin que rien d'honnête ne fût sans dignité, afin que rien d'élevé ne fût sans grace.

L'être privé de la vie que nous avons considéré jusqu'à présent comme formant lui seul un spec-

tacle, n'en est souvent que l'occasion ou l'accessoire dans les monumens, les inscriptions et les pompes funèbres. Un tombeau est le plus vil de nos besoins, et le luxe qui s'y attache ne dément pas son inconséquence ordinaire. Croit-il flatter la vanité? mais rien n'est plus honteux que l'éclat du néant. Lorsque des sectaires ont voulu honorer leur chef, ils ont eu soin de faire disparaître son corps. Pour placer Romulus au ciel, les sénateurs feignirent de ne l'avoir plus trouvé sur terre, et de nos jours, les Persans ont un art superstitieux de cacher la sépulture de leurs rois. Croient-ils garantir une cendre précieuse? Mais jamais avare a-t-il doré son coffre? Le plus magnifique tombeau est toujours le plus tôt violé. Quand Auguste vint en Égypte, il eut la curiosité de voir et de toucher le corps d'Alexandre, et l'on sait ce qui en arriva. Combien le vainqueur des Perses se fût indigné, s'il eût prévu qu'un jour son nez tomberait en poudre dans la main du lâche fils d'Octavius!

Les statues ne sont aussi qu'un spectacle passager : périssables copies d'un modèle qui a péri, elles chargent quelque temps la terre d'une image insensible; quelle que fût la main qui les dressa, la justice ou le temps, le crime ou l'ignorance, les renverseront un jour, et feront presque subir à celui qui les obtint l'affront d'une seconde mort. Les boues du Tibre en ont plus enseveli que n'en

peuvent étaler tous les musées de l'Europe. Au moment où j'écris, la tête du cardinal de Richelieu, séparée de la statue qui le représentait dans le château de la Milleraye, est utilement suspendue dans la cuisine d'un patriote limousin (1). Pour une tête qui fut si affamée de gouverner, et qui pesa si lourdement dans la balance de l'Europe, c'est quelque chose que de régir encore un tournebroche. O grands hommes! qui à votre bruyante existence avez ajouté une vie de marbre et d'airain, je n'ose vous promettre un dénouement aussi glorieux; mais les cardinaux sont *houroux*, comme disait le Mazarin.

Les inscriptions et les épitaphes forment une espèce de jugement que les contemporains dictent à la postérité; mais la postérité, toujours jeune, a les défauts de son âge, et se mutine volontiers contre l'autorité de ses pères. Montaigne s'est moqué des administrateurs qui ont la vanité d'attacher leurs noms aux moindres travaux. « Le marbre, « dit-il, élèvera vos titres tant qu'il vous plaira

(1) Ce fait est consigné dans la *Statistique du département des Deux-Sèvres*. Il est fâcheux que ces tableaux, que chaque préfet doit dresser du pays confié à son administration, n'aient pas été combinés dans un plan général. Mais malgré l'incohérence de tous, et la médiocrité de quelques-uns, rien n'empêche qu'ils ne deviennent un jour les matériaux d'un bon ouvrage.

« pour avoir fait rapetasser un pan de mur, ou « décrotter un ruisseau public, mais non les hom- « mes de bon sens (1). » Trajan, qui joignait cette faiblesse à tant d'excellentes vertus, n'échappa pas aux railleries des Romains, qui le surnommèrent *Herba parietina*, du nom de la plante qui croît sur les murailles. L'emphase des inscriptions est surtout le comble du ridicule, et produit un effet tout contraire à celui que l'orgueil en espérait. Charles-Quint ayant lu une épitaphe dans laquelle un certain Yvan Beruda se vantait de n'avoir pas connu la peur, ne put s'empêcher de s'écrier : « Je gagerais que ce fanfaron n'a jamais « éteint une chandelle avec les doigts. » Je connais pourtant des inscriptions qui méritent la reconnaissance de la postérité. Lorsque les villes de l'Asie écrivirent sous l'image de Flavius Sabinus *au publicain honnête homme*, cette déclaration n'était-elle pas absolument nécessaire pour lui apprendre l'apparition d'un tel phénomène? Lorsqu'elle a lu sur le tombeau d'un homme soixante-neuf ans favori des empereurs, et sept ans philosophe dans la disgrace, *ci-gît Similis qui passa soixante-seize ans sur terre, et en vécut sept*, n'a-t-elle pas remercié le courtisan qui lui donnait une leçon d'un sens aussi profond, et d'une forme

(1) *Essais*, livre III, chap. 10.

aussi concise? Hors quelques cas semblables, les inscriptions tumulaires ne sont bonnes qu'à grossir ces recueils d'*ana* destinés à l'instruction des antichambres. D'ailleurs, la vanité humaine n'est pas la seule à se glorifier des hommages posthumes. Combien d'animaux n'ont-ils pas eu aussi l'apothéose, le mausolée, et l'éloge lapidaire. Adrien fit élever des monumens à ses chiens, et plus d'un consul eut lieu d'être jaloux du dogue Borysthènes dont cet empereur composa lui-même l'épitaphe.

Voyons pourtant s'il n'est aucune inscription convenable à l'esprit de notre siècle. Par exemple, le vainqueur le plus digne d'hommage n'est-il pas celui qui a dompté le plus grand ennemi? l'ennemi le plus universellement redouté dans le monde, n'est-ce pas la pauvreté? Rien n'est donc au-dessus de l'héroïsme de la richesse. Ainsi je proposerai de graver désormais sur les tombes l'inventaire de la succession du défunt; l'éloge funèbre serait en peu de mots authentique et complet. Cette forme n'exclut pas l'élégance, et je connais des poètes très-propres à rimer des livres de caisse; par-là se mettraient en honneur l'esprit d'ordre, la diligence, la sobriété, et tant d'autres vertus, filles de l'avarice. J'ai visité à Livourne le magnifique cimetière des marchands anglais; au milieu de cette forêt de marbre, de granit et de porphyre, sous laquelle on croirait que s'est amassée la pous-

sière de tous les monarques, j'avoue que j'ai été affligé de ne pouvoir lire le bilan d'aucun de ces illustres morts tombés dans les champs de la fortune, tant il est vrai que la louange a souvent la maladresse d'oublier ce qu'elle aurait de meilleur à dire.

Je ne sais par quelle fatalité les pompes funèbres ont toujours eu un air de jonglerie peu honorable à la nature humaine. Les nations sauvages ou à demi barbares réussissent seules à leur donner un caractère touchant. Si la fête des morts fut intéressante à Athènes, c'est qu'elle était réservée aux citoyens tués dans la défense de la patrie, et que d'ailleurs toute démocratie tient un peu de l'état sauvage. La même fête s'est retrouvée chez les naturels de l'Amérique avec une ressemblance de détails qui étonne (1). Les peuples policés ressemblent à ce vieux roi que madame de Maintenon ne savait comment intéresser ou amuser. C'est ce qui fera échouer parmi nous tout projet de fêtes nationales. La superstition a sur ce point un avantage marqué, parce que, grace à la magie des vieux usages, elle nous reporte aux temps passionnés de l'ignorance et de la barbarie. Les Romains, si graves dans leur vanité, si gigantesques

(1) Voyez l'ouvrage trop peu connu du père Lafiteau sur *les Mœurs des Sauvages américains comparées aux mœurs des premiers temps.*

dans leur grandeur, n'eurent que des obsèques ridicules; cet oiseau qu'on lâchait par un véritable tour de gibecière, ces médecins qui, rangés autour d'un simulacre de cire, se trouvaient tout déconcertés de n'avoir plus rien à tuer, sont autant de scènes de comédie; mais que penser d'une cérémonie dont le principal personnage était un bouffon, chargé de contrefaire les gestes et les habitudes du défunt : témoin celui qui, aux funérailles de Vespasien, parodia si plaisamment l'avarice de ce prince! Les repas furent presque partout la base des fêtes funéraires, et dès la plus haute antiquité, on venait manger sur les tombeaux. Pline, qui a écrit la légende dorée de l'histoire naturelle, ne manque pas d'assurer que jamais les corbeaux ni les milans n'ont touché aux restes de ces repas sacrés. C'est ainsi qu'Auguste, qui croyait sans doute qu'un empereur ne devait pas se montrer moins scrupuleux qu'un oiseau de proie, ne voulut jamais manger de la laitue, appelée par les anciens *la viande des morts.*

La palme des enterremens appartient aux Irlandais, qui passent avec raison pour les vrais héritiers des anciens Celtes, et les plus beaux pleureurs de l'Europe moderne. Chez eux, chaque convoi dure souvent plus d'un jour, et parcourt plusieurs lieues. Les villages voisins viennent grossir le cortège des hurleurs, et l'on fait surtout

un accueil distingué à celles d'entre les femmes qui ont la réputation de brailler d'une manière épouvantable. A voir cette troupe de quelques mille hommes errer dans les campagnes, à entendre le bruit affreux de leurs lamentations, un étranger croirait le monde menacé de sa fin; mais qu'il se rassure, la débauche et la piété vivent en bonnes sœurs dans ces lugubres orgies, et telle est la singulière constitution du pays, que sa population s'accroît par le nombre des sépultures. Les Anglais, qui aiment aussi beaucoup les enterremens, mais qui aiment encore plus le calcul, ont compté qu'il en coûte par an à ce misérable peuple irlandais, tout couvert de haillons, 12,000,000 de francs, seulement pour la valeur du temps perdu aux funérailles.

L'érudition a fait d'abondantes récoltes dans les débris tumulaires; elle y a trouvé les traces de cette croyance presque universelle, que les morts conservaient les inclinations et les besoins qu'ils eurent pendant la vie; c'est pourquoi on enferma avec eux des esclaves pour les servir, des prêtres pour les absoudre, des femmes pour les amuser, des chevaux, de l'argent, des armes et des outils pour voyager, vivre et combattre. Il n'est pas jusqu'au Turc Amurath, le plus féroce des casuistes, qui envoya six cents jeunes gens dans l'autre monde, pour expier, disait-il, les péchés de son

père Selim. J'aime mieux l'humaine prudence des femmes chinoises, dans le tombeau desquelles, suivant le rapport de M. Paw, on retrouve une boîte de fard, un pinceau, et la représentation en métal d'un objet que les mœurs et les langues des Occidentaux ne permettent pas de nommer. Qu'il y a loin cependant de la galante prévoyance de ces dames au génie de l'Égyptienne que les Français viennent, au bout de quatre mille ans, de surprendre en flagrant délit! Les curieux qui désireraient des détails sur cette momie femelle, dont l'invention pleine de verve avait échappé à tous les écrivains de l'antiquité, les obtiendront de la complaisance de nos savans compatriotes revenus des grottes de Thèbes et des fanges du Delta.

Les habitans des tombeaux se distinguent aussi par la variété des attitudes. Il est des peuples qui les couchent, et d'autres qui les asseyent; dans certains pays, l'Orient frappe leurs regards, tandis qu'ailleurs le soleil se lève derrière leurs têtes. Ce fut un digne gentilhomme que celui qui, ne pouvant s'accoutumer à l'idée que des bourgeois marcheraient sur sa tombe, voulut pourrir debout dans une colonne : voilà certes de la noblesse bien placée! Je lui préfère pourtant la reconnaissance de ces Caraïbes, qui donnent à leurs morts, dans le sein de la terre, la même position qu'ils

eurent avant de naître dans le sein de leur première mère : je doute que la philosophie eût imaginé une allégorie plus ingénieuse. Ces pauvres nomades ont mis en action ce que Sénèque le tragique indique à peine dans sa *Troade* : « Où sera mon corps après ma mort ? — Où était-il avant de naître ? »

Des inclinations différentes se font remarquer dans le choix des lieux de sépulture. Nous préférons les sites retirés et mélancoliques. Nos morts sont tristes et solitaires, et leur présence semble nous importuner. Chez les anciens, les choses se passaient tout autrement, et c'est au bord des grandes routes qu'ils aimaient à placer les tombeaux ; j'ignore les motifs de cette prédilection dans l'idolâtrie païenne ; mais le même usage, conservé jusqu'à nos jours par diverses nations de l'Asie, s'explique facilement : elles croient que l'ame du mort épie sur sa tombe le passage des femmes enceintes, dans l'espoir de s'y introduire furtivement pour l'animation d'un être nouveau. La piété plus tendre de quelques peuplades a imaginé de faire toujours achever en même temps et sur la même place un enterrement et un mariage ; elles ont pour but de soulager vite une pauvre ame errante, sans logement et sans emploi. Ces pratiques tiennent évidemment au dogme de la métempsycose, dogme

intelligible aux esprits les plus grossiers, et dont je n'aime pas entendre médire, parce qu'il a le premier tiré les hommes des bassesses du matérialisme.

On ferait une épaisse compilation de toutes les formes extérieures dont le deuil s'est revêtu chez les différens peuples. Jamais les caprices du cœur humain ne tirèrent d'une même cause des effets si contraires. On verrait la perte des proches éveiller, suivant les lieux, la joie, le dédain, la tendresse ou la fureur, et s'exprimer par des transports insensés, des images puériles et d'affreuses mutilations. Parmi tant de coutumes diverses, je n'ai remarqué une pensée forte et profonde que dans la seule loi des Lyciens, qui ne permettait de pleurer les morts qu'en habits de femme (1). Les institutions d'un deuil outré ne me séduisent pas : il y a une sorte d'égoïsme cruel et jaloux à prétendre laisser après soi un long héritage de larmes et de douleur. Je suis cent fois plus touché de l'aimable bienveillance d'Anaxagore. Les magistrats de Lampsaque vinrent lui demander quels honneurs il voulait qu'on rendît à sa cendre : « Que le jour de ma mort, répondit « le philosophe expirant, on donne congé aux « écoliers. » Ou je m'abuse, ou ce dernier vœu est

(1) Valère-Maxime, liv. II, chap. 6.

celui d'une âme douce et aimante qui souriait à la mort en léguant un plaisir. Voilà l'ami que j'aurais pleuré.

Il y a ordinairement sur terre une douzaine d'hommes à qui on répète tous les jours que le reste du monde n'aura pas le courage de survivre à leur perte. Il est inutile de dire que ce petit nombre n'embrasse pas les génies puissans et les princes bienfaisans qui ont retiré des nations de l'abîme ou amélioré le sort du monde. Ces êtres rares sont, dans toutes les combinaisons humaines, une exception perpétuelle. Quant aux autres, qu'ils ne s'y trompent pas : les douleurs publiques sont très-rares, et je ne sache pas qu'aucun peuple soit mort de regrets. J'ai vu dans mon enfance de ces prétendues calamités qui amusaient toute la ville. La foule courait dans les temples promener ses regards sur les mesquines inventions de la flatterie, les vaines pompes de la mort, l'échafaudage éphémère de quelques décorations de théâtre, et sourire malignement aux invités qui s'ennuyaient, à l'orateur qui mentait, aux images de carton qui s'affligeaient, et à de grands pleureurs payés d'avance, parce qu'ils n'auraient pas fait crédit d'une larme à la mémoire de tous les empereurs. Je renvoie, pour la connaissance de nos anciennes oraisons funèbres, au tableau piquant et fidèle qui en

a été tracé par Thomas, le moins satirique des hommes (1).

L'adulation laisse sur les grands une sorte de souillure qui éloigne quelquefois d'eux la louange des hommes supérieurs. Alexandre ne put lui-même se faire chanter que par de misérables poètes que Quinte-Curce n'hésite pas à nommer les excrémens de leurs villes : *Urbium suarum purgamenta* (2). La médiocrité rampante qui a fatigué les princes pendant leur vie, se traîne encore sur leur cendre, tant qu'elle y sent un reste de chaleur. Le temps de la justice et du génie vient ensuite. Pline et Bossuet n'ont pas emporté le secret de louer les grands hommes; et l'on remarquera peut-être que, pendant les dix années de troubles et de haine d'où nous venons de sortir, les deux écrits les plus éloquens ont été deux éloges funèbres, c'est-à-dire quelques lignes de Mirabeau sur Franklin, et quelques pages de Fontanes sur Washington. Dans cette double circonstance, la France a donné l'orateur, mais l'Amérique a fourni le héros. Tel est l'avantage d'un peuple naissant, qu'il reporte naturellement nos idées à l'origine des sociétés, et qu'il prête à ses bienfaiteurs une sorte de grandeur homérique et

(1) *Essai sur les éloges*, chap. 32.

(2) Liv. VIII, chap. 5.

d'antiquité contemporaine qui double le respect et consacre l'hommage.

C'est assez parcourir le dédale des siècles et des coutumes : je veux connaître quel profit j'ai rapporté de ce long voyage; mon cœur se refuse à cette philosophie cynique qui jette avec dédain les dépouilles de l'homme. Je sais qu'elle peut citer des autorités imposantes, et que le plus grand prince du dix-huitième siècle voulut être enterré dans son chenil; mais je n'en blâme pas moins une opinion qui favorise la dureté des mœurs, et je pense avec Montaigne que le mépris de notre être est la plus sauvage de nos maladies. A mon avis, la police doit veiller à ce que dans les travaux anatomiques on en use avec décence et réserve, et que ce qui est utile à la science ne soit jamais excédé; mais toute exécution judiciaire me paraît une turpitude barbare, et rappelle des temps et des noms abhorrés. C'est Caligula qui, après avoir fait décapiter Lépidus, amant d'Agrippine, condamne celle-ci à porter publiquement sur ses épaules l'urne qui contient les cendres de ce malheureux. C'est le licteur de Verrès qui vend aux parens des proscrits la permission de les ensevelir, ou l'affranchi de Commode qui met la privation de sépulture dans le tarif des peines que tout homme peut acheter contre son ennemi. Tous ces brigands ont été surpassés par l'armée

révolutionnaire qui entreprit de nos jours la destruction de Lyon. Elle imagina, pour abréger le travail, de jeter dans le Rhône les restes des suppliciés; mais le fleuve ne tarda pas à les repousser sur ses deux rives. Les chevaux employés à remonter les bateaux depuis le port d'Arles refusèrent de fouler ces sanglans débris, et la navigation fut interrompue. Enfin, dans cette lutte affreuse, l'humanité des chevaux l'emporta sur la rage des hommes, et les bourreaux de ma patrie furent contraints de cacher sous terre les corps de leurs victimes.

L'esprit de famille, si oublié parmi nous, est pourtant le plus sûr appui des mœurs et du bonheur. Je suis convaincu que la législation a dans ses mains des moyens simples et praticables de le ranimer par degrés chez la nation la plus corrompue; et je compte en faire un jour l'objet d'un ouvrage particulier. On concourra dès à présent à ce but, en encourageant les sépultures domestiques, et en protégeant par la loi ce qu'aura fait la tendresse ingénieuse des enfans, des époux, des frères et des amis. S'il est doux de penser que le trépas ne nous séparera ni des lieux ni des hommes qui nous furent chers, il n'est pas moins certain que la présence des aïeux est un gage d'union et un motif de vertu pour leurs descendans. C'est d'elle que naquit la religion des pé-

nates, qui fut, sans nulle comparaison, la plus morale et la plus utile de toutes les institutions humaines. L'ame, comme les sens, a besoin d'exercice. Je chercherai plutôt la sensibilité dans les tourbillons du luxe et des passions que dans la misère et l'avilissement. Je ne veux point de la vertu de ces chaumières où la mort d'une vache et la naissance d'une mule sont les seuls événemens de la famille en possession d'intéresser.

La sépulture domestique ne se borne pas à être un aliment de vertus privées; elle a une influence directe sur la solidité des institutions publiques. Tout s'enchaîne dans les affections et les jugemens des hommes. La vénération pour les morts est inséparable du respect pour les pensées qu'ils eurent, les opinions qu'ils professèrent, les lois auxquelles ils se soumirent; elle donne aux usages et aux traditions un caractère sacré; elle confond dans un sentiment impérieux la génération qui arrive et celle qui s'en va; elle attache en quelque sorte à un joug immobile et le siècle qui finit et le siècle qui commence. Combien serait insensé le gouvernement qui ne seconderait pas une disposition si favorable à la stabilité des lois! Le plus ancien des empires existans n'est-il pas celui qui a renfermé la religion des Chinois dans le culte des aïeux? La meilleure hypothèque que pût donner un Espagnol était le cercueil de son père :

aussi vit-on l'Angleterre, chez qui aucune valeur mercantile n'est méconnue, retenir le corps de deux ambassadeurs castillans pour sûreté de leurs dettes.

Loin de moi la pensée de ravir à l'homme les consolations religieuses; car je pense qu'il est aussi cruel de les refuser à celui qui les demande que de les imposer violemment à celui qui a le malheur de ne pas en sentir la douceur et le besoin. Les ministres du culte pourraient rendre les derniers devoirs aux morts dans l'enceinte du domicile, comme le pratiquent quelques églises chrétiennes; et la solennité de certains jours appellerait le concours des fidèles aux lieux de la sépulture commune pour les prières et les cérémonies expiatoires. Mais la tyrannie qui, étendant une main de fer, saisit comme sa propriété les mourans et les morts, et qui, jalouse des sépultures domestiques, assigne à la dissolution des corps des terres privilégiées, est-elle bien exempte d'inconvéniens? elle fut plus d'une fois funeste aux Grecs; elle établit ailleurs, dans l'ordre social, un despotisme arrogant, une intolérance-pratique, et des vengeances scandaleuses. Est-ce bien disposer les citoyens d'un même État à vivre en frères, que de leur persuader que leurs cendres ne pourront se mêler, sans un sacrilège? S'il est des faveurs attachées à quelque forme d'inhumation, c'est

donc une disgrace irréparable que de laisser sa dépouille sur un champ de bataille, au sein des mers, dans un pays gouverné par d'autres croyances, ou pendant les contagions qui suspendent le culte? Laissons aux fables du paganisme ces préjugés désespérans.

Mais dans la complication des sociétés modernes, il s'en faut bien que chaque mort trouve un asile particulier, et des mains généreuses pour l'y placer. Le plus grand nombre des sépultures restera toujours à la charge de la puissance publique, dont on ne peut raisonnablement exiger que ce qui est décent et nécessaire; mais quel que soit ce dernier devoir, rendu par la famille ou par le gouvernement, il faut craindre d'en faire un spectacle déplacé. La véritable douleur est une vierge timide qui fuit les indifférens, et se nourrit dans la solitude. Chez un peuple égoïste et frivole, qui ne peut plus être mu par une pensée commune, et où la sympathie ne s'exerce jamais que dans un cercle étroit, le faste des larmes me paraît le plus maladroit des mensonges. Le peuple moqueur des grandes villes est trop désabusé pour chercher, dans les représentations sentimentales, autre chose qu'une pâture à sa malignité. Lorsqu'un convoi de quelque apparence traversait, il y a trente ans, les rues de Paris, les plaisans ne manquaient pas de dire en le lorgnant: « Voilà du

Bouvard! » nom du médecin alors à la mode. C'est ainsi que, dans le poëme de l'Arioste, lorsque Mandricard, arrivé après un combat, contemple les superbes contusions et les immenses blessures dont les morts sont couverts, à l'œuvre il reconnaît l'ouvrier, et s'écrie avec admiration : « C'est du Roland! »

Si la publicité des convois peut, en quelque sorte, se tolérer dans les campagnes et les bourgs, où tous les habitans se connaissent, elle est d'une inconvenance choquante dans les capitales, les ports de mer et les villes de commerce, dont la vaste population s'amasse, se change et se renouvelle au hasard : c'est là qu'il conviendrait que les devoirs de la religion, de la douleur et de la tendresse fussent renfermés dans l'intérieur de la maison, et que les corps qui ne doivent pas y être ensevelis, en fussent enlevés la nuit avec décence et sans bruit, comme le pratiquaient autrefois les Phocéens dans l'opulente Marseille qu'ils avaient fondée, et comme l'usage s'en conserve, je crois, dans quelques villes d'Italie.

En dépit des niveleurs politiques, les grandes villes se placent par la force des choses dans un état d'exception continuel. Le nombre et le caractère de leurs habitans y produisent des accidens inconnus ailleurs. Prenons Paris pour exemple : que le nombre des morts y soit de soixante par

jour, et qu'il y ait quatre champs différens destinés à les recevoir, voilà quelques parties principales de la ville qui seront régulièrement traversées chaque jour par quinze convois. Ainsi, tandis que l'habitant d'un bourg ne sera peut-être pas dans une année témoin d'une seule marche funéraire, il est vraisemblable que celui de Paris ne passera pas vingt-quatre heures sans faire plusieurs fois cette triste rencontre. Je connais des personnes délicates et vaporeuses à qui cette seule circonstance a rendu insupportable l'habitation de certains quartiers assignés au passage des convois. Un gouvernement ne doit-il pas, comme un père, compatir aux faiblesses de ceux de ses enfans qu'une constitution plus frêle expose aux souffrances de l'imagination. Dans les grandes épidémies, qui finissent toujours par prendre un caractère nerveux, les règlemens défendent la publicité des funérailles (1). Aux eaux de Clifton, en Angleterre, qu'on ordonne pour les maladies graves, les cloches ne sonnent point le glas effrayant de la mort. Rome, après la terrible journée de Cannes, abrégea les deuils. J'ai même vu, dans certaines provinces de France, les intendans prohiber la plantation des sorbiers sur le bord des chemins, par égard pour le préjugé populaire qui

(1) *Traité médical et politique de la Peste*, par Ranchin.

attribuait à cet arbre le fatal pouvoir de renouveler l'hydrophobie.

Il est plus utile qu'on ne pense d'épargner aux organes délicats des spectacles importuns et des objets de dégoût. La douceur des mœurs, les progrès de la raison, la perfection des arts, la finesse du goût, ne sont pas les dons d'une nature sauvage et prodigue; au sommet de la civilisation se rassemblent, par un instinct supérieur, les êtres doués d'une imagination vive et d'une sensibilité exquise, avides du feu qui les consume et victimes du bonheur qu'ils nous préparent; c'est du tourment de leur pensée, c'est de la molle irritabilité de leurs nerfs que naissent le sentiment du beau, et toutes les idées fortes ou touchantes qui descendent ensuite dans les classes vulgaires de la société. Les grandes villes sont les serres où fleurissent ces plantes maladives et salutaires; et c'est là surtout qu'il serait aussi cruel qu'impolitique de ne pas les garantir de toute influence funeste.

Si cette belle race d'hommes par qui fut illustrée l'ancienne Grèce nous paraît avoir joui d'une organisation plus parfaite que la nôtre, voyez avec quel soin elle ménageait la délicatesse publique; on ne laissait mourir personne dans les bosquets consacrés, et le prêtre eût été souillé par le contact d'un corps sans vie. Non-seulement les peines capitales s'infligeaient dans l'ombre; non-seule-

ment les arts d'imitation n'admettaient rien de laid et de difforme; mais on dissimulait jusqu'à l'idée de la mort; il eût été incivil d'en prononcer le nom, et pour exprimer le trépas d'un homme, on disait qu'il avait vécu. La plus belle des nations modernes, les Persans, poussent encore plus loin cette délicatesse, et disent, pour exprimer la mort de quelqu'un : « Il vous a fait don de la part qu'il « avait à la vie (1). »

Les Romains, qui aux institutions grecques joignaient un caractère de superstition qui leur est particulier, allèrent jusqu'à n'employer dans les fêtes religieuses que des enfans dont le père et la mère fussent vivans; c'est par une telle recherche qu'on s'élèvera maintenant à cette pureté de conceptions, à cet atticisme général dont la gloire n'est point sanglante. Paris aspire à devenir le centre du goût, des chefs-d'œuvre et des graces; il appelle dans ses murs l'élite de tout ce que l'Europe possède d'hommes polis, voluptueux et instruits; mais au milieu de ses rues, de ses spectacles, de ses plaisirs, des cadavres roulés à toute heure attestent une stupidité barbare, un engourdissement de sensations à peine excusable chez les lourds habitans du Nord. Si ces trophées de la destruction blessent les imaginations sensibles,

(1) *Voyages de Chardin*, tome IV, page 112.

c'est une cruauté d'en autoriser l'usage ; s'ils sont indifférens à la foule, c'est un scandale qu'il faut éloigner. Dans les convois musulmans, on porte le mort en courant à toutes jambes, en vertu de ce raisonnement : « Si c'est un élu, hâte-toi de le « rendre au bonheur ; si c'est un réprouvé, hâte-« toi de t'en débarrasser. » La même chose se pratique à Naples ; mais je crois que c'est moins par une conséquence du dilemme turc que par l'instinct d'une nation impatiente de jouir.

Je ne vois pas ce que les grandes villes auraient à regretter dans la suppression des pompes funèbres. Remarquons d'abord que les cités populeuses et commerçantes sont remplies d'une foule d'étrangers, d'inconnus, d'indigens, d'aventuriers sans famille, dont les convois déserts affligent par l'image d'un abandon peu honorable à la nature humaine. C'est en présence des palais que le plus souvent la mort, dépouillée de luxe et de larmes, chasse brutalement devant elle le hideux troupeau des vulgaires défunts. Quelquefois, il est vrai, de fastueux héritiers épuisent tous leurs regrets dans la parade d'un enterrement ; mais cette magnificence lugubre, prostituée aux mémoires les plus détestées, paraît presque toujours au public un nouvel affront à la vertu modeste, au mérite pauvre et à l'égalité religieuse. Croit-on que les Romains furent fort émus aux funérailles de cette

infame Poppée, où l'on brûla autant de parfums que l'Arabie en produit dans une année; ou bien aux obsèques encore plus magnifiques du singe de Néron, auxquelles cependant les historiens ont oublié de nous apprendre si l'on porta les images de la famille, et si quelque digne courtisan se présenta en habits de deuil, pour mettre le feu au bûcher, en y tournant le dos suivant l'antique usage.

Tel est pourtant parmi les hommes l'esprit d'imitation et de vanité, que cette pantomime mensongère finit par se mettre au rang des devoirs rigoureux. Les fortunes médiocres en sont foulées, et le modique patrimoine de l'orphelin se perd en orgueilleuses représentations; car rien n'est aussi absolu que la vanité bourgeoise, et sa conscience se façonnerait volontiers sur celle des gentilshommes géorgiens dont parle Tournefort, qui vendent aux Turcs les enfans de leurs vassaux pour payer à l'évêque une messe de mort de cent écus. Ainsi, en dernière analyse, les funérailles publiques, considérées dans l'état de richesse, d'indigence et de médiocrité, sont ou odieuses par leur luxe, ou affligeantes par leur nudité, ou onéreuses par leurs dépenses. Je crois encore entendre ce peuple épuisé qui, sous le règne de Caracalla, s'écria dans le Cirque : « Hélas! nous « tuons les vivans pour ensevelir les morts. »

Je ne serais point surpris que des hommes plus austères que réfléchis prétendissent que c'est au contraire dans les grandes villes qu'il convient de multiplier les souvenirs funèbres, et d'en faire un contre-poids aux séductions de la mollesse et aux longues folies de l'ambition. Cette doctrine n'est pas indigne d'examen; et si les enterremens sont en effet un bon instrument de morale, il faudra bien leur pardonner de n'être pas couverts de roses. La nature n'a pas trempé de miel toutes ses productions. Si l'on a sagement comparé les Stoïciens outrés à des enfans qui veulent sauter plus loin que leur ombre, on doit du mépris à ces traîneurs en morale, toujours prêts à amollir les vertus, toujours soigneux du repos des coupables; ils forment la branche aînée de cette grande famille de charlatans par qui tous les ridicules du siècle sont exploités, par qui on voit mettre à la fois l'éducation en hochets, la médecine en dragées, et la religion en romans. Jugeons donc avec impartialité s'il y a quelque profit pour les mœurs dans les spectacles funéraires.

La certitude de la mort est une vérité si triviale, que, n'offrant plus d'aliment aux doutes de l'esprit, elle appartient tout entière aux méditations du cœur. Mais les pensées du cœur se forment par un mécanisme particulier, et la Providence ménage aux ames les plus frivoles des

momens de retraite, où elles s'étonnent elles-mêmes de ne trouver de charme que dans les réflexions graves et mélancoliques. Tel est le cas où les idées de la destruction humaine sont utiles et pénétrantes parce qu'elles sont volontaires; au lieu que, présentées brusquement et sans être appelées, lorsque l'ame est pleine des jouissances ou des intérêts de la vie, elles révoltent par leur importunité et tombent émoussées. Les images sévères ne déplaisent point par elles-mêmes: la plupart des enfans ne cherchent-ils pas avec curiosité la vue des morts et de leurs tristes demeures? Combien de fois, dans les longues soirées d'hiver, d'autres vieux enfans aiment-ils à s'effrayer par d'épouvantables récits? Si l'on me racontait qu'une jeune femme, célèbre par les triomphes de sa beauté, s'échappant seule aux parfums de son boudoir et aux fadeurs de sa cour, va fouler d'un pied délicat le charnier de Montmartre, et demander aux ruines de l'humanité de nouvelles émotions, je ne blâmerais point sa sauvage volupté; je n'accuserais point son ame forte et libre de manquer de discernement, car « je suis « résolu depuis long-temps, comme disait le doc-« teur Swift, à ne me révolter contre aucun « plaisir qui ne me révoltera pas le premier. » Mais cette théorie des sensations lugubres repose

sur la condition nécessaire qu'elles soient l'ouvrage de notre volonté.

Une autre condition essentielle à leur utilité, c'est que le retour n'en soit pas fréquent : de même que la délicatesse du tact s'use par la continuité d'un travail grossier, la sensibilité morale s'émousse par des impressions fortes trop répétées. Le pape Alexandre VII se crut bien sûr de sa vertu lorsqu'il eut fait placer une bière dans sa chambre à coucher; mais au bout de quelques jours, ses regards indifférens ne distinguèrent plus des autres meubles cette sinistre enveloppe, de même que les Hollandais voient sans émotion cette porte de leur maison qui ne doit s'ouvrir que pour leur passage à l'éternité. L'ame n'est pas seulement assoupie par l'abus des images funèbres; il en résulte communément pour le caractère, et même pour l'esprit, une sorte de dureté qui familiarise le premier avec les inclinations cruelles, et qui ôte au second le goût des jouissances qui sembleraient par leur gravité lui être mieux assorties. « Vous avez fort bien fait, écri-
« vait Pline le jeune à un de ses amis, de pro-
« mettre un combat de gladiateurs au peuple de
« Vérone; vous deviez un spectacle à la mémoire
« d'une femme qui vous était chère, et que vous
« aviez prise en cette ville; et quel autre pouviez-

« vous choisir qui fût plus convenable à des funé« railles (1)! » Lessing, dans son livre du *Laocoon*, m'a donné la preuve d'une sagacité qui ne lui est pas toujours ordinaire, lorsqu'il observe que ce fut l'habitude des combats de gladiateurs qui rendit les Romains inhabiles à sentir et à écrire la bonne tragédie : de même que des vins généreux sont insipides aux palais brûlés par des liqueurs fortes, les hommes indifférens sont bien près d'être inflexibles ; et je vois au contraire que les plus douces et les plus innocentes de toutes les créatures qui respirent sur terre, sont ces pauvres banians de l'Inde, qui fuient avec horreur la vue d'un corps expiré, et qui passent des heures entières à secourir une mouche suffoquée (2).

Enfin l'image nue de la destruction, séparée de tout souvenir intéressant de pitié, de reconnaissance ou de parenté, n'est propre qu'à avilir l'ame. La perte d'un être chéri, la vue de ses restes, l'aspect de son tombeau, nous élèvent, nous attendrissent, nous font un besoin de croire à l'immortalité ; mais le spectacle continuel des morts indifférens ne nous laisse que l'idée d'une loi générale, d'une puissance aveugle et mécanique, qui sans but et sans choix change froidement les formes de la matière. Cette disposition

(1) *Lettres de Pline*, liv. VI, lettre 34.

(2) *Voyage dans l'Inde et au Bengale*, par de Grandpré.

de l'esprit doit produire à la fin une sorte de désespoir raisonné, un système de brutalité fatal à tout sentiment généreux : c'est une vérité confirmée depuis long-temps par l'expérience. Les artisans de débauche les plus effrontés, les corrupteurs les plus ardens des vertus romaines, furent ces mêmes Égyptiens, chez qui les usages, les dogmes, les rites, la vie presque entière, étaient une cérémonie funèbre. Ce sont eux qui, pour s'encourager aux plus vils excès, introduisirent l'usage de déployer devant les convives un squelette d'argent, en répétant cette formule que Pétrone nous a conservée : « Voici l'état où la Parque « nous mettra tous. Réjouissons-nous donc tandis « qu'il en est temps (1). »

Il ne faut donc pas croire si légèrement que la vie de l'homme en soit meilleure, lorsqu'il s'occupe trop de sa fin. Nous venons au contraire de reconnaître que le cœur et l'esprit s'endurcissent, que les mœurs et l'opinion se corrompent par ce genre de méditation, lorsqu'il n'est ni volontaire, ni ménagé, ni appuyé sur quelque affection touchante. Or, dans les grandes villes, la publicité des convois manque essentiellement de ces trois conditions, puisqu'elle y est constamment imprévue, fréquente jusqu'au dégoût, et

(1) Sic erimus cuncti, postquàm nos auferet Orcus ;
Ergo vivemus, dùm licet esse benè.

dénuée de tout intérêt. Les derniers devoirs rendus à l'homme ont quelque chose de si tendre et de si religieux, que je ne m'accoutume pas à les voir l'objet d'un trafic mercenaire, et d'un spectacle indifférent : ils seront cependant toujours l'un et l'autre dans les villes de luxe et d'affaires, où l'habitude de la frivolité et la force des distractions ne laissent point de prise aux affections générales et étrangères, mais où en même temps les esprits plus exercés et les organes plus délicats donnent aux vertus domestiques et aux affections privées un charme, une chaleur, une invention inconnus aux simples disciples de la nature. Que la religion des morts soit donc renfermée dans l'intérieur des familles, où elle trouvera des cœurs dignes de son culte; mais que, hors de cette enceinte, la nuit la dérobe aux profanations sous les voiles de l'ombre et du silence.

Graces au ciel, me voilà parvenu à l'extrémité de notre galerie sépulcrale, et ce n'est pas sans regrets que mon imagination voyageuse s'est trouvée engagée dans ce lugubre défilé! Plus d'une fois, pour résister à la tentation de jeter la plume, il a fallu me persuader que ce sujet, étant comme un autre dans la nature et dans la nécessité des choses, avait aussi son agrément et son utilité qu'il s'agissait seulement de découvrir. « Qui sait, « disait Euripide sur le théâtre d'Athènes, si vivre

« n'est pas mourir, et si là-bas on ne croit point « que mourir c'est vivre? » Montaigne conseille de s'occuper une fois de la mort jusqu'à lassitude, et de se familiariser avec elle jusqu'au mépris : « Mépris, ajoute-t-il, qui fournit notre vie d'une « molle tranquillité, et nous en donne le goût pur « et aimable, sans quoi toute autre volupté est « éteinte (1). »

Je ne conseillerais cependant pas à tous les tempéramens de suivre un si vigoureux médecin; je craindrais que la plupart ne perdissent haleine à moitié chemin, et qu'au lieu d'arriver jusqu'au mépris de la mort, ils ne restassent à la peur. Il y a plus de bonté à tromper un peu le commun des hommes qu'à les charger d'une armure trop pesante pour leurs forces. Quand les soldats de Sparte ne rencontraient dans leurs expéditions lointaines que des eaux fétides et bourbeuses, ils employaient, pour les boire, des vases dont l'orifice étroit et allongé épargnait à la vue le dégoût d'un breuvage nécessaire (2). Cette ruse innocente offre, à peu d'exceptions près, toute la sagesse dont le vulgaire des mortels est susceptible. Voyageurs obscurs que nous sommes, égarés

(1) *Essais*, liv. I, chap. 19.

(2) Ce vase s'appelait *cothon*. Athénée, d'après Critias et Xénophon, en décrit la forme et l'usage, liv. XI, page 483.

dans la foule entre les besoins et les dégoûts, exposés par notre sottise à tant de malheurs qui font rire, et à tant de prospérités qui font pitié, buvons du moins la vie sans voir le fond du vase!

LA VÉRITÉ,

CONTE INDIEN.

Un fakir marchait dans la campagne en regardant le bout de son nez. Tout à coup il entendit la terre résonner sous ses pas, et il dit : « Cet endroit-ci est creux et renferme peut-être un trésor; si je le trouve, je deviendrai un honnête homme. »

Le fakir creusa la terre, et perça une voûte; mais, après une fatigue si extraordinaire, il fut bien piqué de ne découvrir que l'ouverture d'un puits, qui sans doute avait été murée pendant plusieurs siècles.

Il y plongeait tristement ses regards, lorsqu'il en vit sortir une femme mouillée, saisie de froid et toute nue; mais comme elle était d'une beauté ravissante, le fakir la contemplait avec ivresse, sans songer à la couvrir de son manteau.

« O toi qui surpasses en beauté les filles de Brahma, lui dit-il, apprends-moi qui tu es, et pourquoi tu te baignes dans un puits? » Elle lui répondit : « Je suis la Vérité. » Le fakir pâlit, et s'enfuit à toutes jambes, comme si un fakir et la vérité ne pouvaient exister ensemble.

La vierge, ainsi délaissée, s'avança paisiblement

vers la ville. Une femme qui voyage nue ne paraît pas aussi singulière dans l'Inde que dans d'autres climats moins favorisés du soleil. Il passa près d'elle des poètes, des marchands, des sultanes et des eunuques.

En la voyant les poètes disaient : « Qu'elle est maigre! » les marchands : « Qu'elle est dupe! » les sultanes : « Qu'elle est indiscrète! » les eunuques : « Qu'elle est triste. » Aucun ne parut se soucier d'elle.

Un courtisan voluptueux vint aussi à passer; c'était un riche blasé, à qui tout au plus il restait des fantaisies. Il daigna pourtant s'apercevoir que la Vérité avait la peau blanche, et il la fit monter dans son palanquin.

A peine fut-elle assise, qu'elle vit la maîtresse de l'empereur qui se promenait sur un dromadaire, par ordonnance de médecins. « Voilà qui est singulier, s'écria-t-elle; la sultane favorite a le nez de travers. »

Le courtisan frémit de cette exclamation, et se crut perdu; car une loi défendait de parler, en bien ou en mal, du nez de la favorite. Il rejeta la Vérité au milieu du chemin, en disant : « J'étais bien fou de m'embarrasser de cette babillarde. »

Elle arriva aux portes de la ville, et voyant un particulier d'une caste inférieure, elle s'informa auprès de lui du lieu où elle pourrait passer la

nuit. Cet homme l'emmena dans sa maison, ne doutant pas que cette rencontre ne fît sa fortune.

L'hôte chez qui la Vérité se trouva logée avait imaginé, pour vivre, de composer une gazette où, chaque matin, tous les gens en place lisaient leur éloge; aussi, quand il allait à la cour, les esclaves avaient ordre de remplir ses poches des meilleurs débris de la cuisine.

Le séjour de la voyageuse dérangea fort les affaires du pauvre homme. Il n'avait que le temps de rédiger sa feuille. La Vérité le regardait travailler sans mot dire, et puis elle effaçait précisément tout ce que le gazetier écrivait. Le bulletin manqua deux jours de suite.

Le visir, piqué de ce retard, manda l'écrivain; et après lui avoir fait donner cinquante coups de bâton, lui permit de se justifier : il le fit avec éloquence et succès; c'est pourquoi le visir le renvoya avec cent nouveaux coups de bâton.

Ce dernier supplément paraîtra singulier à ceux qui ignorent combien le visir était juste; il n'en agit ainsi que parce qu'il avait besoin du temps de l'exécution pour faire enlever secrètement la Vérité de chez le gazetier. S'il eût pensé que quatre-vingt-dix-neuf coups eussent suffi, il respectait trop ses semblables pour en avoir ordonné un de plus.

Quand le visir fut seul en possession de la Vérité, il espéra en tirer parti contre ses ennemis; mais on lui annonça que l'empereur viendrait le jour même visiter son palais, et, craignant surtout qu'il ne la vît, il ordonna, pour le bien public, qu'elle fût mise à mort.

Aussitôt quatre émirs la placèrent poliment entre des coussins de soie brodés et parfumés, et l'étouffèrent avec de savantes précautions. Ils jetèrent ensuite son corps inanimé dans l'endroit le plus solitaire du jardin.

Les hommes puissans s'imaginent que la Vérité est morte, parce qu'ils sont parvenus à l'étouffer quelque temps; mais il n'en est rien. Le grand air lui rend la vie; et la nôtre, bien ressuscitée, profita des ténèbres pour sortir du jardin.

Elle se réfugia dans une vaste bibliothèque, où des brahmines entassaient l'esprit des hommes depuis cinq mille ans. Comme la nuit était froide, elle alluma du feu avec quelques feuilles; mais il y avait dans la salle tant de matières inflammables, que la Vérité n'eut que le temps de se sauver avec quelques petits volumes.

La bibliothèque brûla, et les bibliothécaires aussi. L'empereur vint admirer l'incendie, et dit avec un rire ingénu : « C'est pourtant bien agréable de voir brûler une bibliothèque. » Sa joie parut d'autant plus sincère, qu'il y a toujours eu dans

l'Inde une rivalité secrète entre les livres et les empereurs.

Cependant le visir se hâta de mettre hors de la loi sa victime échappée. L'aurore en vit la proclamation affichée dans les carrefours. Cette promptitude ne doit point étonner, parce que, dans toutes les chancelleries de l'univers, il y a des formules de proscription toujours prêtes contre cette pauvre Vérité.

A la pointe du jour, la malheureuse fugitive se trouva hors des murs de la ville auprès d'une maison simple et propre qu'entourait un petit jardin; c'était la demeure du sage Pilpay. Elle entra sans crainte, dit qui elle était, et demanda un asile.

« Cette franchise me plaît, lui dit le sage; mais elle me fait trembler pour toi. Si tu étais reconnue, rien ne pourrait te sauver; suis-moi. » Ils montèrent ensemble dans une vaste galerie, qui formait l'étage supérieur de la maison.

Là étaient rangées avec ordre des peaux de tous les animaux, des écorces de toutes les plantes, des enveloppes de tous les êtres. On jugeait, au premier coup-d'œil, que c'était le magasin d'un fabuliste. Pilpay, l'ayant montré à la Vérité, lui tint ce langage.

« Puisque tu ne sais ni te cacher ni te taire, il est sage de te déguiser. Je puis, à ton choix, te

faire pénétrer dans tous les êtres que tu vois, et qui s'animeront à l'instant. Tu parleras sous ces formes nouvelles, et tu iras impunément reprocher ses crimes au visir lui-même. »

La Vérité accepta, et ne fut point ingrate. Le génie de son libérateur, enflammé par elle, répandit une grande lumière dans l'Indostan. Le visir fut déposé, et Pilpay mis à sa place (1). Il y parvint à une extrême vieillesse, au milieu des bénédictions du peuple; car l'Asie n'a point de baume aussi puissant pour prolonger la vie que l'habitude de la bienfaisance.

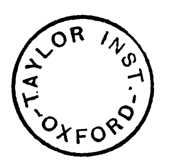
L'exemple d'une si haute fortune suscita une foule d'imitateurs, et les ambitieux voulurent partager avec les philosophes les travaux de l'apologue et l'héritage de Pilpay; mais la Vérité, qui pénétra leurs vues, continua de se cacher dans les œuvres des sages, et livra les autres au délire de leur imagination.

Les inventeurs de fables se trouvèrent ainsi divisés en deux espèces bien différentes, dont l'une voulait instruire avec douceur, et l'autre dominer à tout prix. C'est rendre un grand service aux hommes que de leur apprendre à quels traits ils pourront les distinguer.

(1) Pilpay ou Bidpay, philosophe gymnosophiste et fabuliste indien, devint en effet ministre de Dabschelim, et laissa un nom vénéré dans l'Orient.

Les uns rassemblent la multitude, et lui crient d'un lieu élevé : « Esclaves de Brahma, croyez ou périssez; car ce que nous allons vous dire est la vérité. » Alors ils leur débitent des fables extravagantes qui rendent les auditeurs fourbes ou furieux.

Les autres, d'une voix douce et d'un visage affable, invitent le voyageur à s'arrêter, et lui disent : « Ami, si tu es sensible au plaisir, ris un moment avec nous; ce que nous allons te raconter n'est qu'une fable. » Mais le joyeux récit porte dans le cœur la salutaire vérité, et celui qui l'écoute devient meilleur en s'amusant.



FABLES.

FABLES.

FABLE PREMIÈRE.

L'OIE QUI APPREND A DANSER.

Une Hélène de basse-cour,
A la marche inégale, à la taille replète,
Une oie enfin, se dit un jour :
« Je suis belle à ravir, et je serais parfaite,
« Si mes graces avaient plus de légèreté ;
« De bonne part j'ai l'assurance
« Que plus d'une oie et d'un singe effronté
« Dans le monde aujourd'hui se poussent par la danse. »
Aussitôt sont mandés, pour lui donner leçon,
Les maîtres les plus habiles,
Étourneau, martinet, alouette et pinson,
Tous petits freluquets fort sots et fort agiles.
Au milieu d'eux, il fallait voir comment
Se trémoussait la grosse dame ;
A droite, à gauche, en arrière, en avant,
Elle y va de toute son ame,
Tant qu'à la fin, voulant battre trop sec
Un entrechat, la pécore essoufflée
Perd l'équilibre, et tombe sur le bec,

Bien honteuse et bien sifflée.
Congédiant alors tous les brillans danseurs :
« Fi ! dit-elle, ces gens ne sont que des sauteurs ;
« La véritable danse est plus grave et plus lente. »
Et la voilà qui veut essayer tour à tour
Les talens de la basse-cour ;
Mais en tous points aucun ne la contente.
Le ramier vole trop ;
Margot la pie est une aventurière
Qui trotte ou va le galop ;
La poule fait la minaudière,
Et du jardin saute à pied la barrière ;
Le coq-d'Inde a du bon, mais il aime à percher,
Et jusque sur les toits le paon va se nicher.
Bref, la dédaigneuse écolière
Allait chômer, lorsque enfin par hasard
Elle découvre un trésor... Ah ! que dis-je ?
Une merveille, un prodige ;
C'est son compère le canard.
Quel air penché ! quelle noblesse !
Tout ce qu'il fait par l'oie est répété
Avec la même gentillesse.
C'est un assaut de grace et de facilité
Où l'élève est ravie et le maître enchanté.
Or la sultane avait de l'influence,
Et chaque soir à son petit coucher,
Sans vanter son maître de danse,
Aucun oison n'eût osé l'approcher.
« Ah ! madame, admirez son aplomb et sa taille ;
« Même en dansant, il a l'air de penser :
« C'est le Vestris de la volaille,
« Et vivent les canards pour apprendre à danser ! »

Sur tout cela voici mon dire :
L'amour-propre est un suborneur
Qui de nos jugemens cache et produit l'erreur.
C'est soi-même en autrui qu'on cherche, qu'on admire,
Et les sots près de qui l'on s'estime le plus
Seront toujours les bienvenus.

FABLE II.

LE PHILOSOPHE A GÊNES.

Certain athée, à qui Dieu fasse grace !
Dans Gênes avait débarqué.
Les églises, le port, la ville haute et basse,
Par lui tout fut critiqué ;
Dieu sait surtout comme il s'était moqué
Des madones qu'on voit orner toutes les rues
Du dévot appareil de lampes suspendues.
« Ces gens-là sont fous, disait-il,
« De perdre ainsi leur huile et leurs prières,
« En l'honneur de quelques pierres. »
Or il advint qu'un soir ce raisonneur subtil
Regagnait son auberge après certaine orgie.
Sur son passage, un stylet à la main,
Étaient plusieurs bandits, enfans de l'Italie,
Et pour un prix honnête égorgeant leur prochain.
Le philosophe est saisi par la bande,
Qui va percer à jour son corps transi de peur ;
Car je doute que Dieu défende
Un incrédule aussi moqueur.

Pourtant il se bébat, et d'un effort contraire
Entraîne le groupe assassin
Jusques au pied d'un dévot luminaire,
Dont les rayons tombent soudain
Sur sa figure aux bandits inconnue.
« Jésus ! ce n'est pas lui, » dit le chef du complot.
« Ce n'est pas lui, » crie aussitôt
La troupe qui s'enfuit. Resté seul dans la rue,
Notre homme voit, se tâte, et dieu merci
N'est point blessé. Fut-il joyeux? je n'ose
Vous l'assurer. Je crois qu'il fut en tout ceci
Fort content de l'effet, et fort sot de la cause;
Car c'est à la madone, à son saint lampion,
Que l'orgueilleux a dû sa délivrance;
Et voici la réflexion
Qui fit les frais de sa reconnaissance.
« Ah ! dit-il, je conçois qu'une religion
« A souvent ici-bas quelque chose de bon,
« Et, dans l'ombre au coupable opposant ses lumières,
« Nous épargne les réverbères. »

FABLE III.

LES DEUX ATTELAGES.

O que le luxe est un cruel tyran !
Ennemi du plaisir, du repos, de l'aisance,
On voit par lui plus d'un riche indigent
En public faire envie, en secret abstinence,
Et, dupe de sa vanité,

Unir aux embarras que donne l'opulence
Les soucis de la pauvreté.
Si je les nómmais tous, ma liste serait ample;
Mais j'aime mieux, sans blâmer tel ou tel,
Qu'une fable serve d'exemple
A tous ces fous. Un jour, devant certain hôtel,
Côte à côte rangés, attendaient deux carrosses;
L'un où quatre chevaux trépignaient à la fois;
L'autre un fiacre, avec ses deux rosses,
Ses traits de corde et ses glaces de bois.
Les coursiers du bel équipage,
Faute de mieux se mettent à berner
Du fiacre leur voisin le modeste attelage;
Surtout en ridicule ils aiment à tourner
Des berlingots l'antique privilège,
L'usage consacré de porter sous le siège
Le sac d'avoine et la botte de foin,
Témoignages prudens d'un ignoble besoin.
« Amis, leur disaient-ils, pourriez-vous nous apprendre
« Si dans Pise autrefois les coursiers glorieux
« Portaient aussi leur dîner avec eux? »
Et puis d'autres bons mots que ne pouvaient comprendre
De pauvres journaliers. Mais le temps s'écoulait,
Et de l'hôtel nul maître ne sortait.
Du repas l'heure étant venue,
Le fiacre à ses trotteurs donne la ration;
Et la botte de foin devant eux suspendue
Leur fait, en s'allégeant, trouver le temps moins long.
Les moqueurs la lorgnaient avec un œil d'envie.
Nature quelquefois met noblesse en défaut;
Car manger dans la rue est une ignominie
Pour des bêtes comme il faut.

Ce n'est le pis. Au lieu de leur donner à paître,
Le cocher de son fouet leur caressait les reins,
En leur criant : « Caracolez, coquins,
« Faites honneur à votre maître. »
Voilà donc, me disais-je en passant auprès d'eux,
Les soins qu'on prend pour être malheureux.
Les pauvres diables dans la rue
Sans honte, sans soucis, dînent paisiblement ;
Et les faquins, que la faim exténue,
Sous le fouet de l'orgueil sautent en enrageant.

FABLE IV.

LE RUISSEAU ET LA MONTAGNE.

Un ruisseau serpentait dans le creux d'un vallon,
Mais si chétif, qu'on ignorait son nom.
Monsieur Lacroix, dans sa Géographie,
N'eût pas daigné nous en dire deux mots.
Heureusement on peut, dans cette vie,
Exister sans être un héros ;
Et le ruisseau, dans la prairie,
Jouant avec les roseaux,
Laissait à petit bruit aller ses petits flots.
Chemin faisant, cependant il arrive
Au pied d'un mont ambitieux
Qui ferme le vallon. Le ruisseau, de son mieux
Éparpillant son onde fugitive,
Cherche un passage, étend ses bras,
Rode et fouille. « On ne passe pas, »

Lui crie une voix de tonnerre.
C'est la montagne qui parlait,
Et montagne de Suisse. (Au style on le connaît.)
Le ruisseau vainement s'abaisse à la prière,
Et fait valoir sa parenté
Comme issu d'un rocher qui n'est pas écarté.
La montagne était dure et fière,
Et pour un malotru ne se dérangea pas.
Celui-ci faisait rage; et puis, quand il fut las,
Comme un autre il prit patience.
La chose tourna bien. Chaque jour en effet,
Sans pouvoir échapper, l'onde s'accumulait.
Recevant plus qu'il ne dépense,
Chose assez rare au bon pays de France,
Le ruisseau s'enrichit; mais il y met le temps.
D'abord c'est une mare obscure et solitaire,
Puis un marais qui couvre maints arpens:
Or en si beau chemin on ne s'arrête guère.
De marais le ruisseau devient donc un étang,
Puis enfin un lac magnifique.
Glorieux rival du Léman,
Il nourrit de poissons toute une république,
De la montagne altière ose battre le flanc,
Et compte ses vaisseaux, ses ports, et ses tempêtes.

Un obstacle est quelquefois bon;
S'en plaindre, c'est sottise, en profiter, raison.
Eugène et mon ruisseau lui durent leurs conquêtes.
Plus d'un homme excellent, que son siècle plaça
Aux belles pages de l'histoire,
Sans l'affront qui l'irrita,
Eût méconnu sa force et végété sans gloire.

FABLE V.

LE SINGE AU BAL.

Buffon avait un singe, un grave orang-outang,
Qui d'un valet faisait l'office,
Et qui, sur ses deux pieds sans peine se tenant,
Avait la taille et le flegme d'un Suisse.
Pour s'amuser un jour de carnaval,
L'historien de la nature
Au bal de l'Opéra conduisit l'animal
Dans une décente parure.
De taffetas jonquille un ample domino,
Les gants, les brodequins, le masque de Venise
De pied en cap déguisaient le pongo,
Et des plus clairvoyans préparaient la méprise.
Buffon arrive avec son Africain;
Un savoyard leur aide à sortir de voiture,
Et tous deux introduits vont chercher aventure.
Nul ne remarque l'écrivain;
Mais du grand singe il n'en est pas de même:
On le voit dans la foule aller d'un pas égal,
Et d'une indifférence extrême
Contempler tous les fous du bal.
Sa majesté fière et tranquille,
Je ne sais quoi de neuf, d'original,
Attirent tous les yeux sur le masque jonquille.
Dès qu'on est remarqué, chez nous on est charmant.
Pour le pongo chacun se passionne,
Le lutine et le questionne.

Autre sujet d'étonnement!
Lui ne répond à personne.
C'est un prince étranger, dit l'un.—C'est un docteur,
Dit l'autre.-Un évêque.-Oui.-Peut-être un grand d'Espagne.
—C'est au moins un ambassadeur.—
La foule avec transport l'admire, l'accompagne,
Et tous voudraient lui plaire. Dans la main
Un masque, en passant, lui glisse
La demeure d'un médecin
Et le billet doux d'une actrice.
Enfin de l'assemblée il fait seul l'entretien;
Pour l'orchestre on n'a plus d'oreilles,
Tant on s'épuise à dire des merveilles
Du grand homme qui ne dit rien.
« Te voilà bien, peuple fantasque, »
S'écrie alors Buffon, du singe ôtant le masque,
« Tu dédaignes le vrai talent,
« Et tu veux que l'objet de ton culte imprudent
« Reçoive tout son prix de ta tête légère :
» Aussi rien n'est plus propre à faire un important
« Qu'une bête qui peut se taire. »

FABLE VI.

L'INSCRIPTION.

Dans Syracuse un architecte habile
Bâtit un phare, et mit sur le fronton
Son nom.
Denys alors régnait sur la Sicile,

Et s'indigna qu'un sujet eût le front
De revivre dans son ouvrage.
Nicandre donc est mandé par le roi,
Qui lui tient ce langage:
« Apprends qu'il n'est ici de gloire que pour moi;
« Je suis maître, et je veux qu'effacé sur le phare,
« Ton nom chétif cède la place au mien. »
L'architecte sicilien
Feint d'obéir à cet ordre barbare.
Il couvre d'un ciment avec art préparé (1)
L'inscription dont le tyran s'offense,
Et sur l'enduit, solide en apparence,
Il trace en lettres d'or ce mensonge avéré :
Fait par Denys, l'amour de Syracuse.
Quelque temps, m'a-t-on dit, le prestige dura;
Mais enfin ici-bas le bien, le mal, tout s'use.
Denys mourut, et le plâtre tomba.
Du prince on ne dit mot, tandis que la Sicile
Lit encore aujourd'hui sur le phare éclatant :
Nicandre construisit ce monument utile.

La gloire de l'homme puissant
Est un larcin qu'il rend avec la vie.
L'autorité dévore le présent;
Mais l'avenir appartient au génie.

(1) On raconte que ce moyen fut mis en usage par Sostrate de Gnide, dans la construction de la tour de Paros.

FABLE VII.

LES RATS DU TEMPLE.

Certain peuple un peu sot, dont je tais le pays,
Adorait dans son temple une idole fameuse.
Mais ce dieu, plus fêté qu'un danseur à Paris,
N'était qu'une machine creuse
Où de profanes souris
Avaient logé leur famille nombreuse.
Quand les dévots se retiraient,
Laissant leur pieuse offrande,
Aussitôt les rats descendaient,
Et sur les mets sacrés cette vorace bande
Officiait par contrebande.
Le lait, le miel, la chair et les gâteaux,
Bien bénis, bien choisis pour des bouches célestes,
Engraissaient de vils animaux.
Le dieu, s'il eût mangé, n'aurait eu que des restes.
Un jour pourtant il se fâcha
De ce scandale abominable,
Et vertement aux souris reprocha
D'oser braver les dieux, et se mettre à leur table.
Mais la gent parasite, au lieu de s'effrayer,
Rit beaucoup de la réprimande.
« Il est plaisant, ce mannequin d'osier, »
Dit même un Cicéron de la troupe gourmande,
« Et je ne croyais pas que les dieux fussent fous.
« Il te sied bien, misérable fétiche,

« De te plaindre de nous.
« Sais-tu pourquoi ton temple est riche,
« Pourquoi mille dévots te consacrent leur foi?
« C'est qu'ils pensent quetu digères
« Les offrandes journalières
« Que nous dévorons pour toi.
« Depuis long-temps sans nous, avec ignominie,
« Comme un bois impuissant au feu l'on t'eût jeté;
«Souffre notre glouto nnerie,
« Qui fait ta divinité. »

Celui qui veut imposer au vulgaire
Doit savoir endurer les outrages secrets.
On verrait plus d'un grand inconnu sur la terre,
Saus les jongleurs qui vivent à ses frais.

FABLE VIII.

LES ÉPOUVANTAILS.

Jean ne savait à quel saint se vouer
Pour ôter aux oiseaux le goût de ses cerises.
Déjà sans fruit il avait fait jouer
Ces vieilles ruses, ces surprises
Dont la tactique des guerriers
Enrichit l'art des jardiniers.
Toutes les nuits dans ses rêves il cherche
Quelque terrible épouvantail;
Puis le matin notre homme est au travail.
Tantôt il forme au sommet d'une perche

Un soldat, lance au poing, nez tors, œil à l'envers,
Et sur le tout grand chapeau de travers.
Tantôt il plante un vautour d'écritoire,
Crins flottans, griffe sèche, et longue robe noire.
Semblable au fameux sculpteur
Qui fabriqua le maître du tonnerre,
De ses épouvantails Jean lui-même a grand'peur;
C'est que Jean a connu les procès et la guerre.
Il n'en est pas ainsi de la bande légère
Du petit peuple maraudeur;
Car les voilà qui vont, par moquerie,
Pincer le nez de l'estafier,
Ou se nicher avec effronterie
Dans la perruque du greffier;
Puis, pour refrain, la compagnie
Fait gala sur le cerisier.
Jean est au désespoir. « Benêt, lui dit sa femme,
« Laisse tes vilains mannequins,
« Et chante sur une autre gamme
« Avec tous ces petits mandrins. »
Jean fut de son avis. Avant jour il s'éveille,
Prend de Margot la jupe et le corset,
Et, près des ennemis planté comme un piquet,
Tient sur sa tête une corbeille,
Où des cerises jusqu'au bord
S'élevaient en pile vermeille.
Le jour luit; les brigands s'éveillent, et d'abord,
Découvrant la corbeille pleine,
Y volent tous. Ce fut leur dernière fredaine:
Sous la corbeille était un trou
Par lequel maître Jean, glissant la main sans peine,
Saisissait les voleurs et leur tordait le cou.

Point d'appareil, point de menace,
Avec ces fripons dont l'audace
Se moque de tout frein et croît jusqu'à la mort;
Bonne police enfin doit se faire avec grace,
Et, quand elle tient, serrer fort.

FABLE IX.

LE TABLEAU (1).

Un Jupiter de la finance
Faisait bâtir pour sa Junon
Un temple que les dieux de France
Nomment leur petite maison.
Il va trouver un peintre, et lui dit: « Fais-moi vite
« Un tableau qui soit de mon goût.
« Je te le paierai bien, c'est là notre mérite.—
« Quel sujet?—Un cheval.—Superbe? — Pas du tout;
« Moi, je baille quand j'admire.
« Peins-moi quelque bardeau qui le soir sans façon
« Se vautre sur le sable et me fasse bien rire;
« C'est là mon genre, et, crois-moi, c'est le bon. »
Le peintre rougissait. Qu'y faire?
Midas n'avait rien pu concevoir de plus beau,
Et même le choix du tableau
Est à mes yeux la preuve claire

(1) Le fond de cette fable est tiré d'un Eloge de Démosthènes, attribué au philosophe Lucien. Le peintre dont il s'agit s'appelait Pauson.

Que l'ame de ce Turcaret,
Si Pythagore n'en impose,
Avait subi, sous la peau d'un baudet,
Sa dernière métamorphose.
L'artiste promet tout à l'or du financier.
Mais quand seul avec son génie
Il travaille en son atelier,
Toute promesse est vaine, et lui-même s'oublie.
De plus, on m'a conté qu'en telle occasion
Il faisait, par précaution,
Sur son Plutus jeter un voile.
Il peint donc... Un cheval ?.. Sans doute ; mais non pas
Dans l'ignoble attitude où le voulait Midas :
C'est un coursier qui vole et bondit sur la toile,
De ses jarrets nerveux assouplit les ressorts,
Et mêle aux flots de la poussière
Les vagues de sa crinière,
Et l'humide vapeur qu'exhale tout son corps.
Il achevait ce bel ouvrage,
Quand le Midas impatient
Revient le voir. Figurez-vous la rage
Qui du traitant démonte le visage
A l'aspect du coursier fier émule du vent.
Mais le peintre lui dit : « Monsieur, point de colère,
« Du haut en bas retournez le tableau. »
Turcaret obéit, et, par ce tour nouveau,
Voit alors le cheval roulant dans la poussière.

Enfans des arts, élèves d'Apollon,
Pour la mode qui vient de naître,
N'abandonnez jamais le goût ni la raison.
La sottise osera peut-être

Parodier, retourner vos tableaux ;
Mais la postérité, punissant cette audace,
A vos immortels travaux
Rendra leur véritable place.

FABLE X.

LE CHIEN VENDU.

Moyennant certaine somme
Un fermier vendit son chien.
Pour ami je promets bien
De n'avoir jamais un tel homme.
Chez l'acheteur le pauvre chien traîné,
En dépit du contrat, le refuse pour maître,
Et n'a point de repos qu'il ne soit retourné
Dans la maison qui l'a vu naître.
Il y vient, on le chasse; il revient, on le bat.
C'est chaque jour une scène nouvelle ;
On ne peut décider si l'homme est plus ingrat
Ou si le chien est plus fidèle.
Le nouveau maître, mécontent
D'un souvenir que rien ne peut éteindre,
Au vendeur va se plaindre,
Et redemande son argent.
Ce dernier point mérite qu'on y pense,
Et l'homme dur imagine un moyen
Pour garder la finance,
Et pour ne pas garder le chien.
« Ah! ah! dit-il, chez moi le drôle

« Veut donc rester, et les coups n'y font rien.
« Voyons si jusqu'au bout il jouera bien son rôle :
« Qu'on le mette à l'attache. » Aussitôt un valet,
Dans un collier où s'ajuste une chaîne,
Enferme le cou du barbet,
Qui de sa vie encor n'avait connu la gêne.
Figurez-vous et ses bonds et ses cris.
Tous les gens de la ferme en étaient attendris.
La douleur fit place à la haine,
Et, dès le même soir, oubliant ses vertus,
Le chien rompit sa chaîne et ne reparut plus.

Ne blessez pas l'indépendance
Des cœurs qui vous sont offerts ;
Vous perdez leur reconnaissance
Quand vous leur donnez des fers.

FABLE XI.

LES ECREVISSES.

Une écrevisse, ayant à la sourdine
Du panier qui l'enferme esquivé le guichet,
Rôdait dans une cuisine,
Où sa cuirasse brune aux regards la cachait.
Elle aperçoit, tout en faisant sa quête,
Quelque chose de rouge étalé sur un plat.
Lors reculant plus près : « Qu'est-ce ci, dit la bête,
« Une écrevisse rouge ! ah ! bon dieu ! quel éclat (1) !

(1) L'écaille de l'écrevisse, qui est brune dans son état naturel, devient

« De quelque dignité sans doute elle est pourvue,
« Conseiller de grand'chambre, ou cardinal-légat,
« Pour le moins. Vite il faut qu'ici je la salue,
« Et lui fasse le compliment
« Que tout cancre de cour doit au soleil levant. »
Soins perdus : l'éminence au corset d'écarlate
Ne daigne pas seulement de la patte
Approuver l'orateur : « Ah ! c'est de la fierté,
« Dit l'autre, mais ce ton ne m'intimide guère.
« En dépit de la dignité,
« Il m'est permis, je crois, d'embrasser ma commère. »
Elle la touche donc, et la sent (quelle horreur !)
Du court-bouillon encor toute brûlante.
Saisie aussitôt d'épouvante,
Elle fuit en criant : « Par un dehors trompeur
« Combien, hélas ! je fus séduite !
« Tandis que j'enviais sa pourpre et sa grandeur,
« La malheureuse était cuite ! »

FABLE XII.

LES DEUX ARAIGNÉES.

Les loups ne se mangent pas :
De ces brigands c'est là morale unique.
Combien d'espèces ici-bas
Devraient les imiter, au moins par politique.

rouge par la cuisson. L'eau-forte et l'eau-de-vie produisent souvent le même effet sur la couleur de ce crustacé.

L'homme d'abord, et puis l'insecte famélique
Dont les doigts allongés suspendent aux plafonds
Les filets destructeurs d'imprudens moucherons.
Car j'ai lu dans plus d'une histoire
Que les fils d'Arachné se dévorent entre eux,
Bassement invités à ces repas honteux
Par la faim, et non par la gloire.
J'ai fini ma préface, et j'en viens au récit.
Dans un même recoin filaient deux araignées
Mâle et femelle, à ce qu'on dit.
En perfides réseaux par l'instinct façonnées,
Leurs toiles se touchaient; mais le reste, néant.
L'une des deux, c'était la demoiselle,
Un beau jour voulut pourtant
Du sauvage voisin avoir quelque nouvelle,
Vers sa toile elle glisse, et non pas sans frisson,
En tire un fil.... et puis attend réponse.
Car chez les bonnes gens on entre sans façon;
Mais chez les autres on s'annonce.
« Qui va là ? » dit le sournois.
« C'est moi, » répond la curieuse,
Faisant la petite voix;
« De causer avec vous je suis vraiment joyeuse.
« Vivre seul n'est pas bien.—C'est pourtant le plus sûr.—
« Ah! voisin, ce propos est dur,
« De vous aimer j'aurais si bonne envie! —
Dites plutôt de me manger.—
« D'honneur, je n'ai pas faim.—Quel garant, je vous prie,
« A le croire peut m'engager?—
« J'ai là dans mes filets des mouches en réserve,
« Que je vous donnerai pour gage de ma foi;
« Marions-nous.— Dieu m'en préserve!

« J'abhorre tout plaisir qu'on goûte avec effroi.—
« Je promets d'être douce, et tendre, et ménagère.—
« C'est avec ces beaux mots qu'on a croqué mon père.
« La belle, adieu. Regagnons nos deux trous;
« Je ne vaux pas, dans le fond, mieux que vous:
« Mais je reste célibataire. »

Point d'amour entre les méchans.
Le bonheur n'est venu sur terre
Que pour les cœurs innocens.

FABLE XIII.

LE NID DE L'HIRONDELLE.

« Voici le temps de la nichée, »
Dit une hirondelle à sa sœur;
« As-tu choisi la retraite cachée
« Où tu déposeras le trésor de ton cœur?—
« Je n'ai point oublié, répond l'autre hirondelle,
« Que le printemps dernier une tuile m'offrit
« L'asile où prospéra ma famille nouvelle.—
« Fi donc! réplique l'autre, un nid
« Sur un toit, en plein air! de la pauvre nature
« C'est la grossière architecture.
« J'imagine un peu mieux. Vois là haut ce rempart
« D'où l'œil au loin des mers embrasse l'étendue;
« Autour sont rangés avec art
« De gros tubes d'airain qui brillent à la vue,
« Et pour nous bien loger semblent faits tout exprès.

« C'est un abri profond, solide, magnifique,
« Où la foudre en tombant verrait briser ses traits,
« Et qu'une mère enfin, s'il faut que je m'explique,
« Doit préférer à l'asile mesquin
« Que t'offre une méchante brique.
« Imite-moi, j'y vais nicher demain. »
La sœur répond : « Je n'en ai point envie ;
« Quitter le gîte où je vécus en paix
« Serait ingratitude, et peut-être folie.
« On peut se repentir d'habiter un palais.
« Enfin pour moi j'aurai l'expérience,
« Et la sécurité que donne l'innocence. »
Suivant l'usage, en son opinion
Chaque femelle tint bon,
Et se mit à bâtir le berceau de sa race,
L'une au faîte d'un toit, l'autre dans un canon.
La couvée alla bien dans l'une et l'autre place,
Et des petits un duvet noir et blanc
Commençait à vêtir les formes délicates,
Quand un matin sur l'Océan
On vit approcher deux pirates.
Grand bruit au fort ; le tambour bat ;
A ses bronzes court le soldat
Portant la mèche en spirale allongée.
O cruelle trahison !
Chaque pièce d'avance était toujours chargée.
Soldat ! arrête, en ce canon
Une tendre mère est logée....
Le barbare ne m'entend pas....
Dieux !... c'en est fait... la flamme brille,
Et le salpêtre avec fracas
A brisé dans les airs l'imprudente famille.

L'autre sœur vit de leurs débris
Son humble tuile couverte,
Et répéta souvent à ses petits :
« Qui se fie à la force y trouvera sa perte. »

FABLE XIV.

L'HÉRITIÈRE.

Une dévote humaine et délicate,
Dans la forme qui suit, dicta son testament :
« Je lègue à Dieu mon ame, et mes biens à ma chatte,
« Pour en jouir de son vivant,
« Et les laisser à son heure dernière
« Aux nonnes du prochain couvent.
« Mais, afin que mon héritière
« Par aucun embarras n'achète son bonheur,
« Je veux que Lucrèce, ma sœur,
« Desdits biens prenne la régie,
« Et sur leur produit soit nourrie,
« Tant que le ciel protecteur
« A ma Grison prêtera vie. »
La dévote mourut après cette œuvre pie.
Son testament fit loi dans la maison.
Lucrèce, avide et ménagère,
Dont l'aisance devra finir avec Grison,
Néglige tout, beauté, médisance, oraison,
Pour mieux soigner une tête si chère.
Sensible amante ! ingénieuse mère !
De l'intérêt venez prendre leçon.

Lucrèce a tout prévu pour l'adorable chatte,
Autour de la corniche a mis un garde-fou,
Une grille au foyer, au volet un verrou;
Pour coucher l'héritière, enfle une molle ouate,
Lui pèse son manger, lui fait tiédir son eau;
Avant de la servir goûte chaque morceau;
De l'insecte sauteur délivre son hermine;
Puis de la chambre elles font chaque jour,
Pour s'exercer ensemble, une ou deux fois le tour.
La duègne craint surtout l'amoureuse rapine.
Tels qu'on voit des Gascons, soupirant par métier,
Flairer de loin une riche héritière,
Ainsi viennent en chœur les matous du quartier
Donner concert à notre prisonnière,
Non pas sous le balcon, mais dessus la gouttière.
Grison gémit. Hélas! cruelle par bonté,
Lucrèce croit qu'amour, hymen, maternité,
Sont trois fléaux de la santé;
Ainsi jamais de jeux, et toujours du régime.
Pour l'homme et pour les chats quelle sotte maxime!
Dame Lucrèce, écoutez la raison.
La mollesse craintive est une maladie
Qui change les fleurs en poison;
Trop de soin abrège la vie,
Et la nature aime un peu d'abandon.
Sermons perdus : la dame persévère.
Qu'arriva-t-il? La stupide rentière
Vit passer en trois mois la chatte au monument,
Et l'héritage aux nonnes du couvent.

FABLE XV.

LE CHÊNE QUI REVERDIT.

Un chêne périssait dans la vigueur de l'âge,
Et, frappé de maux inconnus,
Voyait son tronc chargé de rameaux sans feuillage
Que la sève n'abreuvait plus.
La mort tenait déjà sous ses mains inflexibles
La moitié de sa proie. O douleur! ô tourment!
De leur forêt les driades sensibles
Pleuraient le plus bel ornement.
Soudain un redoutable orage
Des monts voisins roule en noirs tourbillons,
Et dans les bois porte un affreux ravage.
Les arbres, sous les coups des fougueux aquilons,
Se font entre eux une guerre fatale,
L'un par l'autre brisés, déchirés, entr'ouverts.
Jamais Fleurus, Marengo, ni Pharsale,
D'aussi vastes débris n'ont vu leurs champs couverts.
Les frimats approchaient, quand on vint de la ville
Ravir à la forêt ses enfans abattus.
Nul ne doutait que le chêne débile,
En tombant, n'eût grossi le nombre des vaincus.
O surprise! ô douce joie!
Le voilà, le voilà debout, vif et puissant,
Qui dans les airs avec grace déploie
D'un feuillage nouveau le luxe renaissant.
Bienfaisante pour lui, la sévère tempête

A détruit de son mal les principes cachés,
En soulageant sa noble tête
D'impurs rameaux par la mort desséchés.
Plein d'une gloire où le ciel s'intéresse,
Et des forêts patriarche cité,
Il aura les honneurs d'une lente vieillesse.

Ainsi par l'adversité
Le grand homme, affranchi de l'humaine faiblesse,
Arrive plus brillant à l'immortalité.

FABLE XVI.

LE GASCON ET LES SINGES.

Un bon marchand de Saint-Afrique,
Par la tempête fut jeté
Sur un rivage inhabité
De cette mer qu'on nomme Pacifique.
Il lui restait la vie, assez faible présent
Pour qui ne peut nourrir ce feu prêt à s'éteindre;
Car notre pauvre marchand,
Tout brisé de fatigue, en vain voudrait atteindre
Aux fruits de l'arbre agité par le vent,
Ou chercher des Hindous la sauvage demeure.
Il n'a pour assistans que la soif et la faim.
« Allons, dit-il, puisqu'il faut que je meure,
« Ici paisiblement attendons notre fin. »
Lors il se couche, et demande à Morphée
Que ses assoupissans pavots

Émoussent le tranchant de la fatale faux.
Déjà, par un songe échauffée,
Sa tête s'égarait dans une douce erreur,
Quand soudain un affreux tapage
Par un brusque réveil le rend à son malheur.
Sur les arbres du voisinage,
De singes pétulans tout un aréopage
Tient séance. Leurs jeux, leurs sauts, leurs cris aigus
Font au loin retentir la plage.
Du triste naufragé les sens se sont émus;
Il se lève en courroux. Ainsi faisait, je pense,
Charles-Quint, le fougueux reclus,
Alors qu'un moinillon, dans sa juste vengeance,
Venait éveiller à son tour
Ce vieux perturbateur du monde.
Notre homme redressé, de l'œil faisant la ronde,
Du peuple grimacier voit la bruyante cour.
Ce malin club, de la voix et du geste,
Est par lui vertement tancé;
Et de son bras débile un caillou mal lancé
A moitié chemin... reste.
Le singe est fier, vindicatif, méchant,
C'est presque un homme. Aussitôt la canaille
Fait à grand bruit voler sur le marchand
Des fruits de la forêt une épaisse mitraille.
« Courage! ne m'épargnez pas, »
Crie à ses fournisseurs d'une nouvelle espèce
Notre Gascon, qui sait avec adresse
Les provoquer tout haut et les bénir tout bas.
Bref, il agit si bien, qu'on lui voit faire
A leurs dépens un bon repas,
Quoique servi par la colère.

La force lui revient, et bientôt l'Océan
Fit débarquer sur ce rivage
Un charitable banian,
Qui des singes finit l'ouvrage.

Des passions d'un ennemi
Le sage peut tirer parti,
Ainsi qu'on voit un faiseur de gazette
Construire sa maison des pierres qu'on lui jette.

FABLE XVII.

LE THERMOMÈTRE DU QUAI DE L'HORLOGE.

Au pied de cette tour que la noire Thémis
De son horloge a décorée,
On voit un instrument où chaque jour *gratis*,
Dans sa prison de verre, une liqueur pourprée,
Dit au peuple badaud
S'il gèle ou s'il fait chaud.
Devant cet oracle fidèle,
Depuis une heure au moins, en décembre dernier,
Un homme faisait sentinelle.
C'était un profond marguillier
Pour éclairer Paris venu de sa province,
Ayant d'ailleurs, avec un corps épais,
La visière assez courte et l'esprit assez mince.
Or, ce bourgeois lorgnant de près
Le tube indicateur, faisait par son haleine
Monter la savante liqueur,

Tandis que près de lui Borée, en sa fureur,
D'un parquet de cristal déjà couvrait la Seine.
Un passant reconnaît l'observateur transi,
Le tire par la manche, et lui dit: « D'un catarrhe,
« Compère, vous voulez faire l'emplette ici? »
Mais le bourgeois répond: « Tarare!
« Ne me dérangez pas.... le temps s'est adouci
« Déjà.... de trois degrés.... par ma persévérance....
« C'est un miracle,... chut!... tout bas je vous le dis...
« Le bois est cher, je soulage la France...
« Un marguillier se doit à son pays. »
L'autre, en courant, laissa cette pécore
Qui souffle et se morfond encore.

Vous riez de ce sot; moi, j'en connais plus d'un
Qu'on n'a point conspué pour semblable méprise.
Dans les hauts rangs ce travers est commun.
Aux effets passagers de sa propre sottise
Un fat croyant par vanité,
Prend le signe souvent pour la réalité.

L'AMOUR DE SON PAYS (1).

STANCES.

Le cœur de l'homme aux lieux de sa naissance
Est enchaîné par un charme secret;
Je plains celui dont la froide inconstance
Y vient sans joie ou les fuit sans regret.

Champs fortunés des jeux de notre enfance,
Semés par nous de tendres souvenirs,
Vous pouvez seuls doubler la jouissance
De nos premiers, de nos derniers plaisirs.

Ah! qui voudrait poursuivre la victoire,
S'il n'espérait rentrer dans ses foyers;
C'est là qu'on aime à retrouver sa gloire
Et son berceau couronné de lauriers.

Cet abandon qu'on appelle habitude,
Si doux à suivre et si près du bonheur,
Chez l'étranger n'est qu'une longue étude
Qui flétrit l'ame et resserre le cœur.

(1) Cette pièce et la suivante furent composées pendant l'émigration de l'auteur qui, ayant porté les armes dans l'insurrection royale de la ville de Lyon, en 1793, fut proscrit par les vainqueurs et perdit sur l'échafaud une partie de sa famille. Le tombeau de Gessner, dont il s'agit dans la seconde pièce, est un monument en marbre, d'une construction élégante, que les habitans de Zurich ont décerné à la mémoire de cet écrivain, leur compatriote. Il est situé dans un fort beau jardin public, au confluent

Qui me rendra les tombeaux de mes pères?
Qui leur dira mes vœux reconnaissans?
Ah! le séjour des terres étrangères
Ne peut offrir des attraits qu'aux méchans.

Le titre vain de citoyen du monde
De l'égoïsme est le masque trompeur:
Telle l'on voit la feuille vagabonde
Errer sans vie et sécher sans honneur.

Ce vif amour du lieu qui nous vit naître,
De l'univers maintient l'ordre et la paix,
Et la nature eut soin que, dans chaque être,
Il fût gravé comme un de ses bienfaits.

Quel étranger, dans ce lieu misérable,
Du soleil même a voulu fuir l'éclat?
C'est un banni qui, mourant, sur le sable
Trace le nom de son pays ingrat.

Que peut le luxe et sa riche mollesse
Sur ce Lapon qu'ont durci les hivers?
Dans vos palais, il soupire sans cesse
Pour sa cabane et ses affreux déserts.

Ces deux oiseaux, qu'une tendre constance
Rendait heureux dans leur ancien séjour,
Semblent surpris de leur indifférence,
Et, sans patrie, ils vivent sans amour.

de la Limmat et de la Silh. Chaque hiver on élève autour de ce mausolée un bâtiment pour défendre, contre l'effet des gelées, les bas-reliefs qui représentent des scènes tirées du poëme de *la Mort d'Abel.*

Cet arbrisseau, que les zones brûlantes
Avaient nourri pour d'autres habitans,
Triste au milieu de vos serres brillantes,
Languit sans fleur et périt au printemps.

Voyez encor la naïade fidèle,
Quand des rochers ont égaré ses flots,
Pour retrouver la rive maternelle,
Bondir dans l'air et tourmenter ses eaux.

Ainsi tout marche au gré de la nature;
C'est par l'instinct qu'on échappe à l'erreur.
Pourquoi si loin rechercher l'imposture,
Quand près de soi l'on trouve le bonheur?

Dans les ennuis d'une trop longue absence,
J'aime à rêver à mes anciens plaisirs;
Mon cœur renaît; ma muse est l'Espérance,
Et je jouis en chantant mes désirs.

LE TOMBEAU DE GESSNER.

Nymphes, qui peuplez cette rive,
Vos jeux augmentent mes regrets,
Ah! laissez à ma voix plaintive
Le silence de ces bosquets.
Viens dépouiller ce beau feuillage,
Triste Aquilon, roi des hivers;
Un malheureux, dans son veuvage,
Se plaît au deuil de l'univers.

J'aime la longue chevelure
Qui couvre ces saules pleureurs;
Ils me disent que la nature
S'afflige aussi de mes douleurs.
Mais, dans leur funéraire enceinte,
Un monument frappe mon œil;
Près des morts approchons sans crainte,
Ils ne connaissent plus l'orgueil.

Mais déjà quel charme s'opère!
Mes soupirs sont moins déchirans,
Et d'une fraîcheur salutaire
Le calme a pénétré mes sens.
Oui, je reconnais sa puissance,
Ici Gessner est l'enchanteur;
Toujours il fut de l'innocence
Le peintre et le consolateur.

Chantre d'Abel, tu vois un frère
Par ses frères persécuté;
Ainsi du méchant sur la terre
L'exemple seul est imité.
Autrefois la France attendrie
De ta lyre goûta les sons;
Mais elle admira ton génie
Sans profiter de tes leçons.

D'une fastueuse guirlande
Je n'orne point ton monument;
Quelques larmes sont une offrande
Que préfère le sentiment.

Puisque jamais l'affreuse envie
Ne souilla ton cœur généreux,
Souffre que le mien te confie
Un devoir cher à tous les deux.

Estelle, Numa, Galatée,
Viennent de rester orphelins;
De leur père l'ame agitée
N'a pu soutenir ses chagrins.
Quand parmi les ombres paisibles
Tu connaîtras ses doux accens,
Au nom de tous les cœurs sensibles
Présente un myrte à ses talens.

Dans sa malheureuse patrie
Peut-être on ignore sa mort,
Ou d'une indifférence impie
On a payé son triste sort.
Ainsi, dans un péril extrême,
Chacun chargé de sa douleur,
Réservant ses pleurs pour lui-même,
En refuse à son bienfaiteur.

LES PLAISIRS DE LA VIE.

CHANSON TRADUITE DE L'ALLEMAND.

Ne laissons pas aux roses
Le temps de se flétrir,
Et dans les moindres choses
Sachons l'art de jouir.

Pour chercher des ronces cruelles,
L'homme se tourmente ici-bas,
Et méprise les fleurs nouvelles
Qui croissent sous ses pas.
Ne laissons pas, etc.

Pour troubler le repos du sage,
Les élémens s'arment en vain;
Le sage sait qu'après l'orage
Le ciel est plus serein.
Ne laissons pas, etc.

Loin de l'envie et des affaires,
Médiocrité fait son trésor,
Et, dans ses vergers solitaires,
Lui donne des fruits d'or.
Ne laissons pas, etc.

Devant lui, par quelqu'injustice,
Si le sentier s'est rétréci,
Il trouve, au bord du précipice,
La main de son ami.
Ne laissons pas, etc.

L'amitié craint qu'il ne succombe,
Soutient ses pas, sèche ses pleurs;
Et, s'il périt, jusqu'en sa tombe
Le couvre encor de fleurs.
Ne laissons pas, etc.

L'ame ainsi doucement bercée,
Arrive à la fin d'un beau jour,
Et fait gaiement la traversée
Vers un meilleur séjour.
Ne laissons pas, etc.

LE NID SAUVÉ,

ROMANCE VILLAGEOISE, TRADUITE DE L'ALLEMAND.

Te souviens-tu bergère,
De cet orage affreux
Qui combla la misère
De tant de malheureux?
La grêle déchaînée,
En épais tourbillons,
Des travaux d'une année
Dépouilla nos sillons.

L'astre du jour à peine
Montre un front plus serein,
Que je cours, hors d'haleine,
Visiter mon jardin.
Mais, ô douleur amère!
Tous mes arbres chéris
Ne couvraient plus la terre
Que de tristes débris.

Un seul vivait encore.
Hélas! si c'eût été
Le joli sycomore
Que pour toi j'ai planté!
Mais par un choix injuste,
Qui confond ma raison,
Ce n'était qu'un arbuste,
Un stérile buisson.

Vil arbrisseau, lui dis-je,
Ma main saura venger,
Sur ta vorace tige,
L'honneur de mon verger.
Prêt à frapper, que vis-je
Entre ses verts rameaux?
Sauvé par un prodige,
C'était un nid d'oiseaux.

Petits! pour votre asile,
De moi ne craignez rien;
Je veux qu'il soit tranquille
Et sûr comme le mien.
Aurais-je le courage
De me montrer, pour vous,
Plus méchant que l'orage
Qui vous épargna tous?

Vous n'avez plus de mère;
Nous vous en servirons.
Chaque jour ma bergère
Et moi vous nourrirons.
Comme la Providence
J'aime les malheureux;
Et dans mon indigence
Je trouve encor pour eux.

VERS

ADRESSÉS AUX DEUX GROUPES DE CHEVAUX EN MARBRE TRANSPORTÉS DE L'ABREUVOIR DE MARLY A L'ENTRÉE DES CHAMPS-ÉLYSÉES (1).

Brillans jumeaux, que l'aîné des Coustous
Fit s'élancer des rochers de Carrare,
Fougueux coursiers, de grace, arrêtez-vous;
Paris le veut : Paris n'est plus barbare.

Durant un siècle, auprès d'un abreuvoir,
Vous avez su conserver l'abstinence;
A nos rentiers prêtez votre savoir;
A nos tribuns prêtez votre silence.

Mais quand Delille eut quitté ses foyers,
Pégase ici vous choisit pour modèle;
Et, comme vous, laissa ses écuyers
Courir à pied et jamais sur la selle.

Vos mouvemens, que l'instinct a guidés,
Frappent l'artiste et font penser le sage.
Ruant toujours, quoique toujours bridés,
Des nations vous lui montrez l'image.

(1) Ces vers furent publiés dans les journaux du temps, lorsque le Directoire fit transporter les groupes de Coustou, à l'aide d'une machine ingénieuse du colonel Grobert, dont les dessins ont été gravés. Les *tribuns*, dont on parle dans la seconde stance, ne sont point les membres du tribunat, qui n'existait pas encore, mais des écrivains brouillons qui s'étaient arrogé ce titre.

Si la colère étincelle en vos yeux ,
Ah ! c'est de voir, au sein de nos misères ,
Que chaque jour dans des chars orgueilleux ,
Tant de faquins sont traînés par vos frères.

INVOCATION AU TEMPS.

Vieillard qui mesures le temps ,
Me faudra-t-il attendre encore ?
De grace , abrège des instans
Que l'impatience dévore.
Mais je crois que ce dieu méchant
Se rit de mes peines cruelles :
Ah ! puisqu'il va si lentement ,
Devrait-il donc porter des ailes ?
Mais lorsqu'enfin auprès de moi

Arrivera ma douce amie ,
Vieux Saturne , repose-toi :
C'est un amant qui t'en supplie.
De tes pas la main du plaisir
Aura soin d'effacer la trace ;
Près de nous tu pourras dormir ;
Nous veillerons bien à ta placc.

AVERTISSEMENT.

La veuve de l'infortuné Bailly m'avait engagé à écrire la vie de cet homme illustre, et m'avait remis tous les matériaux nécessaires à cette entreprise. L'examen auquel je me livrai ne tarda pas à me faire connaître l'un des plus beaux caractères dont le dix-huitième siècle puisse s'honorer. Bailly avait l'esprit élevé, l'ame intrépide, les mœurs douces et pures, et le cœur d'une bienveillance inaltérable. Je commençais à tracer les premières années de sa vie, lorsque des circonstances qui me sont personnelles m'ôtèrent le loisir qu'exigeait ce travail. Madame Bailly ne respirait que pour la mémoire de son époux; il eût été cruel de soumettre sa sensibilité au délai qui m'était imposé, et je lui rendis les matériaux qu'elle m'avait confiés. Le peu de lignes que j'avais écrites n'a rapport qu'à la tendre jeunesse de Bailly, et sans doute intéresse faiblement sa gloire. On y sent les défauts d'un premier jet, dont quelques-uns eussent vraisemblablement disparu si l'ouvrage fût arrivé à sa perfection. Je demande grace pour la place que je donne à ce fragment. C'est en quelque sorte une offrande du cœur que je dépose comme un signe de ma vénération pour l'une des victimes les plus pures de nos malheurs publics, pour un sage qui honora la nature humaine, et fut à la fois écrivain de génie, philosophe vertueux, excellent citoyen.

FRAGMENT

D'UNE VIE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

DE BAILLY,

PREMIER MAIRE DE PARIS.

De ses vertus, de sa raison,
Il servit sa patrie ingrate ;
Il écrivit comme Platon,
Et mourut comme Socrate.

CHAPITRE PREMIER.

Naissance. — Éducation. — Deux tragédies. — Le comédien Lanoue. — Caractère.

JEAN-SILVAIN BAILLY naquit le 15 septembre 1736 aux galeries du Louvre. La douceur aimable et la touchante docilité de son caractère en firent l'idole de sa famille : elle ne put se résoudre à se séparer de lui, ni à chagriner son enfance par de pénibles études. Il n'apprit point le latin, et le peu qu'il en saisit dans le cours de ses travaux ne fut pour lui qu'un souvenir de mots, et un instrument pour ses recherches savantes. Ainsi nous pouvons dire, à l'honneur de notre langue, que Bailly n'apprit point à la connaître dans les débris des lan-

gues anciennes, et que tout ce qu'il y versa de graces et de richesses ne sortait pas d'une source étrangère. Cette singularité ne doit causer ni surprise ni inquiétude aux hommes dont elle contrarie les principes; car une méthode n'est pas à dédaigner parce qu'elle devient inutile à quelques esprits supérieurs.

Le père de Bailly, peintre et poète, homme d'esprit et de plaisir, dont les vaudevilles égayaient la scène italienne, dont les saillies faisaient désirer la société, aimait tendrement son fils; mais il ne voyait dans lui que son successeur à la place de garde des tableaux du roi, et il bornait son éducation à des leçons de dessin. Les progrès du jeune Bailly dans cet art furent peu remarquables; car c'était son sort de ne bien savoir que ce qui ne s'enseigne pas. En même temps qu'il restait un dessinateur médiocre, il étonnait les artistes qui fréquentaient la maison de son père, par le goût d'inspiration, par le tact sûr et rapide avec lequel il jugeait les tableaux. Ce sentiment exquis des beautés de l'art, perfectionné par l'expérience, a fait dans la suite de Bailly le connaisseur le plus habile qu'eut la France des ouvrages consacrés à l'imitation de la nature.

Le hasard lui ouvrit bientôt une route d'instruction plus sérieuse. Un mathématicien, nommé

Moncarville, avait un fils auquel il pria M. Bailly de donner des leçons de dessin, tandis que lui-même enseignerait les mathématiques au fils de M. Bailly. Cet échange de soins paternels entre un savant et un artiste a quelque chose de touchant et de patriarcal, qu'on désirerait de voir plus souvent imité. Bailly, après avoir épuisé les connaissances de M. Moncarville, choisit pour maître le père du célèbre Clairaut; mais, tandis qu'il franchissait ainsi les pénibles avenues des sciences, son imagination, qui commençait à se développer avec force, l'engagea dans une incursion d'un genre bien différent.

Quelques succès littéraires de l'un de ses amis enflamment son émulation, et déjà les rêves de la gloire troublent son sommeil. On sent que, dans ce cas, un écrivain de quinze ans se doit au moins une tragédie. Bailly est plus exigeant, et il en compose deux. La première, intitulée *Clothaire*, est puisée dans ces premiers siècles de la monarchie française, où la grossièreté des mœurs n'empêchait point le raffinement des crimes. Cette tragédie offre un passage que je n'ai pu lire sans frissonner, et j'ai douté si je ne devais pas en épargner la connaissance à la sensibilité des lecteurs. Quel démon prophétique conduisait la plume de cet enfant, et lui faisait tracer dans l'histoire du passé l'épouvantable catastrophe qui l'attendait!

Qu'on sache donc que, dans le premier ouvrage échappé à la muse adolescente de Bailly, il a décrit la mort d'un maire de Paris massacré par le peuple.

Le sujet de la seconde tragédie est l'*Iphigénie en Tauride*, traitée ensuite avec succès par Guymond de La Touche. On conçoit qu'un jeune homme n'est soutenu que par un grand espoir dans la composition d'ouvrages aussi pénibles; c'est à l'honneur enivrant de la représentation qu'il aspire, et chaque vers, en tombant de sa plume, fait d'avance retentir à son oreille le doux bruit des applaudissemens qu'il doit un jour exciter. Bailly partageait aussi cette délicieuse attente de l'apothéose théâtrale, et il songeait à s'en frayer la route.

Il y avait alors à Paris un comédien cher à tous les gens de lettres, homme d'esprit, de goût et de probité; c'était Lanoue. Bailly lui porte ses deux pièces. La modeste jeunesse du poète intéresse l'acteur; il lui fait un accueil affectueux, promet de lire avec attention ses deux ouvrages, et l'invite à venir le revoir. Lanoue n'était pas homme à manquer à sa parole, et la lecture de *Clothaire* et d'*Iphigénie en Tauride* dut le frapper d'une sensation bien imprévue. Ces tragédies n'offraient ni les défauts ni les beautés qui appartenaient à l'âge de l'auteur; le style en était incorrect et déco-

loré, mais la conduite en était sage et bien entendue : on n'y trouvait ni ces défauts d'exagération, ni ces écarts brillans qui signalent le début des écrivains que la nature destine à manier le feu des passions; mais chacune de ces pièces présentait des situations fortement conçues. Ces disparates n'échappent point à la sagacité de Lanoue; il y découvre plus d'art que de mouvement, un esprit lumineux plutôt qu'une ame ardente, la maturité d'une tête vigoureuse bien plus que l'explosion d'un cœur effervescent, et il décide avec raison que Bailly n'est point né pour l'art dramatique (1).

Cependant l'impatience du jeune poète le ramène bientôt vers son juge. Celui-ci l'interroge sur ses occupations, ses goûts, sa famille; il lui parle avec l'intérêt d'un ami et l'affection d'un père : il lui conseille de renoncer à la carrière dramatique, et lui en dévoile avec force les dégoûts et les périls. Il lui annonce que sa véritable destination est pour les sciences; il lui en montre la gloire pure et heureuse, et lui prédit qu'il s'y fera certainement un grand nom. Bailly, le cœur un peu gros sous le poids de ses deux tragédies, se retire ému et reconnaissant. Lanoue, qui avait

(1) Bailly composa aussi, à l'âge de quarante ans, une comédie du *Soupçonneux*, en trois actes et en vers; mais ce ne fut qu'un délassement au milieu de ses grands travaux. Cette pièce est restée manuscrite, ainsi que ses deux tragédies.

conservé toute sa vie le souvenir de cette scène, l'a racontée plusieurs fois, en disant que, « de tous « les jeunes gens dont il avait refusé les pièces, « Bailly était le seul qui fût resté son ami. » Prévoir, sur deux tragédies, que leur auteur deviendra un savant illustre, est un jugement qui, en faisant peu d'honneur au talent poétique de Bailly, en fait sans contredit beaucoup à la pénétration de Lanoue. Il n'est pas douteux que les sciences lui ont une grande obligation; et c'est un hommage que je me plais à rendre à la mémoire d'un acteur estimable qui sut honorer son état sans avoir besoin de le déplacer.

Bailly avait ainsi consumé dans ses essais littéraires les premières années de sa jeunesse. Ces douces tentatives l'avaient préservé d'autres illusions plus dangereuses à cet âge. L'on peut dire aussi que, sur ce point, la nature n'avait pas mal pourvu à sa défense. En effet, ceux qui ont prétendu que le caractère de l'homme se moule sur les formes qui l'environnent, trouveront dans Bailly une exception difficile à concilier avec leur système. On a vu que la maison de son père était le rendez-vous d'une société gaie et bruyante; la joie, assaisonnée de tout ce que les artistes savent y joindre de vif et d'original, y donnait seule des lois : c'est là que s'aiguisaient les parodies destinées au théâtre italien; mais, au milieu des plai-

sirs de la table et des refrains de la gaieté, l'ame de Bailly croissait de jour en jour plus grave et plus sérieuse. Il était raisonnable sans affectation, et aussi naturellement que d'autres sont étourdis. Sa précoce sagesse était d'ailleurs tempérée par tout ce que la modestie et la sensibilité ont de plus naïf. Il se trouvait le conseil de sa famille sans cesser d'en être l'objet le plus chéri : un aveugle qu'on aurait transplanté dans cette maison, et à qui son oreille eût rendu un compte fidèle de ce qui s'y passait, n'aurait pas manqué de décider que le jeune Silvain était le véritable père de famille.

Mais si le caractère de Bailly ne reçut point l'empreinte de l'exemple, je ne crois pas qu'on puisse en dire autant de son esprit. La présence continuelle des chefs-d'œuvre, la conversation des artistes, le spectacle même de ce Louvre, qui avait été son berceau, durent jeter dans son ame le germe des grandes conceptions. Est-il, pour un écrivain, un avantage plus inappréciable que d'avoir contracté de bonne heure, dans le commerce des arts, l'habitude de ramener toujours les beautés à un seul effet, et de n'estimer les parties qu'autant qu'elles se fondent dans une belle ordonnance? Ce secret se révèle dans presque tous les écrits de Bailly : on voit qu'il a constamment plané sur les sciences que le vulgaire défrichait partiellement. Son *Histoire de l'Astro-*

nomie est un magnifique tableau, qu'on peut comparer, sous bien des rapports, aux plus sublimes productions de Michel-Ange, ou du Dominiquin. L'ame naissante de Bailly se préparait, sans le savoir, à l'imitation de ces grands modèles, et se pénétrait du sentiment du beau, de ce beau idéal qui ne laissera jamais vieillir les ouvrages des anciens, et dont Platon, Leibnitz et Buffon avaient déjà osé former la poétique des sciences.

CHAPITRE II.

L'abbé de La Caille, ... etc.

Bailly songeait sérieusement à suivre les conseils de Lanoue. Le hasard, qui nous sert souvent mieux que les choix de la prudence, lui fit rencontrer dans une société l'abbé de La Caille, de l'Académie des Sciences. C'était vraiment une bonne fortune pour un jeune homme avide d'instruction. L'abbé de La Caille faisait alors pour les sciences ce que d'autres ont fait pour leur croyance religieuse. Il était dans Paris l'anachorète de l'astronomie; il avait inventé une fourche dans laquelle il ajustait sa tête, et passait ainsi les nuits dans l'observation du ciel, sans connaître d'autres ennemis que le sommeil et les nuages, sans soupçonner qu'il fût un plus doux emploi

de ces heures silencieuses, qui lui révélaient l'harmonie du monde. Il était revenu depuis peu de temps des extrémités de l'Afrique, couvert de la gloire d'une entreprise savante qu'il avait seul conçue et exécutée. Une ame bonne et franche, des mœurs simples et antiques, une sagacité singulière dans les observations, distinguaient ce savant, que l'astronomie doit d'ailleurs regarder comme le plus infatigable de ses calculateurs. Tel fut le guide et l'ami de Bailly. . . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

MES ROGNURES,

OU

RÊVERIES SUR DIVERS SUJETS.

> Montaigne se donne pleine liberté de sauter d'un propos à l'autre, ainsi que le vent de son esprit donne le vol à sa plume.
>
> *Lettres* d'Estienne Pasquier.

Le froid et le chaud, le sec et l'humide se partagèrent l'ancienne physique. Suivant la combinaison de ces diverses qualités, les hommes furent ou sanguins, ou flegmatiques, ou mélancoliques de première et de seconde classe.

La nature donna aux sanguins le printemps et les plaisirs, l'inconstance et la vivacité.

Les mélancoliques de première classe reçurent l'amour et le génie, les rêves et l'automne.

La turbulence et l'envie, le délire et l'été, furent le partage de ceux de seconde classe, autrement dits atrabilaires.

Enfin, les flegmatiques s'accommodèrent de l'ordre et de la persévérance, de la pituite et de l'hiver.

Si les caractères eussent conservé cette simpli-

cité primitive, il serait facile d'assigner aux hommes l'emploi qui leur convient; mais le mouvement de la société, l'intérêt et la dissimulation qu'on nomme politesse, usent tellement l'empreinte de la nature, qu'on ne rencontre plus qu'une race équivoque et des traits effacés. Rien n'est moins rare que de trouver un pédant sous des dentelles, et un chansonnier dans la robe d'un magistrat.

Les Chinois aiment à cultiver des arbres nains dont ils décorent leurs tables et remplissent leurs appartemens. Cet art mesquin de mettre des vergers en chambre, comme celui de mettre des grands hommes en vaudevilles, donnent assez bien la mesure de nos habitudes. Le génie, parmi nous, ressemble à la voix de nos chanteurs, dont la portée ne va pas au-delà des lambris d'un salon. Tout ce qui porte les traces de la fierté originelle paraît tellement prodigieux, qu'un Anglais a osé mettre en question si jamais un homme d'esprit était devenu un héros de propos délibéré.

Au milieu de cet abâtardissement général, il n'est pas étrange que notre propre nature soit un problème. L'homme, par exemple, est-il un animal triste ou un animal gai? Beaucoup de gens soutiendront qu'il est triste, et s'offriront eux-mêmes en preuve avec succès. L'opinion qui fait de l'homme une créature chagrine doit avoir de

nombreux apôtres, tant elle est commode pour cette foule d'esprits médiocres que le hasard a élevés au-dessus de leur mérite. L'affectation de gravité, quoique le plus facile des rôles, a son prix dans un siècle aussi essentiellement mesureur que le nôtre, et où la dynastie des géomètres a enlevé aux hellénistes le sceptre de la mode. On sait qu'au temps de Molière les belles dames vous embrassaient pour l'amour du grec; mais je crains que bientôt le genre humain ne se reproduise que pour l'amour du carré de l'hypoténuse.

Cette prodigieuse exactitude dont s'honore notre siècle me rappelle le procédé d'un maître d'arithmétique. « J'admire, disait-il, avec quelle profon« deur de bon sens, dans la bourgeoisie, on ap« pelle communément sa femme, sa moitié. On « s'exprime ainsi, non parce que des époux sont « présumés être les deux moitiés d'un même tout, « mais parce que, dans cette classe qui est celle « des petites mœurs, une femme est assez dans « l'usage de se contenter d'un seul amant, ce qui « opère une simple division des faveurs en deux « parts. Lors donc qu'un mari dit : *Ma moitié*, « c'est comme s'il disait : *Moitié de femme qui êtes* « *encore à moi, c'est à vous que je m'adresse.* » L'homme dont je parle appliquait ce principe dans toute sa rigueur. Il s'était marié à une femme très-galante, et il se tenait avec soin au courant du

nombre des adorateurs favorisés. Quand il y en avait deux, il appelait amoureusement sa femme, mon tiers, et il l'appelait mon quart, quand il y en avait trois, ou bien mon sixième, mon huitième, toujours suivant la même règle de proportion; par exemple : « Je vous souhaite une « bonne nuit, mon aimable quart; » et le lendemain matin : « Mon cher cinquième, avez-vous « bien dormi ? » Il s'applaudissait beaucoup de cette découverte, qui lui donnait l'agrément d'unir la précision du langage à l'effusion de la tendresse, et d'exprimer dans toute sa pureté le dividende conjugal. Revenons à notre thèse.

Si les sectaires de la gravité se fussent bornés à enseigner qu'il convient à un prélat de regarder de côté, qu'un ministre se déshonore s'il ne glisse pas en marchant, et que certains dignitaires doivent parler du nez (1), personne n'eût contredit des maximes aussi respectables. Mais quand on les entendit professer que gai et frivole sont synonymes, qu'un sage qui se déride est un bouffon, et qu'il n'y a d'utile que ce qui est sérieux, les bons esprits s'indignèrent de cette sombre doctrine. Il se forma une ligue contre les pédans

(1) Il est probable que ce nasillement diplomatique fut à la mode pendant le règne de Louis XIV. Il en est fait mention dans l'écrivain dont ce superbe monarque épousa la veuve.

et les pleureurs. On comprit que la vertu est un sentiment doux, la morale un entretien agréable, la raison un plaisir piquant, et que c'est le privilège d'un esprit supérieur d'exécuter en jouant les travaux qui effraient le vulgaire, d'instruire les hommes en les amusant, et de faire adorer la vérité sur l'autel des Graces. L'école qui sauva ainsi le genre humain du deuil qui le menaçait a compté des maîtres célèbres : Socrate, Horace, Lucien, Erasme, Montaigne, Swift, Steèle, Voltaire, Wieland, quelquefois aussi notre Montesquieu, et ce consul orateur, ce Cicéron, le meilleur des grands hommes. J'aurais ajouté à cette liste le facétieux Benoît XIV, si un homme d'esprit qui se voit infaillible n'était pas condamné à rire sans relâche.

Plus j'y réfléchis, plus je demeure convaincu que la nature s'est mise du parti des rieurs. Voyez en effet avec quelle étourderie elle a jeté par millions et confondu les êtres; avec quel luxe elle a prodigué tant de couleurs inutiles, tant d'ornemens souvent incommodes sur les fleurs, les métaux, les écailles, les plumes, les fourrures et les plus vils insectes; avec quel caprice elle a bigarré tant d'êtres ridicules ou burlesques, depuis le butor et le paresseux jusqu'à l'oiseau moqueur, à la pie voleuse et au sapajou grimacier. Certes, un professeur de l'université de Groningue ne se fût

pas conduit ainsi, et l'on est bien forcé de reconnaître que l'utile n'a pas été le seul but de la création, et qu'il est entré dans son vaste plan beaucoup de frivole et de facétieux.

Cependant, parmi les lubies de la nature, je n'ai pas encore cité la formation de l'homme, que beaucoup de philosophes regardent comme la plus mauvaise plaisanterie que se soit permise cette bonne mère. Étudiez en effet ce folâtre ouvrage échappé de ses mains; cherchez si, dans toutes ses variétés, depuis la femme savante jusqu'au vieillard amoureux; depuis le Tunguse jusqu'au Napolitain, il y a un seul trait qui n'annonce un dessein bien formé de se moquer de l'espèce humaine. Regardez surtout agir ces acteurs, et dites si ce monde n'est pas une méchante comédie où sont violées toutes les règles de la poétique.

Quelle source intarissable de scènes ridicules! Des hommes qui, l'hiver, se sifflent au théâtre, se tuent dans la belle saison, et se volent en tout temps; un dévot qui se flagelle et goûte, dans ce singulier passe-temps, ce que l'historien Mézerai, amollissant son style de fer, appelle des friandises spirituelles; un paysan de Zuyderzée, qui vit de fromage sur des tonnes d'or; de petites filles qui, sans savoir lire, ruinent des financiers qui ruinent les nations; un sophiste qui méprise un théolo-

gien; un danseur qui fait les héritiers d'un prince; et ces grands hommes inconnus qui supplient les passans de les aider à monter sur leurs piédestaux. O combien je regrette la république de Venise! c'était la représentation en miniature du monde policé; une compagnie de renards y faisait danser un peuple de singes.

La gaieté étant donc une des premières lois de la nature, les individus et les peuples ne s'en écartent pas impunément. Comme elle seule donne le complément au bonheur, et la plénitude au mouvement artériel, son absence est le fléau des vertus domestiques. Ce sont en général les caractères moroses qui vont chercher hors de la famille des plaisirs corrupteurs et de coupables excès. Quel fruit ont retiré les Orientaux de leur incurable gravité? Cette race d'hommes si belle, placée dans un climat où tout rit, excepté eux, est tombée dans les deux plus avilissantes infirmités de la raison humaine, la servitude et le fatalisme.

N'est-il donc point d'état qui répugne à l'application de ces principes? La constitution des gouvernemens étant une chose tout artificielle, peut-elle s'accommoder de ce régime de la nature? il est vrai que les chefs suprêmes s'en trouvent assez bien, et que les rois à bons mots ont presque tous été de bons rois. Mais la prudence permet-

elle aux nombreux agens de leur pouvoir de paraître dans un tel négligé? la gravité convenue n'a-t-elle pas pour eux l'effet du costume qui déguise les imperfections, ou de l'uniforme, qui semble mettre de niveau une longue file d'hommes. On devrait d'ailleurs estimer l'âge des hommes, moins par le temps qu'ils ont vécu que par les affections qu'ils éprouvent. Les fonctions publiques produisent une vieillesse artificielle, qui n'en est pas moins réelle. Lorsqu'à vingt-cinq ans j'en portais le fardeau, j'étais certainement moins jeune que lorsque, dix années après, rendu à la volage indépendance et appartenant à moi seul, je n'ai plus eu à compter de ma vie qu'avec les trois Graces, compagnes du bonheur, dont l'existence n'est point un rêve mythologique, et qui s'appellent en français, santé, paresse et gaieté. Ce déplacement des saisons de la vie tient aussi à la part que toute ame généreuse prend au sort de sa patrie; et je connais une république qui, en peu d'années, a passé de la féroce vieillesse de Marius à la brillante adolescence de Scipion.

Ces réflexions, si je n'y prenais garde, m'amèneraient à composer un traité sur les qualités de l'homme d'État, où chacun voudrait lire ce que je n'aurais pas écrit. Que l'habitant de Portici aille seul labourer le flanc des volcans, moi, je ne suis qu'un simple promeneur qui tient dans sa

main quelques vérités et beaucoup de folies, et, lorsqu'en parcourant la campagne, je rencontre la place qui me convient, je sème çà et là tantôt les unes, tantôt les autres, sans dessein, mais non pas sans choix; sans ambition, mais non pas sans plaisir.

Un romancier a raconté fort plaisamment qu'un étranger, étant venu en France pendant la révolution, avait trouvé toute la nation qui jouait *à la toilette*. C'est en effet un jeu où il y a plus d'acteurs que de sièges. Les maladroits, qui restent debout, voudraient toujours que le jeu continuât. Les autres, qui ont attrapé des places, sont d'avis, au contraire, qu'on s'en tienne là. Je crois que ces derniers ont raison, et je dirais volontiers à leurs turbulens rivaux : « Franchement, Messieurs, « vous avez joué assez long-temps. Puisque tout « le monde ne peut être assis, autant vaut finir à « présent. Quand vous serez las d'être sur vos « jambes, asseyez-vous sur vos talons. Cette pos« ture, quoiqu'un peu asiatique, est au fond la « moins dangereuse, et je vous assure qu'elle est « assez commode, quand ceux qui occupent les « sièges ont du savoir-vivre et veulent bien ne pas « trop remuer les pieds. »

Un original me disait un jour : « J'eus autrefois « la manie de devenir docteur en politique. Après « avoir dévoré des montagnes de livres, sans en « être plus avancé, je me mis à courir le monde,

« et je fis vingt-cinq mille lieues à pied. Dans ce
« long voyage, je vis bien des gouvernemens; mais
« je vis aussi bien des tourne-broches; et ce fut
« dans la contemplation de ceux-ci que je trouvai
« la solution des problèmes qui m'avaient tour-
« menté. Vous savez que les tourne-broches sont
« le cachet de la civilisation, et que les peuplades
« qui grillent leur nourriture sur des charbons
« n'ont point de droit des gens, et grillent aussi
« les prisonniers de guerre. Vous ne trouverez
« donc point singulier que j'aie étudié avec soin
« ces machines instructives. Ici c'est un appareil
« savant : des contre-poids, des chaînes et des
« cordes; là, une fumée légère glisse en serpentant
« sur les ailes d'une roue qu'elle agite; ailleurs,
« le barbet Laridon galope, sans changer de
« place, dans le mobile cerceau où il est enfermé;
« ou bien c'est la petite servante aux yeux effron-
« tés, et quelquefois le vieux précepteur de la
« maison, qui tournent de la main l'officieux in-
« strument, la première d'un air distrait, le se-
« cond avec une gourmande attention. Tel est
« précisément l'art des gouvernemens; contre-
« poids ou fumée, barbet, fille ou pédant, qu'im-
« porte? la différence du moteur disparaît dans
« les résultats, et le peuple, un peu mieux ou un
« peu plus mal tourné, ne finit pas moins par
« nourrir les convives. »

Je trouvai dans cette boutade plus d'humeur que de raison, et je me gardai bien de la prendre à la lettre. Cependant je ne pus me dissimuler que les circonstances où ce sont les hommes qui mènent les choses, et non les choses qui mènent les hommes, sont infiniment plus rares qu'on ne pense. L'opinion publique amuse bien quelquefois la jeunesse des empires; mais la routine et la médiocrité en bercent ordinairement l'âge mûr. Lorsque la machine, bonne ou mauvaise, est affermie sur d'antiques fondemens, et que la loi ou l'abus ont bien tracé leur route, le discernement dans la distribution des places n'est pas heureusement une condition de rigueur; l'effet en devient même tout-à-fait nul, quand les rênes de l'État sont saisies par un tyran vigoureux ou par un homme de génie. Louis XI n'avait besoin que de bourreaux; il ne fallait que des secrétaires à Frédéric; mais j'avoue de bonne foi que j'ignore ce qui convenait à cette grande et bizarre Élizabeth, qui, haute de cinq pieds six pouces, faisait la police de sa maison à coups de poing, et qui, à soixante-cinq ans, recevait les envoyés du roi d'Écosse en dansant au son d'un petit violon.

Les États libres et électifs ne sont pas plus exigeans. L'esprit public en anime-t-il les ressorts, à l'instant tout se vivifie par lui; les hommes se trouvent d'eux-mêmes dans les places auxquelles

ils conviennent; et ce qu'il y a de mieux à faire est toujours ce qui s'y fait le plus naturellement. Au contraire, l'esprit de faction en corrompt-il les principes, alors toute sagesse est vaine, et tout mal est possible; il n'y a de conseiller que le crime, et de providence que le hasard. La bêtise sanglante siège seule au *pandæmonium* (1); le volcan mugit, la lumière s'engouffre, et des torrens de boue sont lancés dans les cieux.

Il est pourtant des cas où un pouvoir naissant, un prince faible, une inquiétude nationale, peuvent rendre décisif le choix des ministres. Mais à quel signe reconnaître ceux qui conviendront aux circonstances, puisqu'il n'existe aucune classe d'hommes qui n'ait, avec un succès à peu près égal, manié à son tour le gouvernail politique? L'église, la robe et l'épée, ont fourni leur contingent, et l'histoire nous montre, assis à ce poste périlleux des gens de collège, des princes et des banquiers. A l'exemple des économistes qui font des tables de mortalité, j'avais imaginé d'en dresser une de tous les administrateurs qui avaient eu de la célébrité dans le monde, et d'y inscrire, en deux colonnes parallèles, les talens que chacun d'eux annonçait avant d'être en place, et les sottises qu'il avait faites aussitôt qu'il y était parvenu.

(1) Salle du conseil des diables, dans le poëme de Milton.

J'espérais tirer de ce grand travail des formules algébriques pour la distribution de tous les emplois; mais je n'ai trouvé que mécompte et confusion, et je n'ai plus su à qui me fier dans une carrière où je voyais l'eunuque Narsès devenir le plus grand homme de l'empire romain; le philosophe Bacon déshonorer son ministère; le peintre Rubens partager la gloire des négociateurs, et le chanteur Farinelli diriger l'Espagne pendant deux règnes, avec autant d'habileté que de grandeur d'ame. Ce scepticisme politique a du moins cet avantage, qu'il donne aux gouvernans de la modestie, aux gouvernés de la patience, et à tous la défiance des charlatans.

Qu'un chef choisisse donc des collaborateurs, puisqu'il ne saurait tout faire lui-même. S'il réussit, on vantera sa pénétration; et moi je croirai à son bonheur. Ce qui appartient réellement à sa prudence, c'est en premier lieu une conduite mesurée avec ceux dont il emploie les lumières; car s'il les perd de vue, le pouvoir les enivre, ils deviennent tyrans; et s'il les asservit trop, l'aiguillon de la gloire s'émousse dans leur ame, ils rampent en esclaves. C'est en second lieu le soin d'assortir, non pas seulement les hommes aux fonctions, mais les fonctionnaires entre eux, à moins qu'une politique impérieuse ne lui dicte une loi contraire, comme l'éprouva notre Henri IV,

entouré des débris de la Ligue. Je me rappelle, à ce sujet, ce que j'ai entendu conter par une vieille femme, qui disait des choses raisonnables depuis qu'elle n'était plus jolie.

« Écoutez, mes enfans, disait donc cette bonne « femme; les fées aiment à voyager avec des atte- « lages singuliers, tels que des limaçons ou des « épagneuls violets. Une jeune fée, qui débutait « dans la profession, s'avisa d'unir de front un « pauvre âne et un beau cheval (1) : ces deux « bêtes, n'étant égales ni en force ni en vitesse, se « fatiguaient l'une l'autre, et le char, au lieu d'al- « ler droit, suivait nécessairement une ligne obli- « que. Tant qu'on roula dans la plaine, l'inconvé- « nient ne fut pas sans remède. Mais, au passage « d'une montagne, la route se trouva trop étroite « pour un char qui n'allait pas droit, et il tomba « fracassé au fond du précipice. Sans le privilège « de la divinité, la fée eût infailliblement péri; « événement désastreux, qui aurait obligé tous « les écrivains de contes à faire la dépense d'un « habit de deuil.

« La fée, revenue de sa frayeur, ne voulut plus « de quadrupèdes, et attela elle-même à sa voiture

(1) Lorsque le sage Ulysse voulut passer pour fou aux yeux de Palamède, il n'imagina pas de meilleure marque de démence que d'atteler ensemble à sa charrue des animaux d'espèce différente.

« des éperviers et des colombes, mettant, à ce « qu'on dit, quelque orgueil à réunir ainsi des « espèces ennemies. En effet, les choses allèrent « passablement tant que sa main tint fortement « les rênes, et que son œil vigilant suivit tous les « mouvemens de ces volatiles. Mais à la première « distraction qu'elle eut, la moitié de l'attelage « dévora l'autre. La fée fut désormais obligée de « faire traîner son char par des bœufs; ce qui lui « ôta l'avantage de venir au secours des hommes « aussi promptement que son cœur le désirait: « car telle est, mes enfans, la loi de l'empire des « fées. »

Les contes me plaisent fort; et quand il m'arrive de rêver que je suis sultan, j'ai toujours auprès de moi de belles esclaves qui m'en font à perte de vue. J'aime qu'un sultan s'amuse. Un maître content est plus doux à servir, et sa joie descendrait jusqu'aux dernières classes de ses sujets, si les courtisans qui l'entourent n'étaient souvent atteints d'une épidémie dont j'ai lu la description dans un auteur arabe.

Quand un homme est trop petit pour contenir sa fortune, il survient sur toute sa personne un gonflement dur et vide. Ce premier état de la maladie constitue ce qu'on appelle *morgue*. Il n'est pas très-dangereux, et donne seulement au malade une apparence extrêmement ridicule. Mais

il arrive fréquemment que, par suite de cette tension cutanée, les humeurs s'aigrissent, et il se fait sur les parties boursouflées des éruptions caustiques. C'est alors que la morgue dégénère en insolence, autrement dite, *gangrène des favoris*. Cette disposition est réputée par les maîtres de l'art mortelle, contagieuse et insupportable à tout le monde. On voit, dans l'histoire des maladies politiques, que souvent une crise de celle-ci a fait crouler des empires qu'un siècle de rapines et de bévues n'avaient pas même ébranlés.

Je suis tenté de croire que l'origine de cette maladie n'est pas entièrement physique, et qu'elle tient beaucoup à la fausse opinion où sont les malades que le rang est la mesure constante du mérite. La plupart d'entre eux seraient bien vite guéris, s'ils pouvaient se regarder un instant. Mais comme on fait plus volontiers cette épreuve sur les autres que sur soi-même, j'imagine leur rendre service en publiant une requête qu'un de leurs pareils présenta à son prince au commencement du quatorzième siècle. Il est juste que je leur apprenne d'abord comment elle m'est parvenue.

Un de ces commissaires qui, dans les pays conquis, sont plus redoutables que les bataillons, visitait les archives de la république de Lucques; le double fond d'un tiroir qui s'enfonça le fit tressaillir, et il crut avoir découvert sans témoins le

trésor du gonfalonier. Mais, ô douleur! ce n'étaient que des liasses d'écritures très-anciennes. Cependant le commissaire était jeune, et l'amour de son état n'avait pas encore étouffé en lui tout germe de curiosité honnête. Il se mit donc à parcourir ces vieux manuscrits, et en traduisit quelques-uns. Le plus remarquable était un placet dont il me donna la traduction à son retour. Il m'assura qu'il s'était convaincu, par le rapprochement des autres pièces, que le prince à qui celle-ci s'adressait, était le fameux Castrucio-Castracani, dont Machiavel et Alde Manuce ont écrit la vie, et qui, par son courage et ses talens, laissa bien loin de lui la foule des tyrans auxquels la malheureuse Italie servait alors de pâture.

REQUÊTE A UN PETIT PRINCE.

SUBLIME SOUVERAIN,

Je suis le dernier rejeton de la noble famille des Rotundi. J'ai mangé à table, en trois ans, tous les biens qu'elle avait accumulés en trois siècles. Il ne m'est resté de ce genre de vie que des dettes immenses, un appétit prodigieux, et une incapacité notable pour tout autre exercice. J'ai la tête lourde, les bras mous, le corps épais; bref, examen fait, de même que VOTRE ALTESSE est tout cœur, moi, je suis tout estomac.

C'est en cette qualité que je consens à devenir le sauveur de vous et de l'État.

VOTRE ALTESSE a l'honneur d'être excommuniée ; c'est un beau titre pour l'histoire, et une mauvaise recommandation pour cette vie. L'Italie abonde en scélérats fanatiques, et la nature en substances corrosives. Vos ennemis estimeraient moins Pise emportée d'assaut, ou Lucques saccagée, que la perfidie qui introduirait la mort dans vos entrailles. Je puis seul être votre égide contre ces lâches entreprises.

J'ai le goût si exercé, mes tuniques digestives sont si éminemment analytiques, que je suis aussitôt averti de la présence du moindre principe malfaisant. Le nombre et la force des épreuves ne m'effraient pas. Je ferai mon service à grandes doses, à toute heure du jour et de la nuit, non-seulement à votre table et à celle de votre auguste épouse, mais encore à tous les repas de messeigneurs vos enfans, et des autres personnes qui vous seraient chères. Voyez désormais sans pâlir les échansons, les cuisiniers et les pharmaciens, car je serai votre estomac d'avant-garde ; et me voilà prêt à m'empoisonner pour votre service.

Il est une autre sorte de périls auxquels les grands cœurs sont les plus exposés (1). Depuis

(1) J'invite les érudits à prendre date de cette pièce pour l'absolution de Christophe Colomb.

que l'insolent Diomède eut blessé Vénus, la déesse s'en vengea sur les mortels. Je n'entends point parler de ces blessures par métaphores qui vous font bâiller dans les poètes, mais de ces dons funestes qui dévorent un héros jusqu'à complète dissolution. Eh bien ! je serai votre éclaireur dans cette guerre obscure, soit qu'il faille ouvrir une route nouvelle, ou reconnaître un chemin battu. Seulement VOTRE ALTESSE voudra bien me faire avertir vingt-quatre heures d'avance par son aumônier ou son capitaine des gardes en exercice.

Quoiqu'il ne soit pas d'usage de faire ses conditions avec un prince, l'importance de mes offres et la noblesse de mon dévouement doivent m'y autoriser.

Quand VOTRE ALTESSE sera en santé, je prendrai mon traitement en nature et jusqu'à satiété sur les matières de l'épreuve.

Lorsque, suivant la rotation ordinaire des choses, les cuisiniers cèderont la place aux médecins, sans doute je n'hésiterai pas à faire l'essai des remèdes, soit qu'ils aient une direction ascendante ou descendante, et une action interne ou externe; mais comme tous les trésors de la pharmacie nourrissent mal un homme en bonne santé, je recevrai alors ma ration en argent. L'évaluation en sera faite sur l'ordinaire de l'empereur Maximin, tel que l'histoire nous l'a transmis (40 livres

de viande et 28 pintes de vin par jour). J'ai cru que, choisir l'estomac d'un empereur pour mesure de capacité, était le plus bel hommage que de bons Gibelins, tels que vous et moi, pouvaient rendre à la dignité impériale.

Il ne reste plus à régler que le chapitre des services secrets. J'espère que votre délicatesse ne voudra pas s'écarter sur ce point de l'usage universellement adopté. Des fonctions si intimes ne se paient pas seulement avec de l'or; ce fut toujours le privilège *di questa ruffianeria* d'élever ses ministres aux plus brillans honneurs. Un assiégeant n'est pas moins glorieux parce qu'il est entré dans la ville par un égout. Ainsi je demande à VOTRE ALTESSE la première terre qu'elle confisquera, avec érection en marquisat, le commandement des *condottieri*, et le brevet de surintendant.

Je ne cesserai, SUBLIME SOUVERAIN, d'adresser des vœux au ciel pour la conservation de ma vie, qui sera la caution de la vôtre.

Signé GIO.-BATTA ROTUNDI.

A la marge était écrit d'une autre main :

ACCEPTÉ.

AVERTISSEMENT.

Les deux opuscules suivans furent publiés il y a dix ans, et perdus aussitôt dans le torrent qui alors entraînait tout. Je les aurais peut-être jugés trop sérieux pour un recueil de *récréations,* si je ne savais que la variété est le premier délassement de l'esprit, et qu'on aime quelquefois à se reposer de sa gaieté dans des méditations plus graves. Les sujets de ces deux petits essais sont d'ailleurs d'une importance si générale, qu'on me pardonnera peut-être l'ambition d'avoir voulu être utile.

Le premier contient des *Réflexions sur les devoirs des conseils des accusés*, matière absolument neuve pour nous, où la morale privée se lie par tous les points à la morale publique, et qui avait échappé à tous les écrivains qui ont traité des devoirs de la vie civile. La conscience est sans doute le meilleur guide des actions humaines; mais il est des situations compliquées sur lesquelles il importe d'avoir d'avance établi ses principes. On délibère mal en présence de l'intérêt; l'homme délicat marchera d'un pas plus sûr dans la défense des accusés, après avoir conféré avec les moralistes, qui sont, principalement dans les fonctions civiles, les casuistes des gens de bien.

Le second est un *Avis aux électeurs des juges*. J'avais tâché d'y réunir des vérités d'observation, applicables à tous les temps et à tous les pays, mais qui le sont devenues bien davantage à la France, où les erreurs de l'opinion publique sur les bases de l'ordre judiciaire et sur le caractère des juges ont eu des résultats dont la malignité durera longtemps.

Cet écrit ayant été composé il y a dix ans, quelques passages ont rapport à des établissemens qui depuis ont disparu. J'ai douté si je ne devais pas retirer les parties que la rouille avait rongées; et je me suis décidé à les laisser, à peu près comme ces ruines qui, dans les jardins modernes, invitent les promeneurs à la méditation. Les ames ardentes et libérales sont aisément séduites par les grands mouvemens politiques, et souvent ne rentrent au port qu'avec regret. On ne saurait leur rappeler par trop de moyens combien, dans les révolutions, l'existence est éphémère et la vétusté précoce. Les monumens sont de plâtre, les lois s'écrivent sur le sable, la renommée ne suit personne sous la tombe, et enfin, dans ces crises dévorantes, la gloire est une substitution qui passe tout entière à ceux qui les finissent.

RÉFLEXIONS

SUR

LES DEVOIRS DES CONSEILS DES ACCUSÉS.

1790.

Une loi long-temps attendue par l'humanité vient enfin de lui être accordée ; c'est celle qui donne aux accusés un conseil pour éclairer leur marche, protéger leur faiblesse, consoler leur malheur. J'aime à croire que cette belle institution, si voisine des abus, n'y tombera jamais. Le plus sûr moyen de l'en préserver est la connaissance des devoirs imposés aux conseils des accusés. Quelque difficiles qu'ils soient dans leur accomplissement, il m'a semblé qu'une conscience pure devait suffire pour en déterminer les limites. C'est avec ce seul guide que j'ai, pour ma propre instruction, écrit les réflexions suivantes ; et je les publie, afin que, si je m'étais trompé, l'opinion des hommes instruits pût m'avertir de mon erreur.

Je sais bien qu'un conseil n'est ni le juge des accusés ni le vengeur des lois ; mais il est homme et citoyen ; il est intéressé au maintien de l'ordre comme tous les autres membres de la société.

Dès-lors il est difficile de penser que ses devoirs soient tout-à-fait les mêmes lorsqu'il agit pour la vertu persécutée, ou lorsque le crime est tellement identifié avec l'accusé, qu'il ne puisse défendre l'un sans excuser l'autre. Le triomphe d'un innocent est à mes yeux le succès le plus flatteur; mais j'avoue que le salut d'un coupable est une victoire que je ne remporterais pas sans remords.

Le premier devoir d'un conseil est donc d'étudier avec la plus scrupuleuse attention le délit et ses preuves, l'accusé et ses défenses. Il ne présumera d'abord ni le crime ni l'innocence; il se défiera des premières impressions; il pèsera tout avec sang-froid et impartialité, et appuiera sur cet examen, à plusieurs reprises, toutes les forces de sa pensée et de son jugement. Un seul jour ne suffit pas pour cette importante opération. La réflexion du lendemain a souvent réformé l'opinion de la veille; et j'ai toujours remarqué que l'impatience d'un juge était moins la preuve de la pénétration de son esprit que celle de sa médiocrité, incapable d'envisager un objet sous toutes ses faces. Je n'insiste tant sur cet examen préliminaire que parce qu'il doit décider des obligations du conseil.

Si la procédure ne révèle au conseil que l'innocence de l'accusé, ses devoirs seront aussi

simples que sa tâche sera facile. Quand le jour est pur, il ne faut pas d'autres lumières.

Mais si, après les plus profondes méditations, le conseil, bien convaincu de l'innocence de l'accusé, aperçoit de la prévention dans les juges, ou de la corruption dans les témoins, c'est alors qu'il est difficile d'assigner à ses devoirs d'autre mesure que son zèle et sa probité. Il ne se laissera donc ni arrêter par de frivoles ménagemens, ni intimider par la haine des grands ou les menaces du peuple. Il préviendra l'accusé de tous les pièges qu'il a à craindre, et le prémunira d'avance contre les interrogatoires captieux. Il emploiera même l'adresse et les contre-mines, autant néanmoins que la délicatesse le peut permettre; car si les bons sont quelquefois forcés de recourir pour leur sûreté aux armes des méchans, ils ont une autre manière de s'en servir.

Une procédure criminelle n'offre souvent, il est vrai, qu'un amas confus de doutes et de probabilités, où l'œil de Dieu seul pourrait saisir la vérité. Si le conseil n'a pu lire le crime ni dans les papiers du greffe, ni sur le front de l'accusé, il doit présumer l'innocence, et agir comme s'il en était convaincu.

Mais l'homme sensible voudrait en vain se le dissimuler : il existe des crimes et des coupables; il est des misérables que l'indigence et la conta-

gion de l'exemple ont dépravés par degrés; il est des scélérats que la nature a conçus dans ses vengeances à côté des monstres et des poisons. La loi leur accorde aussi un défenseur, et la société qu'ils ont outragée ne saurait se plaindre de cette indulgence; car voudrait-elle qu'on éteignît les fanaux, parce qu'ils éclairent quelquefois les pirates?

Mais, dans ces cas, le conseil pourra-t-il surmonter les dégoûts de son ministère? Pourra-t-il maîtriser les frémissemens intérieurs de son ame, et cette sorte de pudeur vertueuse qui s'alarme à l'approche d'un criminel? Quelle singulière et pénible position! Combien la difficulté de concilier l'honneur et son devoir va présenter de problèmes à sa conscience effrayée? Je crois cependant qu'il peut en trouver la solution dans cette seule pensée, qu'il est le conseil donné par la loi, et non par le mensonge. Il doit, à ce titre, veiller constamment sur les accusés, empêcher que les formes ne soient violées et les présomptions érigées en preuves; faire, en un mot, que rien de ce que la loi a prescrit en faveur des accusés ne soit omis, que rien de ce qu'elle a ordonné contre eux ne soit excédé; mais ses services ne doivent pas aller jusqu'à paralyser leurs remords, détourner la vérité qui s'échappe de leurs lèvres, ou arrêter l'aveu qui va les convaincre. Il doit bien

moins encore entrer en guerre avec l'instructeur, lui tendre des pièges, l'attirer dans des nullités insidieusement préparées, ou l'étourdir par le cliquetis de la chicane, mais, par réciprocité, si l'instructeur commet des nullités, il est du devoir du conseil de ne pas l'en avertir; car alors l'impéritie ou l'inattention du juge est une bonne fortune pour l'accusé, et le conseil ne doit pas être plus sévère que la Providence.

Je prévois des circonstances où la délicatesse du conseil sera mise à de rudes épreuves. Je suppose, par exemple, qu'un accusé, incertain s'il confessera son crime et nommera ses complices, demande à son conseil si cet aveu est dangereux pour lui. Certainement le conseil doit inviter l'accusé à dire la vérité; mais je doute que, dans ce cas, il puisse lui en dissimuler les conséquences. Il ne lui est pas plus permis de se taire que de tromper. Il doit la vérité à l'accusé, tout comme l'accusé la doit à la justice.

Je suppose encore qu'une preuve est sur le point d'être acquise, lorsque le conseil trouve un moyen légal de l'empêcher, je dis avec regret qu'il est obligé d'en faire usage. Il est en effet comptable envers l'accusé de toutes les faveurs de la loi, quand même celui-ci ne les réclamerait pas, parce que le secours du conseil est un ministère forcé, et fondé sur l'ignorance présumée de l'accusé.

Cependant le plus pénible devoir du conseil est celui de ne pas nuire à l'accusé. J'explique ce que cette assertion paraît avoir d'étrange. Quand le conseil s'est malheureusement convaincu que dans l'accusé il va défendre un coupable, il doit mettre tous ses soins à ensevelir cette opinion au fond de son cœur, et à en rendre le secret impénétrable; mais comment s'y prendra-t-il? Un honnête homme ne saurait feindre ce qu'il ne sent pas, animer ses discours d'une chaleur factice, et se prostituer sous le masque d'un mime ou d'un sophiste; mais s'il a deux manières de défendre les accusés, selon qu'il les a jugés innocens ou coupables, on devinera aisément son opinion, on interprétera défavorablement sa modération, et ses discours mesurés serviront plus à dénoncer son client qu'à le défendre, à le trahir qu'à le sauver. Cette sorte de prévention est vraiment redoutable, quand on réfléchit que le conseil a pu se tromper lui-même.

L'unique moyen d'éviter cet inconvénient est de bannir les mouvemens oratoires de la défense de tous les accusés, excepté dans le cas où la grandeur et la singularité des événemens doivent nécessairement entraîner l'orateur. Je suis loin de penser que cette réserve, si utile pour une partie des accusés, soit nuisible pour l'autre. Sans doute, si j'avais à plaider devant une assemblée du

peuple, j'épuiserais toutes les ressources de l'art, parce que le peuple, toujours passionné, ne tient son jugement que de ses sensations, qu'il est également juste ou injuste par accès, et qu'il ne se laisse convaincre que par séduction. Sans doute, si j'avais à défendre un proscrit devant un tyran défiant et irrité, je prendrais pour modèle l'admirable harangue de cet enchanteur qui fit tomber des mains de César la sentence de Ligarius. Mais qu'il y a loin d'une multitude ignorante, ou d'un despote capricieux, à un tribunal de magistrats esclaves de la loi et calmes comme elle, exercés aux affaires et désabusés des prestiges de l'éloquence, désirant l'innocence, mais cherchant la vérité! Voulez-vous leur parler un langage qu'ils entendent, et qui soit digne d'eux et de vous? que les décisions de la loi, que l'autorité des jurisconsultes, que les principes, éternels moteurs du cœur humain, se fondent dans vos discours; que la raison simple et lumineuse soit toujours l'ame de vos discussions. Il y a bien plus de mérite, il y a bien plus de véritable sensibilité à dévorer un travail long et ingrat, à développer avec une logique claire et pressante les circonstances d'un fait et les replis d'une procédure, qu'à brillanter des sophismes, ou à bâtir des phrases orgueilleuses.

Je ne parlerai pas de toutes les règles qui doi-

vent diriger la plaidoirie des défenseurs. Il en est deux cependant qu'on ne peut jamais être dispensé de suivre. La première ne consiste pas seulement à écarter toute personnalité contre les juges, mais encore à leur témoigner le respect dû à leur caractère, et à la reconnaissance que méritent leurs utiles et douloureuses fonctions. Cette règle défend aussi aux conseils de jamais faire violence à la justice, en la mettant aux prises avec l'effervescence populaire, excitée par des diatribes amères ou des exhortations véhémentes. Je ne connais aucun cas où l'atteinte portée à la confiance du public en ses juges ne soit l'acte d'un mauvais citoyen.

Un second précepte que le conseil ne perdra pas de vue, c'est que nul intérêt au monde ne doit porter à altérer la morale publique. Qu'il cherche à atténuer les preuves par le raisonnement, et le délit par ses circonstances; qu'à défaut d'autres moyens, il veuille même intéresser la pitié, il ne sort point en cela de son ministère: mais qu'il se garde bien de mettre en question l'énormité du crime, et les notions du juste et de l'injuste. Je n'aime pas qu'un honnête homme se mesure de trop près avec le vice. Il est rare que de ces sortes d'analyses il n'échappe des paradoxes dangereux pour l'ordre social. Ne parlez jamais du crime qu'avec l'horreur qu'il inspire; car autre-

ment les bons vous mésestimeront, ce qui est un grand mal; et les méchans vous croiront, ce qui est bien pis.

Je termine ici ces réflexions, qui m'auraient conduit beaucoup plus loin, si j'eusse voulu en suivre tous les développemens; mais je n'ai pas le temps de faire un livre, et peu de gens ont, je crois, le temps d'en lire. D'ailleurs, qu'on ne s'y trompe pas, la carrière ouverte aux conseils des accusés est un sol perfide et scabreux, et je ne puis mettre dans leurs mains qu'un roseau fragile, incapable de les y soutenir, si leurs pas ne sont guidés par la sagesse et affermis par la vertu.

AVIS A UN CITOYEN

QUI DOIT CONCOURIR A L'ÉLECTION DES JUGES.

1790.

Discite justitiam. Virg.

Appelé tout à coup à donner des juges à votre patrie, votre esprit a conçu l'importance d'un tel devoir, et votre conscience s'est effrayée d'un emploi si nouveau. Vous avez désiré joindre à vos lumières ce qu'un peu d'observation et douze années d'expérience m'ont appris sur cette matière. Je vais répondre à vos vœux avec la franchise incorruptible que j'ai toujours professée. Ne cherchez dans cet écrit rien de personnel; ni pour autrui, car je ne dirai que ce qui me paraîtra vrai dans tous les temps et dans tous les lieux; ni pour moi-même, car je n'ai pas atteint l'âge qui rend éligible.

Quand une grande assemblée délibère, je suis à peu près sûr que ses intentions sont bonnes; car les hommes n'ont pas l'effronterie de la méchanceté, et ils veulent ordinairement paraître meilleurs qu'ils ne sont. Mais ce que je crains

beaucoup, c'est son indifférence sur l'objet même qui la réunit; c'est son extrême facilité à suivre les impulsions les plus malfaisantes. Rien n'est, en effet, plus commun que de voir un concours imprévu de suffrages charger des plus grands intérêts tel homme à qui chacun des votans en particulier ne voudrait pas commettre la plus modique affaire personnelle. La cause de ce phénomène est dans l'imperfection de notre esprit public. Si l'élection des juges devait être abandonnée à cette coupable insouciance, je la mettrais au rang des grandes calamités.

Dans la combinaison des pouvoirs qui constituent un gouvernement, il n'en est point qui nous intéresse plus vivement que le pouvoir judiciaire. Les autres ressorts de la machine politique n'ont sur nous qu'une action éloignée, partielle et momentanée; mais le pouvoir judiciaire a cela de particulier, qu'il pèse tout entier sur chacun de nous, qu'il couvre chaque point de notre existence; que la vie, l'état, l'honneur, la fortune, oscillent continuellement dans ses terribles balances. Armé d'une égide pour défendre, ou d'un glaive pour frapper, il s'occupe de nous, même avant notre naissance, il protège nos premières années, il s'empare de tous les actes de notre vie; et, quand nous ne sommes plus, il dispose encore de notre mémoire, il mutile ou renverse les

monumens de notre volonté. Les autres forces publiques n'ont été imaginées que pour sa perfection; car, en dernier résultat, la société ne subsiste que par l'effort du pouvoir judiciaire, qui remplace sans relâche le droit du plus fort par celui du plus juste, et malheureusement quelquefois par celui du plus fin. Que m'importent la gloire de nos légions et la probité de nos administrateurs, si je suis à la merci d'un juge ignorant ou pervers, si du haut de son tribunal un décemvir insolent peut me ravir ma fille? Là où il n'y a plus de justice, je ne vois qu'un repaire, et non pas une patrie. Si le crime d'Appius fût resté impuni, c'en était fait de la république.

Pourquoi faut-il qu'un pouvoir si nécessaire soit néanmoins si redoutable? c'est qu'on ne peut ni l'affaiblir sans danger, ni le dépouiller de tout arbitraire. La civilisation a tellement compliqué les rapports et les intérêts des hommes, qu'il est bien difficile que l'application de la loi ne soit souvent une loi elle-même, et que le pouvoir judiciaire ne soit quelquefois le pouvoir des juges. La raison de tous les siècles a reconnu cette triste vérité. Aussi la justice fut élevée au rang des divinités, et ses ministres furent réputés les plus sages d'entre les hommes.

Avez-vous bien conçu ce que doit être un juge? Du moment où ce caractère lui est imprimé, il se

fait dans son existence un partage remarquable; sa nature semble se diviser, et le juge se sépare de l'homme. Interrogez ces deux parties bien distinctes du même individu. Qu'est-ce que l'homme? un être faible et irascible, avide de jouissances et d'émotions, de merveilleux et de nouveautés, trompé tour à tour par ses sens et ses passions, ses vices et ses vertus. Qu'est-ce que le juge? organe inflexible de la loi, il ne connaît ni amis ni famille; une seule vertu lui est permise, c'est l'impartialité; il foule aux pieds tous ces nuages de préjugés, de penchans et d'affections qui troublent le cœur et fascinent les yeux du vulgaire. On dirait que ses sens ne ressemblent point aux nôtres; car il ne voit que ce qui est légal, il ne croit que ce qui est prouvé. S'il était infaillible, il n'appartiendrait plus à la terre.

Ainsi le mérite d'un juge est en proportion du divorce plus ou moins complet qu'il fait avec lui-même. Mais connaissez-vous beaucoup de mortels capables d'un tel effort? Songez-vous par combien de ruses et de piéges la fraude et l'intérêt cherchent sans cesse à mêler l'homme avec le juge, pour corrompre l'un par l'autre? Connaissez-vous beaucoup d'esprits assez supérieurs pour marquer le point précis où la conviction du philosophe peut devenir celle du magistrat? Je déplore sincèrement la condition humaine, quand je pense

combien il doit entrer de talent et de vertu dans la composition d'un bon juge.

Après ces réflexions sur l'ordre judiciaire en général, il convient que vous attachiez vos regards sur celui que vous allez organiser. Dans les anciens corps de magistrature, le grand nombre des sénateurs vous rendait moins difficile sur leur capacité individuelle; vous comptiez sur cette rectitude de jugement qui se forme, sans qu'on puisse trop en dire la raison, du choc des opinions les plus fausses; et en effet il faut convenir que, dans les affaires d'audience, la justice n'était pas mal administrée. Mais songez que, dans les cours nouvelles, un très-petit nombre d'hommes prononcera sur nos destinées, et qu'ainsi un seul choix, mauvais ou médiocre, corrompra ou énervera tout un tribunal. Plus la constitution a été économe de juges, plus vous devez être prodigue de grands talens. Le cadre est si étroit, qu'il n'y a pas de place pour les ombres.

Ne cherchez pas à vous rassurer par la considération que les juges ne seront élus que pour six années; car l'opinion publique rendra inamovibles vos magistrats temporaires. D'abord nul homme délicat ne se présentera pour remplacer un juge vivant. Ensuite le défaut de réélection sera regardé comme une peine flétrissante, et une grande assemblée ne sait pas punir. Le juge même

contre lequel s'élèvera le plus de reproches paraîtra persécuté, et il intéressera à ce titre les hommes faibles et superficiels, qui sont toujours la majorité des assemblées. Le caractère français se porte impétueusement vers tout ce qui est indulgence et générosité; mais il faudra qu'il se nourrisse long-temps des fruits de la liberté avant de se familiariser avec les vertus fortes et austères qui constituent les véritables patriotes.

Ne vous y trompez donc pas, l'essai que vous allez faire sera irréparable. Or, comme j'ai prouvé que la qualité des juges a une influence majeure sur le pouvoir judiciaire, et que le pouvoir judiciaire est le fondement de toute organisation sociale, il en résulte que vous tenez dans vos mains le sort de la constitution. En effet, on la jugera sur l'épreuve à laquelle vous allez la mettre, on lui demandera compte des mauvais choix que vous aurez faits. Si donc vous attachez quelque prix au maintien de la première constitution qui ait été fondée sur les droits de la nature et la dignité de l'homme, gardez-vous de la perdre par les fautes de votre institution judiciaire, ne nous forcez pas à regretter la vénalité des offices, et à pardonner aux abus que vous auriez surpassés.

Je suppose que la considération de ces grands motifs a pénétré votre ame d'un courage vraiment civique, et que, purifié de toute affection privée

et de toute lâche tiédeur, vous embrassez avec un saint transport les autels de la justice, en jurant de n'y placer que des ministres dignes de son culte. Avec de telles dispositions, vous n'aurez plus à craindre que les erreurs du zèle; et c'est un grand pas que vous aurez fait.

Le premier sacrifice que le bien public exige de vous, c'est que vous renonciez à la pratique bizarre qui a été assez généralement adoptée dans la formation des corps administratifs. Les électeurs se sont divisés et subdivisés en autant de parcelles qu'il y avait d'administrateurs à choisir; ensuite chaque section en a nommé ou impérieusement présenté un tiré de son sein. Quelques personnes ont regardé cette découpure géographique comme un bel acte d'égalité; pour moi, je n'y ai vu que la marche oblique de la défiance, et l'égoïsme de la rivalité. J'ignore quel effet elle a produit dans la composition des corps administratifs, où néanmoins les connaissances locales qu'exige l'assiette de l'impôt peuvent la justifier jusqu'à un certain point; mais je sais bien que, dans l'ordre judiciaire, ce serait une faute inexcusable. Pense-t-on que les bons juges soient si communs, que toute terre puisse en offrir le tribut, à peu près comme autrefois un subdélégué tirait des miliciens de chaque hameau? Il importe que, dans tout ressort où il n'y a pas diversité de

coutumes, l'assentiment soit général, et les suffrages illimités. Une élection géométralement morcelée serait contraire à l'esprit de la constitution, et ne peuplerait les tribunaux que d'hommes médiocres, prévenus, et uniquement préférés par de petites convenances ou d'obscures intrigues. Faut-il sacrifier l'inestimable avantage de recevoir un bon juge de ses voisins à l'extravagante vanité d'en prendre un mauvais chez soi? Pensez-vous par-là donner aux habitans de votre canton un protecteur spécial? Mais cet infame calcul jetterait dans chaque tribunal le germe d'une guerre intestine et d'une dépravation commune; car un juge qui protège est un prévaricateur. Qu'il y a loin de ces viles spéculations à la sublime sagesse de cette petite république d'Italie qui ne prend ses juges que parmi des étrangers, tant elle veut garantir leur impartialité!

Mais si l'intérêt a encore quelque prise sur votre opinion, considérez que, dans le nouvel ordre judiciaire, le choix des juges d'appel est laissé aux parties, et qu'il se dirigera naturellement vers ceux qui inspireront plus de confiance. Une ville deviendra désormais riche et célèbre par ses juges, comme elle peut l'être maintenant par ses médecins et ses artistes. Un tribunal diligent, un barreau fameux, attireront la foule indestructible des plaideurs, comme autrefois les cités favori-

sées des dieux se disputaient le débit des oracles.

Il vous reste à calculer l'influence qu'un tribunal bien composé a sur la morale publique. Je suis convaincu que ce n'est ni avec des livres, ni avec des décrets qu'on instruit le peuple; il lui faut des leçons vivantes, qui touchent ses sens et parlent à son cœur. En justice comme en religion, il lui faut un culte; j'ai presque dit une idolâtrie. Pendant que vous raisonnez avec lui sur les lois, il porte involontairement ses regards sur ceux qui en sont les organes; et jamais son intelligence ne sépare l'idée de la justice de celle des juges. La seule présence de d'Aguesseau au milieu du peuple de Paris réveillait plus de sentimens de vertu et de devoir que n'ont jamais fait les écrits philosophiques. Je regarde donc la considération du public pour les juges comme un des principaux ressorts de l'organisation sociale; mais n'est-il pas à craindre que l'état précaire où ils vont être réduits, que l'espèce d'ostracisme qui les exile de toutes les parties de l'administration, n'affaiblissent cet utile ressort? Tel serait sans doute l'effet du nouvel ordre judiciaire, si vous n'aviez soin de choisir des magistrats qui puissent remplacer l'importance politique dont on les prive par l'éclat d'une grande réputation, commander le respect et subjuguer l'opinion par l'ascendant de leurs qualités personnelles. La constitution a brisé tous les pié-

destaux ; les mannequins tomberont, mais le talent doit rester soutenu par ses ailes.

Cependant les meilleures intentions ne suffisent pas, et la plus ferme volonté a besoin d'être dirigée. A quels signes donc reconnaîtra-t-on un bon juge ? J'avoue qu'il n'est point de règle sûre pour résoudre cette question ; car s'il est déjà difficile de définir avec précision quelles sont les qualités qui constituent un bon juge il l'est bien davantage de les découvrir dans celui qui ne l'est pas encore, de les démêler de leurs fausses apparences, et d'en prévoir les développemens ou les altérations. Quand on connaîtrait à fond le mécanisme du cœur humain, et l'effet des frottemens qu'il peut éprouver dans les défilés de la carrière judiciaire, on n'obtiendrait encore que des aperçus et des théories plus ingénieuses que praticables. Toute opération un peu compliquée n'est pas à la portée d'une assemblée nombreuse. Le point essentiel est que les électeurs se mettent dans la disposition d'esprit propre à faire de bons choix. Que leurs préjugés se taisent, et leur conscience saura bien les conduire. Voici, je pense, les idées simples et justes qu'elle leur fera concevoir sans peine.

§ Ier. Qui ne sent d'abord que la première qualité d'un juge, celle que rien ne peut remplacer, celle avec laquelle la conscience d'un électeur ne doit jamais composer, c'est la probité ? Cette qua-

lité lui est tellement essentielle, et il doit la posséder à un degré si éminent, qu'il est indigne de votre suffrage du moment où vous pouvez supposer qu'il existe un plus honnête homme que lui; mais votre propre opinion ne saurait lui suffire, et il faut que sa réputation soit aussi pure que son cœur. Ce n'est pas pour vous seul que vous choisissez des magistrats; vous n'avez pas le droit de soumettre vos commettans à des juges que leur défiance repousserait. Songez combien il est douloureux de vivre sous une autorité qu'on ne peut estimer. Gardez-vous donc de heurter l'opinion publique, quand même elle se serait égarée, et détournez avec soin vos suffrages de tout candidat qui ne serait pas universellement reconnu pour un parfait homme de bien. Je voudrais qu'on pût appliquer à chacun de ceux que vous élirez ce que l'orateur romain disait d'un fameux censeur : « O trop heureux Caton, à qui personne n'a « jamais osé demander une injustice! »

§ II. C'est un préjugé assez commun dans les classes peu instruites de la société de croire qu'un honnête homme est toujours un bon juge. Hélas! l'expérience prouve trop bien que c'est celui dont on se joue le plus impunément, et qu'on entoure de plus d'erreurs et de préventions. On abusera de toutes les vertus d'un juge, s'il n'y réunit pas cette fermeté de caractère qui donne seule du nerf

à l'esprit, et à l'ame de l'énergie sans exaltation. Combien surtout elle sera nécessaire à des juges électifs et si rapprochés des justiciables, lorsqu'il leur faudra sacrifier leur état à leur devoir, résister à l'influence de l'homme puissant, et briser à leurs pieds les flots populaires! C'est bien d'eux que d'Aguesseau dirait : « Le magistrat qui n'est « pas un héros n'est pas même un homme de bien. »

§ III. Ce n'est ni au feu du génie ni aux éclairs de l'imagination que vous reconnaîtrez le talent d'un bon juge. Beaucoup de justesse dans l'esprit, et surtout de précision dans les idées; voilà quels en sont les vrais élémens. Avec ces deux guides il ne s'égarera pas; mais je vous prédis qu'il tombera bientôt de lassitude, s'il n'y joint, non pas une vaste érudition, mais ce que les ignorans aiment tant à décrier, je veux dire la connaissance et l'habitude des affaires. Comme dans tout procès chaque partie a un point de vue différent, il en résulte que ces guerres judiciaires sont un mélange croisé de vraies et de fausses attaques, de marches et de contre-marches réelles et simulées. Le plus habile homme qui n'a pas la carte du pays se fatigue à parcourir ce labyrinthe, comme l'éprouva Henri IV lorsqu'il eut la curiosité d'assister à une audience du parlement. Mais l'homme d'affaires voit de plus haut, et saisit du premier coup le nœud qu'il faut délier. Avez-vous jamais trouvé

de conciliateurs plus adroits et moins minutieux, d'arbitres plus prompts et plus sûrs que les jurisconsultes accoutumés à manier un grand nombre d'affaires? La lenteur de la justice, qui laisse dépérir les propriétés incertaines, qui use le temps et la fortune du négociant, de l'artiste et du laboureur, est un fléau dont vous ne trouverez le remède que dans l'habileté des juges. Ainsi n'en choisissez que parmi les hommes très-exercés dans la science des affaires; et, à mérite égal, préférez ceux qui, s'étant distingués par ce genre de talent dans la magistrature, ont encore une expérience plus parfaite de la distribution de la justice.

§ IV. Je désirerais dans un juge une érudition choisie et bien ordonnée; car il n'y a rien de si pestilentiel pour le jugement que le fatras des connaissances pédantesques. Je voudrais que ses mœurs fussent bonnes, mais sans affectation; car tout ce qui est affecté est bien voisin du mensonge. Je préférerais dans lui une bonté brusque, une timidité un peu sauvage, à l'épanchement habituel d'une politesse maniérée; car si j'avais le malheur de plaider, j'aimerais mieux que mon juge me refusât sa porte et lût mon mémoire, que si, m'ayant accueilli avec l'affabilité d'un homme de cour, il me juge sur la parole d'un secrétaire. Je souhaiterais aussi que mon juge fût

riche; car la pauvreté est un mauvais conseiller. Mais c'est bien moins par le revenu que je compte les richesses que par la modération des désirs et par l'esprit d'ordre, inséparable de la vraie probité. Certainement ils n'étaient pas riches ces courtisans avides qui dissipaient la substance de l'État, et qui, chargés de dettes et de rapines, passaient rapidement des concussions à la banqueroute. Enfin j'éloignerais avec soin des tribunaux tous ces beaux-esprits éphémères, ces rhéteurs d'occasion, haletant sans cesse après la gloire qui les fuit. Il n'y a pas espèce d'hommes qui ait le jugement plus faux, l'ame plus vaine, et qu'on dupe plus aisément en flattant leur amour-propre. Je les mets bien au-dessous de ce bon peuple de l'antiquité qui, dit-on, n'avait pas assez d'esprit pour être trompé.

§. V. C'est aux électeurs à corriger ce que les circonstances actuelles peuvent avoir de défavorable pour l'élection des juges. En s'avançant à pas de géant à travers la foule des abus, la révolution a causé de grands déchiremens; les cris de la douleur ont été pris pour ceux de la haine, et une malheureuse défiance a paru diviser des citoyens que le bonheur public ne tardera pas sans doute à réunir. Puissent ces tristes inquiétudes ne pas influer sur la nomination et le caractère des juges! Citoyens, quelles que soient vos affections, la pro-

bité vous ordonne de ne choisir pour organes des lois, ni des adorateurs fanatiques, ni des improbateurs aveugles. De tels hommes sont toujours passionnés, et il serait bien à craindre qu'avant de peser les moyens des plaideurs, ils ne s'avisassent d'examiner leurs opinions. D'ailleurs, si vous avez étudié les annales des peuples, vous avez pu reconnaître que la fureur et l'exaltation ne furent jamais que la maladie des ames faibles, parce qu'elles s'irritent et bouillonnent contre les obstacles, au lieu de les mesurer pour les vaincre. Sans doute il faut qu'un juge soit attaché à la constitution de son pays; mais il importe surtout qu'il soit doué d'une grande tolérance d'opinions.

Je n'entends point par là qu'à l'exemple du trop sensible Fénélon, il sèvre son ame des pensées humaines pour la noyer tendrement dans des extases chimériques. Cette situation est trop parfaite pour la terre; c'est la tolérance des anges.

J'entends bien moins encore qu'affectant une ignorance crasse ou un dédain stupide, qu'étranger à son pays et insensible à la fortune publique, il trouve sa patrie partout où on le laisse végéter. Cette grossière apathie n'est bonne à rien; c'est la tolérance des sots.

Mais celle dont je parle est l'attribut d'une ame élevée, d'un esprit vigoureux, qui ne flotte point

avec les événemens; qui connaît assez les hommes pour ne pas s'y fier; qui se connaît assez soi-même pour ne pas trop les mépriser; qui sait aimer la patrie sans colère, et la servir sans faiblesse; qui pardonne aux erreurs, parce qu'elles sont souvent nécessaires pour la découverte de la vérité; qui souffre sans murmure les écarts des passions et les fraudes de l'intérêt, parce que rien de parfait n'a été donné à la nature humaine. Cette philosophie, à la fois forte et indulgente, doit former toute la politique des juges; c'est la tolérance des sages.

§ VI. Enfin je vous recommande de ne pas traiter avec moins d'intérêt l'élection des suppléans que celle des juges. Aucune partie de l'édifice que vous allez construire ne doit être négligée, car c'est par là qu'on l'attaquerait. J'en dirai autant des juges de paix. Leurs fonctions seront difficiles, multipliées, importantes; et il faudra, pour les bien remplir, un cœur droit, une ame ferme, un esprit juste, et une grande célérité dans l'expédition des affaires. Sans contredit cet établissement nouveau sera un grand bienfait s'il acquiert la confiance publique; mais croyez qu'il sera jugé sévèrement, et qu'il périra sans retour, si les premiers choix ne savent l'honorer et le mettre à l'abri des armes du ridicule, redoutables partout, et meurtrières en France. C'est une plante jeune et débile, dont il faut confier la

culture à des mains habiles et puissantes; car il y aura bien des orages conjurés contre elle.

Me sera-t-il permis de terminer cet Avis aux électeurs par un conseil aux éligibles? La précipitation et le défaut de ralliement sont souvent la cause des méprises où tombent les assemblées électorales; mais la faute n'en est-elle pas aux éligibles? Pourquoi rechercher par des voies détournées des places qu'on mérite, feindre de les fuir en les désirant, et obtenir l'emploi d'un honnête homme comme on ferait un larcin? Français, prenez l'attitude d'un peuple libre. A Rome, les candidats se montraient revêtus d'une robe qui les faisait distinguer. En Angleterre, ils parlent, écrivent et agissent eux-mêmes. Que, parmi nous, ceux qui ont la volonté d'accepter des fonctions judiciaires s'inscrivent sur un tableau public! Il y a de la générosité à se livrer ainsi au jugement de ses concitoyens. Je suis persuadé que cette démarche franche et noble fera beaucoup d'honneur à celui qui en donnera le premier l'exemple. Les fonctions judiciaires sont d'ailleurs si peu faites pour tenter l'ambition; les devoirs qu'elles imposent sont si pénibles, que l'on doit de la reconnaissance à la seule intention de s'y dévouer, et que ceux qui ne sont pas élus ont bien moins sujet de s'affliger que de s'applaudir, comme des victimes échappées au sacrifice.

Mais quelle facilité ce tableau public donnerait aux électeurs, pour méditer leurs choix et bien placer leurs suffrages! Peut-être, en le tenant, leurs mains trembleraient d'un frémissement involontaire. Chacun d'eux dirait : Voici la liste redoutable où je dois désigner les juges qui vont prononcer sur mon honneur, ma vie, ma fortune, demain, aujourd'hui peut-être. Ah! quand l'intérêt personnel en est venu là, que son œil est perçant! que son discernement est sûr! Il n'a plus besoin de conseils, et l'on peut brûler cet écrit.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE PREMIER VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

